
L·O·R·R·A·I·N·E
E·D·W·A·R·D
W·A·L·T·E·R
ΠΑΝΤΑ ΡΕΙ



P.-L. COURIER.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N. 14.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

P.-L. COURIER.

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE D'UN GRAND NOMBRE DE MORCEAUX INÉDITS,

PRÉCÉDÉE

D'UN ESSAI SUR LA VIE ET LES ÉCRITS DE L'AUTEUR

PAR

ARMAND CARREL.

TOME DEUXIEME.



PARIS,

PAULIN, RUE DE SEINE-ST.-G., N° 6.

PERROTIN, RUE DES FILLES-S.-THOMAS, N° 1.

EDITEURS.

M DCCC XXXIV.

L'ANE

DE

LUCIUS DE PATRAS.

PRÉFACE

DE LA LUCIADE.

« Nous avons lu, dit Photius, les Métamorphoses de « Lucius de Patras, en plusieurs livres. Sa phrase est « claire et pure ; il y a de la douceur dans son style ; il « ne cherche point à briller par un bizarre emploi des « mots, mais dans ses récits il se plaît trop au merveil- « leux ; tellement qu'on le pourrait appeler un second « Lucien ; et même ses deux premiers livres sont quasi « copiés de celui de Lucien, qui a pour titre, *la Luciade* « *ou l'Ane* ; ou peut-être Lucien a copié Lucius ; car « nous n'avons pu découvrir qui des deux est le plus « ancien. Il semble bien, à dire vrai, que, de l'ouvrage « de Lucius, l'autre a tiré le sien comme d'un bloc, « duquel abattant et retranchant tout ce qui ne con- « venait pas à son but, mais dans le reste conservant et « les mêmes tournures et les mêmes expressions, il a « réduit le tout à un livre intitulé par lui *la Luciade, ou* « *l'Ane*. L'un et l'autre ouvrage est rempli de fictions « et de saletés ; mais avec cette différence que Lucien « plaisante et se rit des superstitions païennes, comme « il a toujours fait, au lieu que Lucius parle sérieuse- « ment et en homme persuadé de tout ce qui se raconte « de prestiges, d'enchantemens, de métamorphoses

« d'hommes en bêtes, et autres pareilles sottises des fa-
« bles anciennes. »

Voilà ce que dit Photius, ou du moins ce qu'il a voulu dire ; car ses expressions dans le grec sont assez embarrassées. Son jugement d'ailleurs, et le grand sens que quelques-uns lui ont attribué, brillent peu dans cette notice. Qu'est-ce, en effet, que ce parallèle de Lucien et de Lucius, et cet amour du merveilleux qu'il leur reproche, comme s'il parlait de Ctesias ou d'Onesicrite ? Lucien s'est moqué des histoires pleines de merveilles et des fables extravagantes dont la lecture, à ce qu'il paraît, était de son temps fort goûtée. C'est dans ce dessein qu'il a écrit son Histoire véritable, parodie très ingénieuse, et depuis souvent imitée, des contes à dormir debout, d'Iamblique et de Diogène. L'auteur de cette plaisanterie aime les récits merveilleux, comme Molière le langage précieux. Sans mentir, il fallait que Photius ne connût guère les deux écrivains qu'il compare si mal à propos.

Ce qu'il ajoute, et cette différence qu'il prétend établir entre Lucien et Lucius, dont l'un, dit-il, parle tout de bon, l'autre se moque en écrivant les mêmes choses dans les mêmes termes, c'est bien là encore une rêverie toute manifeste, moins étrange cependant que celle de saint Augustin sur le même sujet. *On ne sait*, dit ce père, *s'il est vrai que Lucius ait été quelque temps transformé en âne*. Je ne vois pas pourquoi il en doute, ayant accoutumé de dire : *Credo quia absurdum*. Mais à moins d'une pareille raison, qui jamais se persuadera que Lucius ait pu conter sérieusement sa métamorphose en âne, sa vie, ses misères sous cette

forme, ses amours avec de grandes dames, et donner tout cela pour des faits? Quelle apparence qu'un récit dont l'Ane que nous avons est l'abrégé fidèle, fût débité comme historique? Si cet abrégé représente, ainsi que le dit Photius, les propres phrases et les mots du livre des Métamorphoses; si ce sont en tout les mêmes traits qu'on a seulement raccourcis, le même narré, les mêmes paroles, comment donc concevoir que de ces deux ouvrages où tout était pareil, l'un fût sérieux, l'autre bouffon? et comment l'exacte copie d'un conte ennuyeux était-elle une satire si gaie? Voilà ce que Photius ne nous explique point. Je ne veux pas dire qu'il n'eût lu ou vu à tout le moins les deux livres; mais ou sa notice ne fut faite que long-temps après cette lecture, ou en écrivant il pensait à tout autre chose. Il ne sait et n'a pu, dit-il, encore découvrir quel est le plus ancien de Lucien ou de Lucius, ni qui des deux a copié l'autre, et il demeure dans ce doute, sagement; car il se pourrait que Lucien, bien avant Lucius, eût fait cette histoire de Lucius, lequel, venant après cela, aurait copié son historien, et redit de soi les mêmes choses que l'autre en avait déjà dites. Tout cet amas d'absurdités montre avec quelle distraction écrivait le bon Patriarche.

Pour moi, je ne puis croire que Lucien ait jamais rien abrégé; ce n'était pas son caractère; il amplifie tout, au contraire, et donne souvent à ce qu'il dit beaucoup trop de développement, ayant peut-être retenu ce défaut de son premier métier de sophiste et de déclamateur; esprit d'ailleurs plein d'invention qui n'avait nul besoin d'emprunt, et certes n'eût su se con-

traindre à retracer ainsi froidement une composition étrangère sans y jamais mettre du sien, chose dont les traducteurs même et les plus serviles copistes ont peine à se défendre. Voltaire peut dans ses contes parfois imiter d'autres écrivains, prendre une pensée, un sujet; mais ira-t-il transcrire des morceaux de Rabelais, des pages de Cyrano? Ces vives imaginations ne suivent personne à la trace, ne copient point trait pour trait. Dans l'abrégé que Théopompe fit de l'histoire d'Hérodote, il ne mit pas un mot d'Hérodote; cela se voit par les fragmens qui nous en restent. Denys d'Halicarnasse au contraire, en abrégeant lui-même ses Antiquités romaines, ne fit apparemment, comme dit ici Photius, que resserrer, élaguer, réduire en moindre dimension ce qui se trouvait plus étendu dans son premier ouvrage, dont il put très bien conserver les phrases et les expressions, s'il n'espérait pas trouver mieux. Ainsi de notre auteur; car je ne fais nul doute que cet abrégé, si c'en est un, ne soit de Lucius lui-même, qui se déclare et se fait connaître avec assez de détail à la fin de son ouvrage, pour qu'on n'eût jamais dû l'attribuer à un autre. Cela ne fût pas arrivé non plus, selon toute apparence, si, à l'exemple des anciens, il eût pris soin de se nommer en tête, non à la fin du livre, et eût dit dès l'abord : Lucius a écrit ce qui suit. Mais ce n'était plus la coutume, et Longin se moque en un endroit de ceux qui alors prétendaient imiter en cela Hérodote et les auteurs du vieux temps. Il y fallait plus de façon. On se nommait quelque part en passant, dans le corps de l'ouvrage, comme fait ici Lucius, et comme Lucien l'a pratiqué dans son Histoire véritable, ou on ne se nom-

mait point du tout. L'ancien usage toutefois, s'il eût subsisté, valait mieux, et eût épargné aux libraires une infinité de méprises; car il n'y a guère d'auteur célèbre de l'antiquité auquel ils n'aient attribué faussement différens ouvrages.

Mais je vais plus loin, et je dis que ceci n'est point un abrégé; ce n'est point la copie réduite, mais l'original, au contraire, du livre des Métamorphoses, qui n'était qu'un développement ou plutôt une pitoyable amplification de celui-ci, écrite depuis par quelque autre, je crois, que Lucius, ou, si l'on veut, par Lucius vieilli, mal inspiré, brouillé avec les Muses, ayant perdu toute sa verve; et voici sur quoi je me fonde. D'abord les anciens n'abrégeaient que des ouvrages historiques. Ce fut bien tard, sous les empereurs de Constantinople, qu'on étendit à d'autres livres cette espèce de mutilation. Alors quelques compilations, de longs traités de grammaire et de philosophie furent réduits en petit volume; mais toujours on s'abstint de toucher aux ouvrages d'imagination, qui sont chose subtile et légère, dont la substance ne se peut saisir ni presser. Théopompe abrégea l'histoire d'Hérodote, Philiste celle de Thucydide, Brutus les livres de Polybe, quelques-uns leurs propres ouvrages, comme Denys d'Halicarnasse, Timosthène, Philochorus, tous historiens; mais nul ne s'avisa jamais de raccourcir les Mimes de Sophron, ni les Satires ménippées : et que serait-ce qu'un abrégé de Gulliver ou de Gargantua?

Puis, ce livre aujourd'hui perdu des Métamorphoses, nous l'avons en latin traduit par Apulée. Je dis traduit au sens des anciens; car à présent on nommerait cela

imitation ou paraphrase. Dans cet Ane latin qui représente pour nous l'ouvrage de Lucius, se retrouve en effet le prétendu abrégé, l'Ane grec, tellement qu'ayant lu celui-ci, on le reconnaît dans l'autre, mais démesurément étendu par de froides amplifications et des épisodes sans fin. Les plus beaux traits de l'auteur grec sont là mêlés parmi un tas d'extravagantes fictions, de contes de sorciers, de fables à faire peur aux petits enfans, toutes inventions si absurdes et si dépourvues d'agrément, qu'on n'en peut soutenir la lecture. De pareilles sottises ont à bon droit choqué Photius dans le livre des Métamorphoses, d'où Apulée les a prises, et sont cause qu'il taxe l'auteur de ridicule crédulité. L'abréviateur, selon lui, ayant seulement supprimé ces impertinences, le reste s'est trouvé faire un ouvrage achevé dans toutes ses parties, un véritable poème *dont le début, la fin, répondent au milieu*.... Voilà ce que je ne crois point. D'un amas de confuses rêveries, cet abréviateur aurait fait un chef-d'œuvre de narration en coupant seulement des feuillets! cela me paraît impossible; on trouve de l'or dans le sable, mais des vases ciselés, non; et je demanderais volontiers à Photius, comment, de ce monstrueux chaos, de cette rapsodie informe des Métamorphoses, certaines pièces auraient pu faire un tout régulier, si elles n'eussent été forgées à part exprès et façonnées pour s'unir. Je trouve donc fort vraisemblable que Lucius, ayant d'abord composé ce joli ouvrage tel à peu près que nous l'avons, y aura voulu joindre depuis différens morceaux, et, par ces additions de pièces battues à froid et hors de proportion, aura gâté son premier jet. Qu'on prenne la peine de compa-

rer au grec que nous avons le latin d'Apulée ; tout ce qu'il a de plus est hors d'œuvre. Comme dès le commencement de cette longue et puérile histoire de ce Socrate ensorcelé et égorgé par ces deux vieilles, ces outres changées en voleurs, et l'homme qui, en gardant un mort, a le nez coupé par une sorcière ; tout cela est ajouté au grec et cousu à la narration, Dieu sait comment. Otez cela, et vous retrouvez l'introduction de Lucius telle qu'elle est ici, toute naïve, toute dramatique, où pour la clarté rien ne manque, pour l'agrément rien n'est de trop, où enfin ne se peut méconnaître la conception originale. Et quelle apparence qu'un esprit, assez faible ou assez malade pour enfanter tant d'inepties traduites par Apulée, ait pu en même temps imaginer la fable et le charmant récit où ces sottises sont insérées? Je n'y vois, quant à moi, nulle possibilité.

Quoi qu'il en soit de ces conjectures, qu'on ne peut appuyer de preuves, car la pièce principale nous manque, et les témoignages anciens se réduisent à celui de Photius, qui, comme on voit, est peu de chose, en somme c'est ici l'œuvre de Lucius, puisque le plan et les détails, les pensées, les phrases et les mots lui appartiennent, de l'aveu de ceux qui donnent l'ouvrage à un autre. Le style n'en est pas aussi pur que le prétend Photius, ni en tout exempt des défauts du siècle où l'auteur a vécu. Il y avait alors grand nombre d'écrivains dont l'étude principale était de créer des expressions, de tourmenter la langue, de tenailler les mots, si l'on peut ainsi dire, pour en étendre le sens à des acceptions dont personne ne se fût avisé. Cette secte a été de tout temps ; elle fleurissait alors, et notre auteur n'en était pas au-

tant ennemi qu'on le pourrait croire d'après ce qu'en dit Photius. Il a parfois d'étranges manières de s'exprimer, qui, dans le fait, sont à lui, et dont on aurait peine à trouver des exemples. Mais son plus grand tort, ce me semble, c'est d'aimer trop le vieux langage et les expressions surannées. En effet, il n'est point plus aise que lorsqu'il trouve à placer quelque vieille phrase d'Hérodote appropriée à son sujet. Il ose même faire usage de ces singulières façons de dire, que Platon aura employées une fois peut-être en passant. Il ne s'abstient pas davantage des tournures et des locutions réservées à la poésie, et emprunte aussi bien d'Homère que de Thucydide, se souciant assez peu du précepte des maîtres, qui recommandent d'user avec sobriété de ces phrases antiques et poétiques. Il est vrai qu'on ne peut lui reprocher de ne pas s'en servir habilement, soit afin de donner à son style de la grace dans les petits détails et les discours familiers, soit pour le relever à propos; car c'est chose reconnue de tous les anciens rhéteurs, que les archaïsmes, pourvu qu'on n'en abuse point, ennoblissent le langage; mais la mesure en cela est difficile à garder. Salluste ne sut pas l'observer; il se fit une étude de parler à l'antique, et encourut le blâme de ses contemporains, ayant pillé le vieux Caton sans discrétion, disait Auguste. La Fontaine lui-même, chez nous, tout divin qu'il est, et le premier de nos écrivains pour la connaissance de la langue, souvent ne distingue pas assez le français du gaulois. Virgile seul, plein d'archaïsmes, se pare et s'embellit des dépouilles d'Ennius, et chez lui *le vieux style a des graces nouvelles*.

Mais que dire d'Apulée qui, sous les Césars, veut parler la langue de Numa? Je doute fort que de son temps on le pût lire sans commentaire. Il a senti l'agrément que donnait à l'auteur grec ce vernis d'antiquité répandu sur sa diction, et il pense l'imiter. Firenzuola, en traduisant le latin d'Apulée, a su éviter cet excès. Sans reproduire les phrases obscures, les termes oubliés de Fra Jacopone ou du Cavalcanti, il emprunte du vieux toscan une foule d'expressions naïves et charmantes; et sa version où l'on peut dire que sont amassées toutes les fleurs de cet admirable langage, est, au sentiment de bien des gens, ce qu'il y a de plus achevé en prose italienne.

On ne trouvera point ces beautés dans ma traduction. Aussi n'était-ce pas mon but, quand même il m'eût été possible de dire mieux que mon auteur; mais de dire les mêmes choses et d'un ton approchant du sien, de représenter enfin, si j'ose ainsi parler, l'âne de Lucius avec son pas et son allure. Qui ne verrait dans cet ouvrage qu'une narration enjouée, une lecture propre à distraire aux heures de loisir, en jugerait comme ont pu faire les contemporains. Mais pour nous l'éloignement des temps y ajoute un autre intérêt. Comme monument des mœurs antiques, nous avons vraiment peu de livres aussi curieux que celui-ci. On y trouve des notions sur la vie privée des anciens, que chercheraient vainement ailleurs ceux qui se plaisent à cette étude. Voilà par où de tels écrits se recommandent aux savans. Ce sont des tableaux de pure imagination, où néanmoins chaque trait est d'après nature, des fables vraies dans les détails, qui non-seulement divertissent

par la grace de l'invention et la naïveté du langage, mais instruisent en même temps par les remarques qu'on y fait et les réflexions qui en naissent. C'est là qu'on connaît en effet comment vivaient les hommes il y a quinze siècles, et ce que le temps a pu changer à leur condition. Là se voit une vive image du monde tel qu'il était alors; l'audace des brigands, la fourberie des prêtres, l'insolence des soldats sous un gouvernement violent et despotique, la cruauté des maîtres, la misère des esclaves toujours menacés du supplice pour les moindres fautes; tout est vrai dans des fictions si frivoles en apparence, et ces récits de faits, non-seulement faux, mais impossibles, nous représentent les temps et les hommes mieux que nulle chronique, à mon sens. Thucydide fait l'histoire d'Athènes; Ménandre celle des Athéniens, aussi intéressante, moins suspecte que l'autre. Il y a plus de vérités dans Rabelais que dans Mézerai.

LA LUCIADE,

OU

L'ANE.

Un jour j'allais en Thessalie pour certaines affaires de famille. Un cheval me portait, moi et mon bagage; un valet me suivait. Or, chemin faisant, je me trouvai avec quelques-uns de la ville d'Hypate, qui s'en retournaient au pays; et marchant de compagnie, causant, mettant vivres en commun, nous nous entr'aidions à tromper l'ennui du voyage; et comme nous fûmes près de la ville, je m'enquis d'eux s'ils connaissaient point Hipparque, un habitant de là, pour qui j'avais des lettres de recommandation, comptant même loger chez lui; ils me dirent qu'oui, qu'ils le connaissaient, que c'était un des riches du lieu, bien qu'il n'eût qu'une servante seule pour tout domestique, et sa femme; car il est avare, me dirent-ils, et vit chichement. A l'entrée de la ville un jardin clos de murs, une maison petite, mais jolie, c'était la demeure d'Hipparque, où me lais-

sèrent mes compagnons. Nous nous embrassâmes. Eux partis, je frappe à la porte. Une femme à grand'peine me répondit du dedans, puis me vint ouvrir; et sur ma demande, si le maître était au logis; oui, fit-elle; mais qui es-tu? que lui veux-tu? Je lui veux, dis-je, rendre une lettre du sophiste Decrianus de Patras. Attends, me dit-elle; et, fermant la porte, elle nous laisse dehors et s'en va. Elle revint enfin. Introduit près d'Hipparque, je lui présente ma lettre en le saluant. Ils allaient souper à l'heure même, lui et sa femme, couchés sur un petit lit, seuls; devant eux une table, non encore servie. Ayant lu la lettre : Oh! le brave homme, s'écria-t-il, que Decrianus! Oui, certes, il fait bien de m'adresser ses amis. Tu vois, Lucius, ajouta-t-il, ce que c'est que mon logis, une maisonnette peu digne de te recevoir, mais que j'estime un palais, si tu t'en veux contenter. Cela dit, il appelle la servante : Va, Palestre, donne à notre hôte une chambre et ce qu'il lui faut, et puis tu l'enverras au bain; car ce n'est pas peu de fatigue qu'un pareil voyage.

La fille aussitôt nous conduit dans une petite chambre fort propre. Toi, me dit-elle, voici ton lit; et, en ce coin, j'arrangerai un matelas pour ton valet, avec un coussin. Lui ayant donné de quoi acheter de l'orge à mon cheval, nous sortîmes et allâmes au bain, pendant qu'elle serrait

mon peu de bagues et d'équipages. De retour, nous entrons dans la salle où, me prenant par la main, Hipparque me fit mettre à table près de lui. La chère fut assez honnête, le vin bon. Quand on eut mangé, on se mit à boire, et nous passâmes ainsi la soirée, devisant, causant, pots sur table, jusqu'à ce qu'il fût heure de dormir. Le lendemain matin, Hipparque me demande où j'avais dessein d'aller, si je ne ferais point quelque séjour en leur ville? Je vais, dis-je, à Larisse, et compte partir d'ici dans quatre ou cinq jours. Mais c'était feinte que cela; j'y voulais trop bien demeurer, m'étant mis en tête de trouver quelque magicienne qui me pût faire voir de ces prodiges, comme un homme volant, ou bien changé en pierre. L'esprit plein de cette pensée, j'allais par la ville sans savoir trop comment m'y prendre; mais j'allais, quand je me vois venir au-devant une femme jeune encore, et riche, comme il paraissait à son train et toute sa personne; beaux habits, joyaux, riches atours, grande suite de gens et de valets. Plus proche, comme je la regardais, la voilà qui me salue par mon nom; moi de le lui rendre, au mieux que je sus; et elle me dit : Je suis Abrœa, si tu ne connais l'amie de ta mère, qui tous vous aime ses enfans, comme ceux mêmes que j'ai mis au monde. Que ne viens-tu, mon fils, de ce pas chez moi demeurer? Grand merci, lui dis-je, c'est trop de grace. Un ami,

qui me reçut et me traite en sa maison, le quitter ainsi serait injure. Mais de cœur et de volonté je demeure chez toi, noble dame, et ne t'en suis pas moins tenu. Qui donc te loge? reprit-elle. Hipparque, dis-je. Cet avare? Ah! mère, ne parle pas ainsi d'un homme envers moi magnifique, et de qui chose ne me fâche, sinon le trop de chère qu'il me fait. Lors, avec un sourire, me tirant à l'écart : Prends garde, me dit-elle, prends bien garde à sa femme; c'est la plus grande sorcière qui soit en tout le pays. Libertine! elle en veut à tous les jeunes gens; et, qui ne fait à sa guise, elle te les change en bête, ou de male-mort les fait périr. Tu es jeune, mon enfant, bien fait de ta personne, et ne peux que tu ne lui plaises, étranger d'ailleurs de qui nul n'aura de souci.

A ces paroles, connaissant que j'avais chez moi ce que je cherchais dehors, je ne l'écoute plus; mais, sitôt que je la pus quitter, je m'en revins tout courant, et me disais à part moi : Or çà, voici l'occasion venue que tu as tant désirée, de voir des choses extraordinaires. Sus donc, alerte, Lucius! tâche par quelque invention... La femme de ton hôte, tu la dois respecter; mais fais tant que d'avoir la servante pour amie. En te jouant, folâtrant avec elle, mais que tu lui viennes à gré, elle te dira tout. Chose ne se fait au logis que ne sachent les valets.

Ainsi fantasiant, j'arrive à la maison, où ne se trouvait de fortune, les maîtres étant sortis, que Palestre seule occupée à préparer le souper. D'entrée, je l'aborde et lui dis : Oh, que doucement tu remues, gentille Palestre, tes fesses ensemble et ta poële! Que telle cuisine est friande, et heureux qui peut tremper un doigt en ta sauce. Elle (car c'était la plus frisque et gente petite femelle!) me repart de bonne grace : Fuis, jeune homme, si tu es sage, et si tu veux vivre; ma poële est ardente et mon brouet bouillant; que si tu y touches tant seulement, jamais ne guériras de la brûlure. Et n'est physicien tant expert, qui te sût alléger ce mal, fors moi seule, ce qui est de plus admirable, moi cause de ta douleur. Mais alors, me criant merci, tu seras tout le jour après moi. Plus je te ferai souffrir, moins tu me voudras quitter; non, tu ne t'en iras pas, quand je te jetterais des pierres, ayant éprouvé que c'est de la douceur de mon baume. Tu nourriras ta blessure; toujours requérant médecine, jamais ne voudras guérison. Qu'as-tu à rire? Sais-tu bien que je fais cuisine d'hommes? qu'autant que j'en prends, je les écorche comme beaux petits lapins, les désosse, les fricasse, n'épargnant foie, ni courée? Je te crois, lui répondis-je; car de t'avoir vue seulement, je suis déjà sur la braise. Ton feu, sans que je t'approche, m'entrant par les yeux, me cuit et brûle jus-

qu'à la moëlle; pourtant si tu ne me veux laisser mourir de mon mal, baille-moi, ma mie, tout-à-l'heure cette tant douce médecine; ou bien, puisque tu me tiens et m'as pris, comme tu dis, fais de moi ce que tu voudras, et m'écorche à ton plaisir.

Adonc, s'éclatant de rire, la bonne gouge me regarde, et de ce moment fut à moi; nous complotâmes ensemble qu'aussitôt ses maîtres couchés, elle me viendrait trouver, et passerait avec moi la nuit. Hipparque et sa femme de retour, on soupe après le bain; bon vin, joyeux devis, allongeaient le repas. Moi, feignant me sentir aggravé de sommeil, je me retire dans ma chambre. Là, je trouvai tout en bel ordre: le lit de mon valet dehors, près du mien une table, un gobelet, du vin, eau froide, eau chaude; Palestre avait songé à tout; davantage, mon lit partout jonché de roses, ou entières, ou effeuillées, ou en beaux chapelets arrangées. Voyant toutes choses ainsi prêtes pour le festin, j'attendais mon convive en bonne dévotion.

Elle, sitôt qu'elle eut mis dormir sa maîtresse, s'en vint devers moi sans tarder; et lors ce fut à nous de boire et de faire carousse de vin ensemble et de baisers; par où nous étant confortés et préparés au déduit, Palestre se lève et me dit : Songe, jeune homme, comme je m'appelle, et te souvienne que tu as affaire à Palestre.

Or sus, on va voir en cette joute ce que tu sais faire, et si tu es appris aux armes comme gentil compagnon. J'accepte ton défi, lui dis-je, et me dure mille ans que nous ne soyons aux prises. Déshabille-toi; fais tôt. Lors elle : C'est moi qui suis le maître d'exercice, et qui vais éprouver ton adresse et ta force en divers tours de lutte; toi, fais devoir d'obéir et d'exécuter à point ce que je commanderai. Commande, lui dis-je. Cependant elle se déshabillait, et, quand elle fut toute nue : Dépouille-toi, jouvenceau, et te frotte de cette huile. Allons, ferme, bon pied, bon œil. Accolle ton adversaire, et d'un croc en jambe le renverse. Bon, bras à bras, corps à corps, flanc contre flanc; courage, appuie et toujours tiens le dessus. Çà, sous les reins cette main, l'autre sous la cuisse; lève haut, donne la saccade, redouble, serre, sacque, choque, boute, coup sur coup; point de relâche; dès que tu sens mollir, étreins; là, là, bellement; te voilà déjà tout mouillé.

Ainsi faisais-je, obéissant comme novice à sa parole; et quand j'eus d'elle congé de reposer sur les armes, je lui dis : Maître, tu vois de quel air je m'y prends, que je n'ai faute d'adresse ni de bonne volonté; mais, toi, qu'il ne te déplaise, tu commandes trop en hâte, et n'a pas besogne faite qui veut suivre ta leçon. Elle, du revers de sa main, me baille gentiment sur la joue : Tu fais le raisonneur, indocile écolier; tu seras châtié,

si tu faux au commandement; attention. Ce disant, elle se lève en pieds; et après s'être un peu soignée : Voyons, dit-elle, si tu es champion à l'épreuve en toutes joutes, et combats jusques à outrance. Puis tombant à genoux sur le lit : Ce n'était que jeu tout à l'heure ce que nous faisions, et pour rompre quelque lance, il ne vaudrait pas la peine d'entrer en champ clos. Maintenant nous allons combattre à fer émoulu [1].

. . . .

En tels ébats se passa cette nuit, tant doux et plaisans à tous deux, où nous emportâmes le prix des combats nocturnes. Grand plaisir y avais-je de vrai. A peu que je n'en oubliai du tout mon voyage à Larisse, et le désir qui m'avait mu de telles armes entreprendre contre cette gente Palestre. Mais à la fin il m'en souvint, et je lui dis : Ma mie, ma chère, fais que je voie ta maîtresse en ses besognes de sorcellerie, ou prenant quelque étrange forme; car je meurs d'envie longtemps a, de voir semblable prodige; ou toi-même, si tu t'en mêles, montre-moi quelque œuvre magique et te transforme à mes yeux. Il m'est bien avis que tu dois être du métier, m'ayant changé comme tu as fait et transmué de telle sorte, que moi insensible, farouche (ainsi m'appelaient

[1] Il y a ici dans le grec une suite d'équivoques qui ne se peuvent traduire. (Voyez la note 1.)

femmes et filles), moi que nulle amour n'avait encore su apprivoiser, me voilà mouton devenu; tu me mènes à ta fantaisie serf et captif, chose impossible, sinon par enchantement; et pourtant il faut bien, ma belle, que tu t'en aides quelque peu. Cesse, me dit-elle, badin, cesse de te moquer. Et quel charme jamais saurait captiver amour, qui lui-même est maître en cet art? Quant est de moi, je n'y sais rien. Je te jure, et crois-moi, mon unique souci, par cette chère tête, par ce lit bienheureux témoin de nos plaisirs, oncques je n'appris à lire seulement. Aussi ma maîtresse est par trop jalouse de sa science. Toutefois s'il avient que je te la puisse montrer en quelqu'une de ses métamorphoses, tu la verras, mon doux ami; et à tant nous nous couchâmes.

Quelques jours écoulés, Palestre vient à moi, et me dit que sa maîtresse, le soir même, se devait changer en oiseau pour aller devers un sien amant. Et moi : C'est à ce coup, lui dis-je, ah, ma chère! c'est maintenant que tu peux combler mes souhaits. Ne t'inquiète, me fit-elle. Et le soir venu, elle me mène à la porte de la chambre où couchaient Hipparque et sa femme; et là me montre entre les ais une petite ouverture, où mettant l'œil, je vis cette femme qui se déshabillait. Déshabillée nue qu'elle fut, s'approchant de la lampe, elle y brûla deux grains d'encens en

murmurant quelques paroles, et puis ouvrit un gros coffret où étaient force petites fioles; elle en prit une. Ce qu'il y avait en cette fiole contenu, au vrai je ne le saurais dire. A voir, il me parut comme une sorte d'huile, dont elle se frotta toute des pieds jusqu'à la tête, commençant par le bout des ongles; et lors voilà de tout son corps plumes qui naissent à foison, puis un bec, au lieu de son nez, fort et crochu. Que vous dirai-je? en moins de rien, elle se fit oiseau de tout point, le plus beau chat-huant qui fût oncques; puis se voyant bien emplumée, bien empennée, battit des ailes, et puis, avec un cri lugubre, par la fenêtre s'envola.

Pour moi d'abord je crus rêver, et que c'était songe que tout cela, et je me frottais les yeux, ne me pouvant persuader que je ne fusse endormi. A toute force, enfin, voyant qu'il était vrai que je ne sommeillais, ni n'en avais envie, je me mis à prier Palestre qu'elle me voulût par cette drogue faire avoir forme d'oiseau et des ailes, et me laissât voler, pour voir si j'aurais en cette guise sens et entendement humain; elle, me voulant satisfaire, entre dans la chambre, m'apporte une de ces fioles; et moi de me frotter aussitôt comme j'avais vu faire à cette femme, pour devenir oiseau; mais hélas! je devins tout autre chose; car j'eus, au lieu de plumes, à l'heure même, poil bourru par tout le corps,

queue au derrière, oreilles en tête, longues sans mesure, corne dure aux pieds et aux mains. En me regardant, je vis que j'étais un âne. Et si n'avais-je plus ni voix, ni paroles pour me plaindre, mais baissant la tête semblais d'un regard piteux lamenter ma déconvenue, et accuser Palestre. Elle de ses deux mains se frappant le visage: Ah! malheureuse, qu'ai-je fait? J'ai pris une fiole pour l'autre, trompée par la ressemblance. Mais ne te chaille, mon amour; le remède en est aisé. Tu n'as seulement qu'à manger des feuilles de rose, pour dépouiller cette laide forme, et me rendre l'amant que j'aime. Aie patience cette nuit, et, dès qu'il sera jour demain, je t'en apporterai des roses, dont tu n'auras sitôt goûté, que tu seras remis en ta beauté première. Ce disant, elle me caressait, me polissait les oreilles, et me passait la main sur le dos et partout.

Or avais-je corps de baudet, mais le sens et la pensée tout de même qu'auparavant, fors de ne pouvoir parler. Adonc maudissant en moi-même et l'erreur de Palestre et ma propre sottise, je m'en allai l'oreille basse à l'étable, où était mon cheval avec le vrai âne de la maison, lesquels aussitôt qu'ils me virent, comme ils crurent que je m'allais mettre à la mangeoire et partager leur pitance, me voulaient festoyer de ruades pour ma bienvenue; mais je connus leur

malice et me retirai en un coin, là où je me déconfortais; et pensant pleurer, c'était braire ce que je faisais; et me disais à part moi: O fatale curiosité! que serait-ce, si à cette heure survenait d'emblée quelque loup ou autre bête sauvage? Las! sans avoir méfait, tu vas mourir peut-être de la mort des méchans? Ainsi raisonnant en moi-même, j'étais loin de prévoir le sort qui m'attendait.

Sur le tard, que tout était muet et coi partout, à l'heure du meilleur somme, un bruit s'entend comme de gens qui, par dehors, eussent voulu percer la muraille; et de fait on la perçait; et tantôt est l'ouverture large assez pour passer un homme; et un homme entre, et puis un autre, et puis plusieurs autres après, tant que l'étable en était pleine; et avaient tous des épées. De là ils s'en vont dans les chambres, où d'abord ayant lié Hipparque, mon valet et Palestre, ils se mirent à piller et vider la maison de tout ce qui s'y trouva d'argent, vaisselle et autres biens qu'ils amassèrent dans la cour; et n'y ayant plus rien à prendre, ils nous bâtèrent et nous sanglèrent, mon cheval et l'autre âne et moi; et de cet amas de butin, tant que nous en pûmes porter, nous le chargèrent sur le dos; puis à grands coups de bâton, nous chassent dans la montagne par des sentiers détournés. De ce que souffrirent dans cette marche mes deux compagnons, je

n'en puis que dire; mais moi accablé sous le faix, et n'ayant de coutume d'aller ainsi déchaux sur ces cailloux pointus, je mourais, je bronchais à chaque pas; et s'il m'arrivait de choir, l'un me tirait par le licol, l'autre me dolait de son bâton la croupe et les cuisses. En cette extrémité, je voulus plus d'une fois m'écrier; ô César; mais je ne faisais que braire l'ô, et César ne pouvait venir; ce qui m'attirait chaque fois nouvelle tempête de coups, parce qu'ils craignaient que mon braire ne les découvrît. Voyant donc que rien n'y servait et que même ma plainte empirait mon marché, je pris le parti de me taire et d'aller ainsi qu'on voudrait.

Il était jour, et cheminant par monts et par vaux, nous avions déjà fait longue traite; on eut soin de nous emmuseler d'un nœud du licol, pour nous garder de perdre temps à brouter deçà et delà, au moyen de quoi nous jeûnions tous trois également pour cette heure. Mais sur le midi que nous vînmes en une métairie de gens affidés à ces ribauds, comme il paraissait à l'accueil et bonne chère qu'ils leur firent, les embrassant, les priant de se reposer et leur servant à manger, lors on nous mit, nous autres bêtes, dans la paille jusqu'au ventre avec plein râtelier de foin et mesure comble d'avoine, dont mes compagnons se régalèrent, et moi pour lors je demeurai tout seul à jeûner; car je ne me pou-

vais résoudre encore à goûter de tels mets. Regardant de tous côtés si je ne trouverais point quelque chose à ma guise, j'aperçois au fond de la cour une manière de potager où étaient de beaux et bons légumes et des rosiers en fleurs, à ce qu'il me parut. Adonc sans être vu de personne, ainsi que chacun entendait à préparer le souper, je me dérobe et entre là où je pensais, mangeant de ces roses, redevenir Lucius. Or, ce n'étaient pas de vraies roses, mais bien des roses de laurier qu'on appelle Rhododaphné, triste pâture aux ânes et chevaux; car ce leur est venin, ce dit-on, qui les fait mourir en peu d'heures. Je savais cela, et je m'abstins de ces dangereuses fleurs, mais non des raves, laitues, fenouils et autres légumes dont je mangeais à grand appétit, et m'étais déjà fait bon ventre, quand le maître du jardin survint, lequel, soit qu'il m'eût aperçu, ou fût autrement averti, tenait en main un fort bâton; ce qu'il en fit n'est pas à demander; car de l'air d'un prévôt qui prend quelque maraudeur sur le fait, il commença à m'en donner sans regarder où il frappait, la croupe, l'échine, la tête, battant comme sur seigle vert; dont, à la fin, je perdis patience, et lui détachai une ruade si à propos que je le jetai demi-mort sur ses choux, et m'enfuyais grand erre du côté de la montagne. Mais le traître, quand il me vit ainsi détaler, s'écria qu'on lâchât les chiens. C'étaient

dogues de forte race, et y en avait bon nombre pour faire la chasse aux ours. Cela me donna à penser; je retournai crainte de pis, et m'en revins tout courant à l'écurie, dont bien me prit; car ces mâtins qu'on avait déjà déchaînés, m'allaient étrangler sans remède. Rentrant au logis, je fus reçu à grand renfort de bastonnades et en devais être assommé, n'eût été l'explosion soudaine du mélange, comme je crois, de tous ces herbages dans mon ventre, qui leur éclatant au nez avec grand bruit et infection de méphytique vapeur, mit en fuite tous mes ennemis.

Quand il fut heure de partir, on nous rechargea, et alors m'échurent à porter les choses les plus pesantes. Je pris patience toutefois, et ainsi allions par pays; mais n'en pouvant plus à la fin de fatigue, moulu de coups (aussi que ma corne s'usant, j'en ressentais à chaque pas douleur non pareille), je résolus de me laisser choir et ne bouger, me dût-on tuer. Car voici comme je raisonnais : Ils se lasseront de me battre, et partageant ma charge aux autres, me laisseront là pour les loups. Mais il en avint autrement, quelque démon prenant plaisir à me tourmenter. Car ainsi que je méditais ce projet à part moi, l'autre âne, mon camarade, ayant même dessein possible, s'abat au milieu du chemin, et eux de le battre et de crier pour le faire relever; mais rien n'y sert; l'animal reste gisant comme un bloc; quoi voyant,

l'un le prend par la queue, l'autre par les oreilles, et tâchaient à le remettre en pieds. Mais en fine fin connaissant qu'ils n'y faisaient œuvre, et qu'ils perdent le temps après un malheureux âne, en grand danger d'être surpris, ils lui ôtent sa charge, et nous la font porter à moi et mon cheval, puis lui coupent les jarrets avec leurs coutelas, et le poussent dans un précipice, où roulant à bonds du haut en bas des rochers, notre pauvre compagnon de voyage et d'infortune fit le saut de malemort. Quant à moi, sage à ses dépens, je me résolus de porter vaillamment ma mauvaise fortune et de marcher sans me faire prier, ayant espérance de trouver quelque part des roses qui me rendraient mon premier être, avec ce que j'entendais dire qu'il n'y avait plus que peu de chemin jusqu'au manoir de ces larrons; comme de fait, allant d'un bon pas, nous y arrivâmes avant le soir, et entrâmes au logis. Là était une vieille assise et un grand feu allumé. Eux premièrement nous déchargèrent, puis serrèrent le butin que nous avions apporté, et disaient à cette vieille: Que fais-tu, que tu ne prépares tantôt à souper? Voire, fit-elle, tout est prêt; pain frais, vin vieux, et sauvagine que je vous viens d'habiller. Ils louèrent sa diligence, et devant le feu se dépouillant, se frottèrent, s'oignirent; et d'un chaudron qui pendait à la crémaillère, puisant de l'eau se la jetaient sur

les épaules et sur le corps en guise de bain.

Or arriva une autre troupe de jeunes gens qui apportaient foison de tous biens, riches bagues, comme on pourrait dire, vases d'or et d'argent, étoffes et brocards de grands prix, joyaux, affiquets, vêtemens, tant de femme que d'homme; et ceux-là se joignant aux autres, et ayant serré leur butin, se lavèrent pareillement, puis se mirent à table tous, et entre eux commencèrent tant et si divers propos, que c'était merveille de les ouïr. Moi et mon cheval cependant, fûmes par la vieille servis de bel orge à la mangeoire, dont mon camarade, pensant avoir meilleure part, s'emplissait le ventre à grand'hâte; mais je ne lui fis nul tort; car pendant que la vieille était ailleurs empêchée, je mangeais à bon escient du pain de la provision.

Le lendemain, ils s'en allèrent tous à leurs besognes, nous laissant pour garde un jeune homme dont la présence me fâchait fort; car la vieille seule ne m'eût su empêcher de me sauver. Mais lui d'un regard farouche, fort et roide jeune gars, l'épée à la main, faisait le guet, et tenait la porte close. Trois jours après, sur la minuit, voici revenir nos larrons, sans or ni argent cette fois, ni autre butin qu'une fille en fleur d'âge et belle à merveille, qui jetait des cris lamentables. L'ayant fait seoir sur une natte, ils la confortaient de leur mieux, la recommandaient à la

vieille, avec ordre d'en prendre soin et ne la jamais quitter. Elle cependant ne voulait ni manger, ni boire, mais ne faisait rien que gémir et se désespérer. Ce que voyant, moi de bonne nature, j'en pleurais à mon râtelier, et ne me pouvais quasi tenir de sangloter avec cette belle.

Or s'étaient mis les voleurs à boire et banqueter toute la nuit; mais au point du jour un de ceux qu'ils avaient accoutumé de laisser en aguet sur les routes, leur vint dire qu'un étranger allait passer ce matin, homme de grosse dépense, menant grand train avec soi, et qui montrait être fort riche. Ce qu'entendant, tous se lèvent, s'arment en hâte, nous équipent moi et mon cheval, et nous chassent devant eux. Moi qui savais où l'on allait, et que nous marchions au combat, je ne voulais pour rien avancer, et fusse demeuré derrière si le bâton ne m'eût contraint d'aller. Venus à l'endroit où devait passer ce voyageur, on l'attend; il vient, on l'attaque, on le tue lui et ses gens; et de ce qui se trouva de meilleur dans son bagage, on nous charge moi et mon cheval; le reste demeura caché dans la forêt.

Au retour, ils avaient hâte de s'éloigner, et nous touchaient à grands coups. Ainsi pressé, harcelé, je heurte du pied contre une pierre, pierre, non, mais rasoir tranchant qui m'ouvrit le sabot jusqu'au vif, dont je souffrais et boitai bas le

reste du chemin; et eux : Que faisons-nous, disaient-ils, de ce malencontreux animal qui bronche à chaque pas, chet à tout bout de champ, et ne sert pas pour ce qu'il mange? Que ne le jetons-nous à la malheure dans quelque fondrière? Oui, jetons-le, disait un autre, et nous débarrassons de cette maudite bête. Pendant qu'ils me faisaient de la sorte mon procès, moi qui entendais leurs discours, oubliant mon mal aussitôt, je me mis à trotter, et semblait que jamais je n'eusse été si sain. En peu d'heures nous fûmes au logis. On serra ce que nous apportions, puis nos maîtres soupèrent, et après repartirent à nuit close pour aller quérir dans le bois le demeurant du butin. Ce malheureux âne, dit un d'eux, est-ce la peine de l'emmener estropié comme le voilà? Ce que nous ne pourrons sur le cheval charger de ce reste de bagage, portons-le nous-mêmes; c'est le mieux. Ainsi dit, ainsi fait. Ils vont avec le cheval, éclairés par la lune, qui lors était en son plein. Mais demeuré seul, je me disais : Qu'attends-tu, malheureux? qu'on régale de ta chair les loups et les corbeaux? Tu vois le sort qu'on te prépare. Veux-tu pourrir au pied de ces roches, et n'as-tu pas tantôt ouï.......? La nuit te convie, la lune brille; fuis avant que reviennent tes bourreaux.

Ainsi discourant à part moi, je m'avise que je n'étais point lié. Le licol avec quoi ils me me-

naient lorsque nous marchions était là pendu à un clou. L'occasion me parut trop belle; je sors et m'en allais partir, quand la vieille, qui me vit prêt à prendre l'essor, accourt, me saisit par la queue, et tirant à deux mains de toute sa puissance, me pensait retenir; mais moi, je fusse mort plutôt que me laisser prendre et ramener par cette orde vieille, croyant qu'il y allait de mon honneur; je tirais de ma part et l'entraînais; et elle de crier et d'appeler à l'aide la jeune prisonnière, laquelle venue en toute hâte, n'eut pas sitôt vu cette Dircé à la queue d'un âne, que, prenant son parti en fille de généreux courage, elle me saute sur le dos à califourchon, et commence à me talonner. Moi qui n'avais que faire d'éperon, mu de peur pour ma peau et d'envie de m'évader, je cours et gagne au haut, laissant là la vieille par terre étendue de son long, qui ne cessait de crier; et la pucelle cependant s'adressait aux dieux, faisant mille vœux pour son salut. Si tu me sauves, disait-elle, et me ramènes à mes parens, ô gentil roussin, tu vivras chez nous sans rien faire, et auras d'avoine par jour un boisseau comble, disait-elle. Pour faire service à cette belle, autant que pour me dérober au supplice qui m'attendait, je détalais, n'ayant souvenance de mon mal; mais arrivés là où le chemin se partageait en deux, voici fâcheuse rencontre. Les voleurs qui s'en revenaient, nous

ayant vus de loin et reconnus au clair de la lune, tout à coup nous barrent le chemin : Holà! où vas-tu, jouvencelle, qu'il ne te déplaise, à cette heure? N'as-tu point de peur des esprits? Viens çà, belle, viens par ici; on va te remener tantôt à tes parens : ce disant d'un sourire amer, ils me chassent arrière et nous font rebrousser chemin; mais lors, j'allais boitant, me soutenant à peine et semblais m'être à ce moment ressouvenu de ma blessure. Tu cloches, disaient-ils, à présent qu'il te faut retourner au logis; et pour fuir tu avais des ailes, malicieuse bête! propos qu'accompagnaient toujours force coups, dont j'eus en peu d'heures une large plaie à la cuisse.

De retour nous trouvâmes que la vieille s'était pendue au roc, pour la crainte qu'elle eut, ainsi qu'il est à croire, du courroux de ses maîtres, ayant laissé s'enfuir la pucelle avec moi. Ils louèrent son courage et sa fidélité, la détachèrent, et la jetèrent la corde au col, comme elle était, à val des rochers, puis entendirent à manger, ayant lié la fille en un coin; et, tout en buvant, parlaient d'elle : Qu'en allons-nous faire? disait l'un, et comment la punirons-nous de cette jolie escapade? Comment? dit un autre; en la jetant après cette vieille. Mais non, ajouta-t-il; elle a mérité pis pour nous avoir trahis autant qu'en elle était; car afin que vous le sachiez, si cette belle eût su tant faire que d'arriver chez ses pa-

rens, pas un de nous n'en échappait; notre retraite découverte, on eût pris des mesures sûres pour nous exterminer tous. Traitons-la donc en ennemie, qui nous a voulu faire du pis qu'elle pouvait, et lui rendons la pareille; que sa mort ne soit pas si prompte; inventons un supplice qui la fasse long-temps languir dans les tourmens et lentement expirer. Puis ils cherchaient quel genre de mort serait le plus douloureux; et un se prit à dire : Écoutez une rare et nouvelle invention, qui vous plaira, ou je me trompe fort; l'âne doit mourir, c'est la justice, étant couard et paresseux, et de plus ayant fait le malade pour avoir occasion de s'enfuir avec la donzelle, dont il est fauteur et complice; égorgeons-le demain sitôt qu'il sera jour, et lui ouvrant le ventre, tirons-en les entrailles; puis au creux de la bête étripée, logeons cette demoiselle vivante, bien et dûment cousue dans la peau du baudet, la tête seulement dehors, afin qu'elle puisse respirer; ainsi l'un dans l'autre empaquetés, portons-les là-haut sur quelque roche; friande pâture aux vautours. Et considérez, je vous prie, ce que ce sera, pour cette tendre et délicate personne, d'habiter le corps d'un âne mort, endurer sur ce roc brûlant toute l'ardeur du soleil, la furie des insectes, la faim toujours croissante, et n'avoir moyen d'abréger de pareils tourmens. Je laisse à part ce qu'elle souffrira de

l'infection de cette charogne et d'une fourmilière de vers, qui, à travers les chairs de l'âne, pénétrant jusqu'à elle, la déchireront toute vive.

Chacun là-dessus s'écria; chose ne leur parut à tous mieux imaginée. Cependant je me lamentais et déplorais mon triste sort, pensant que j'allais mourir d'une mort si cruelle à la fleur de mes ans, et, privé de sépulture, devenir le tombeau de cette malheureuse fille.

Or, était-il à peine jour; tout à coup entre avec fracas une troupe de gens armés, qui se saisissent des voleurs et les emmènent garottés au gouverneur de la province. Avec eux de fortune était le jeune homme amoureux de cette belle fille et son fiancé, qui lui-même les avait conduits jusqu'au repaire de ces larrons, et lors, ayant recouvré sa belle, la fit monter sur moi, et l'emmena chez lui. Partout où nous passions, les villages entiers accouraient au-devant de nous; et bonnes gens de nous faire fête, et de nous caresser et s'éjouir avec nous de l'heureux évènement que j'annonçais de loin par un braire éclatant, faisant office de trompette dans cette espèce de triomphe.

Au logis, je fus traité en âne favori de ma jeune maîtresse, qui n'avait garde d'oublier le compagnon de sa fuite et de sa captivité, avec elle jà destiné à ce barbare supplice. Par son ordre ex-

près on me donna foin, paille, avoine, orge de quoi saouler un chameau. Mais lors plus que jamais je maudissais Palestre de m'avoir fait âne et non chien; car je vois mâtins à toute heure entrer à la cuisine, en emporter force reliefs de belles et bonnes viandes, et s'en remplir très bien le ventre, comme chiens savent faire étant de noces.

A quelque temps de là, sur le récit que fit ma maîtresse à son père des obligations qu'elle m'avait, et du zèle que j'avais montré pour son service, le père me voulant récompenser, commanda qu'on me lâchât dans les prés où paissaient les jumens poulinières. Ainsi, selon lui, j'allais vivre en toute liesse, n'ayant souci que de paître l'herbe et saillir ces belles cavales; et pour tout autre âne, à vrai dire, c'eût été contentement. Arrivés que nous fûmes au haras, on me mit avec les jumens qui le matin allaient en pâture. Mais il eût été mal, je crois, que la chose passât ainsi sans quelque disgrace pour moi. Au lieu de me lâcher dehors emmi les prés, selon l'ordre du maître, pour paître en liberté, le chef du haras me laissait à sa femme Mégapole, qui m'attachait au moulin, et là me faisait tourner tant que durait le jour, à moudre son orge et son grain. Encore, si j'eusse travaillé pour la maison seulement! Mais elle prenait à moudre le blé des voisins, dont elle se payait en farine, et le tout à

mes dépens, trafiquant ainsi des fatigues de mon pauvre col; et ce qui était de pis, c'est que l'orge qu'on lui donnait pour ma nourriture, elle me le faisait bien moudre, mais non pas pour moi; car, de la farine se faisaient beaux gâteaux au four, belles fouaces, et ne m'en restait à moi que le son pour mes repas. Que si par hasard on me menait avec les cavales au pâtis, je me voyais de tous côtés assailli par ces étalons, qui, me croyant là venu pour m'ébattre avec leurs femelles, me poursuivaient à coups de pied, me déchiraient à belles dents, dont je pensai périr maintes fois victime de la jalousie de messieurs les chevaux.

Telle vie n'était pas pour me refaire; aussi devins-je en peu de temps maigre et décharné, n'ayant ni pâture aux champs, ni repos à la maison ; de plus on me menait souvent à la montagne, et j'en revenais chargé de bois : c'était là le comble de mes maux. D'abord il me fallait gravir au haut et au loin des pentes escarpées, des sentiers raboteux, où l'on me donnait pour conducteur un petit scélérat d'enfant qui me faisait enrager; car il ne cessait de me battre, encore que j'allasse mon grand trot, et me frappait, non d'un bâton, mais d'une massue pleine de nœuds, et toujours au même endroit, où bientôt, par l'effet des continuels horions, s'ouvrit une plaie vive, sur laquelle le traître allait frappant toujours. Puis, des charges qu'il me mettait parfois sur le

dos, il n'est éléphant qui n'en eût été assommé. Où la descente était la plus roide et pénible, c'était là qu'il redoublait de coups. Si ma charge mal agencée venait à pencher d'un côté, en ôter de ce côté pour l'ajouter de l'autre, et rétablir l'équilibre, c'est ce qu'eût fait tout bon ânier; mais lui, d'une grosse pierre qu'il ramassait en chemin, faisant le contre-poids à la partie pesante, augmentait d'autant mon fardeau; sans compter qu'au pied du coteau, nous traversions à gué une petite rivière; là où mon brave conducteur, soigneux de ménager sa chaussure, me sautait en croupe et passait ainsi sans se mouiller. Que si d'aventure je tombais accablé sous le faix, alors vraiment, alors mon sort était à plaindre; car de descendre pour m'aider à me relever, soit en me soutenant de la main, ou en m'allégeant au besoin d'une part de mon fardeau, le petit maraud n'avait garde; mais, sans s'émouvoir, commençait à me donner de son bâton sur la tête et sur les oreilles, tant que pour faire cesser cette rage, force m'était de me remettre de moi-même en pieds. Mais un beau jour il s'avisa d'une invention pour achever de me désespérer. Ayant fait un bouchon d'épines fort piquantes, bien arrangées en rond, les pointes en dehors, il me le pend sous la queue. Lors, à chaque pas que je faisais, ainsi qu'on peut croire, les épines me meurtrissaient de mille piqûres, sans que je les

pusse éviter, portant avec moi cette pelotte hérissée d'aiguilles qui me battait au derrière. Si je pensais m'y soustraire en ralentissant mon pas, le bâton m'atteignait aussitôt; voulant échapper aux coups, je me déchirais moi-même. Bref, il avait pris à tâche de me faire mourir.

Endurant ainsi chaque jour des maux infinis, une fois je perdis patience, et lui détachai un coup de pied dont il se souvint, et m'en voulait toujours depuis, ayant ce coup de pied sur le cœur. Or, avint qu'un jour on lui dit d'apporter de quelque hameau, non tant voisin de chez nous, certaines étoupes, à quoi faire il se devait servir de moi. M'ayant donc mené sur le lieu et chargé d'un tas de ces étoupes liées sur mon dos et affermies d'une double corde étreinte avec un bâton, il me préparait ce nouveau tour de son métier. Un tison brûlant qu'il avait au partir dérobé de l'âtre, quand nous fûmes en voie assez loin, il le fourre dans ses étoupes, lesquelles d'abord prenant feu, (et ce pouvait-il autrement?) me voilà enveloppé de flamme et de fumée, prêt à brûler, si une mare, par bonheur, ne se fût trouvée proche, où je me jetai à corps perdu, et, me roulant dans la vase, éteignis cet incendie; après quoi je repris mon chemin, sûr de n'être pas ars, au moins pour cette fois, n'y ayant moyen de rallumer ces étoupes mouillées comme il eût bien voulu, le bourreau. Mais force lui fut

d'y renoncer et de me laisser en vie. Toutefois arrivant au logis, encore trouva-t-il manière de faire entendre que j'étais cause de tout le mal, m'étant, ce disait-il, en passant frotté tout exprès contre un four. Ainsi échappai-je par miracle au feu des étoupes.

Mais ce petit scélérat, acharné à me persécuter, me joua bientôt d'un autre tour pire encore que celui-là. Me ramenant de la montagne avec du bois sur le dos tant que j'en pouvais porter, il vend ma charge à un quidam habitant de ces quartiers; et revenu à la maison sans un seul fagot, pour s'exempter des étrivières qui ne lui pouvaient faillir, il forge contre moi d'insignes calomnies : Maître, ce dit-il, à quoi bon nourrir cet âne fainéant, qui ne nous rend nul service? Puis, sais-tu quelle habitude il a prise depuis peu? De si loin qu'il voit femme ou fille en fleur d'âge, belle et jolie, rien ne la saurait tenir qu'il ne rompe son lien pour courir après, comme ferait quelque amant à la vue de sa maîtresse; et mon drôle se prend à braire et à la mordre et baiser amoureusement, et pis si l'on n'y donnait ordre. Vrai, j'ai peur qu'un de ces jours il ne nous fasse quelque affaire; car tout le monde s'en plaint. Quand telle chaleur lui monte, il rompt et renverse tout. A cette heure encore qu'a-t-il fait? Je le ramenais du bois chargé de bourrées; il voit une femme passer au long de

ces champs, et maître âne de ruer et de jeter là sa charge à travers le chemin; et, si gens de là entour ne fussent tôt accourus au secours de la pauvrette, Dieu sait ce qu'il en allait faire, la tenant déjà sous soi en devoir de besogner d'étrange façon.

Ce que le maître entendant: Vraiment, dit-il, s'il est ainsi que ce méchant âne ne veuille porter charge ni marcher, et qu'encore il coure sus à femmes et filles, tuez-le; j'en suis content; donnez-en les tripes aux chiens, et la chair aux ouvriers; et, si quelqu'un demande ce qu'il est devenu, nous dirons que les loups l'ont mangé. Qui fut aise alors? Ce fut mon coquin de conducteur. Il me voulait tuer sur-le-champ; mais de fortune se trouvait là un bonhomme de nos voisins qui, par un conseil mille fois pire, me sauva la vie néanmoins. Vous seriez de grands sots, dit-il, de perdre ainsi un animal qui vous peut encore être utile, et cela pour une bagatelle; car enfin quel est son défaut? Trop de vigueur le fait courir à toute femelle; eh bien, châtrez-le, croyez-moi; dès qu'il aura perdu cette galante humeur, vous le verrez docile et doux, porter le bât, tourner la meule, et travailler à plaisir. Que si nul de vous ne s'entend à faire cette opération, j'ai affaire pour l'heure et ne puis; mais dans deux jours je reviens ici, et en un tour de main, je vous le rends doux comme un agneau.

Cet avis fut approuvé; chacun demeura d'accord qu'il n'était rien plus à propos. Moi je gémissais et me lamentais, pensant que j'allais d'âne encore devenir eunuque, et je ne voulais plus vivre, délibéré de mettre fin à ma triste destinée, ou par m'abstenir de manger, ou en me jetant en bas de quelque rocher, pour conserver l'homme dans l'âne, et mourir du moins tout entier. Mais, le même soir à nuit close, nouvelles vinrent du village à la métairie, que le jeune seigneur et sa femme, sauvée avec moi des brigands, étaient morts par étrange cas. Se promenant au long du rivage de la mer une après-dînée, comme ils s'ébattaient sur la grève, le flot soulevé tout à coup les engloutit; et ainsi étaient disparus; commune fin à tous les deux, et d'infortunes et d'amours. Ce qu'entendant, nos gens qui voient la maison sans maîtres, autres que bien anciens et cassés de vieillesse, prennent leur parti de ne plus demeurer en servitude; et faisant main-basse sur tout, s'en vont, qui de-çà, qui de-là, chacun avec ce qu'il avait pu attraper; là où le maître du haras, mieux que nul autre, fit sa main, aidé de sa femme et de nous, de moi s'entend et des autres bêtes, sur lesquels il mit son butin. Nous partîmes ainsi emportant bagues et biens à foison, et toute nuit marchâmes par chemins de traverse âpres et malaisés; que s'il me fâchait de la fatigue, j'étais aise aussi d'échapper à cette mau-

dite opération; et fîmes tant par nos journées, que nous vînmes en une ville de Macédoine, grande et peuplée, qui s'appelait Beroë. Là nos conducteurs s'arrêtèrent en résolution d'y demeurer et de nous vendre, comme ils firent un jour de foire en plein marché. Le crieur nous fit mettre en rang et nous criait au plus offrant. Gens s'approchèrent pour nous voir et nous marchander, examinant puis l'un, puis l'autre, et de temps en temps nous levaient le pied, nous regardaient aux dents et nous tâtaient les jambes; tant qu'à la fin tous furent vendus, hors moi dont personne ne voulut; et déjà le crieur me renvoyait, disant : Celui-là n'a pu trouver marchand; quand fortune qui se jouait à me faire éprouver tant d'accidens divers, m'amena un nouveau maître, non tel que j'eusse pu souhaiter; car c'était un de ces vagabonds, de ces quêteurs qui vont portant par les campagnes la déesse de Syrie, et la font mendier de maison en maison, homme déjà sur l'âge et le plus sale bardache de toute sa confrérie, lequel ayant offert de moi un demi-écu, fut pris au mot, et tout sur-le-champ m'emmena, bien malgré moi qui gémissais d'avoir à servir telles gens.

Arrivés que nous fûmes où demeurait Philèbe (car ainsi avait-il nom), de loin il s'écria tant qu'il put: Holà, ho! fillettes, accourez voir votre nouveau galant; je vous ai acheté, mesdemoi-

selles, un vigoureux Cappadocien qui va vous servir à souhait. Ces demoiselles c'étaient les infâmes débauchés de la séquelle de Philèbe, qui tous sortirent à sa voix, pensant bien trouver quelque fort et roide jeune drôle avec lui. Mais quand ils ne virent qu'un âne conduit à la longe par Philèbe, ils se prirent à le brocarder : Non, non, ce n'est pas là un serviteur pour nous. Bien est-ce ton époux, mignonne, que tu nous amènes, et où as-tu pris ce beau mari? N'en serais-tu point déjà grosse? Bon prou te fasse; puissiez-vous avoir lignée qui vous ressemble!

Le lendemain, ils se mirent à l'ouvrage, comme ils disaient. Premièrement ils habillèrent la déesse et me la chargèrent sur le dos; puis nous sortîmes de la ville, et allant par pays, arrivâmes en un bourg. Là, on m'établit porte-Dieu; je ne bougeais, tandis que la sainte pénaille faisait rage de danser et de souffler dans ses flûtes avec mille contorsions et grimaces épouvantables, roulant les yeux, tordant le col, la tête renversée, leurs mitres en arrière, ils se tailladaient les bras avec des épées, se coupaient la langue avec les dents, et remplissaient de sang toute la place à l'entour; ce que voyant, j'entrai dans des peurs non pareilles, doutant qu'il ne fallût aussi du sang du baudet de la déesse. Après s'être ainsi déchiquetés, ils commencèrent leur quête, et recueillirent des assistans d'abord force menue

monnaie, puis des provisions de toute espèce que ces bonnes gens leur apportaient, qui un baril de vin, qui un sac de farine, du pain, du fromage, des figues, et jusqu'à de l'orge pour l'âne. C'était de ces dons qu'ils vivaient et entretenaient la déesse dont j'étais porteur.

Or, un jour s'étant accointés, dans quelque village, d'un jeune rustre grand et fort, ils l'amènent au logis et se font par lui besogner en la manière accoutumée de tels abominables bardaches. Moi, témoin de ces infamies, je n'y pus tenir davantage, et d'indignation oubliant ce que j'étais : O Jupiter! m'écriai-je. Cela du moins voulais-je dire; mais mon gosier me trahit et ne produisit qu'un braire qui fut entendu de dehors; car d'aventure passaient par-là quelques paysans, lesquels, ne sais comment, ayant perdu leur âne, l'allaient cherchant de tous côtés, et n'eurent pas sitôt ouï la tempête de ma voix, que croyant avoir découvert ce dont ils étaient en quête, sans hucher, ni parler à ame, ils entrent, et trouvent nos gens empêchés avec ce coquin et virent très bien ce qu'ils faisaient, non sans rire, ainsi qu'on peut croire; et sortant, s'en vont dire à qui voulut l'entendre, ce qui se passait là-dedans. Si bien qu'en peu de temps le conte en courut partout. Eux, de honte qu'ils eurent de se voir reconnus pour ce qu'ils étaient, dès la nuit suivante délogent et partent sans

bruit. Chemin faisant ils murmuraient, blasphémaient, pestaient contre moi qu'ils appelaient leur dénonciateur, m'accusant d'avoir à dessein et malicieusement révélé le mystère. Je prenais patience, et me serais peu soucié de leurs malédictions; mais venus en un endroit qui semblait fort solitaire, ils s'arrêtent, et m'ayant ôté la déesse et ma housse et tout, ainsi nu, m'attachent à un arbre, puis de leurs fouets garnis d'osselets, me donnent à tour de bras sur le dos et partout, m'avertissant à chaque coup d'être à l'avenir plus discret, et de tout voir sans rien dire. Davantage, ils me voulaient tuer comme celui qui seul avait causé le scandale, outre la perte non petite que ce leur était de quitter sitôt le pays; et l'eussent fait, sans la déesse qui fort les embarrassait, étant là gisante à terre; et si n'y avait nul moyen de la voiturer autrement. Par quoi force leur fut de me laisser la vie.

De là, relevant leur madone, ils se remettent en voie, et le soir nous vînmes coucher en une maison des champs appartenant à un homme riche qui pour lors s'y trouvait, et tenant à grand honneur d'avoir chez soi la déesse, nous recueillit, nous logea et nous fit grand'chère. Là, il m'en souvient, je courus un péril extrême, et ce fût que le maître du logis ayant reçu naguère en présent de quelque sien ami du quartier d'âne sauvage, le cuisinier l'avait pris et le de-

vait accommoder. Mais il le perdit faute de soin, l'ayant possible laissé dérober à quelque chien; dont ce pauvre homme craignant les coups qui ne lui pouvaient faillir, et peut-être pis, résolut de se pendre haut et court, comme il allait faire, si sa femme, à mon dam, ne l'en eût gardé. Ne veuille pour cela mourir, ce lui dit-elle, mon ami; il y a remède à tout, si tu m'en veux croire. Prends l'âne de ces mendians, et le menant à l'écart, tu le tueras, l'écorcheras; puis coupant habilement le quartier gauche de derrière, apporte-le sous ton manteau et le prépare pour le maître en guise de ce gibier. Ce qui restera du baudet, nous le jetterons quelque part dans ces fondrières; on croira qu'il s'est perdu et l'on n'y pensera plus. Vois-tu comme il est gras et refait et meilleur de tout point que l'autre? Mon homme goûte ce conseil. Oui vraiment, femme, tu dis bien: c'est le seul moyen de me soustraire aux fouets et à la torture.

Pendant que ce bourreau et sa femme tenaient ainsi conseil entre eux, moi qui entendais leur devis, je compris d'abord où cela allait aboutir, et vis bien qu'il ne me restait pour échapper aux couteaux qu'un moyen, c'était de m'enfuir, comme je fis, rompant mon lien et détalant, après quelques ruades en l'air, du côté de la maison, où j'entrai tout courant jusqu'en la salle à manger. Là, le maître du logis était à table

avec ses hôtes, les prêtres de la déesse. Entrant de vitesse lancé, je donne au travers des convives et renverse du choc tables et guéridons. Je croyais avoir bien imaginé cela pour me tirer d'affaire, pensant qu'on m'allait arrêter et mettre quelque part en lieu sûr pour me garder à l'avenir de semblables vivacités; mais autrement en alla; car me croyant enragé, ces gens s'arment contre moi de coutelas et d'épieux, et étaient en point pour me faire un mauvais parti, si je ne me fusse sauvé dans une chambre voisine où devaient coucher mes maîtres, et où je ne fus pas plus tôt qu'on m'y enferma sous clef.

Le lendemain, au plus matin, nous partîmes les mendians et moi qui toujours portais la déesse, et vînmes en un autre gros bourg non moins habité que le premier, où ils s'avisèrent d'une toute nouvelle invention, qui fut de dire que la déesse ne se pouvait bonnement loger en maison bourgeoise; mais qu'il la fallait mettre avec la divinité du lieu. Ces gens bien volontiers, ouvrant le sanctuaire qu'habitait leur déesse grandement honorée d'eux, y placèrent la nôtre fort révérencieusement. Pour nous, on nous donna logis en une assez pauvre maison. Étant demeurés là quelque espace de temps, et voulant ensuite se rendre à la ville voisine, mes maîtres redemandèrent leur déesse aux gens de l'endroit, qui les laissèrent entrer dans le temple et eux-

mêmes la reprendre. Après quoi nous nous mîmes en chemin. Or est à savoir que ces bons prêtres, à l'heure du départ, entrés seuls dans le temple, en avaient dérobé une coupe de fin or qui était là pour offrande, et l'emportaient cachée sous l'image de la déesse; de quoi ceux du bourg s'aperçurent quand nous fûmes partis, et envoyèrent gens après nous, qui étant à cheval, bien montés, ne mirent guère à nous atteindre, arrêtèrent ces coquins de mendians, les appelant scélérats, impies, et redemandaient le vase sacré, lequel, ayant fouillé partout, ils trouvent au giron de la déesse; si prennent au corps mes larrons convaincus de ce sacrilège, les emmènent liés au bourg, et les retiennent en prison, pour le procès leur être fait; et la déesse cependant, que j'avais jusque-là portée, fut placée en un autre temple, et la coupe remise en son lieu.

Le jour suivant il fut résolu par publique délibération, qu'on me vendrait et tout ce qui avait appartenu à ces quêteurs, et je fus vendu de fait à un homme, non du pays, mais d'un village voisin, boulanger de son métier, qui ayant acheté le même jour au marché dix boisseaux de blé, me les met très bien sur le dos, et me touche ainsi chargé vers le lieu de sa demeure. Quand nous y fûmes arrivés, d'abord on me mène au moulin, où entrant je vis nombre de bêtes, dont j'allais être camarade, et y avait là plusieurs

meules que ces bêtes faisaient tourner; partout ce n'était que farine. Quant à moi, comme nouveau venu qui avais porté tout le jour charge si pesante et cheminé par la traverse, on me laissa reposer pour l'heure; mais le lendemain, dès qu'il fut jour, on me couvrit la tête d'un sac, puis on m'attache au bras de la meule. Je savais, Dieu merci, ce que c'était de moudre, l'ayant trop bien appris ailleurs; mais je n'en fis pas semblant, dont mal me prit; car ces gens-là, me voyant faire le rétif, armés chacun d'un fort bâton, m'entourent que je n'en voyais rien, ayant la tête dans un sac, et tous à la fois me chargent d'un merveilleux accord, ce qui me fit aussitôt partir et tourner comme un sabot; par où je connus qu'il est vrai ce que l'on dit communément, que sot est le serf qui attend pour obéir la main du maître.

Cependant je maigrissais à vue d'œil, et devins bientôt si chétif que le boulanger résolut de se défaire de moi. Si me vend à un jardinier tenant un jardin, non guère grand, qu'il avait pris à affier. C'était là toute notre besogne. Me voilà donc chaque matin portant des herbes au marché, lesquelles mon maître laissait aux revendeurs de telles denrées, puis me ramenait au logis, et là faisait devoir de fouir, semer, sarcler et arroser planches et carreaux. Je demeurais tout ce temps oisif; mais je n'en étais de rien plus

aise; au contraire, ma condition me semblait pire que jamais; car il était hiver alors, et le pauvre homme, qui ne gagnait pas de quoi se vêtir lui-même, n'avait garde de me couvrir contre le froid; avec ce que j'étais toujours les pieds dans la boue, fors seulement quand il gelait, qu'à peine me pouvais-je soutenir sur le verglas et la terre dure. Pour vivre, nous n'avions tous deux que quelques méchantes feuilles de chicorée dont les plus amères me demeuraient.

Or, une fois entre les autres, nous nous en allions au jardin; passe un homme de haute taille, soldat ainsi qu'on pouvait voir à sa soubreveste, lequel commence à nous parler dans le langage des Italiens, et demanda au jardinier où il allait avec cet âne. A quoi lui bonnement, comme je pense, ne comprenant mot, le regardait sans rien répondre, ce que l'autre tint à mépris, se fâche et lui donne de son fouet. Le villageois saisit mon homme, d'un croc en jambe le renverse, l'étend au beau milieu du chemin, et le tenant sous soi terrassé, des pieds et des poings le meurtrissait, et d'une grosse pierre qu'il trouva. Le soldat, du commencement, se défendait quoique abattu et le menaçait de son épée, par où l'autre averti de ce qu'il devait craindre, lui tire l'épée du fourreau et la jette au loin, puis recommençait à le battre. Le soldat, se voyant en ce point, usé de finesse, fait le mort. L'autre

prit peur, quand il le vit ainsi sans mouvement, et tout effrayé, le laisse là, monte sur moi, pique à la ville, emportant avec soi l'épée. A la ville venu, il avait un compère, lequel se chargea du jardin; et lui, de crainte des poursuites, se retire avec moi chez un autre sien compagnon et ami. Le lendemain ayant délibéré entre eux, ce qu'ils trouvèrent de plus expédient pour mon maître, ce fut de le cacher dans un bahut. Quant à moi, on me lie les pieds, et à l'aide d'un bâton passé entre mes jambes, ils me portent à deux en une chambre haute, où l'on me tint enfermé.

Le soldat cependant, sur la route, ainsi que j'entendis depuis, s'étant relevé à toute peine et acheminé vers la ville, moulu de coups et mal en point, fut rencontré de ses camarades, auxquels il raconte tout au long ce qui lui était avenu, et l'action désespérée de ce maraud de jardinier. Eux aussitôt prennent son parti, et ayant, je ne sais comment, découvert où nous étions, y viennent accompagnés des magistrats du lieu et de leurs familiers, un desquels entré, fait sortir tout le monde de la maison; tout le monde dehors, le jardinier ne paraissait point. Soldats de crier qu'il est dedans, et gens de répondre que non et d'affirmer avec serment n'y avoir céans homme ni bête, âne ni mulet que ce fût. Grand débat là-dessus, grands cris de part et d'autre, grande rumeur dans tout le quartier. Moi qui de mon

grenier entendais ce vacarme, toujours sot, et toujours curieux mal à propros, j'avance la tête un bien petit hors de la fenêtre pour regarder en bas, et voir ce que c'était. Mais je ne sus si bien faire, qu'ils n'aperçussent mes oreilles, et me voyant, tous s'écrièrent, et par ainsi ceux du logis furent convaincus de mensonge. On entre alors, on fouille partout; mon maître fut trouvé par les gens de justice, tapi dans son bahut. Ils le prennent, l'emmènent, le mettent en prison, pour son procès lui être fait; et moi, me dévalant tout ainsi qu'on m'avait guindé, ils me donnent au soldat pour dédommagement. S'il en fut ri et brocardé, de mon apparition là-haut et de la manière dont j'avais aidé à découvrir mon maître, il n'est jà besoin de le dire; on en fit le dicton qui court : guigne baudet à la fenêtre.

Ce que devint après cela le pauvre jardinier, je ne sais. Mais le soldat qu'il avait battu, me vendit dès le lendemain, et eut de moi cinq beaux écus. Celui qui m'acheta était le serviteur d'un homme merveilleusement riche et puissant, faisant sa demeure ordinaire à Thessalonique, ville principale de Macédoine, et voici quel était l'office de ce serviteur. Il préparait les mets particuliers du maître; et il avait un frère dans la même maison, esclave comme lui, excellent pâtissier, et de plus panetier, qui faisait le pain pour leur seigneur. Ces deux vivaient, logeaient

ensemble, ainsi que bons frères, toute besogne faisaient en commun, tout profit partageaient entre eux. Ils m'installent en leur logis. Or, par le devoir de leur charge, ils assistaient aux repas du maître, et retournant en rapportaient force reliefs de toute façon, l'un de chair et de poisson, l'autre de tartres et de gâteaux, et laissant le tout à ma garde, s'en allaient au bain. Moi qui de si long-temps n'avais goûté pain ni viande, je quittais volontiers mon avoine pour faire honneur aux mets préparés par mes maîtres. Ils furent un temps qu'ils ne s'en donnèrent de garde rentrant au logis, et ne s'avisaient qu'il manquât chose de leur provision, à cause qu'il n'y paraissait guère sur la quantité, joint que j'usais de discrétion au commencement, et prenais de tout un peu; mais bientôt j'y fis moins de façon, m'assurant sur leur peu de soin; je choisissais le plus beau et le meilleur, dont je me bourrais à bon escient, comme s'il n'eût rien coûté, ce qui fit qu'ils s'en aperçurent et entrèrent en soupçon l'un contre l'autre, tant qu'ils en vinrent aux injures, s'appelant fripon, voleur, larron des communs profits, et de là en avant, tenaient compte de tout par le menu fort exactement.

Faisant si bonne chère et vivant à mon aise, j'engraissais et revins bientôt en meilleur point que jamais j'eusse été : rond, poli, le poil luisant; c'était plaisir de me voir; dont les deux frères

s'étonnèrent, ne pouvant comprendre comment je me portais si bien, quand toute mon avoine restait dans la mangeoire, sans que jamais j'y touchasse. Ils se doutent du fait; et pour s'en éclaircir, un beau jour, font semblant de s'en aller au bain; mais ils demeurèrent derrière la porte en aguet, d'où par quelque ouverture ils virent toute ma façon de faire; car n'ayant nul soupçon de l'embûche, dès que je les sentis dehors, je commençai mon repas. Eux d'abord se prennent à rire, voyant l'étrange parasite qui vivait à leurs dépens; puis appellent à ce spectacle leurs camarades; on accourt, et gens de rire et d'éclater, mais si haut et si fort le long des galeries, que le bruit en vint jusqu'au maître, qui voulut savoir ce que c'était; et comme on lui eut dit la chose, il se lève de table, vient, et entr'ouvrant quelque peu l'huis, me voit que j'entamais un morceau de sanglier. Ce fut à lui de rire pour lors. Il entre où j'étais, et croyez qu'il me déplaisait d'être ainsi surpris par le maître en flagrant délit de gourmandise et de friponnerie, bien qu'il ne s'en fît que gaudir et se tenir les côtés, le bon seigneur. Il voulut que tout sur-le-champ on me conduisît en la salle, où me fut servi sur la table de beaucoup et diverses choses que baudets n'ont coutume de manger, telles que potages, viandes, poissons, et ragoûts à toutes sauces. Moi qui voyais que fortune me commen-

çait à sourire, ayant quelque espérance aussi, que ce qui d'abord n'était que jeu, me pourrait devenir occasion de sortir de cette misère, encore que je vinsse de me bourrer, je me remis à manger comme si j'eusse été à jeun, au grand plaisir des spectateurs, dont les éclats de rire et les applaudissemens remplissaient toute la salle. Quelqu'un même s'avisa de dire : Que ne lui verse-t-on du vin ? Ce qui fut aussitôt fait par commandement du maître, et j'en avalai un bon trait sans me faire prier.

Le maître donc voyant en moi un animal rare et curieux, fit payer par son trésorier à celui qui m'avait acheté, deux fois ce que je lui coûtais, et me donna pour gouverneur un jeune homme sien affranchi, lequel eut charge de m'instruire et me montrer mille gentillesses pour divertir sa seigneurie, à quoi il n'eut pas grand'peine; car au moindre mot je faisais tout ce qu'on voulait. Il m'apprit à me tenir à table en grave personnage, modestement couché, appuyé sur le coude, à lutter bras à bras et danser avec lui, à faire signe de oui et de non, toutes choses pour lesquelles je n'avais pas besoin de leçons. Cela fit du bruit dans le pays; on ne parlait que de mes talens et de l'âne de monseigneur, qui mangeait à table, dansait, et faisait cent choses surprenantes. Mais ce qui plus les étonnait, c'est que je répondais par signe et toujours juste à leurs

propos; ayant soif, je demandais à boire, en clignant de l'œil à l'échanson; dont chacun demeurait ébahi et faisait de grandes exclamations, ne se doutant pas qu'il y avait un homme caché dans cet âne; et moi je triomphais et me riais en moi-même de l'erreur de ces gens. On m'apprit aussi les allures les plus commodes pour le maître, quand il me chevauchait en voyage ou à la promenade. Il n'était mulet au pays qui allât l'amble mieux que moi. J'avais un fort bel équipage, et portais monseigneur en magnifique arroi; housse de pourpre brodée d'or, mors d'argent à bossettes d'or, têtière garnie de plaques d'or et de grelots, et de sonnettes qui sonnaient fort plaisamment.

Ce bon Méneclès, notre maître, n'habitait pas, comme j'ai dit, d'ordinaire aux champs, mais s'y trouvait alors pour une telle occasion. Il avait promis à sa ville un spectacle de gladiateurs, et ces gladiateurs étant prêts et le temps venu de les montrer, il lui fallait s'en retourner à Thessalonique. Nous partîmes donc un matin. Le maître me montait quand il se rencontrait quelque pas difficile ou dangereux aux voitures. Or, à notre entrée dans la ville, il n'y eut nul si empêché qui n'accourût pour me voir; car ma renommée me précédait, et chacun avait ouï parler des prodiges de mon adresse et de mon intelligence. Mon maître d'abord me fit voir privément chez lui aux personnes de distinction qu'il invitait exprès à des

repas magnifiques, et dans ces grands jours de gala, j'étais la pièce principale dont il festoyait ses amis. Mais mon gouverneur me montrait à tout venant pour de l'argent, dont il acquit en peu de temps bonne somme de deniers. Il me tenaït en une salle basse, n'ouvrant qu'à ceux qui lui donnaient certain prix pour me voir et être spectateurs de mes faits surprenans. Il n'en venait guère qui ne m'apportassent à manger de choses et autres, et surtout de ce qui semblait le moins convenir à un âne. Mangeant donc quasi tout le jour, et soupant chaque soir à table avec la meilleure compagnie, je ne pouvais manquer d'engraisser, comme je fis, et pris bientôt un embonpoint merveilleux, dont avint qu'une dame étrangère fort riche, de figure agréable, pour m'avoir une fois vu dîner, me trouvant le[1] plus bel âne du monde, s'éprit pour moi de telle amour (touchée aussi comme je crois de ma gloire et de mes talens), qu'elle en perdait le repos, et délibérée à tout prix de satisfaire sa passion, vient parler à mon gouverneur, lui offrant tout ce qu'il voudrait moyennant qu'elle pût passer avec moi une nuit; lui, sans autrement se soucier de ce qu'elle pourrait faire de moi, demande tant : marché fut fait, et le soir même, revenant de souper avec le maître, nous la trouvâmes qui m'attendait. On avait apporté pour elle force matelas et coussins mols et par-

fumés, des couvertures et des tapis, dont on nous fit un lit à terre, après quoi, tous ses gens sortirent et se couchèrent comme ils purent devant la porte de la chambre.

Elle, restée seule avec moi, d'abord allume une grande lampe dont la lueur éclairait partout. Puis debout près de cette lampe, s'étant dépouillée toute nue, elle prit de l'essence d'une certaine fiole, en versa sur soi, s'en oignit, et à moi aussi me parfuma le corps et le museau surtout d'une soëve odeur; puis me baisa et me caressait avec pareil langage et toute telle façon comme si j'eusse été son amant. Enfin me prenant par ma longe, elle m'entraîne sur le lit. Je n'avais nulle envie de me faire prier, la voyant belle de tout point, avec ce que la bonne chère, et le vin vieux que je venais de boire, me rendaient assez disposé à la satisfaire; mais je ne savais comment m'y prendre, n'ayant touché femelle depuis ma métamorphose. Une chose encore me troublait; j'avais peur de la blesser, voire même de la tuer, qui eût été pour moi une fâcheuse affaire. Il ne me semblait pas que, fait comme j'étais, femme si gente et délicate me pût recevoir sans en mourir. Mais l'expérience me fit voir que je m'abusais; car emportée par ses désirs, elle s'étendit sous moi, et de ses bras me tirant à soi et se soulevant du corps, me mit dedans tout entier. Moi, pauvre, je craignais encore et me retirais bellement pour

la ménager. Mais elle, tant plus je reculais, tant plus me serrait et s'enferrait de tout ce que je lui dérobais. A la fin donc pour lui complaire (aussi que je pensais valoir bien, tout âne que j'étais, l'amant de Pasiphaé), la voulant servir à gré, je fus ébahi que je me trouvai petitement outillé pour la demoiselle, et connus que j'avais eu tort d'y faire tant de façons. J'eus assez affaire toute la nuit à la contenter, tant elle était amoureuse et infatigable au déduit. Sitôt qu'il fit jour, elle se leva et partit, étant convenue du même prix pour les autres nuits.

Mon gouverneur par tel moyen s'enrichissait; et un jour, ainsi que j'étais enfermé avec cette femme, voulant faire sa cour au maître, il lui va dire qu'il avait quelque chose à lui montrer, un tour de plaisant exercice qu'il m'avait appris, disait-il; lui conte ce que c'était et l'amène sans bruit à la porte, d'où, par une fente, il nous vit moi et ma belle couchés ensemble. Cela lui parut singulier. Si pensa d'en tirer parti pour les jeux qu'il devait donner, croyant faire chose agréable à tous ses concitoyens, s'il les régalait de ce spectacle. Dans ce dessein, il recommande le secret à ses gens, leur fait expresses défenses d'en parler à qui que ce fût; afin que nous puissions, dit-il, au jour de la fête, le produire sur le théâtre avec quelque femme condamnée, et qu'il la caresse aux yeux de toute l'assemblée qui

en verra l'ébattement. Peu après, on m'amène une femme condamnée aux bêtes, à laquelle on dit de me parler et de me toucher, pour d'abord nous accoutumer l'un à l'autre; et finalement venu le jour des magnificences de mon maître, ils délibérèrent et conclurent de me faire paraître au théâtre en cette façon.

Il y avait un fort grand lit d'écaille de tortue de l'Inde, tout incrusté d'or, sur lequel on me fit monter et me coucher la femme avec moi; et puis on nous plaça, âne, femme, lit et tout, sur une machine qui à force d'engins et de poulies, en moins de rien nous transporta au beau milieu de l'assemblée. Ce ne fut qu'un cri, quand je parus, de tous les endroits du théâtre, et des applaudissemens sans fin. Un couvert somptueux était dressé près de nous, où bientôt nous fûmes servis de tout ce dont gens délicats ont accoutumé de dîner : valets de tous côtés, écuyers pour trancher, beaux, jeunes échansons pour nous verser à boire dans des coupes de fin or. D'abord mon gouverneur, qui était là présent, me commanda de manger. Mais moi, je n'en voulus rien faire, de honte que j'avais de tant de monde et d'être à table en plein théâtre; aussi que j'appréhendais fort qu'il ne saillît de quelque part un ours, un tigre ou autre bête. Comme j'étais en cette peine, quelqu'un passe portant des couronnes et guirlandes de toutes sortes de fleurs,

et des roses fraîches parmi, ce que je ne vis pas plus tôt, que je me jette au bas du lit. On crut que j'allais danser; mais m'approchant de ces fleurs, je commence à choisir entre toutes, et trier une à une les roses les plus belles, et en broutais les feuilles à mesure, lorsqu'aux yeux des assistans qui me regardaient étonnés, ma forme extérieure d'animal se va perdant peu à peu, et enfin disparaît du tout; si bien qu'il n'y avait plus d'âne, mais à sa place Lucius nu comme quand il vint au monde.

Dire le bruit qui se fit lors, et combien ce changement surprit toute l'assemblée, ne serait pas chose facile. On s'émeut, chacun parle ainsi qu'il l'entendait. Les uns me voulaient brûler vif tout sur-le-champ comme sorcier, monstre de qui l'apparition pronostiquait quelque malheur, d'autres étaient d'avis de m'interroger d'abord, pour voir ce que je pourrais dire, et décider après cela ce qu'il faudrait faire de moi. Cependant je m'avance vers le préfet de la province, qui d'aventure était venu voir l'ébattement des jeux, et lui conte d'en bas au mieux qu'il me fut possible, comme une femme de Thessalie, en me frottant de quelque drogue, m'avait fait âne devenir, le suppliant de me vouloir garder en prison, tant que par enquête il eût pu savoir la vérité du fait; et le préfet: Dis-nous un peu ton nom, tes parens, ton pays; il n'est pas que tu

n'aies quelque part des amis qu'on puisse connaître? Je lui répondis, et lui dis : Mon nom à moi est Lucius, et celui de mon frère Caïus, et avons commun le surnom, tous deux auteurs connus par différens ouvrages. J'ai écrit des histoires; il a composé, lui, des vers élégiaques, étant avec cela bon devin; et sommes de Patras d'Achaïe. Ce qu'entendant le magistrat : Vraiment, dit-il, tu es né de gens qui, de tout temps, me furent amis et mes bons hôtes, qui plus est, m'ayant reçu et festoyé chez eux en toute courtoisie, et suis témoin que tu dis vrai, te connaissant bien pour leur fils. Cela dit, il se lève, m'embrasse et me mène en son logis, me faisant caresses infinies; et cependant arrive mon frère qui m'apportait hardes, argent et tout ce dont j'avais besoin. Le préfet, en pleine assemblée, me déclara franc et libre. J'allai avec mon frère au port, où nous louâmes un bâtiment, et fîmes nos provisions pour retourner au pays.

Mais avant de partir, je voulus visiter cette dame qui m'avait tant aimé lorsque j'étais âne, dans la pensée qu'homme elle m'aimerait davantage encore. J'allai donc chez elle qui fut aise de me voir, prenant plaisir, comme je crois, à la bizarrerie de l'aventure. Elle me convie à souper avec elle et passer la nuit, à quoi volontiers je consentis, ne voulant pas faire le fier ni méconnaître mes amis du temps que j'étais pauvre bête.

Je soupe le soir, parfumé, couronné de cette chère fleur qui, après Dieu, m'avait fait homme, et ainsi faisions chère lie. Le repas fini, quand il fut heure de dormir, je me lève, me déshabille et me présente à elle triomphant, comme certain de lui plaire plus que jamais ainsi fait. Mais quand elle me vit tout homme de la tête aux pieds, et que je n'avais plus rien de l'âne : Va-t'en, me dit-elle, va, crachant sur moi dépitée ; sors de ma maison, misérable, que je ne t'en fasse chasser. Va coucher où tu voudras. Et moi tout étonné demandant ce que j'avais fait : Non, tu ne fus jamais, dit-elle, l'ânon que j'aimai d'amour, avec qui j'ai passé tant de si douces nuits ; ou si c'est toi, que n'en as-tu gardé telles enseignes à quoi je te pusse connaître ? C'était bien la peine de changer pour te réduire en ce point, et le beau profit pour moi d'avoir un pareil magot au lieu de ce tant plaisant et caressant animal. Cela dit, elle appelle ses gens qui m'emportent l'un par les pieds, l'autre par les épaules ; et me laissent au milieu de la rue, tout nu, tout parfumé, fleuri, en galant qui ne m'attendais guère à coucher cette nuit sur la dure. L'aube commençant à poindre, nu, je m'en cours au vaisseau où je trouvai mon frère, et le fis rire du récit de mon aventure. Nous mîmes à la voile par un vent favorable, et en peu de jours vînmes au pays sans nulle fâcheuse rencontre. Je sacrifiai aux

dieux sauveurs et fis les offrandes d'usage pour mon heureux retour, étant à grand'peine recous, non de la gueule du loup, comme on dit, mais de la peau de l'âne où m'avait emprisonné ma sotte curiosité[1].

[1] Voyez note 2.

NOTES

SUR

LA LUCIADE, OU L'ANE.

(1) Tùm subnixa genibus, in lecto prona : Age tu, luctator, mediam corporis partem valenter aggressus percute, vulnusque adige profundiùs. Nudam vides, utere promptiùs, injice introrsiùs telum, deindè introrsiùs flectes iterùm impellens, absconde et comprime, nec quicquam huic certamini adjicias intervalli. Cave autem ne citiùs quàm jusserim telum extrahas; sed incurvans adversarium insequere : quo prostrato rursùs certamini incumbe, quoàd lassus victusque deficias, et sudore sis madefactus. Ego in risum effusus : vellem, magistrà, inquam, à me quoque aliqua hujusmodi tibi præcepta tradi, in quibus mihi obtemperes velim. Sed jam te erige; poneque sedens datâ dextrâ mihi reconcilieris : nam tempus est jam dormiendi.

Voici comment ce morceau est traduit dans l'édition de Belin de Balu :

« Elle tombe aussitôt sur les siens (ses genoux) en s'arrangeant « sur le lit, et me tourna le dos. « Ça, beau lutteur, me dit-elle, « vous voilà en présence, préparez-vous au combat, avancez; por- « tez-vous encore plus avant. Vous voyez votre adversaire nu, ne « l'épargnez pas; et d'abord il est à-propos de l'enlacer fortement;

« ensuite il faut le pencher, fondre sur lui, tenir ferme, et ne lais-« ser aucun intervalle entre vous deux. S'il commence à lâcher « prise, ne perdez pas un moment ; enlevez-le et tenez-le en l'air « en le couvrant de votre corps, et continuant de le harceler ; mais « surtout ne vous retirez pas en arrière avant que vous en ayez « reçu l'ordre ; courbez son dos en voûte ; contenez-le par-dessous ; « donnez-lui de nouveau le croc-en-jambe, afin qu'il ne vous « échappe pas ; tenez-le bien et pressez vos mouvemens : lâchez-le, « le voilà terrassé, il est tout en nage. » Je partis d'un grand éclat « de rire, puis je repris : Notre maître, il me prend fantaisie de « vous prescrire à mon tour quelque petit exercice. Songez à m'o-« béir ponctuellement. Relevez-vous et asseyez-vous ; avancez une « main officieuse ; caressez-m'en légèrement, et promenez-la sur « moi ; enlacez-moi bien, et faites-moi tomber dans les bras du « sommeil. »

Ce morceau et les précédens sont d'autant plus intéressans, que presque tous les termes techniques de la lutte et du pugilat s'y trouvent rassemblés. Malheureusement le texte n'est pas venu très pur jusqu'à nous.

(2) L'invention de cette fable charmante est due à Lucius de Patras ; c'est de lui que Lucien paraît l'avoir empruntée. Cependant Photius, dans sa *Bibliothèque*, Cod. CXXIX, p. 310, doute si ce n'est pas au contraire Lucius qui a pris de Lucien le sujet de ses *Métamorphoses* ; car on ne sait lequel de ces deux écrivains a vécu le premier : mais il y a lieu de croire, ainsi que l'observe le savant patriarche, que Lucien n'a fait qu'abréger le récit élégant, mais souvent trop diffus, de Lucius. Que serait-ce si ni l'un ni l'autre n'était le véritable auteur de cette fiction, et que nous eussions, sous le titre de l'Ane, une de ces agréables fables milésiennes dont la lecture avait tant d'attrait pour Aristide, et qui étaient estimées des anciens comme un chef-d'œuvre de narration. Deux réflexions pourraient rendre cette opinion probable. Apulée, au commencement de son *Ane d'Or*, insinue que ce sujet est une fable milésienne, et si l'on considère le style dont la fable attribuée à Lucien est écrite, on sentira qu'il diffère essentiellement de celui de cet auteur,

par une simplicité touchante et une naïveté qui décèlent plutôt les premiers siècles littéraires de la Grèce, que celui des Antonins. Quoi qu'il en soit, ce sujet a paru si heureux que, depuis Lucien, d'autres auteurs l'ont encore employé avec succès. Apulée en a fait la base de son roman; et, sans parler des Italiens, et de *l'Asino d'Oro* de Machiavel, chez nous l'ingénieux auteur de *Gilblàs* en a tiré l'épisode de la caverne des voleurs, qui n'est pas le moins piquant de son ouvrage.

LES

PASTORALES DE LONGUS,

OU

DAPHNIS ET CHLOÉ,

TRADUCTION DE MESSIRE JACQUES AMYOT,

REVUE, CORRIGÉE, COMPLÉTÉE,

DE NOUVEAU REFAITE EN GRANDE PARTIE

PAR P.-L. COURIER.

PRÉFACE
DU TRADUCTEUR [1].

La version faite par Amyot des Pastorales de Longus, bien que remplie d'agrément, comme tout le monde sait, est incomplète et inexacte; non qu'il ait eu dessein de s'écarter en rien du texte de l'auteur, mais c'est que d'abord il n'eut point l'ouvrage grec entier, dont il n'y avait en ce temps-là que des copies fort mutilées. Car tous les anciens manuscrits de Longus ont des lacunes et des fautes considérables, et ce n'est que depuis peu qu'en en comparant plusieurs, on est parvenu à suppléer l'un par l'autre, et à donner de cet auteur un texte lisible. Puis, Amyot, lorsqu'il entreprit cette traduction, qui fut de ses premiers ouvrages, n'était pas aussi habile qu'il le devint dans la suite, et cela se voit en beaucoup d'endroits où il ne rend point le sens de l'auteur, partout assez clair et facile, faute de l'avoir entendu. Il y a aussi des passages qu'il a entendus et n'a point voulu traduire. Enfin, il a fait ce travail avec une grande négligence, et tombe à tous coups dans des fautes que le moindre degré d'attention lui eût épargnées. De sorte

[1] Voir, dans le 4e volume, la lettre à M. Renouard, et toute la polémique au sujet de la découverte du fragment; voir aussi la Correspondance à cette époque.

qu'à vrai dire, il s'en faut de beaucoup qu'Amyot n'ait donné en français le roman de Longus; car ce qu'il en a omis exprès, ou pour ne l'avoir point trouvé dans son manuscrit, avec ce qu'il a mal rendu par erreur ou autrement, fait en somme plus de la moitié du texte de l'auteur, dont sa version ne représente que certaines parties, des phrases, des morceaux bien traduits parmi beaucoup de contre-sens, et quelques passages rendus avec tant de grace et de précision, qu'il ne se peut rien de mieux. Aussi s'est-on appliqué à conserver avec soin dans cette nouvelle traduction jusqu'aux moindres traits d'Amyot conformes à l'original, en suppléant le reste d'après le texte tel que nous l'avons aujourd'hui, et il semble que c'était là tout ce qui se pouvait faire. Car de vouloir dire en d'autres termes ce qu'il avait si heureusement exprimé dans sa traduction, cela n'eût pas été raisonnable, non plus que d'y respecter ces longues traînées de langage, comme dit Montaigne, dans lesquelles croyant développer la pensée de son auteur, car il n'eut jamais d'autre but, il dit quelquefois tout le contraire, ou même ne dit rien du tout. Si quelques personnes toutefois n'approuvent pas qu'on ose toucher à cette version, depuis si long-temps admirée comme un modèle de grace et de naïveté, on les prie de considérer que telle qu'Amyot l'a donnée, personne ne la lit maintenant. Le Longus d'Amyot, imprimé une seule fois il y a plus de deux siècles, n'a reparu depuis qu'avec une foule de corrections, et des pages entières de supplémens, ouvrage des nouveaux éditeurs qui, pour en remplir les lacunes et remédier aux contre-sens les plus palpables d'Amyot, se sont aidés comme

ils ont pu d'une faible version latine, et ainsi ont fait quelque chose qui n'est ni Longus ni Amyot. C'est là ce qu'on lit aujourd'hui. Le projet n'est donc pas nouveau de retoucher la version d'Amyot; et si on le passe à ceux-là qui n'ont pu avoir nulle idée de l'original, en fera-t-on un crime à quelqu'un qui, voyant les fautes d'Amyot changées plutôt que corrigées par ses éditeurs, aura entrepris de rétablir dans cette traduction, avec le vrai sens de l'auteur, les belles et naïves expressions de son interprète? Un ouvrage, une composition, une œuvre créée ne se peut finir ni retoucher que par celui qui l'a conçue; mais il n'en va pas ainsi d'une traduction, quelque belle qu'elle soit; et cette Vénus qu'Apelle laissa imparfaite, on aurait pu la terminer, si c'eût été une copie, et la corriger même d'après l'original.

Nous ne savons rien de l'auteur de ce petit roman: son nom même n'est pas bien connu. On le trouve diversement écrit en tête des vieux exemplaires, et il n'en est fait nulle mention dans les notices que Suidas et Photius nous ont laissées de beaucoup d'anciens écrivains: silence d'autant plus surprenant, qu'ils n'ont pas négligé de nommer de froids imitateurs de Longus, tels qu'Achille Tatius et Xénophon d'Ephèse. Ceux-ci contrefaisant son style, copiant toutes ses phrases et ses façons de dire, témoignent assez en quelle estime il était de leur temps. On n'imite guère que ce qui est généralement approuvé. Nicétas Eugénianus, dont l'ouvrage se trouve dans quelques bibliothèques, n'a presque fait que mettre en vers la prose de Longus. Mais le plus malheureux de tous ceux qui ont tenté de s'approprier son langage et ses expressions, c'est Eumathius, l'au-

teur du roman des Amours d'Ismène et d'Isménias. Quant à Héliodore, ce qu'il a de commun avec notre auteur se réduit à quelques traits qu'ils ont pu puiser aux mêmes sources, et ne suffit pas pour prouver que l'un d'eux ait imité l'autre. Quoi qu'il en soit, on voit que le style de Longus a servi de modèle à la plupart de ceux qui ont écrit en grec de ces sortes de fables que nous appelons romans. Il avait lui-même imité d'autres écrivains plus anciens. On ne peut douter qu'il n'ait pris des poètes érotiques, qui étaient en nombre infini, et de la nouvelle comédie, ainsi qu'on l'appelait, la disposition de son sujet, et beaucoup de détails, dont même quelques-uns se reconnaissent encore dans les fragmens de Ménandre et des autres comiques. Il a su choisir avec goût et unir habilement tous ces matériaux, pour en composer un récit où la grace de l'expression et la naïveté des peintures se font admirer dans l'extrême simplicité du sujet. Aussi aura-t-on peine à croire qu'un tel ouvrage ait pu paraître au milieu de la barbarie du siècle de Théodose, ou même plus tard, comme quelques savans l'ont conjecturé. . . . .

LES PASTORALES DE LONGUS.

LIVRE PREMIER.

En l'île de Lesbos, chassant dans un bois consacré aux Nymphes, je vis la plus belle chose que j'aie vue en ma vie, une image peinte, une histoire d'amour. Le parc, de soi-même, était beau; fleurs n'y manquaient, arbres épais, fraîche fontaine qui nourrissait et les arbres et les fleurs; mais la peinture, plus plaisante encore que tout le reste, était d'un sujet amoureux et de merveilleux artifice; tellement que plusieurs, même étrangers, qui en avaient ouï parler, venaient là dévots aux Nymphes, et curieux de voir cette peinture. Femmes s'y voyaient accouchant, autres enveloppant de langes des enfans, des petits poupards exposés à la merci de fortune, bêtes qui les nourrissaient, pâtres qui les enlevaient, jeunes gens unis par amour, des pirates en mer,

des ennemis à terre qui couraient le pays, avec bien d'autres choses, et toutes amoureuses, lesquelles je regardai en si grand plaisir, et les trouvai si belles, qu'il me prit envie de les coucher par écrit. Si cherchai quelqu'un qui me les donnât à entendre par le menu; et ayant le tout entendu, en composai ces quatre livres, que je dédie comme une offrande à Amour, aux Nymphes et à Pan, espérant que le conte en sera agréable à plusieurs manières de gens; pour ce qu'il peut servir à guérir le malade, consoler le dolent, remettre en mémoire de ses amours celui qui autrefois aura été amoureux, et instruire celui qui ne l'aura encore point été. Car jamais ne fut rien ni ne sera qui se puisse tenir d'aimer, tant qu'il y aura beauté au monde, et que les yeux regarderont. Nous-mêmes, veuille le Dieu que sages puissions ici parler des autres!

Mitylène est ville de Lesbos, belle et grande, coupée de canaux par l'eau de la mer qui flue dedans et tout à l'entour, ornée de ponts de pierre blanche et polie; à voir, vous diriez non une ville, mais comme un amas de petites îles. Environ huit ou neuf lieues loin de cette ville de Mitylène, un riche homme avait une terre: plus bel héritage n'était en toute la contrée; bois remplis de gibier, coteaux revêtus de vignes, champs à porter froment, pâturages pour le bétail, et le tout au long de la marine, où le flot lavait une plage étendue de sable fin.

En cette terre un chevrier nommé Lamon, gardant son troupeau, trouva un petit enfant qu'une de ses chèvres allaitait, et voici la manière comment. Il y avait un hallier fort épais de ronces et d'épines, tout couvert par-dessus de lierre, et au dessous, la terre feutrée d'herbe menue et délicate, sur laquelle était le petit enfant gisant. Là s'en courait cette chèvre, de sorte que bien souvent on ne savait ce qu'elle devenait, et abandonnant son chevreau, se tenait auprès de l'enfant. Pitié vint à Lamon du chevreau délaissé. Un jour il prend garde par où elle allait, sur le chaud du midi; la suivant à la trace, il voit comme elle entrait sous le hallier doucement et passait ses pattes tout beau par dessus l'enfant, peur de lui faire mal; et l'enfant prenait à belles mains son pis comme si c'eût été mamelle de nourrice. Surpris, ainsi qu'on peut penser, il approche, et trouve que c'était un petit garçon, beau, bien fait, et en plus riche maillot que convenir ne semblait à tel abandon; car il était enveloppé d'un mantelet de pourpre avec une agrafe d'or, près de lui était un petit couteau à manche d'ivoire.

Si fut entre deux d'emporter ces enseignes de reconnaissance, sans autrement se soucier de l'enfant; puis ayant honte de ne se montrer du moins aussi humain que sa chèvre, quand la nuit fut venue il prend tout, et les joyaux, et l'enfant, et la chèvre qu'il conduisit à sa femme Myrtale,

laquelle, ébahie, s'écria si à cette heure les chèvres faisaient de petits garçons? et Lamon lui conta tout, comme il l'avait trouvé gisant et la chèvre le nourrissant, et comment il avait eu honte de le laisser périr. Elle fut bien d'avis que vraiment il ne l'avait pas dû faire; et tous deux d'accord de l'élever, ils serrèrent ce qui s'était trouvé quant et lui, disant partout qu'il est à eux, et afin que le nom même sentît mieux son pasteur, l'appelèrent Daphnis.

A quelques deux ans de là, un berger des environs, qui avait nom Dryas, vit une toute pareille chose et trouva semblable aventure. Un antre était en ce canton, qu'on appelait l'antre des Nymphes, grande et grosse roche creuse par le dedans, toute ronde par le dehors, et dedans y avait les figures des Nymphes, taillées de pierre, les pieds sans chaussure, les bras nus jusques aux épaules, les cheveux épars autour du cou, ceintes sur les reins, toutes ayant le visage riant et la contenance telle comme si elles eussent ballé ensemble. Du milieu de la roche et du plus creux de l'antre sourdait une fontaine, dont l'eau, qui s'épandait en forme de bassin, nourrissait là au devant une herbe fraîche et touffue, et s'écoulait à travers le beau pré verdoyant. On voyait attachées au roc force seilles à traire le lait, force flûtes et chalumeaux, offrandes des anciens pasteurs.

En cette caverne une brebis, qui naguères avait agnelé, allait si souvent, que le berger la crut perdue plus d'une fois. La voulant châtier, afin qu'elle demeurât au troupeau, comme devant, à paître avec les autres, il coupe un scion de franc osier, dont il fit un collet en manière de lacs courant, et s'en venait pour l'attraper au creux du rocher. Mais quand il y fut, il trouva autre chose : il voit la brebis donner son pis à un enfant, avec amour et douceur telles que mère autrement n'eût su faire; et l'enfant, de sa petite bouche belle et nette, pour ce que la brebis lui léchait le visage après qu'était saoul de téter, prenait sans un seul cri puis l'un puis l'autre bout du pis, de grand appétit. Cet enfant était une fille, et avec elle aussi, pour marques à la pouvoir un jour connaître, on avait laissé une coîffe de réseau d'or, des patins dorés et des chaussettes brodées d'or.

Dryas estimant cette rencontre venir expressément des Dieux, et instruit à la pitié par l'exemple de sa brebis, enlève l'enfant dans ses bras, met les joyaux dans son bissac, non sans faire prière aux Nymphes qu'à bon heu pût-il élever leur pauvre petite suppliante; puis, quand vint l'heure de remener son troupeau au tect, retournant au lieu de sa demeurance champêtre, conte à sa femme ce qu'il avait vu, lui montre ce qu'il avait trouvé, disant qu'elle ne ferait que

bien si elle voulait de là en avant tenir cet enfant pour sa fille, et comme sienne la nourrir, sans rien dire de telle aventure. Napé, c'était le nom de la bergère, Napé, de ce moment, fut mère à la petite créature et tant l'aima qu'elle paraissait proprement jalouse de surpasser en cela sa brebis, qui toujours l'allaitait de son pis: et pour mieux faire croire qu'elle fût sienne, lui donna aussi un nom pastoral, la nommant Chloé.

Ces deux enfans en peu de temps devinrent grands, et d'une beauté qui semblait autre que rustique. Et sur le point que l'un fut parvenu à l'âge de quinze ans, et l'autre de deux moins, Lamon et Dryas en une même nuit songèrent tous deux un tel songe. Il leur fut avis que les Nymphes, celles-là même de l'antre où était cette fontaine, et où Dryas avait trouvé la petite fille, livraient Daphnis et Chloé aux mains d'un jeune garçonnet fort vif et beau à merveille, qui avait des ailes aux épaules, portait un petit arc et de petites flèches, et les ayant touchés tous deux d'une même flèche, commandait à l'un paître de là en avant les chèvres, et à l'autre les brebis. Telle vision aux bons pasteurs présageant le sort à venir de leurs nourrissons, bien leur fâchait qu'ils fussent aussi destinés à garder les bêtes. Car jusque-là ils avaient cru que les marques trouvées quant et eux leur promettaient meilleure fortune, et aussi les avaient élevés plus dé-

licatement qu'on ne fait les enfans des bergers, leur faisant apprendre les lettres, et tout le bien et honneur qui se pouvait en un lieu champêtre; se résolurent toutefois d'obéir aux Dieux touchant l'état de ceux qui, par leur providence, avaient été sauvés, et, après avoir communiqué leurs songes ensemble, et sacrifié en la caverne à ce jeune garçonnet qui avait des ailes aux épaules (car ils n'en eussent su dire le nom), les envoyèrent aux champs, leur enseignant toutes choses que bergers doivent savoir; comment il faut faire paître les bêtes avant midi, et comment après que le chaud est passé; à quelle heure convient les mener boire, à quelle heure les ramener au tect; à quoi il est besoin user de la houlette, à quoi de la voix seulement. Eux prirent cette charge avec autant de joie comme si c'eût été quelque grande seigneurie, et aimaient leurs chèvres et brebis trop plus affectueusement que n'est la coutume des bergers; pour ça qu'elle se sentait tenue de la vie à une brebis, et lui de sa part se souvenait qu'une chèvre l'avait nourri.

Or était-il lors environ le commencement du printemps, que toutes fleurs sont en vigueur, celles des bois, celles des prés, et celles des montagnes. Aussi jà commençait à s'ouïr par les champs bourdonnement d'abeilles, gazouillement d'oiseaux, bêlement d'agneaux nouveau-nés. Les troupeaux bondissaient sur les collines,

les mouches à miel murmuraient par les prairies, les oiseaux faisaient résonner les buissons de leur chant. Toutes choses adonc faisant bien leur devoir de s'égayer à la saison nouvelle, eux aussi, tendres, jeunes d'âge, se mirent à imiter ce qu'ils entendaient et voyaient. Car entendant chanter les oiseaux, ils chantaient; voyant bondir les agneaux, ils sautaient à l'envi; et, comme les abeilles, allaient cueillant des fleurs, dont ils jetaient les unes dans leur sein, et des autres arrangeaient des chapelets pour les Nymphes; et toujours se tenaient ensemble, toute besogne faisaient en commun, paissant leurs troupeaux l'un près de l'autre. Souventefois Daphnis allait faire revenir les brebis de Chloé, qui s'étaient un peu loin écartées du troupeau; souvent Chloé retenait les chèvres trop hardies voulant monter au plus haut des rochers droits et coupés; quelquefois l'un tout seul gardait les deux troupeaux, pendant le temps que l'autre vacquait à quelque jeu. Leurs jeux étaient jeux de bergers et d'enfans. Elle, s'en allant dès le matin cueillir quelque part du menu jonc, en faisait une cage à cigale, et cependant ne se souciait aucunement de son troupeau; lui, d'autre côté, ayant coupé des roseaux, en pertuisait les jointures, puis les collait ensemble avec de la cire molle, et s'apprenait à en jouer bien souvent jusques à la nuit. Quelquefois ils partageaient ensemble leur lait

ou leur vin, et de tous vivres qu'ils avaient portés du logis se faisaient part l'un à l'autre. Bref, on eût plutôt vu les brebis dispersées paissant chacune à part, que l'un de l'autre séparés Daphnis et Chloé.

Or, parmi tels jeux enfantins, Amour leur voulut donner du souci. En ces quartiers y avait une louve, laquelle ayant naguère louveté, ravissait des autres troupeaux de la proie à foison, dont elle nourrissait ses louveteaux; et pour ce, gens assemblés des villages d'alentour faisaient la nuit des fosses d'une brasse de largeur et quatre de profondeur, et la terre qu'ils en tiraient non toute, mais la plupart, l'épandaient au loin; puis étendant sur l'ouverture des verges longues et grêles, les couvraient en semant par-dessus le demeurant de la terre, afin que la place parût toute plaine et unie comme devant; en sorte que s'il n'eût passé par-dessus qu'un lièvre en courant, il eût rompu les verges, qui étaient, par manière de dire, plus faibles que brins de paille, et lors eût-on bien vu que ce n'était point terre ferme, mais une feinte seulement. Ayant fait plusieurs telles fosses en la montagne et en la plaine, ils ne purent prendre la louve, car elle sentit l'embûche; mais furent cause que plusieurs chèvres et brebis périrent, et presque Daphnis lui-même par tel inconvénient.

Deux boucs s'échauffèrent de jalousie à cosser

l'un contre l'autre, et si rudement se heurtèrent que la corne fut rompue; de quoi sentant grande douleur celui qui était écorné, se mit en bramant à fuir, et le victorieux à le poursuivre, sans le vouloir laisser en paix. Daphnis fut marri de voir ce bouc mutilé de sa corne; et, se courrouçant à l'autre, qui encore n'était content de l'avoir ainsi laidement accoutré, si prend en son poing sa houlette et s'en court après ce poursuivant. De cette façon le bouc fuyant les coups, et lui le poursuivant en courroux, guère ne regardaient devant eux; et tous deux tombèrent dans un de ces pièges, le bouc le premier et Daphnis après, ce qui l'engarda de se faire du mal, pour ce que le bouc soutint sa chute. Or au fond de cette fosse, il attendait si quelqu'un viendrait point l'en retirer et pleurait. Chloé ayant de loin vu son accident, accourt, et, voyant qu'il était en vie, s'en va vite appeler au secours un bouvier de là auprès. Le bouvier vint : il eût bien voulu avoir une corde à lui tendre, mais ils n'en purent trouver brin. Par quoi Chloé déliant le cordon qui entourait ses cheveux, le donne au bouvier, lequel en dévale un bout à Daphnis, et tenant l'autre avec Chloé, tant firent-ils eux deux en tirant de dessus le bord de la fosse, et lui en s'aidant et grimpant du mieux qu'il pouvait, que finalement ils le mirent hors du piège. Puis retirant par même moyen le bouc, dont les cornes

en tombant s'étaient rompues toutes deux (tant le vaincu avait été bien et promptement vengé), ils en firent don au bouvier pour sa récompense, et entre eux convinrent de dire au logis, si on le demandait, que le loup l'avait emporté.

Revenus ensuite à leurs troupeaux, les ayant trouvés qui paissaient tranquillement et en bon ordre, chèvres et brebis, ils s'assirent au pied d'un chêne, et regardèrent si Daphnis était point quelque part blessé. Il n'y avait en tout son corps trace de sang ni mal quelconque, mais bien de la terre et de la boue parmi ses cheveux et sur lui. Si résolut de se laver, afin que Lamon et Myrtale ne s'aperçussent de rien. Venant donc avec Chloé à la caverne des Nymphes, il lui donna sa panetière et son sayon à garder, et se mit au bord de la fontaine à laver ses cheveux et son corps.

Ses cheveux étaient noirs comme ébène, tombant sur son col bruni par le hâle; on eût dit que c'était leur ombre qui en obscurcissait la teinte. Chloé le regardait, et lors elle s'avisa que Daphnis était beau; et comme elle ne l'avait point jusque-là trouvé beau, elle s'imagina que le bain lui donnait cette beauté. Elle lui lava le dos et les épaules, et en le lavant sa peau lui sembla si fine et si douce, que plus d'une fois, sans qu'il en vît rien, elle se toucha elle-même, doutant à part soi qui des deux avait le corps

plus délicat. Comme il se faisait tard pour lors, étant déjà le soleil bien bas, ils ramenèrent leurs bêtes aux étables, et de là en avant Chloé n'eut plus autre chose en l'idée que de revoir Daphnis se baigner. Quand ils furent le lendemain de retour au pâturage, Daphnis, assis sous le chêne à son ordinaire, jouait de la flûte et regardait ses chèvres couchées, qui semblaient prendre plaisir à si douce mélodie. Chloé, pareillement assise auprès de lui, voyait paître ses brebis; mais plus souvent elle avait les yeux sur Daphnis jouant de la flûte, et alors aussi elle le trouvait beau; et pensant que ce fût la musique qui le faisait paraître ainsi, elle prenait la flûte après lui, pour voir d'être belle comme lui. Enfin, elle voulut qu'il se baignât encore, et pendant qu'il se baignait elle le voyait tout nu, et le voyant elle ne se pouvait tenir de le toucher; puis le soir, retournant au logis, elle pensait à Daphnis nu, et ce penser-là était commencement d'amour. Bientôt elle n'eut plus souci ni souvenir de rien que de Daphnis, et de rien ne parlait que de lui. Ce qu'elle éprouvait, elle n'eût su dire ce que c'était, simple fille nourrie aux champs, et n'ayant ouï en sa vie le nom seulement d'amour. Son ame était oppressée; malgré elle bien souvent ses yeux s'emplissaient de larmes. Elle passait les jours sans prendre de nourriture, les nuits sans trouver le sommeil : elle riait et puis pleurait; elle

s'endormait et aussitôt se réveillait en sursaut; elle pâlissait, et au même instant son visage se colorait de feu. La génisse piquée du taon n'est point si follement agitée. De fois à autre elle tombait en une sorte de rêverie, et toute seulette discourait ainsi : « A cette heure je suis ma-
« lade, et ne sais quel est mon mal. Je souffre,
« et n'ai point de blessure. Je m'afflige, et si n'ai
« perdu pas une de mes brebis. Je brûle, assise
« sous une ombre si épaisse. Combien de fois les
« ronces m'ont égratignée! et je ne pleurais pas.
« Combien d'abeilles m'ont piquée de leur ai-
« guillon! et j'en étais bientôt guérie. Il faut donc
« dire que ce qui m'atteint au cœur cette fois est
« plus poignant que tout cela. De vrai Daphnis
« est beau, mais il ne l'est pas seul. Ses joues
« sont vermeilles, aussi sont les fleurs; il chante,
« aussi font les oiseaux; pourtant quand j'ai vu
« les fleurs ou entendu les oiseaux, je n'y pense
« plus après. Ah! que ne suis-je sa flûte, pour
« toucher ses lèvres! Que ne suis-je son petit che-
« vreau, pour qu'il me prenne dans ses bras! O
« méchante fontaine qui l'as rendu si beau, ne
« peux-tu m'embellir aussi? O Nymphes! vous
« me laissez mourir, moi que vous avez vue naître
« et vivre ici parmi vous! Qui après moi vous
« fera des guirlandes et des bouquets, et qui aura
« soin de mes pauvres agneaux? et de toi aussi,
« ma jolie cigale, que j'ai eu tant de peine à pren-

« dre? Hélas! que te sert maintenant de chanter « au chaud du midi? Ta voix ne peut plus m'en- « dormir sous les voûtes de ces antres; Daphnis « m'a ravi le sommeil. » Ainsi disait et soupirait la dolente jouvencelle, cherchant en soi-même que c'était d'amour, dont elle sentait les feux, et si n'en pouvait trouver le nom.

Mais Dorcon, ce bouvier qui avait retiré de la fosse Daphnis et le bouc, jeune gars à qui le premier poil commençait à poindre, étant jà dès cette rencontre féru de l'amour de Chloé, se passionnait de jour en jour plus vivement pour elle, et tenant peu de compte de Daphnis qui lui semblait un enfant, fit dessein de tout tenter, ou par présens, ou par ruse, ou à l'aventure par force, pour avoir contentement, instruit qu'il était, lui, du nom et aussi des œuvres d'amour. Ses présens furent d'abord, à Daphnis une belle flûte ayant ses cannes unies avec du laiton au lieu de cire, à la fillette une peau de faon toute marquetée de taches blanches, pour s'en couvrir les épaules. Puis croyant par de tels dons s'être fait ami de l'un et de l'autre, bientôt il négligea Daphnis; mais à Chloé chaque jour il apportait quelque chose. C'étaient tantôt fromages gras, tantôt fruits en maturité, tantôt chapelets de fleurs nouvelles, ou bien des oiseaux qu'il prenait au nid; même une fois il lui donna un gobelet doré sur les bords, et une autre fois un petit

veau qu'il lui porta de la montagne. Elle, simple et sans défiance, ignorant que tous ces dons fussent amorce amoureuse, les prenait bien volontiers, et en montrait grand plaisir; mais son plaisir était moins d'avoir que donner à Daphnis.

Et un jour Daphnis (car si fallait-il qu'il connût aussi la détresse d'amour) prit querelle avec Dorcon. Ils contestaient de leur beauté devant Chloé, qui les jugea, et un baiser de Chloé fut le prix destiné au vainqueur; là où Dorcon le premier parla : « Moi, dit-il, je suis plus grand « que lui. Je garde les bœufs, lui les chèvres; or « autant les bœufs valent mieux que les chèvres, « d'autant vaut mieux le bouvier que le chevrier. « Je suis blanc comme le lait, blond comme gerbe « à la moisson, frais comme la feuillée au prin- « temps. Aussi est-ce ma mère, et non pas quel- « que bête, qui m'a nourri enfant. Il est petit « lui, chétif, n'ayant de barbe non plus qu'une « femme, le corps noir comme peau de loup. Il « vit avec les boucs, ce n'est pas pour sentir bon. « Et puis, chevrier, pauvre hère, il n'a pas vail- « lant tant seulement de quoi nourrir un chien. « On dit qu'il a tété une chèvre; je le crois, ma « fy, et n'est pas merveille si, nourrison de bi- « que, il a l'air d'un biquet. »

Ainsi dit Dorcon; et Daphnis : « Oui, une « chèvre m'a nourri de même que Jupiter, et je « garde les chèvres, et les rends meilleures que

« ne seront jamais les vaches de celui-ci. Je mène « paître les boucs, et si n'ai rien de leur senteur, « non plus que Pan, qui toutefois a plus de bouc « en soi que d'autre nature. Pour vivre, je me « contente de lait, de fromage, de pain bis, et de « vin clairet, qui sont mets et boissons de pâtres « comme nous, et les partageant avec toi, Chloé, « il ne me soucie de ce que mangent les riches. Je « n'ai point de barbe, ni Bacchus non plus; je suis « brun, l'hyacinthe est noire, et si vaut mieux « pourtant Bacchus que les Satyres, et préfère-t-on « l'hyacinthe au lys. Celui-là est roux comme un « renard, blanc comme une fille de la ville, et le « voilà tantôt barbu comme un bouc. Si c'est moi « que tu baises, Chloé, tu baiseras ma bouche; si « c'est lui, tu baiseras ces poils qui lui viennent « aux lèvres. Qu'il te souvienne, pastourelle, qu'à « toi aussi une brebis t'a donné son lait, et cepen- « dant tu es belle. » A ce mot Chloé ne put le laisser achever; mais, en partie pour le plaisir qu'elle eut de s'entendre louer, et aussi que de long-temps elle avait envie de le baiser, sautant en pieds, d'une gentille et toute naïve façon, elle lui donna le prix. Ce fut bien un baiser innocent et sans art; toutefois c'était assez pour enflammer un cœur dans ses jeunes années.

Dorcon se voyant vaincu, s'enfuit dans le bois pour cacher sa honte et son déplaisir, et depuis cherchait autre voie à pouvoir jouir de ses

amours. Pour Daphnis, il était comme s'il eût reçu, non pas un baiser de Chloé, mais une piqûre envenimée. Il devint triste en un moment, il soupirait, il frissonnait, le cœur lui battait, il pâlissait quand il regardait la Chloé, puis tout à coup une rougeur lui couvrait le visage. Pour la première fois alors il admira le blond de ses cheveux, la douceur de ses yeux et la fraîcheur d'un teint plus blanc que la jonchée du lait de ses brebis. On eût dit que de cette heure il commençait à voir, et qu'il avait été aveugle jusque-là. Il ne prenait plus de nourriture que comme pour en goûter, de boisson seulement que pour mouiller ses lèvres. Il était pensif, muet, lui auparavant plus babillard que les cigales; il restait assis, immobile, lui qui avait accoutumé de sauter plus que ses chevreaux. Son troupeau était oublié; sa flûte par terre abandonnée; il baissait la tête comme une fleur qui se penche sur sa tige; il se consumait, il séchait comme les herbes au temps chaud, n'ayant plus de joie, plus de babil, fors qu'il parlât à elle ou d'elle. S'il se trouvait seul aucune fois, il allait devisant en lui-même : « Dea, « que me fait donc le baiser de Chloé? Ses lèvres « sont plus tendres que roses, sa bouche plus « douce qu'une gauffre à miel, et son baiser est « plus amer que la piqûre d'une abeille. J'ai bien « baisé souvent mes chevreaux; j'ai baisé de ses « agneaux à elle, qui ne faisaient encore que

« d'être ; et aussi ce petit veau que lui a donné « Dorcon ; mais ce baiser ici est tout autre « chose. Le pouls m'en bat ; le cœur m'en tres- « saut ; mon âme en languit, et pourtant je dé- « sire la baiser derechef. O mauvaise victoire ! O « étrange mal dont je ne saurais dire le nom ! « Chloé avait-elle goûté de quelque poison avant « que de me baiser ? Mais comment n'en est-elle « point morte ? Oh ! comme les arondelles chan- « tent, et ma flûte ne dit mot ! Comme les che- « vreaux sautent, et je suis assis ! Comme toutes « fleurs sont en vigueur, et je n'en fais point de « bouquets ni de chapelets ! La violette et le mu- « guet florissent, Daphnis se fane. Dorcon à la fin « paraîtra plus beau que moi. » Voilà comment se passionnait le pauvre Daphnis, et les paroles qu'il disait, comme celui qui lors premier expérimentait les étincelles d'amour.

Mais Dorcon, ce gars, ce bouvier amoureux aussi de Chloé, prenant le moment que Dryas plantait un arbre pour soutenir quelque vigne, comme il le connaissait déjà, d'alors que lui Dryas gardait les bêtes aux champs, le vient trouver avec de beaux fromages gras, et d'abord il lui donna ses fromages ; puis commençant à entrer en propos par leur ancienne connaissance, fit tant qu'il tomba sur les termes du mariage de Chloé, disant qu'il la veut prendre à femme, lui promet pour lui de beaux présens,

comme bouvier ayant de quoi. Il lui voulait donner, dit-il, une couple de bœufs de labour, quatre ruches d'abeilles, cinquante pieds de pommiers, un cuir de bœuf à semeler souliers, et par chacun an un veau tout prêt à sevrer; tellement que, touché de son amitié, alléché par ses promesses, Dryas lui cuida presque accorder le mariage. Mais songeant puis après que la fille était née pour bien plus grand parti, et craignant qu'un jour, si elle venait à être reconnue, et ses parens à savoir que pour la friandise de tels dons il l'eût mariée en si bas lieu, on ne lui en voulût mal de mort, il refusa toutes ses offres, et l'éconduisit en le priant de lui pardonner.

Par ainsi Dorcon se voyant pour la deuxième fois frustré de son espérance, et encore qu'il avait pour néant perdu ses bons fromages gras, délibéra, puisque autrement ne pouvait, la première fois qu'il la trouverait seule à seul, mettre la main sur Chloé. Pour à quoi parvenir, s'étant avisé qu'ils menaient l'un après l'autre boire leurs bêtes, Chloé un jour, et Daphnis l'autre, il usa d'une finesse de jeune pâtre qu'il était. Il prend la peau d'un grand loup qu'un sien taureau, en combattant pour la défense des vaches, avait tué avec ses cornes, et se l'étend sur le dos, si bien que les jambes de devant lui couvraient les bras et les mains, celles de derrière lui pendaient sur les cuisses jusqu'aux talons, et la hure le coif-

fait en la forme même et manière du cabasset d'un homme de guerre. S'étant ainsi fait loup tout au mieux qu'il pouvait, il s'en vient droit à la fontaine, où buvaient chèvres et brebis après qu'elles avaient pâturé. Or était cette fontaine en une vallée assez creuse, et toute la place à l'entour pleine de ronces et d'épines, de chardons et bas genevriers, tellement qu'un vrai loup s'y fût bien aisément caché. Dorcon se musse là dedans entre ces épines, attendant l'heure que les bêtes vinssent boire; et avait bonne espérance qu'il effraierait Chloé sous cette forme de loup, et la saisirait au corps pour en faire à son plaisir.

Tantôt après elle arriva. Elle amenait boire les deux troupeaux, ayant laissé Daphnis coupant de la plus tendre ramée verte pour ses chevreaux après pâture. Les chiens qui leur aidaient à la garde des bêtes suivaient; et comme naturellement ils chassent mettant le nez partout, ils sentirent Dorcon se remuer voulant assaillir la fillette; si se prennent à aboyer, se ruent sur lui comme sur un loup, et l'environnant qu'il n'osait encore, tant il avait de peur, se dresser tout-à-fait sur ses pieds, mordent en furie la peau de loup, et tiraient à belles dents. Lui, d'abord honteux d'être reconnu, et défendu quelque temps de cette peau qui le couvrait, se tenait tapi contre terre dans le hallier, sans dire mot; mais quand Chloé, apercevant au travers de ces

broussailles oreille droite et poil de tête, appela tout épouvantée Daphnis au secours, et que les chiens lui ayant arraché sa peau de loup, commencèrent à le mordre lui-même à bon escient; lors il se prit à crier si haut qu'il put, priant Chloé et Daphnis, qui jà était accouru, de lui vouloir être en aide; ce qu'ils firent, et avec leur sifflement accoutumé, eurent incontinent apaisé les chiens; puis amenèrent à la fontaine le malheureux Dorcon, qui avait été mors et aux cuisses et aux épaules, lui lavèrent ses blessures où les dents l'avaient atteint, et puis lui mirent dessus de l'écorce d'orme mâchée, étant tous deux si peu rusés et si peu expérimentés aux hardies entreprises d'amour, qu'ils estimèrent que cette embûche de Dorcon avec sa peau de loup ne fût que jeu seulement; au moyen de quoi ils ne se courroucèrent point à lui, mais le reconfortèrent et le reconvoyèrent quelque espace de chemin, et le menant par la main: et lui qui avait été en si grand danger de sa personne, et que l'on avait recous de la gueule, non du loup, comme il se dit communément, mais des chiens, s'en alla panser les morsures qu'il avait par tout le corps.

Daphnis et Chloé cependant *jusques à nuit close* travaillèrent après leurs chèvres et brebis, qui, effrayées de la peau de loup, effarouchées d'ouïr si fort aboyer les chiens, fuyaient les unes à la cime des plus hauts rochers,

les autres au plus bas des plages de la mer, toutes au demeurant bien apprises de venir à la voix de leurs pasteurs se ranger au son du flageolet, s'amasser ensemble en oyant seulement battre des mains; mais là peur leur avait alors fait tout oublier; et après les avoir suivies à la trace comme des lièvres, et à grand'peine retrouvées, les ramenèrent toutes au tect; puis s'en allèrent aussi reposer; là où ils dormirent cette seule nuit de bon sommeil. Car le travail qu'ils avaient pris leur fut un remède pour l'heure au mésaise d'amour : mais revenant le jour, ils eurent même passion qu'auparavant, joie à se revoir, peine à se quitter; ils souffraient, ils voulaient quelque chose, et ne savaient ce qu'ils voulaient. Cela seulement savaient-ils bien, l'un que son mal était venu d'un baiser, l'autre, d'un baigner.

Mais plus encore les enflammait la saison de l'année. Il était jà environ la fin du printemps et commencement de l'été, toutes choses en vigueur; et déjà montraient les arbres leurs fruits, les blés leurs épis; et aussi était la voix des cigales plaisante à ouïr, tout gracieux le bêlement des brebis, la richesse des champs admirable à voir, l'air tout embaumé suave à respirer; les fleuves paraissaient endormis, coulant lentement et sans bruit; les vents semblaient orgues ou flûtes, tant ils soupiraient doucement à travers les branches

des pins. On eût dit que les pommes d'elles-mêmes se laissaient tomber énamourées, que le soleil amant de beauté faisait chacun dépouiller. Daphnis de toutes parts échauffé se jetait dans les rivières, et tantôt se lavait, tantôt s'ébattait à vouloir saisir les poissons, qui glissant dans l'onde se perdaient sous sa main; et souvent buvait, comme si avec l'eau il eût dû éteindre le feu qui le brûlait. Chloé, après avoir trait toutes ses brebis, et la plupart aussi des chèvres de Daphnis, demeurait long-temps empêchée à faire prendre le lait et à chasser les mouches, qui fort la molestaient, et les chassant la piquaient; cela fait, elle se lavait le visage, et couronnée des plus tendres branchettes de pin, ceinte de la peau de faon, elle emplissait une sébile de vin mêlé avec du lait, pour boire avec Daphnis.

Puis quand ce venait sur le midi, adonc étaient-ils tous deux plus ardemment épris que jamais, pour ce que Chloé, voyant en Daphnis entièrement nud une beauté de tout point accomplie, se fondait et périssait d'amour, considérant qu'il n'y avait en toute sa personne chose quelconque à redire; et lui, la voyant avec cette peau de faon et cette couronne de pin, lui tendre à boire dans sa sébile, pensait voir une des Nymphes mêmes qui étaient dans la caverne; si accourait incontinent, et lui ôtant sa couronne qu'il baisait d'abord, se la mettait sur la tête, et elle, pen-

dant qu'il se baignait tout nud, prenait sa robe et se la vêtissait, la baisant aussi premièrement. Tantôt ils s'entre-jettaient des pommes, tantôt ils aornaient leurs têtes et tressaient leurs cheveux l'un à l'autre, disant Chloé que les cheveux de Daphnis ressemblaient aux grains de myrte, pource qu'ils étaient noirs, et Daphnis accomparant le visage de Chloé à une belle pomme, pource qu'il était blanc et vermeil. Aucunes fois il lui apprenait à jouer de la flûte; et quand elle commençait à souffler dedans, il la lui ôtait; puis il en parcourait des lèvres tous les tuyaux d'un bout à l'autre, faisant ainsi semblant de lui vouloir montrer où elle avait failli, afin de la baiser à demi, en baisant la flûte aux endroits que quittait sa bouche.

Ainsi comme il était après à en sonner joyeusement sur la chaleur de midi pendant que leurs troupeaux étaient tapis à l'ombre, Chloé ne se donna de garde qu'elle fût endormie : ce que Daphnis apercevant, pose sa flûte pour à son aise la regarder et contempler n'ayant alors nulle honte, et disait à part soi ces paroles tout bas : « Oh! comme dorment ses yeux! Comme sa « bouche respire! Pommes ni aubépines fleuries « n'exhalent un air si doux. Je ne l'ose baiser « toutefois; son baiser pique au cœur, et fait « devenir fou, comme le miel nouveau. Puis, j'ai « peur de l'éveiller. O fâcheuses cigales! elles ne

« la laisseront jà dormir, si haut elles crient. Et
« d'autre côté ces boucquins ici ne cesseront au-
« jourd'hui de s'entre-heurter avec leurs cornes.
« O loups plus couards que renards, où êtes-
« vous à cette heure, que vous ne les venez
« happer? »

Ainsi qu'il était en ces termes, une cigale poursuivie par une arondelle se vint jeter d'aventure dedans le sein de Chloé; pourquoi l'arondelle ne la put prendre, ni ne put aussi retenir son vol, qu'elle ne s'abattît jusqu'à toucher de l'aile le visage de Chloé, dont elle s'éveilla en sursaut, et ne sachant que c'était, s'écria bien haut : mais quand elle eut vu l'arondelle voletant encore autour d'elle, et Daphnis riant de sa peur, elle s'assura, et frottait ses yeux qui avaient encore envie de dormir; et lors la cigale se prend à chanter entre les tetins même de la gente pastourelle, comme si dans cet asile elle lui eût voulu rendre grace de son salut, dont Chloé de nouveau surprise, s'écria encore plus fort, et Daphnis de rire; et usant de cette occasion, il lui mit la main bien avant dans le sein, d'où il retira la gentille cigale, qui ne se pouvait jamais taire, quoiqu'il la tînt dans la main. Chloé fut bien aise de la voir, et l'ayant baisée, la remit chantant toujours dans son sein.

Une autre fois ils entendirent du bois prochain un ramier, au roucoulement duquel Chloé ayant

pris plaisir, demanda à Daphnis que c'était qu'il disait, et Daphnis lui fit le conte qu'on en fait communément. « Ma mie, dit-il, au temps passé « y avait une fille belle et jolie, en fleur d'âge « comme toi. Elle gardait les vaches et chantait « plaisamment; et, tant ses vaches aimaient son « chant! elle les gourvernait de la voix seule- « ment; jamais ne donnait coup de houlette ni « piqûre d'aiguillon; mais assise à l'ombre de « quelque beau pin, la tête couronnée de feuil- « lage, elle chantait Pan et Pitys; dont ses vaches « étaient si aises qu'elles ne s'éloignaient point « d'elle. Or y avait-il non guère loin de là un « jeune garçon qui gardait les bœufs, beau lui- « même, chantant bien aussi, lequel étrivait à « chanter à l'encontre d'elle, d'un chant plus « fort, comme étant mâle, et aussi doux, comme « étant jeune; tellement qu'il attire à travers le « bocage et emmène avec soi huit des plus belles « vaches qu'elle eût en son troupeau. La pau- « vrette adonc déplaisante autant de son troupeau « diminué comme d'avoir été vaincue au chanter, « demandait aux dieux d'être oiseau avant que « retourner ainsi à la maison. Les dieux accom- « plirent son désir, et en firent un oiseau de « montagne, qui aime toujours à chanter comme « quand elle était fille, et encore aujourd'hui se « plaint de sa déconvenue, et va disant qu'elle « cherche ses vaches égarées. »

Tels étaient les plaisirs que l'été leur donnait. Mais la saison d'automne venue, au temps que la grappe est pleine, certains corsaires de Tyr s'étant mis sur une flûte du pays de Carie, afin possible qu'on ne pensât que ce fussent barbares, vinrent aborder en cette côte, et descendant à terre armés de corselets et d'épées, pillèrent ce qu'ils purent trouver, comme vin odorant, force grain, miel en rayons, et même emmenèrent quelques boeufs et vaches de Dorcon. Or en courant çà et là, ils rencontrèrent de male aventure Daphnis qui s'allait ébattant le long du rivage de la mer, seul, car Chloé, comme simple fille, crainte des autres pasteurs, qui eussent pu en folâtrant lui faire quelque déplaisir, ne sortait si matin du logis, et ne menait qu'à haute heure paître les brebis de Dryas. En voyant ce jeune garçon grand et beau, et de plus de valeur que ce qu'ils eussent pu davantage ravir par les champs, ne s'amusèrent plus ni à poursuivre les chèvres, ni à chercher à dérober autre chose de ces campagnes, mais l'entraînèrent dans leur flûte, pleurant et ne sachant que faire, sinon qu'il appelait à haute voix Chloé tant qu'il pouvait crier.

Or ne faisaient-ils guère que remonter en leur esquif et mettre les mains aux rames, quand Chloé vint qui apportait une flûte neuve à Daphnis. Mais voyant çà et là les chèvres dispersées, et

entendant sa voix, qui l'appelait toujours de plus fort en plus fort, elle jette la flûte, laisse là son troupeau, et s'en va courant vers Dorcon, pour le faire venir au secours. Elle le trouva étendu par terre, tout taillé de grands coups d'épée que lui avaient donnés les brigands, et à peine respirant encore, tant il avait perdu de sang; mais lorsqu'il entrevit Chloé, le souvenir de son amour le ranimait quelque peu : « Chloé, « ma mie, lui dit-il, je m'en vas tout à l'heure « mourir. J'ai voulu défendre mes bœufs, ces mé« chans larrons de corsaires m'ont navré comme « tu vois. Mais toi, Chloé, sauve Daphnis; venge« moi; fais-les périr. J'ai accoutumé mes vaches « à suivre le son de ma flûte, et de si loin qu'elles « soient, venir à moi dès qu'elles en entendent « l'appel. Prends-la, va au bord de la mer; joue « cet air que j'ai appris à Daphnis et qu'il t'a mon« tré. Au demeurant laisse faire ma flûte et mes « bœufs sur le vaisseau. Je te la donne, cette « flûte, de laquelle j'ai gagné le prix contre tant « de bergers et bouviers; et pour cela seulement, « je te prie, baise-moi avant que je meure, pleure« moi quand je serai mort, et à tout le moins, « lorsque tu verras vacher gardant ses bêtes aux « champs, aie souvenance de moi. »

Dorcon achevant ces paroles et recevant d'elle un dernier baiser, laissa sur ses lèvres, avec le baiser, la voix et la vie en même temps. Chloé

prit la flûte, la mit à sa bouche, et sonnant si haut qu'elle pouvait, les vaches qui l'entendent reconnaissent aussitôt le son de la flûte et la note de la chanson, et toutes d'une secousse se jettent en meuglant dans la mer; et comme elles prirent leur élan toutes du même bond, et que par leur chute la mer s'entr'ouvrit, l'esquif renversé, l'eau se renfermant, tout fut submergé. Les gens plongés en la mer revinrent bientôt sur l'eau, mais non pas tous avec même espérance de salut. Car les brigands avaient leurs épées au côté, leurs corselets au dos, leurs bottines à mi-jambe, tandis que Daphnis était tout déchaux, comme celui qui ne menait ses chèvres que dans la plaine, et quasi nud au demeurant; car il faisait encore chaud. Eux donc, après avoir duré quelque temps à nager, furent tirés à fond et noyés par la pesanteur de leurs armes; mais Daphnis eut bientôt quitté si peu de vêtemens qu'il portait, et encore se lassait-il à force, n'ayant coutume de nager que dans les rivières. Nécessité toutefois lui montra ce qu'il devait faire. Il se mit entre deux vaches, et se prenant à leurs cornes avec les deux mains, fut par elles porté sans peine quelconque, aussi à son aise comme s'il eût conduit un chariot. Car le bœuf nage beaucoup mieux et plus longtemps que ne fait l'homme; et n'est animal au monde qui en cela le surpasse, si ce ne sont oiseaux aquatiques, ou bien encore poissons; tellement

que jamais bœuf ni vache ne se noyeraient, si la corne de leurs pieds ne s'amollissait dans l'eau, de quoi font foi plusieurs détroits en la mer, qui jusques aujourd'hui sont appelés Bosphores, c'est-à-dire trajet ou passage de bœufs.

Voilà comment se sauva Daphnis, et contre toute espérance échappant deux grands dangers, ne fut ni pris ni noyé. Venu à terre là où était Chloé sur la rive, qui pleurait et riait tout ensemble, il se jette dans ses bras, lui demandant pourquoi elle jouait ainsi de la flûte; et Chloé lui conta tout: qu'elle avait été pour appeler Dorcon, que ses vaches étaient apprises à venir au son de la flûte, qu'il lui avait dit d'en jouer, et qu'il était mort. Seulement oublia-t-elle, ou possible ne voulut dire qu'elle l'eût baisé.

Adonc tous deux délibérèrent d'honorer la mémoire de celui qui leur avait fait tant de bien, et s'en allèrent avec ses parens et amis, ensevelir le corps du malheureux Dorcon, sur lequel ils jetèrent force terre, plantèrent à l'entour des arbres stériles, y pendirent chacun quelque chose de ce qu'il recueillait aux champs, versèrent du lait sur sa tombe, y épreignirent des grappes, y brisèrent des flûtes. On ouït ses vaches mugir et bramer piteusement; on les vit çà et là courir comme bêtes égarées; ce que ces pâtres et bouviers déclarèrent être le deuil que les pauvres bêtes menaient du trépas de leur maître.

Finies en cette manière les obsèques de Dorcon, Chloé conduisit Daphnis à la caverne des Nymphes, où elle le lava, et lors elle-même pour la première fois en présence de Daphnis lava aussi son beau corps blanc et poli, qui n'avait que faire de bain pour paraître beau; puis cueillant ensemble des fleurs que portait la saison, en firent des couronnes aux images des Nymphes, et contre la roche attachèrent la flûte de Dorcon pour offrande. Cela fait, ils retournèrent vers leurs chèvres et brebis, lesquelles ils trouvèrent toutes tapies contre terre, sans paître ni bêler, pour l'ennui et regret qu'elles avaient, ainsi qu'on peut croire, de ne voir plus Daphnis ni Chloé. Mais sitôt qu'elles les aperçurent, et qu'eux se mirent à les appeler comme de coutume et à leur jouer du flageolet, elles se levèrent incontinent, et se prirent les brebis à paître, et les chèvres à sauteler en bêlant, comme pour fêter le retour de leur chevrier.

Mais quoi qu'il y eût, Daphnis ne se pouvait éjouir à bon escient depuis qu'il eut vu Chloé nue, et sa beauté à découvert, qu'il n'avait point encore vue. Il s'en sentait le cœur malade ne plus ne moins que d'un venin qui l'eût en secret consumé. Son souffle aucunes fois était fort et hâté, comme si quelque ennemi l'eût poursuivi prêt à l'atteindre, d'autres fois faible et débile, comme d'un à qui manquent tout-à-coup la force

et l'haleine, et lui semblait le bain de Chloé plus redoutable que la mer dont il était échappé. Bref, il lui était avis que son âme fût toujours entre les brigands, tant il avait de peine, jeune garçon nourri aux champs, qui ne savait encore que c'est du brigandage d'amour.

LIVRE SECOND.

Étant jà l'automne en sa force et le temps des vendanges venu, chacun aux champs était en besogne à faire ses apprêts : les uns racoutraient les pressoirs, les autres nettoyaient les jarres; ceux-ci émoulaient leurs serpettes, ceux-là se tissaient des paniers; aucuns mettaient à point la meule à pressurer les grappes écrasées; d'autres apprêtaient l'osier sec dont on avait ôté l'écorce à force de le battre, pour en faire flambeaux à tirer le moût pendant la nuit; et à cette cause Daphnis et Chloé, cessant pour quelques jours de mener leurs bêtes aux champs, prêtaient aussi à tels travaux l'œuvre et labeur de leurs mains. Il portait lui la vendange dedans une hotte et la foulait en la cuve, puis aidait à remplir les jarres; elle d'autre côté préparait à manger aux vendangeurs, et leur versait du vin de l'année précédente; puis elle se mettait à vendanger aussi les plus basses branches des vignes où elle pouvait avenir. Car les vignes de Lesbos sont basses pour la plupart, au moins non élevées

sur arbres fort hauts, et les branches en pendent jusque contre terre, s'étendant çà et là comme lierre, si qu'un enfant hors du maillot, par manière de dire, atteindrait aux grappes.

Et comme la coutume est en telle fête de Bacchus, à la naissance du vin, on avait appelé des champs de là entour bon nombre de femmes pour aider, lesquelles jetaient toutes les yeux sur Daphnis, et en le louant disaient qu'il était aussi beau que Bacchus; et y en eut une d'elles, plus éveillée que les autres, qui le baisa, dont il fut bien aise, mais non Chloé qui en avait de la jalousie. Les hommes, d'autre part, dans les cuves et pressoirs, jetaient à Chloé plusieurs paroles à la traverse, et en la voyant trépignaient comme des Satyres à la vue de quelque Bacchante, disant que de bon cœur ils deviendraient moutons, pour être menés et gardés par une telle bergère; à quoi Chloé prenait plaisir, mais Daphnis en avait de l'ennui. Tellement que l'un et l'autre souhaitaient que les vendanges fussent bientôt finies, pour pouvoir retourner aux champs en la manière accoutumée, et, au lieu du bruit et des cris de ces vendangeurs, entendre le son de la flûte ou le bêlement des troupeaux.

En peu de jours tout fut achevé, le raisin cueilli, la vendange foulée, le vin dans les jarres, si qu'il ne fut plus besoin d'en empêcher tant de gens; au moyen de quoi ils recommencèrent

à mener leurs bêtes aux champs comme devant; et portant aux Nymphes des grappes pendantes encore au sarment pour prémices de la vendange, les vinrent en grande joie honorer et saluer, de quoi faire ils n'avaient par le passé jamais été paresseux. Car et le matin, dès que leurs troupeaux commençaient à paître, ils les venaient d'abord saluer, et le soir retournant de pâture, les allaient derechef adorer; et jamais n'y allaient qu'ils ne leur portassent quelque offrande, tantôt des fleurs, tantôt des fruits, une fois de la ramée verte, et une autre fois quelque libation de lait; dont puis après ils reçurent des déesses bien ample récompense. Mais pour lors ils folâtraient comme deux jeunes levrons: ils sautaient, ils flûtaient ensemble, ils chantaient, luttaient bras à bras l'un contre l'autre, à l'envi de leurs béliers et boucquins.

Et ainsi comme ils s'ébattaient, survint un vieillard portant grosse cape de poil de chèvre, des sabots en ses pieds, panetière à son col, vieille aussi la panetière. Se séant auprès d'eux il se prit à leur dire : « Le bonhomme Philétas, enfans, c'est moi, qui jadis ai chanté « maintes chansons à ces Nymphes, maintes fois « ai joué de la flûte à ce dieu Pan que voici; « grand troupeau de bœufs gouvernais avec la « seule musique, et m'en viens vers vous à cette « heure, vous déclarer ce que j'ai vu, et an- « noncer ce que j'ai ouï.

» Un jardin est à moi, ouvrage de mes mains, « que j'ai planté moi-même, affié, accoutré depuis le temps que, pour ma vieillesse, je ne « mène plus les bêtes aux champs. Toujours « y a dans ce jardin tout ce qu'on y saurait souhaiter selon la saison; au printemps des roses, « des lis, des violettes simples et doubles; en « été du pavot, des poires, des pommes de plusieurs espèces; maintenant qu'il est automne, « du raisin, des figues, des grenades, des myrtes « verts; et y viennent chaque matin à grandes « volées toutes sortes d'oiseaux, les uns pour y « trouver à repaître, les autres pour y chanter; « car il est à couvert d'ombrage, arrosé de trois « fontaines, et si épais planté d'arbres, que qui « ôterait la muraille qui le clôt, on dirait à le « voir que ce serait un bois.

« Aujourd'hui environ midi, j'y ai vu un jeune « garçonnet sous mes myrtes et grenadiers, qui « tenait en ses mains des grenades et des grains « de myrte, blanc comme lait, rouge comme feu, « poli et net comme ne venant que d'être lavé. « Il était nud, il était seul, et se jouait à cueillir « de mes fruits comme si le verger eût été sien. « Si m'en suis couru pour le tenir, crainte, « comme il était frétillant et remuant, qu'il ne « me rompît quelque arbuste; mais il m'est légèrement échappé des mains, tantôt se coulant « entre les rosiers, tantôt se cachant sous les

« pavots, comme ferait un petit perdreau. J'ai « autrefois eu bien affaire à courir après quel« ques chevreaux de lait, et souvent ai travaillé « voulant attraper de jeunes veaux qui sautaient « autour de leur mère; mais ceci est toute autre « chose, et n'est pas possible au monde de le « prendre. Par quoi me trouvant bientôt las, « comme vieux et ancien que je suis, et m'ap« puyant sur mon bâton, en prenant garde qu'il « ne s'enfuît, je lui ai demandé à qui il était de « nos voisins, et à quelle occasion il venait ainsi « cueillir les fruits du jardin d'autrui. Il ne m'a « rien répondu; mais s'approchant de moi, s'est « pris à me sourire fort délicatement, en me « jetant des grains de myrte, ce qui m'a, ne sais « comment, amolli et attendri le cœur, de sorte « que je n'ai plus su me courroucer à lui. Si j'ai « prié de s'en venir à moi sans rien craindre, ju« rant par mes myrtes que je le laisserais aller « quand il voudrait, avec des pommes et des « grenades que je lui donnerais, et lui souffrirais « prendre des fruits de mes arbres, et cueillir de « mes fleurs autant comme il voudrait, pourvu « qu'il me donnât un baiser seulement. . . . .

« Et adonc se prenant à rire avec une chère « gaie, et bonne et gentille grace, m'a jeté une « voix si aimable et si douce, que ni l'arondelle, « ni le rossignol, ni le cygne, fût-il aussi vieux « comme je suis, n'en saurait jeter de pareille,

« disant : Quant à moi, Philétas, ce ne me serait « point de peine de te baiser; car j'aime plus « être baisé que tu ne désires toi retourner en « ta jeunesse : mais garde que ce que tu me de- « mandes ne soit un don mal séant et peu con- « venable à ton âge, pour ce que ta vieillesse ne « t'exemptera point de me vouloir poursuivre, « quand tu m'auras une fois baisé; et n'y a aigle « ni faucon, ni autre oiseau de proie, tant ait-il « l'aile vite et légère, qui me pût atteindre. Je ne « suis point enfant, combien que j'en aie l'appa- « rence; mais suis plus ancien que Saturne, plus « ancien même que tout le temps. Je te connais « dès-lors qu'étant en la fleur de ton âge, tu « gardais en ce prochain pâtis un si beau et gras « troupeau de vaches, et étais près de toi, quand « tu jouais de la flûte sous ces hêtres, amoureux « d'Amaryllide. Mais tu ne me voyais pas, encore « que je fusse avec ton amie, laquelle je t'ai enfin « donnée, et tu en as eu de beaux enfans, qui « maintenant sont bons laboureurs et bouviers; « et pour le présent je gouverne Daphnis et « Chloé; et après que je les ai le matin mis en- « semble, je m'en viens en ton verger, là où je « prends plaisir aux arbres et aux fleurs, et me « lave en ces fontaines; qui est la cause que « toutes les plantes et les fleurs de ton jardin « sont si belles à voir, pour ce que mon bain les « arrose. Regarde si tu verras pas une branche

« d'arbre rompue, ton fruit aucunement abattu « ou gâté, aucun pied d'herbe ou de fleur foulé, « ni jamais tes fontaines troublées; et te répute « bien heureux de ce que toi seul entre les hom- « mes, dans ta vieillesse, tu es encore bien voulu « de cet enfant.

« Cela dit, il s'est enlevé sur les myrtes, ne « plus ne moins que ferait un petit rossignol, et « sautelant de branche en branche par entre les « feuilles, est enfin monté jusques à la cime. J'ai « vu ses petites ailes, son petit arc et ses flèches « en écharpe sur ses épaules, puis ai été tout « ébahi que je n'ai plus vu ni ses flèches ni lui. « Or, si je n'ai pour néant vécu tant d'années, et « diminué de sens en avançant d'âge, mes en- « fans, je vous assure que vous êtes tous deux « dévoués à l'Amour, et qu'amour a soin de « vous. »

Ils furent aussi aises d'ouïr ce propos, comme si on leur eût conté quelque belle et plaisante fable. Si lui demandèrent que c'était d'amour; s'il était oiseau ou enfant, et quel pouvoir il avait. Adonc Philétas se prit derechef à leur dire : « Amour est un dieu, mes enfans. Il est « jeune, beau, a des ailes; pourquoi il se plaît « avec la jeunesse, cherche la beauté et ravit les « ames, ayant plus de pouvoir que Jupiter même. « Il règne sur les astres, sur les élémens, gou- « verne le monde, et conduit les autres dieux

« comme vous avec la houlette menez vos chè-
« vres et brebis. Les fleurs sont ouvrage d'A-
« mour; les plantes et les arbres sont de sa fac-
« ture; c'est par lui que les rivières coulent, et
« que les vents soufflent. J'ai vu les taureaux
« amoureux; ils mugissaient ne plus ne moins
« que si le taon les eût piqués; j'ai vu le boucquin
« aimer sa chèvre, et il la suivait partout. Moi-
« même j'ai été jeune, et j'aimais Amaryllide;
« mais lors il ne me souvenait de manger ni de
« boire, ni ne prenais aucun repos; mon ame
« souffrait; mon cœur palpitait; mon corps tres-
« saillait; je pleurais, je criais comme qui m'eût
« battu : je ne parlais non plus que si j'eusse été
« mort; je me jetais dans les rivières comme si
« un feu m'eût brûlé; j'invoquais Pan, qui fut
« aussi blessé de l'amour de Pitys; je remerciais
« Écho, qui appelait Amaryllide après moi, et
« de dépit rompais ma flûte de ce qu'elle savait
« bien mener mes vaches, et ne me pouvait faire
« venir mon Amaryllide. Car il n'est remède, ni
« breuvage quelconque, ni charme, ni chant,
« ni paroles qui guérissent le mal d'amour, sinon
« le baiser, embrasser, coucher ensemble nue à
« nu. »

Philétas, après les avoir ainsi enseignés, se départit d'avec eux, emportant pour son loyer quelques fromages et un chevreau daguet, qu'ils lui donnèrent. Mais quand il s'en fut allé, eux

demeurés tous seuls et ayant alors pour la première fois entendu le nom d'amour, se trouvèrent en plus grande détresse qu'auparavant, et retournés en leur maison, passèrent la nuit à comparer ce qu'ils sentaient en eux-mêmes avec les paroles du vieillard : « Les amans souffrent, « nous souffrons; ils ne font compte de boire ni « de manger, aussi peu en faisons-nous; ils ne « peuvent dormir, ni nous clore la paupière; il « leur est avis qu'ils brûlent, nous avons le feu « au dedans de nous; ils désirent s'entrevoir, las! « pour autre chose ne prions que le jour revienne « bientôt. C'est cela sans point de doute qu'on « appelle amour; tous deux sommes enamourés, « et si ne le savions pas. Mais si c'est amour ce « que nous sentons, je suis aimé; que me manque- « t-il donc? Et pourquoi sommes-nous ainsi mal « à notre aise? A quoi faire nous entre-cherchons- « nous? Philétas nous dit vrai; ce jeune garçon- « net qu'il a vu en son jardin, c'est lui-même qui « jadis apparut à nos pères et leur dit en songe « qu'ils nous envoyassent garder les bêtes aux « champs. Comment le pourra-t-on prendre? Il « est petit et s'enfuira; de lui échapper n'est « possible, car il a des ailes et nous atteindra. « Faut-il avoir recours aux nymphes? Pan n'aida « de rien Philétas quand il aimait Amaryllide. « Essayons les remèdes qu'il a dits, baiser, acooler, « coucher nue à nu. Vrai est qu'il fait froid,

« mais nous l'endurerons. » Ainsi leur était la nuit une seconde école en laquelle ils recordaient les enseignemens de Philétas.

Le lendemain au point du jour ils menèrent leurs bêtes aux champs, s'entre-baisèrent l'un l'autre aussitôt qu'ils se virent, ce qu'ils n'avaient oncques fait encore, et croisant leurs bras s'accolèrent; mais le dernier remède......, ils n'osaient se dépouiller et coucher nus. Aussi eût-ce été trop hardiment fait, non pas seulement à jeune bergère telle qu'était Chloé, mais même à lui chevrier. Ils ne purent donc la nuit suivante reposer non plus que l'autre, et n'eurent ailleurs la pensée qu'à remémorer ce qu'ils avaient fait, et regretter ce qu'ils avaient omis à faire, disant ainsi en eux-mêmes : « Nous nous sommes baisés, « et de rien ne nous a servi; nous nous sommes « l'un l'autre accolés, et rien ne nous en est « amendé. Il faut donc dire que coucher ensem-« ble est le vrai remède d'amour; il le faut donc « essayer aussi. Car pour sûr il y doit avoir quel-« que chose plus qu'au baiser. »

Après semblables pensers, leurs songes, ainsi qu'on peut croire, furent d'amour et de baisers, et ce qu'ils n'avaient point fait le jour, ils le faisaient lors en songeant, couchés nue à nu. Dès le fin matin donc ils se levèrent plus épris encore que devant, et chassant avec le sifflet leurs bêtes aux champs, leur tardait qu'ils ne se trouvaient

pour répéter leurs baisers, et de si loin qu'ils se virent, coururent en souriant l'un vers l'autre, puis s'entre-baisèrent, puis s'entre-accolèrent; mais le troisième point ne pouvait venir; car Daphnis n'osait en parler, ni ne voulait Chloé commencer, jusqu'à ce que l'aventure les conduisît à ce faire en cette manière.

Ils étaient sous le chêne assis l'un près de l'autre, et ayant goûté du plaisir de baiser, ne se pouvaient saouler de cette volupté. L'embrassement suivait quant et quant pour baiser plus serré, et en ce point comme Daphnis tira sa prise un peu trop fort, Chloé sans y penser se coucha sur un côté, et Daphnis en suivant la bouche de Chloé pour ne perdre l'aise du baiser, se laissa de même tomber sur le côté, et reconnaissant tous deux en cette contenance la forme de leur songe, long-temps demeurèrent couchés de la sorte, se tenant bras à bras aussi étroitement comme s'ils eussent été liés ensemble, sans y chercher rien davantage : mais pensant que ce fût le dernier point de jouissance amoureuse, consumèrent en ces vaines étreintes la plus grande partie du jour, tant que le soir les y trouva; et lors en maudissant la nuit, ils se séparèrent et ramenèrent leurs troupeaux au tect. Et peut-être enfin eussent-ils fait quelque chose à bon escient, n'eût été un tel tumulte qui survint en la contrée.

Des jeunes gens riches de Méthymne voulant passer joyeusement le temps des vendanges et s'aller ébattre quelque peu au loin, tirèrent un bateau en mer, mirent leurs valets à la rame, et s'en vinrent dans les parages du territoire de Mitylène, pour ce qu'il y a partout bons abris pour se retirer, belle plage pour se baigner, et est bordée de beaux édifices, avec jardins, parcs et bois que les uns nature a produits, les autres la main de l'homme. En voyageant ainsi au long de la côte, et descendant cy et là, où désir leur en prenait, ils ne faisaient mal quelconque ni déplaisir à personne, mais s'ébattaient entre eux à divers passe-temps. Tantôt avec des hameçons attachés d'un brin de fil au bout de quelque long roseau, ils pêchaient, de dessus un écueil jeté fort avant en la mer, des poissons qui hantent autour des rochers, tantôt prenaient avec leurs chiens et leurs filets les lièvres qui fuyaient des vignes pour le bruit des vendangeurs; ou bien ils tendaient aux oiseaux, trouvant temps et lieu favorables, et avec des lacs courans prenaient des oies sauvages, des halbrans, des outardes et autre tel gibier de plaine, dont ils avaient, outre le plaisir, de quoi fournir à leurs repas. S'il leur fallait quelque chose plus, ils l'achetaient au prochain village, payant le prix et au-delà. Il ne leur fallait que le pain et le vin, et le logis aussi, car ils ne trouvaient pas qu'il fût sûr,

étant la saison de l'automne, de coucher en mer, et à cette cause ils tiraient la nuit leur bateau à terre, pour la tourmente pendant qu'ils dormaient.

Mais quelque paysan de là autour ayant affaire d'une corde dont on suspend la meule à presser le raisin, étant la sienne par aventure usée ou rompue, s'en vint de nuit au bord de la mer, et trouvant le bateau sans garde, délia la corde qui le liait, l'emporta en son logis, et s'en servit à son besoin. Le matin ces jeunes gens cherchèrent partout leur corde; mais nul ne confessait l'avoir prise : par quoi, après qu'ils eurent un peu querellé avec leurs hôtes, ils tirèrent outre, et ayant fait environ deux lieues, vinrent aborder à ces champs où se tenaient Daphnis et Chloé, pour ce qu'il y avait, ce leur sembla, belle plaine à courir le lièvre. Or n'avaient-ils plus de corde pour attacher leur bateau, et à cette cause prirent du franc osier vert, le plus long qu'ils purent finer, le tordirent et en firent une hart, dont ils lièrent leur bateau à terre, puis lâchant leurs chiens, se mirent à chasser et tendirent leurs toiles aux passages qu'ils trouvèrent plus à propos. Ces chiens en courant çà et là, et aboyant, effrayèrent les chèvres de Daphnis, lesquelles abandonnèrent incontinent les coteaux, et s'enfuirent vers la marine, là où ne trouvant rien à brouter parmi le

sable, aucunes plus hardies que les autres s'approchèrent du bateau, et rongèrent la hart d'osier vert dont il était attaché.

La mer était un peu émue d'un vent de terre qui se levait; le bateau une fois délié, les vagues le poussèrent, l'éloignèrent du bord et le portaient en mer; de quoi les chasseurs s'étant aperçus, les uns accoururent au rivage, les autres rappelèrent leurs chiens, et tous ensemble menaient tel bruit que les gens de là autour, pâtres, vignerons, laboureurs, les entendant, vinrent de toutes parts; mais ils n'y purent que faire. Car le vent fraîchissant toujours de plus en plus, mena la barque au gré du flot si roide et si loin, qu'elle fut tantôt hors de vue.

Par quoi ces jeunes gens dolens outre mesure, perdant leur bateau, biens et tout, cherchèrent le chevrier qui devait garder les chèvres, et trouvant là Daphnis parmi les regardans, en chaude colère commencèrent à le battre et à le vouloir dépouiller; même y en eut un d'entre eux qui détacha la laisse dont il menait son chien, et prit les deux mains à Daphnis pour les lui lier derrière le dos. Lui, comme ils le battaient, criait, implorait l'aide d'un chacun; mais sur tous appelait à son secours Lamon et Dyras, lesquels accourus, tous deux verts vieillards, ayant les mains rudes, endurciés du labeur des champs, prirent très bien sa défense contre les

jeunes Méthymniens, en leur remontrant qu'il fallait entendre du moins ce garçon, pour voir s'il avait tort, et que chacun dît ses raisons. Ceux de Méthymne le voulurent, et d'un commun accord on élut pour arbitre le bouvier Philétas, à cause que c'était le plus ancien qui se trouvât là présent, et qu'entre ceux de son village, il avait le bruit d'être homme de grande foi et loyauté. Adonc les jeunes gens prenant la parole, firent en termes courts et clairs leur plainte de telle sorte, devant le juge bouvier.

« Nous étions descendus en ces champs pour « chasser, et avions attaché notre barque au « rivage, avec une hart d'osier vert, puis nous « nous étions mis en quête avec nos chiens, et « cependant les chèvres de celui-ci sont venues, « ont mangé l'osier dont notre bateau était at- « taché, et par ainsi l'ont détaché. Vous-mêmes « l'avez pu voir emporté en pleine mer. Et ce « qu'il y a dedans perdu pour nous, combien « pensez-vous qu'il vaille? Combien d'habits et « d'équipages! Combien de beaux harnais pour nos « chiens! et de l'argent plus qu'il n'en faudrait « pour acheter tous ces champs. En récompense « de quoi, nous voulons emmener ce méchant che- « vrier-ci, lequel entend si mal le métier dont il se « mêle, que de hanter avec ses chèvres au long « des plages de la mer, comme s'il était marinier. »

Voilà ce que dirent les Méthymniens. Daphnis

était tout moulu des coups qu'il avait reçus; mais voyant Chloé présente, il ne s'étonna de rien et leur répondit franchement. « Je garde bien mes « chèvres, et n'y a personne en tout le village « qui se soit jamais plaint que pas une d'elles ait « rien brouté en son jardin, ni rompu ou gâté « un bourgeon dans sa vigne. Mais ceux-ci eux-« mêmes sont mauvais chasseurs, et ont des « chiens mal appris, qui ne font que courir çà « et là, et aboyer tant et si fort, qu'ils ont effa-« rouché mes chèvres, et les ont chassées de la « plaine et de la montagne vers la mer, comme « eussent pu faire des loups. Or à présent elles « ont mangé quelque osier; pouvaient-elles emmi « ces sables brouter le thym ou le serpolet? Leur « bateau est péri en mer; qu'ils s'en prennent à « la tourmente; mes chèvres n'en sont pas cause. « Voire mais il y avait dedans tant de biens, des « habits, de l'argent? Et qui serait si sot de croire « qu'un bateau portant tout cela, n'eût pour l'at-« tacher qu'une hart d'osier? »

En disant ces paroles il se prit à pleurer, et fit grande pitié à tous les assistans; tellement que Philétas, qui devait donner sa sentence, jura le dieu Pan et les Nymphes que Daphnis n'avait point de tort, ni ses chèvres non plus, et que la faute, si faute y avait, était aux vents et à la mer, desquels il n'était pas juge pour la leur faire réparer. Ce néanmoins le bon Philétas ne sut si

bien dire que les Méthymniens s'en contentassent ; mais derechef en grande fureur, prirent Daphnis, et le vouloient lier pour l'emmener, n'eût été que les paysans, de ce mutinés, se ruèrent, en criant, sur eux, comme une volée d'étourneaux, et leur ôtèrent des mains Daphnis, qui se défendait bien aussi et à son tour les chargeait. Si qu'à grands coups de pierres et de bâtons, ils chassèrent les Méthymniens, et ne cessèrent de les poursuivre, qu'ils ne les eussent menés battant hors de leur territoire. Daphnis et Chloé restés seuls, elle eut tout loisir de le conduire en la caverne des Nymphes, où elle lui lava le visage tout souillé du sang qui lui était coulé du nez; puis tirant de sa panetière un peu de fromage et du tourteau, elle lui en fit manger; et qui plus le conforta, lui donna de sa tendre bouche un baiser plus doux que miel.

Ainsi échappa Daphnis de ce danger : mais la chose n'en demeura pas là. Car ces jeunes gens de Méthymne, retournés chez eux à pied, au lieu qu'ils étaient venus en un beau bateau; blessés et mal menés, au lieu qu'ils étaient partis gais et bien délibérés, firent assembler le conseil de la ville, auquel ils requirent, en habits et contenance de supplians, être vengés de l'outrage qu'ils avaient souffert, ne disant de vrai pas un mot, de peur que, s'ils eussent conté le fait comme il était allé, on ne se fût moqué d'eux de s'être ainsi laissé

battre par des paysans, mais accusant hautement les Mityléniens de les avoir pillés, et pris leur bateau sans autre forme de procès, comme en guerre ouverte.

Ceux de Méthymne ajoutèrent aisément foi à leur dire, pour autant mêmement qu'ils les voyaient blessés; et quant et quant estimant chose juste et raisonnable de venger un tel outrage fait aux enfans des plus nobles maisons de leur ville, décernèrent sur-le-champ la guerre contre les Mityléniens, sans leur envoyer ni héraut ni déclaration, et commandèrent à leur capitaine qu'il mît promptement en mer dix galères pour aller faire du pis qu'il pourrait en toute leur côte. Ils pensèrent que ce ne serait pas sûrement ni sagement fait de hasarder plus grosse flotte à l'approche de l'hiver.

Le capitaine dès le lendemain eut dressé son équipage, et usant pour moins d'embarras de ses soldats mêmes au lieu de rameurs, alla fourrager toutes les terres des Mityléniens qui étaient voisines de la mer, là où il prit force bétail, force grain, vin en quantité, pour ce qu'il n'y avait guère que vendanges étaient faites, et grand nombre de prisonniers, gens qui travaillaient à ces champs; et aussi s'en vint débarquer où gardaient leurs bêtes Daphnis et Chloé, courut le pays: ravit et pilla tout ce qu'il y trouva. Daphnis pour lors n'était pas avec son troupeau; il était

dans le bois à cueillir de la ramée verte pour donner l'hiver aux chevreaux, et, voyant du haut des arbres les ennemis dans la plaine, se cacha au creux d'un vieux chêne. Chloé, qui était demeurée avec les troupeaux, se cuida sauver de vitesse, et se jeta comme en un asyle dans l'antre des Nymphes, poursuivie jusqu'au lieu même, et là, priait au nom des Nymphes ces soldats de ne vouloir faire déplaisir ni à elle ni à ses bêtes; mais en vain. Car les gens de Méthymne, après avoir fait plusieurs vilenies et moqueries aux images des Nymphes, l'emmenèrent elle et ses bêtes, en la chassant devant eux à coups de houssine comme une chèvre ou une brébis, et voyant qu'ils avaient déjà plein leurs vaisseaux de toute sorte de butin, ne voulurent plus tirer outre, mais reprirent la route de leurs maisons, craignant l'hyver et les ennemis.

Ainsi s'en allaient les Méthymniens à force de rames, faisant peu de chemin; car le temps fut si calme, qu'il ne tirait ni vent ni haleine quelconque; et Daphnis, sorti de son creux, après que tout ce bruit fut passé, s'en vint dans la plaine où leurs bêtes avaient coutume de pâturer, et, n'y voyant plus ni ses chèvres, ni les brebis, ni Chloé, mais seulement les champs tout seuls, et la flûte de laquelle Chloé se saoulait ébattre jetée là, se prit à crier et pleurer, et, en soupirant amèrement, s'en courait tantôt sous le fouteau à

l'ombre duquel ils avaient accoutumé de se seoir, tantôt au rivage de la mer, pour voir s'il la trouverait point, et tantôt dans l'antre des Nymphes où il l'avait vue fuir; et là, se jetant par terre devant leurs images, se complaignoit à elles, disant qu'elles lui avaient bien failli au besoin. « Chloé, « disait-il, vient d'être arrachée de vos autels, et « vous avez bien eu le cœur de le voir et l'en- « durer! elle qui vous a fait tant de beaux cha- « pelets de fleurs! elle qui vous offrait toujours « du premier lait! elle qui vous a donné ce fla- « geolet même que je vois ici pendu! Jamais loup « ne me ravit une seule de mes chèvres, et les en- « nemis m'ont maintenant ravi le troupeau en- « tier et ma compagne bergère aussi. Mes chèvres, « ils les tueront et écorcheront incontinent; les « brebis, ils en feront des sacrifices aux dieux, et « Chloé demeurera en quelque ville loin de moi. « Comment oserai-je à cette heure m'en aller de- « vers mon père et ma mère, sans mes chèvres, « sans Chloé, pour être désormais misérable ma- « nœuvre; car il n'y a plus chez nous de bêtes « que je pusse garder. Mais non, je ne bougerai « d'ci, attendant la mort ou d'autres ennemis « qui m'emmènent aussi. Hélas! Chloé, es-tu en « même peine que moi? te souvient-il de ces « champs? as-tu point de regret aux Nymphes et « à moi? ou si te reconfortent nos brebis et nos « chèvres prisonnières avec toi? »

Comme il achevait ces paroles, le cœur gros de chagrin, de pleurs, le voilà pris d'un profond somme, et lui apparaissent les trois nymphes, en guise de belles et grandes femmes, demi-nues, les pieds sans chaussure, les cheveux épars, en tout semblables aux images. Si lui fut avis, dès l'abord, qu'elles avaient pitié de lui; puis d'elles trois la plus âgée lui dit en le reconfortant : « Ne « te plains point de nous, Daphnis; nous avons « plus de souci de Chloé que tu n'as toi-même. « Nous en prîmes pitié dès-lors qu'elle venait de « naître, et, abandonnée en cet antre, l'avons fait « élever et nourrir. Car, afin que tu le saches, « rien n'a de commun Chloé avec Dryas et ses « brebis, ni toi non plus avec Lamon. Et, quant « à ce qui est d'elle, nous y avons déjà pourvu. « Elle n'ira point prisonnière avec ces soldats à « Méthymne, ni ne sera partie de leur butin. « Pan, qui est là sous ce pin, et que vous n'hono- « rez jamais seulement de quelques fleurettes, « c'est lui que nous avons prié de vouloir secourir « Chloé, parce qu'il fréquente volontiers entre « gens de guerre, et lui-même a conduit des guer- « res, quittant le repos des champs. Il marche dès « cette heure, dangereux ennemi, contre ceux « de Méthymne. Pourtant ne t'afflige point, mais « te lève et t'en va consoler Lamon et Myrtale, « qui sont jetés à terre comme toi, croyant que « tu aies été pris et emmené sur les vaisseaux.

« Demain reviendra ta Chloé avec vos brebis et « vos chèvres; et si les garderez encore et jouerez « de la flûte ensemble. Au demeurant, Amour « aura soin de vous. »

Daphnis ayant ouï et vu telles choses, s'éveilla soudain en sursaut, et pleurant autant de joie que de tristesse, adora les nymphes, prosterné devant leurs images, et leur promit, si Chloé retournait à sauveté, de leur sacrifier la plus grasse de ses chèvres; et, courant au pin sous lequel était le dieu Pan, représenté avec les pieds d'un bouc, deux cornes en la tête, qui d'une main tenait sa flûte, et de l'autre arrêtait un bouquin, l'adora aussi, et le pria qu'il lui plût faire promptement revenir Chloé, lui promettant semblablement de lui sacrifier un bouc; et jusqu'au soir environ le soleil couchant, à peine cessa-t-il ses larmes et ses vœux pour le retour de Chloé. Enfin, ramassant sa feuillée, il s'en retourna au logis, où il ôta de grand émoi Lamon et Myrtale, et les remplit de liesse, puis mangea un petit, et s'en alla dormir; mais ce ne fut pas sans pleurer, ni sans faire prière aux nymphes qu'elles lui apparussent encore, et que le jour revînt bientôt; et avec le jour, selon leur promesse, Chloé. Jamais nuit ne lui fut si longue. Or, voici comme il en alla.

Le capitaine de Méthymne ayant navigué à la rame environ cinq quarts de lieue, voulut un

petit rafraîchir ses gens las d'avoir couru le pays, et trouvant un promontoire assez avancé en mer, dont l'extrémité présentait deux pointes en manière de croissant, abri aussi sûr qu'aucun port, il y jeta l'ancre sous une roche haute et droite, sans autrement aborder, afin que de la côte à toute aventure on ne lui pût faire nul déplaisir, et ainsi permit à ses gens de se traiter et réjouir en pleine assurance. Eux ayant à bord foison de tous vivres qu'ils avaient pillés, se mirent à manger, boire et faire fête, comme on fait pour une victoire. Mais dès que le jour fut failli, et que la nuit eut mis fin à leur bonne chère, il leur fut avis soudainement que la terre était toute en feu, et vers la haute mer entendirent un bruissement dans le lointain, comme des rames d'une grosse flotte qui fût venue contre eux. L'un criait aux armes, l'autre appelait ses compagnons; l'un pensait être jà blessé, l'autre croyait voir un homme mort gisant devant lui. Bref, il y avait tout tel tumulte comme en un combat de nuit; et si, n'y avait point d'ennemis.

Après une nuit si terrible, le jour vint qui les effraya encore davantage; car ils virent les boucs de Daphnis et ses chèvres, les cornes toutes entortillées de rameaux de lierre avec leurs grappes; ils entendirent les brebis et béliers de Chloé qui hurlaient comme loups; elle-même on la vit couronnée de branchages de pin. Et en la mer se

faisaient aussi choses étranges à conter. Car, quand ils pensaient lever les ancres, elles tenaient au fond; quand ils cuidaient abattre leurs rames pour voguer, elles se rompaient. Les dauphins, sautant autour des vaisseaux et les battant de leur queue, en décousaient les jointures. Et entendait-on du haut de la roche le son d'une flûte à sept cannes, telle qu'en ont les bergers; mais ce son n'était point plaisant à ouïr, comme serait le son d'une flûte ordinaire, ains épouvantait ceux qui l'entendaient, comme l'éclat imprévu d'une trompette de guerre : de quoi ils étaient tous en merveilleux effroi, et couraient aux armes, disant que c'étaient les ennemis qui les venaient attaquer, et ne savait-on par où; et lors désiraient que la nuit revînt, comme s'ils eussent dû avoir trève quand elle serait venue.

Or, n'était celui parmi eux conservant tant soit peu de sens, qui ne connût clairement que tous ces prodiges venaient du dieu Pan irrité contre eux pour quelque méfait; mais ils n'en pouvaient deviner la cause, n'ayant touché chose qu'ils sussent appartenir à Pan; jusqu'à ce qu'environ midi le capitaine, non sans expresse ordonnance divine, s'endormit, et lui apparut Pan lui-même disant telles paroles : « O méchans sacrilèges! « comme avez-vous été si forcenés que d'oser « emplir d'alarme les champs que j'aime unique- « ment, ravir les troupeaux qui sont en ma pro-

« tection, et arracher par force d'un lieu saint « une jeune fille de laquelle Amour veut faire une « histoire singulière, et n'avez point eu de crainte « ni de révérence aux nymphes qui le vous ont « vu faire, ni à moi qui suis le dieu Pan! Jamais « vous ne verrez Méthymne, si vous y prétendez « porter un tel butin, ni jamais n'échapperez le « son de cette mienne flûte, qui vous a naguère « effrayés. Je vous ferai tous abymer au fond de « la mer et manger aux poissons, si tu ne rends, « et bientôt, Chloé aux nymphes à qui vous l'avez « enlevée, et quant et elle ses brebis et tout le « troupeau de chèvres. Pourtant lève-toi sans dé« lai, et la remets à terre avec ce que je t'ai dit, « et je vous conduirai tous deux en vos maisons, « elle par terre et toi par mer. »

A ces paroles, tout troublé, le capitaine Bryaxis (car ainsi avait-il nom) s'éveilla en sursaut, et de chaque galère aussitôt faisant appeler les chefs, commanda qu'on cherchât, entre les prisonniers, Chloé jeune bergère, et fut fait; et n'eurent pas de peine à la trouver, car elle était assise la tête couronnée de pin. Si la mènent au capitaine; et lui, connaissant bien à cela que c'était pour elle qu'il avait eu cette apparition en dormant, la conduisit lui-même à terre dans la galère capitainesse, dont elle ne fut pas plustôt hors, que du haut de la roche aussitôt on entend un nouveau son de flûte, non plus épouvantable en ma-

tière de l'alarme, mais tel que bergers ont coutume de sonner, quand c'est pour mener leurs bêtes aux champs; et brebis aussitôt de sortir du navire par l'escale sans broncher, et les chèvres encore mieux, comme celles qui savaient jà gravir et descendre tous lieux escarpés. Puis chèvres et brebis à terre entourèrent Chloé, bondissant, sautelant et bêlant, et semblaient s'éjouir avec elle de leur commune délivrance.

Mais les troupeaux des autres bergers et chevriers demeurèrent où on les avait mis, et ne bougèrent de dessous le tillac des galères, comme n'étant point pour eux le son de la flûte; de quoi tout le monde s'émerveilla grandement, et en loua la puissance et bonté de Pan. Et encore vit-on de plus étranges merveilles en l'un et en l'autre élément. Car les galères des Méthymniens démarrèrent d'elles-mêmes, avant qu'on eût levé les ancres, et y avait un dauphin qui les conduisait sautant hors de l'eau devant la capitainesse; et sur terre un fort doux et plaisant son de flûte conduisait les deux troupeaux, sans que l'on pût voir qui en jouait; si que les brebis et les chèvres marchaient et paissaient en même temps, avec très grand plaisir d'ouïr telle mélodie.

C'était environ l'heure qu'on ramène les bêtes aux champs après midi. Daphnis apercevant de tout loin, d'une vedette élevée, Chloé avec les deux troupeaux : O nymphes! ô Pan! s'écria-t-il;

et descendu dans la plaine, court à elle, se jette dans ses bras, épris de si grande joie qu'il en tomba tout pâmé. A peine purent le ranimer les baisers même de Chloé qui le pressait contre son sein. Ayant enfin repris ses esprits, il s'en fut avec elle sous le hêtre, là où s'étant tous deux assis, il ne faillit à lui demander comme elle avait pu échapper des mains de tant d'ennemis; et Chloé lui conta tout, son enlèvement dans la grotte, son départ sur le vaisseau, et le lierre venu aux cornes de ses chèvres, et la couronne de feuillage de pin sur sa tête; ses brebis qui avaient hurlé, le feu sur la terre, le bruit en la mer, les deux sortes de son de flûte, l'un de paix, l'autre de guerre, la nuit pleine d'horreur, et comme une certaine mélodie musicale l'avait conduite tout le chemin sans qu'elle en vît rien.

Adonc reconnaissant Daphnis le secours manifeste de Pan et l'effet de ce que les nymphes lui avaient promis, conta de sa part à Chloé tout ce qu'il avait ouï, tout ce qu'il avait vu, et comme, se mourant d'amour et de regret, il avait été par les nymphes rendu à la vie. Puis il l'envoya quérir Dryas et Lamon, et quant et quant tout ce qui fait besoin pour un sacrifice, et lui-même cependant prit la plus grasse chèvre qui fût en son troupeau, de laquelle il entortilla les cornes avec du lierre, en la même sorte et manière que les ennemis les avaient vues, et après lui avoir versé

du lait entre les cornes, la sacrifia aux nymphes, la pendit et l'écorcha, et leur en consacra la peau attachée au roc. Puis quand Chloé fut revenue, amenant Dryas et Lamon et leurs femmes, il fit rôtir une partie de la chair et bouillir le reste; mais avant tout il mit à part les prémices pour les nymphes, leur épandit de la cruche pleine une libation de vin doux, et ayant accommodé de petits lits de feuillage et verde ramée pour tous les convives, se mit avec eux à faire bonne chère, et néanmoins avait toujours l'œil sur les troupeaux, crainte que le loup survenant d'emblée ne fît son coup pendant ce temps-là. Puis tous ayant bien repu, se mirent à chanter des hymnes aux nymphes que d'anciens pasteurs avaient composées. La nuit venue ils se couchèrent en la place même emmi les champs, et le lendemain eurent aussi souvenance de Pan. Si prirent le bouc chef du troupeau, et couronné de branchages de pin le menèrent au pin sous lequel était l'image du Dieu, et louant et remerciant la bonté de Pan, le lui sacrifièrent, le pendirent, l'écorchèrent, puis firent bouillir une partie de la chair et rôtir l'autre, et le tout étendirent emmi le beau pré sur verde feuillade. La peau avec les cornes fut au tronc de l'arbre attachée tout contre l'image de Pan, offrande pastorale à un dieu pastoral; et ne s'oublièrent non plus de lui mettre à part les prémices, et si firent en son honneur les libations

accoutumées. Chloé chanta, Daphnis joua de la flûte, et chacun prit place à table.

Ainsi qu'ils faisaient chère lie, survint de cas d'aventure le bon homme Philétas, apportant à Pan quelques chapelets de fleurs, et des moissines avec les grappes et la pampre encore au sarment; et quant et lui amenait son plus jeune fils Tityre, jeune petit gars ayant cheveux blonds et couleur vermeille, air vif et malin, et qui en courant sautait ne plus ne moins qu'un chevreau. Dès qu'ils aperçurent Philétas, ils se levèrent tous, allèrent avec lui couronner l'image de Pan, et suspendirent les moissines du bon Philétas aux branches du pin; puis, lui faisant place parmi eux, le convièrent à leur repas. Or quand ces vieillards eurent un peu bu, adonc commencèrent-ils à conter de leurs jeunes ans, comme ils gardaient leurs bêtes aux champs, comme ils étaient échappés de plusieurs dangers et surprises d'écumeurs de mer et de larrons. L'un se vantait qu'il avait une fois tué un loup, l'autre qu'après Pan il n'y avait homme qui sût si bien jouer de la flûte que lui. C'était Philétas qui se donnait cette louange. Daphnis et Chloé le prièrent qu'il leur voulût de grace montrer un petit de sa science, et qu'en ce sacrifice fait à Pan, il honorât avec sa flûte le dieu amateur de tels sons. Philétas y consentit, encore que pour sa vieillesse il se plaignît de n'avoir plus guère d'haleine, et

prit la flûte de Daphnis. Mais elle se trouva trop petite pour y pouvoir montrer beaucoup de savoir et d'artifice, comme celle de quoi jouait un jeune garçon seulement; par quoi il envoya Tityre en son logis, distant d'environ demi-lieue, pour lui apporter la sienne. L'enfant jette là son hocqueton, et s'en court comme un faon de biche; et cependant Lamon se mit à leur conter la fable de Syringe, pour laquelle apprendre il avait donné à un chevrier de Sicile, qui en savait la chanson, un bouc et une flûte.

« Cette Syringe, leur dit-il, aujourd'hui flûte « pastorale, jadis était une belle fille ayant voix « mélodieuse et grande science de musique. Elle « gardait les chèvres, chantait et se jouait avec « les nymphes. Pan, qui la voyait aux champs « garder ses bêtes, jouer, chanter, un jour vient « à elle et la prie de ce qu'il voulait, lui promet« tant faire que ses chèvres porteraient toutes « deux chevreaux à chaque portée. Elle se moqua « de son amour, et dit que jamais elle n'aurait « ami, non-seulement tel comme lui qui semblait « proprement un bouc, mais ni autre quel qu'il « fût. Pan la voulut prendre à force; elle s'enfuit; « il la poursuivit; tant que pieds la purent porter, « elle courut; mais, lasse à la fin de courir, elle se « jette en un marais, et là se perd dans les roseaux. « Pan coupe les cannes en courroux, et n'y trou« vant point la pucelle, connut son inconvénient,

« et lors unissant avec de la cire les roseaux taillés « inégaux, en signe d'amour non égal, il en fit « cet instrument. Ainsi elle qui paravant était « belle jeune fille, depuis a été un plaisant in- « strument de musique. »

Lamon à peine achevait son conte, et bon Philétas de le louer, disant n'avoir ouï en sa vie chanson si jolie que cette fable, quand Tityre arriva portant la flûte de son père, grande à merveille, composée des plus grosses cannes que l'on trouve, accoutrée de laiton par dessus la cire. On eût dit que c'était celle-là même que Pan fit la première. Philétas adonc se leva, et assis sur son lit de feuillage, premièrement il essaya tous les chalumeaux voir si rien empêchait le vent; et voyant que chaque tuyau rendait le son convenable, souffla dedans à bon escient. Si semblait proprement un air de plusieurs flageolets jouant ensemble, tant menaient de bruit ces pipeaux : puis petit à petit diminuant la force du vent, ramena son jeu en un son tout-à-fait doux et plaisant, et leur montrant tout l'artifice de la musique pastorale pour bien mener et faire paître les bêtes aux champs, leur fit voir comment il fallait souffler pour un troupeau de bœufs, quel son est mieux séant à un chevrier, quel jeu aiment les brebis et moutons; celui des brebis était gracieux, fort et grave celui des bœufs, celui des chèvres clair et aigu; et une seule flûte imitait

toutes ces diverses flûtes du berger, du bouvier et du chevrier.

La compagnie à table écoutait sans mot dire, couchée sur le feuillage, prenant très grand plaisir d'ouïr si bien jouer Philétas, jusqu'à ce que Dryas se levant, le pria de jouer quelque gaie chanson en l'honneur de Bacchus, et lui cependant leur dansa une danse de vendange, faisant les gestes comme s'il eût, tantôt cueilli la grappe au cep, tantôt porté le raisin dans la hotte, puis les mines d'un qui foule la vendange, qui verse le vin dans les jarres, et d'un qui hume à bon escient la liqueur nouvelle. Toutes lesquelles choses il fit si proprement et de si bonne grace, approchant du naturel, qu'ils pensaient voir devant leurs yeux la vigne, le pressoir et les jarres, et Dryas buvant le vin doux.

Ayant ainsi le troisième vieillard bien et gentiment fait son devoir de danser, à la fin alla baiser Daphnis et Chloé, lesquels incontinent se levèrent et dansèrent le conte de Lamon. Daphnis contrefaisait le dieu Pan, Chloé la belle Syringe; il lui faisait sa requête, et elle s'en riait; elle s'enfuyait, lui la poursuivait, courant sur le bout des orteils pour mieux contrefaire les pieds de bouc; elle feignait d'être lasse et de ne pouvoir plus courir, et au lieu de roseaux s'allait cacher dans le bois.

Et Daphnis alors prenant la grande flûte de

Philétas, en tira d'abord un son douloureux, comme Pan qui se fût plaint de la jouvencelle; puis un son passionné, comme la priant d'amour; puis un son de rappel, comme cherchant partout ce qu'elle était devenue. Si que le bonhomme lui-même Philétas tout émerveillé accourut le baiser, et après l'avoir baisé lui fit présent de sa flûte, en priant aux dieux que Daphnis la laissât un jour à pareil successeur que lui. Daphnis donna la sienne petite à Pan, et ayant baisé Chloé comme revenue et retrouvée d'une véritable fuite, ramena jouant de la flûte ses bêtes aux étables, pource qu'il était déjà tard; et aussi fit Chloé les siennes au son des mêmes chalumeaux. Les chèvres marchaient côte à côte des brebis, et Chloé tout joignant Daphnis, de sorte qu'à chaque pas ils se baisaient l'un l'autre, et durèrent ainsi jusques à nuit close, et en se quittant complottèrent ensemble de ramener paître leurs troupeaux le lendemain au plus matin, comme ils firent. Car incontinent que le jour commença à poindre, ils revinrent au pâturage, et ayant premièrement salué les Nymphes, puis après Pan, s'allèrent asseoir dessous le chêne, où ils jouèrent de la flûte ensemble, s'entre-baisèrent, s'embrassèrent, se couchèrent l'un près de l'autre, et sans y faire rien davantage, se relevèrent. Ensuite ils songèrent à manger; et ils buvaient en même sébile du vin mêlé avec du lait.

Or échauffés et rendus plus hardis par toutes ces choses, ils contestaient entre eux d'amour, et en vinrent jusqu'à se vouloir assurer par serment l'un de l'autre. Daphnis allant dessous le pin, jura par le dieu Pan qu'il ne vivrait jamais un seul jour sans Chloé; et Chloé, dans l'antre des Nymphes, jura devant leurs images de vivre et mourir avec Daphnis. Mais elle, comme une jeune et innocente fillette, fut si simple de vouloir que Daphnis au sortir de l'antre lui jurât un autre serment. Si lui dit : « Ce dieu Pan, Daphnis, « est un dieu volage auquel il n'y a point de « fiance; il a aimé Pitys, il a aimé Syringe; il ne « cesse de pourchasser les Nymphes Épimélides, « et on le voit toujours après les Dryades. Si tu « me fausses la foi que tu m'as jurée, il ne s'en « fera que rire, voire quand tu aurais plus de « maîtresses qu'il n'a de chalumeaux en sa flûte. « Et comment te punirait-il, lui qui chaque jour « fait amour nouvelle? Jure-moi par ton trou- « peau, et par la chèvre qui te nourrit et allaita, « que jamais tu ne laisseras Chloé tant qu'elle te « sera fidèle; et là où elle te fera faute et aux « Nymphes qu'elle a jurées, fuis-la et la hais ou la « tue, comme tu ferais un loup. »

Daphnis prit plaisir à ce doute, et debout au milieu de son troupeau, tenant d'une main un bouc et de l'autre une chèvre, jura qu'il aimerait Chloé tant qu'il en serait aimé, et que si elle en

aimait un autre, il se tuerait au lieu d'elle; dont elle fut bien aise, et s'en assura plus que du premier serment, croyant les brebis et les chèvres être dieux propres aux bergers et aux chevriers.

LIVRE TROISIÈME.

Mais les Mityléniens apprenant comme ceux de Méthymne avaient envoyé dix galères à leur dommage, et mêmement étant informés, par gens qui venaient de la campagne, comme on avait couru leurs terres et pillé leurs biens, estimèrent que ce serait lâcheté d'endurer un tel outrage des Méthymniens, et délibérèrent promptement prendre les armes contre eux. Si levèrent incontinent trois mille hommes de pied et cinq cents chevaux, et envoyèrent par terre leur capitaine général Hippase, craignant de les mettre sur mer en temps approchant de l'hiver.

Le capitaine, parti aussitôt avec ses gens, ne fourragea point les terres des Méthymniens, ni n'emmena le bétail des laboureurs et paysans, parce qu'il estimait cela être le fait d'un larron et non pas d'un capitaine; ains tira droit vers la ville, espérant la surprendre les portes ouvertes et sans garde. Mais quand il en fut près environ six lieues, un héraut lui vint au devant, qui lui demanda trève au nom des Méthymniens. Car

ayant entendu depuis, par leurs prisonniers, que ceux de Mitylène ne savaient du tout rien de ce qui s'était passé, mais que c'était une querelle entre paysans et jeunes gens, où ceux-ci avaient eu des coups pour quelque insolence par eux faite, ils regrettaient fort d'avoir si à la légère offensé leurs voisins, et n'avaient autre désir que de rendre et restituer ce qui aurait été pris, pour pouvoir trafiquer et hanter comme devant les uns avec les autres sans crainte ni danger. Hippase envoya le hérault porter ces paroles au sénat des Mityléniens, combien qu'il eût tout pouvoir et autorité absolue, et cependant alla camper à demi-lieue de Méthymne, attendant les ordres de sa ville. De là à deux jours ordre lui vint de recevoir les restitutions et s'en retourner sans faire nul dommage. Car ayant le choix de la paix ou de la guerre, ils avaient pensé que la paix valait mieux. Ainsi se termina la guerre entre Méthymne et Mitylène, finie comme elle fut commencée par soudaine résolution.

Et là-dessus survint l'hiver plus fâcheux que la guerre à Daphnis et à sa Chloé. Car incontinent la neige, tombant en grande abondance, couvrit les chemins, et enferma les laboureurs en leurs maisons; les torrens impétueux tombaient aval du haut des montagnes, l'eau se gelait, les arbres semblaient morts, on ne voyait plus la terre, sinon alentour des fontaines et de quel-

ques ruisseaux; ainsi ne se pouvaient plus mener les bêtes aux champs, ni n'osaient les gens mettre seulement le nez hors la porte; mais demeurant tous au logis, faisaient un grand feu, alentour duquel, dès que les coqs avaient chanté le matin, chacun venait faire sa besogne. Les uns retordaient du fil, les autres tissaient du poil de chèvre, ou faisaient des collets à prendre les oiseaux. Le soin qu'il fallait lors avoir des bœufs, était de leur donner de la paille à manger en la bouverie, aux chèvres et brebis de la feuillée en la bergerie, aux pourceaux de la faîne et du gland en la porcherie.

Étant ainsi chacun contraint de garder la maison pour la rudesse du temps, les autres, tant laboureurs que pasteurs, en étaient aises, parce qu'ils avaient un peu de relâche en leurs travaux, faisaient bons repas et long somme; tellement que l'hiver leur semblait plus doux que non pas l'été, ni l'automne, ni le printemps.avec. Mais Daphnis et Chloé se souvenant des plaisirs passés, comme ils s'entrebaisaient, comme ils s'entr'embrassaient, et de leurs joyeux passetemps emmi ces champs et ces prairies, toute nuit soupiraient en grande peine sans pouvoir dormir, attendant la saison nouvelle ne plus ne moins qu'une seconde vie après la mort. Chaque fois qu'ils trouvaient sous leur main la panetière dont ils soulaient tirer leur manger, cela leur mettait deuil

au cœur; apercevant la sébile où ils étaient coutumiers de boire l'un après l'autre, ou bien la flûte, qui était un don d'amourette, jetée à terre quelque part sans que l'on en tînt compte, cela renouvelait leur regret. Si priaient aux Nymphes et à Pan qu'ils les délivrassent de ces maux, et leur remontrassent enfin à eux et à leurs bêtes le soleil beau et clair, et quant et quant faisant ces prières aux dieux, cherchaient quelque invention par laquelle ils se pussent entrevoir. Chloé de soi n'y eût su que faire, et aussi n'avait guère moyen; car celle qu'on estimait sa mère était tout le jour auprès d'elle, lui montrant à carder la laine et à tourner le fuseau, et lui parlant de la marier; mais Daphnis, comme celui qui avait plus de loisir et plus de sens aussi que la fillette, trouva pour la voir une telle finesse.

Devant le logis de Dryas, tout contre le mur de la cour, étaient deux grands myrtes et un lierre; les myrtes bien près l'un de l'autre et quasi joints par le pied, tellement que le lierre les embrassant tous deux, et s'étendant en guise de vigne sur l'un et sur l'autre, y faisait une manière de loge fort couverte, tant les feuilles étaient épaisses et tissues, s'il faut ainsi dire, les unes avec les autres; par dedans pendaient force grappes noires, comme raisin à la treille; à l'occasion de quoi y avait toujours, mêmement l'hiver, grande multitude d'oiseaux qui lors ne

trouvaient rien ailleurs, force merles, force grives, force ramiers, force bisets, et de tous autres oiseaux aimant à manger grains de lierre. Daphnis sortit de la maison sous couleur d'aller tendre à ces oiseaux, ayant plein son bissac de fouaces et de gâteaux au miel, et portant aussi, afin qu'on le crût mieux, de la glu et des collets. La distance de l'une des maisons à l'autre était d'environ demi-lieue, et la neige, non encore durcie par le froid, lui eût fait avoir bien de la peine, n'eût été qu'Amour passe partout et franchit le feu, l'eau, la neige, voire même celle de la Scythie. Daphnis fit le chemin tout d'une course, et arrivé devant la demeure de Dryas, secoua la neige qu'il avait aux pieds, tendit ses collets, englua de longues verges, puis se mit en aguet là auprès, épiant quand viendraient les oiseaux et à l'aventure Chloé.

Or quant aux oiseaux il en vint grande compagnie, et en prit tant qu'il avait assez affaire à les amasser, à les tuer et à les plumer, mais de la maison ne sortait personne, homme ni femme, ni coq, ni poule; ains se tenaient tous en dedans clos et cois au long du feu; dont le pauvre Daphnis était en grand émoi d'être venu si mal à point et à heure si malheureuse. Si osa bien penser de trouver un prétexte pour tout droit entrer léans, discourant en lui-même quelle couleur serait la plus croyable. « Je viens quérir du feu. Com-

« ment? n'avez-vous point de plus proches voi« sins? Je demande du pain. Ton bissac est plein « de vivres. Du vin. Il n'y a que trois jours que « vous avez fait vendanges. Le loup m'a pour« suivi. Et où en est la trace? Je suis venu chasser « aux oiseaux. Que ne t'en vas-tu donc après « que tu en as assez pris? Je veux voir Chloé. » Telle chose ne se pouvait bonnement confesser à un père et à une mère. Ainsi n'y avait-il pas une de toutes ces occasions-là qui ne portât quelque soupçon. « Mieux vaut, disait-il, que je « m'en aille. Je la reverrai au printemps : non « cet hiver, puisque les dieux, comme je crois, « ne veulent pas. » Ayant fait en lui-même ces devis, et serrant jà ce qu'il avait pris de grives et autres oiseaux, il s'en allait partir. Mais comme si expressément Amour eût eu pitié de lui, voici qu'il avint.

Dryas et sa famille à table, le pain et la viande toute prête, chacun entendait à boire et à manger, et cependant un des chiens de la bergerie, voyant qu'on ne se donnait point de garde de lui, happe un lopin de chair, et s'enfuit hors de la maison; de quoi Dryas courroucé, pour autant mêmement que c'était sa part, prend un bâton et court après. En le poursuivant il vint à passer au long de ce lierre où Daphnis avait tendu ses gluaux, et le vit comme il chargeait déjà sa prise sur ses épaules, prêt à s'en retourner; et sitôt

qu'il l'aperçut, oubliant et chair et chien : Dieu te gard, mon fils, s'écria-t-il; puis le vient accoler et baiser, le prend par la main et le mène en sa maison.

Quand ils se virent l'un l'autre, à peine qu'ils ne tombèrent tous deux, de grande aise qu'ils eurent. Ils se forcèrent toutefois de se tenir sur leurs pieds, s'entr'appelèrent, se donnèrent le bon jour, et se baisèrent, ce qui leur fut comme un étai et appui qui leur vint à point pour les engarder de tomber.

Ayant ainsi Daphnis contre son espérance vu, et davantage ayant baisé sa Chloé, s'assit auprès du feu, et déchargea sur la table ses grives et ses ramiers, contant à la compagnie comment, ennuyé de tant demeurer à la maison, il s'en était venu chasser aux oiseaux, et comment il en avait pris aucuns avec des collets, d'autres avec des gluaux, ainsi qu'ils venaient aux grains de lierre et de myrte. Ceux de la maison le louèrent grandement de son bon esprit, et le prièrent de manger à bonne chère de ce que le mâtin leur avait laissé, commandant à Chloé qu'elle leur versât à boire, ce qu'elle fit bien volontiers, à tous les autres premièrement, et puis à Daphnis le dernier; car elle faisait semblant d'être fâchée contre lui, de ce qu'étant venu si près, il s'en était voulu aller sans la voir ni parler à elle; et néanmoins avant que lui présenter à boire, elle but un trait

en la tasse, puis lui bailla le demeurant, et lui, encore qu'il eût grand soif, but lentement et à longue haleine, pour en avoir tant plus de plaisir.

Si fut tantôt la table vide de pain et chair, et lors assis, ils lui demandèrent nouvelles de Myrtale et Lamon, disant qu'ils étaient bien heureux d'avoir un tel bâton de leur vieillesse; desquelles louanges Daphnis n'était pas marri, mêmement qu'on les lui donnait en présence de sa Chloé: Mais quand ils lui dirent qu'ils le retenaient ce jour et celui d'après, à cause qu'ils devaient le lendemain faire un sacrifice à Bacchus, peu s'en fallut qu'il ne les adorât au lieu de Bacchus. Si tira de son bissac force gâteaux et des oiseaux qu'ils habillèrent pour le souper. Ainsi fut derechef le feu allumé, le vin tiré, la table dressée, et sitôt qu'il fut nuit close se mirent à manger, après quoi ils passèrent le temps, partie à faire de plaisans contes, et partie à chanter, jusqu'à ce que sommeil leur vînt; et lors ils s'en allèrent coucher, Chloé avec sa mère, Daphnis avec Dryas. Chloé n'eut autre bien la nuit que de penser à son Daphnis, qu'elle verrait le lendemain tout le jour, et lui se repaissait d'une vaine volupté, tenant à grand heur de coucher seulement avec le père de sa Chloé; de sorte que plus d'une fois il l'embrassa et baisa, croyant en rêve embrasser et baiser Chloé.

Le matin il fit un froid extrême, et tira un vent

de bise si âpre qu'il brûlait et perçait tout. Quand ils furent levés, Dryas sacrifia à Bacchus un chevreau d'un an, alluma un grand feu et apprêta le dîner. Adonc, cependant que Napé entendait à cuire le pain, et Dryas à faire bouillir le chevreau, Chloé et Daphnis étant de loisir, sortirent tous deux de la maison et s'en allèrent sous le lierre, où ils dressèrent des collets, tendirent des gluaux et prirent encore grand nombre d'oiseaux en s'entre-baisant parmi continuellement, et tenant tels propos amoureux : « Je suis venu pour « toi, Chloé. Je sais bien, Daphnis. A cause de « toi, belle, je tue ces pauvres oiseaux. Qu'est-il « de nos amours? m'as-tu point oublié? Non, par « les Nymphes que je t'ai jurées, dans cette grotte « où nous nous reverrons dès que la neige sera « fondue. Ah! Chloé, qu'elle est haute cette neige! « ne fondrai-je point moi-même avant elle? Ne « te soucie, Daphnis; le soleil sera chaud, mais « que vienne primevère. Ah! le fût-il déjà comme « le feu qui brûle mon cœur! Badin, tu te mo- « ques de moi, et tu me tromperas quelque jour. « Non ferai, par mes chèvres que tu m'as fait « jurer. »

Ainsi que Chloé répondait en cette sorte à son Daphnis ne plus ne moins que l'écho, Napé les appela : ils s'y en coururent, portant avec eux leur prise bien plus grande que celle de la veille, et après avoir fait des libations à Bacchus, se

mirent à manger, ayant sur leurs têtes des couronnes de lierre; et à la fin ayant bien repu et chanté l'hymne à Bacchus, renvoyèrent Daphnis en lui garnissant très bien son bissac de pain et de chair, et si lui rendirent ses grives et ramiers, disant que quant à eux ils en prendraient bien toujours quand ils voudraient, tant que durerait l'hiver, et que les grappes ne faudraient au lierre. Ainsi se partit Daphnis, en les baisant tous premier que Chloé, afin que son baiser lui restât pur et net. Depuis il y revint plusieurs fois par autres subtilités, de sorte que l'hiver ne se passa point tout pour eux sans quelque plaisir amoureux.

Et sur le commencement du printemps, que la neige se fondait, la terre se découvrit et l'herbe dessous poignait, les bergers alors sortirent et menèrent leurs bêtes aux champs, mais devant tous Daphnis et Chloé, comme ceux qui servaient eux-mêmes à un bien plus grand pasteur; et d'abord s'en coururent droit aux Nymphes dans la caverne, ensuite à Pan sous le pin, puis sous le chêne, où ils s'assirent en regardant paître leurs troupeaux et s'entre-baisant quant et quant; puis allèrent chercher des fleurs pour en faire des couronnes aux dieux. Mais les fleurs à peine commençaient d'éclore, par la douceur du petit béat de zéphyre qui les ranimait, et la chaleur du soleil qui les entr'ouvrait. Toutefois encore trouvèrent-

ils de la violette, des narcisses, du muguet, et autres telles premières fleurs que produit la saison nouvelle, dont ils firent des chapelets et en couronnèrent les têtes aux images, en leur offrant du lait nouveau de leurs brebis et de leurs chèvres, puis essayèrent à jouer un peu de leurs chalumeaux, comme s'ils eussent voulu provoquer les rossignols à chanter, lesquels leur répondaient de dedans les buissons, commençant petit à petit à lamenter encore Itys et recorder leur ramage, qu'un long silence leur avait fait oublier.

Et alors aussi les brebis bêlaient, les agneaux sautaient et se courbaient sous le ventre de leur mère, les béliers poursuivaient les brebis qui n'avaient point encore agnelé, et les ayant arrêtées, saillaient puis l'une, puis l'autre; autant en faisaient les boucs après les chèvres, sautant à l'environ, combattant et se cossant fièrement pour l'amour d'elles. Chacun avait les siennes à soi, et gardait qu'autre ne fît tort à ses amours; toutes choses dont la vue aurait en des vieillards éteints rallumé le feu de Vénus, et trop mieux échauffait ces deux jeunes personnes, qui, de long-temps inquiets, pourchassant le dernier but du contentement d'amour, brûlaient et se consumaient de tout ce qu'ils entendaient et voyaient, cherchant quelque chose qu'ils ne pouvaient trouver outre le baiser et l'embrasser. Mêmement Daphnis qui

devenu grand et en bon point, pour n'avoir bougé tout l'hiver de la maison à ne rien faire, frissait après le baiser, et était gros, comme l'on dit, d'embrasser, faisant toutes choses plus curieusement et plus hardiment que paravant, pressant Chloé de lui accorder tout ce qu'il voulait, et de se coucher nue à nu avec lui plus longuement qu'ils n'avaient accoutumé. « Car il n'y a, « disait-il, que ce seul point qui nous manque « des enseignemens de Philétas, pour la dernière « et seule médecine qui apaise l'amour. »

Et Chloé lui demandant ce qu'il y pouvait avoir outre se baiser, s'embrasser et se coucher tout vêtus, et ce qu'il pensait faire plus quand ils seraient couchés nus? « Cela, lui dit-il, que les « béliers font aux brebis et les boucs aux chèvres. « Vois-tu comment après cela les brebis ne s'en- « fuient plus, ni les béliers ne se travaillent plus « à courir après; mais paissent tous les deux « amiablement ensemble, comme étant l'un et « l'autre assouvis et contens; et doit bien être « quelque chose plus douce que ce que nous « faisons, et dont la douceur surpasse l'amertume « d'amour. Et mais, fit-elle, vois-tu pas que les « béliers et les brebis, les boucs et les chèvres, « faisant ce que tu dis, se tiennent debout; les « mâles montent dessus, les femelles soutiennent « les mâles sur le dos. Et toi tu veux que je me « couche avec toi à terre, et toute nue. Sont-elles

« donc pas plus vètues de leur laine ou bien de « leur poil que moi de ce qui me couvre? »

Il la crut, et comme elle voulut, se coucha près d'elle, où il fut long-temps, ne sachant comment faire pour venir à bout de ce qu'il désirait. Il la fit relever, l'embrassa par derrière en imitant les boucs; mais il s'en trouvait encore moins satisfait que devant. Si se rassit à terre, et se prit à pleurer de ce qu'il savait moins que les bélins accomplir les œuvres d'amour.

Or y avait-il non guère loin de là un qui cultivait son propre héritage, et s'appelait Chromis, homme ayant jà passé le meilleur de son âge et étant tout-à-l'heure cassé. Il tenait avec soi certaine petite femme, jeune et belle, et délicate, pour autant mêmement qu'elle était de la ville, et avait nom Lycenion; laquelle, voyant passer tous les matins Daphnis, qui menait ses bètes en pâture, et le soir les ramenait au tect, eut envie de s'accointer de lui pour en faire son amoureux, et tant le guetta, qu'une fois le trouva seulet, elle lui donna une flûte, une gauffre à miel, et une panetière de peau de cerf; mais elle n'osa lui rien dire, se doutant qu'il aimait Chloé, parce qu'il était toujours avec elle; et néanmoins n'en savait autre chose, sinon qu'elle les avait vus sourire l'un à l'autre et se faire des signes. Si fit entendre à Chromis, un matin, qu'elle s'en allait voir une sienne voisine en travail d'enfant, suivit les

jeunes gens pas à pas, et se cachant entre des buissons pour n'être point aperçue, vit de là tout ce qu'ils faisaient, entendit tout ce qu'ils disaient, et très bien sut remarquer comment et pour quelle cause pleurait le pauvre Daphnis. Par quoi ayant pitié de leur peine, et quant et quant considérant que double occasion de bien faire se présentait à elle, l'une de les instruire de leur bien, l'autre d'accomplir son désir, elle usa d'une telle finesse.

Le lendemain, feignant d'aller voir sa voisine qui travaillait d'enfant, elle vient droit au chêne sous lequel était Daphnis avec Chloé, et contrefaisant la marrie troublée : « Hélas! mon ami, « dit-elle, Daphnis, je te prie, aide-moi. De mes « vingt oisons, voilà un aigle qui m'en emporte « le plus beau. Mais, parce qu'il est trop pesant, « l'aigle ne l'a pu enlever jusque sur cette roche là « haut, où est son aire, ains est allé choir avec au « fond du vallon, dedans ce bois ici : et pour ce, « je te prie, mon Daphnis, viens-y avec moi, car « toute seule j'ai peur, et m'aide à le recourir. « Ne veuille souffrir que mon compte demeure « imparfait. A l'aventure pourras-tu bien tuer « l'aigle même, qui ainsi ne ravira plus vos agneaux « ni vos chevreaux; et Chloé ce temps pendant « gardera vos deux troupeaux. Tes chèvres la con« naissent aussi bien comme toi; car vous êtes « toujours ensemble. »

Daphnis, ne se doutant de rien, se leva incontinent, prit sa houlette en sa main, et s'en fut avec Lycenion. Elle le mena loin de Chloé, dans le plus épais du bois, près d'une fontaine, où l'ayant fait seoir : « Tu aimes, lui dit-elle, Daphnis, tu aimes la Chloé. Les Nymphes me l'ont « dit cette nuit. Elles me sont venues, ces Nym- « phes, conter en dormant les pleurs que tu fai- « sais hier, et si m'ont commandé que je t'ôtasse « de cette peine, en t'apprenant l'œuvre d'amour, « qui n'est pas seulement baiser et embrasser, ni « faire comme les béliers et boucquins; c'est bien « autre chose, et bien plus plaisante que tout « cela. Par quoi, si tu veux être quitte du dé- « plaisir que tu en as, et trouver l'aise que tu y « cherches, ne fais seulement que te donner à « moi apprentif joyeux et gaillard, et moi, pour « l'amour des Nymphes, je te montrerai ce qui « en est. »

Daphnis perdit toute contenance, tant il fut aise, comme un pauvre garçon de village, jeune et amoureux. Si se met à genoux devant Lycenion, la priant à mains jointes de tôt lui montrer ce doux métier, afin qu'il pût faire à Chloé ce qu'il désirait; et, comme si c'eût été quelque grand et merveilleux secret, lui promit un chevreau de lait, des fromages frais, de la crème, et plutôt la chèvre avec. Adonc le voyant Lycenion plus naïf et plus simple encore qu'elle n'avait

imaginé, se prit à l'instruire en cette façon. Elle lui commanda de s'asseoir auprès d'elle, puis de la baiser tout ainsi qu'ils avaient de coutume entre eux, et en la baisant de l'embrasser, et finablement de se coucher à terre au long d'elle. Comme il se fut assis, qu'il l'eut baisée, se fut couché, elle, le trouvant en état, le souleva un peu, et se glissa sous lui, puis elle le mit dans le chemin qu'il avait jusque-là cherché, ou chose ne fit qui ne soit en tel cas accoutumée, nature elle-même du reste l'instruisant assez.

Finie l'amoureuse leçon, Daphnis, aussi simple que devant, s'en voulut courir vers Chloé, pour lui faire tout aussitôt ce qu'il venait d'apprendre, comme s'il eût eu peur de l'oublier. Mais Lycenion le retint, et lui dit: « Il faut que tu saches « encore ceci, Daphnis; c'est que, comme j'étais « déjà femme, tu ne m'as point fait mal à ce « coup; car un autre homme, il y a déjà quelque « temps, m'enseigna cela que je te viens d'ap- « prendre, et en eut mon pucelage pour son loyer. « Mais Chloé, lorsqu'elle luttera cette lutte avec « toi, la première fois elle criera, elle pleurera, « et si saignera, comme qui l'aurait tuée; mais « n'aie point de peur, et, quand elle voudra « se prêter à toi, amène-la ici, afin que, si elle « crie, personne ne l'entende, et, si elle pleure, « personne ne la voie, et, si elle saigne, qu'elle se « puisse laver en cette fontaine. Et te souvienne

« cependant que je t'ai fait homme premier que « Chloé. »

Après lui avoir donné ces avis, Lycenion s'en alla d'un autre côté du bois, faisant semblant de chercher encore son oison, et Daphnis alors songeant à ce qu'elle lui avait dit, ne savait plus s'il oserait rien exigér de Chloé outre le baiser et l'embrasser. Il ne voulait point la faire crier, car ce lui semblait acte d'ennemi; ni la faire pleurer, car c'eût été signe qu'elle eût senti mal; ou la faire saigner, car, étant novice, il craignait ce sang, et pensait être impossible qu'il sortît du sang, sinon d'une blessure. Si s'en revint du bois en résolution de prendre avec elle les plaisirs accoutumés seulement; et venu à l'endroit où elle était assise, faisant un chapelet de violettes, lui controuva qu'il avait arraché des serres mêmes de l'aigle l'oison de Lycenion; puis, l'embrassant, la baisa comme Lycenion l'avait baisé durant le déduit, car cela seul lui pouvait-il, à son avis, faire sans danger; et Chloé lui mit sur la tête le chapelet qu'elle avait fait, et en même temps lui baisait les cheveux, comme sentant à son gré meilleur que les violettes; puis lui donna de sa panetière à repaître du raisin sec et quelques pains, et souventefois lui prenait de la bouche un morceau, et le mangeait, elle, comme petits oiseaux prennent la becquée du bec de leur mère.

Ainsi qu'ils mangeaient ensemble, ayant moins

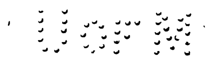
de souci de manger que de s'entre-baiser, une barque de pêcheur parut, qui voguait au long de la côte. Il ne faisait vent quelconque, et était la mer fort calme, au moyen de quoi ils allaient à rames, et ramaient à la plus grande diligence qu'ils pouvaient, pour porter en quelque riche maison de la ville leur poisson tout frais pêché; et ce que tous mariniers ont accoutumé de faire pour alléger leur travail, ceux-ci le faisaient alors; c'est que l'un d'eux chantait une chanson marine, dont la cadence réglait le mouvement des rames, et les autres, de même qu'en un chœur de musique, unissaient par intervalles leur voix à celle du chanteur. Or, tant qu'ils voguèrent en pleine mer, le son, dans cette étendue, se perdait, et la voix s'évanouissait en l'air; mais, quand ils vinrent à passer la pointe d'un écueil et entrer en une baie profonde en forme de croissant, on ouït bien plus fort le bruit des rames, et bien plus distinctement le refrain de leur chanson; pource que le fond de la baie se terminait en un vallon creux, lequel recevant le son, comme le vent qui s'entonne dedans une flûte, rendait un retentissement qui représentait à part le bruit des rames, et la voix des chanteurs à part, chose plaisante à ouïr. Car, comme une voix venait d'abord de la mer, celle qui répondait de terre résonnait d'autant plus tard, que plus tard avait commencé l'autre.

... savait que c'était de ce retentis- ... regardait rien qu'en la mer, et pre- ... plaisir à voir la barque voguer vite, ... comme un oiseau, tâchant à retenir ... de la chanson qu'il pût jouer après ... Mais Chloé n'ayant jamais ouï ce ré- ... de la voix, qu'on appelle écho, tour- ... tantôt du côté de la mer, lorsque les ... chantaient, tantôt vers le bois, cher- ... qui leur répondait. Eux passés, tout se tut ... mer et dans le vallon; et Chloé demandait ... Daphnis si derrière l'écueil y avait point une ... mer, une autre barque et d'autres rameurs qui chantassent. Il se prit doucement à sourire, et plus doucement encore la baisa, puis, lui met- tant sur la tête le chapelet de violettes, commença à lui conter la fable d'Echo, lui demandant pour loyer de lui faire ce beau conte, dix autres bai- sers. Si lui dit : « Il y a, ma mie, plusieurs sortes « de Nymphes; les unes sont Nymphes des bois, « les autres des prés et des eaux, toutes belles, « toutes savantes en l'art de chanter; et fille d'une « d'elles fut jadis Écho, mortelle, pource qu'elle « était née d'un père mortel; belle, comme fille « de belle mère. Elle fut nourrie par les Nymphes « et apprise par les Muses, qui lui montrèrent à « jouer de la flûte, à former des sons sur la lyre « et sur la cithare, et lui enseignèrent toute « sorte de chant; si qu'étant jà venue en la fleur

« de son âge, elle chantait avec les Nymphes, et « chantait avec les Muses : mais elle fuyait les « mâles, autant les dieux que les hommes, ai« mant la virginité. Pan se courrouça contre elle, « jaloux de ce qu'elle chantait si bien, et dépité « de ne pouvoir jouir de sa beauté. Il rendit fu« rieux les pâtres et chevriers du pays, qui, comme « loups ou chiens enragés, se jetèrent sur la « pauvre fille, la déchirèrent chantant encore, « et çà et là dispersèrent ses membres pleins « d'harmonie. Terre les reçut en faveur des Nym« phes, conserva son chant, retient sa musique, « et depuis, par le vouloir des Muses, imite les « voix et les sons, représente, comme faisait « la pucelle de son vivant, hommes, dieux, bêtes, « instrumens et Pan, quand il joue de la flûte, « lequel, entendant contrefaire son jeu, saute et « court par les montagnes, non pour autre en« vie, mais cherchant où est l'écolier qui se « cache et répète son jeu, sans qu'il le voie ni « connaisse. »

Daphnis ayant fait ce conte, Chloé le baisa, non-seulement dix fois, comme il avait demandé, mais beaucoup plus. Car Écho redit, peu s'en faut, tout ce qu'il avait dit, comme pour témoigner qu'il n'avait point menti.

La chaleur allait tous les jours de plus en plus augmentant, parce que le printemps finissait et l'été commençait; et aussi avaient-ils de nouveaux



passe-temps convenables à la saison d'été. Daphnis nageait dans les rivières, Chloé se baignait dans les fontaines; il jouait de la flûte à l'envi des pins que les vents faisaient résonner; elle chantait à l'encontre des rossignols à qui mieux mieux. Ensemble ils chassaient aux cigales, prenaient des sauterelles, cueillaient les fleurs, croulaient les arbres, mangeaient les fruits; et à la fin se couchèrent tous deux sous une même peau de chèvre, nue à nu; et lors eût Chloé facilement été faite femme, si Daphnis n'eût craint de lui faire sang; de quoi il avait si belle peur, qu'appréhendant de n'être pas toujours maître de soi, souvent il empêchait Chloé de se dépouiller toute nue; tellement qu'elle-même s'en étonnait; mais elle avait honte de lui en demander la cause.

Il y eut durant cet été grande presse et pourchas amoureux autour de Chloé pour l'avoir en mariage; et venait-on de tous côtés la demander à Dryas. Aucuns lui portaient des présens, et tous lui faisaient de grandes promesses; tellement que Napé, mue d'avarice, lui conseillait de la marier, et ne tenir point plus long-temps une fille si grande en sa maison; que, si on ne se hâtait de lui donner mari, elle pourrait à l'aventure bientôt, en gardant ses bêtes par les champs, perdre son pucelage, et se marier pour des pommes ou des roses avec quelque berger; et ce, disait Napé, valait mieux, pour le bien d'elle et

d'eux aussi, la faire maîtresse de la maison de quelque bon laboureur, et prendre ce qu'on leur offrirait, qu'ils garderaient à leur propre fils. Car, non guère auparavant, leur était né un petit garçon. Et Dryas lui-même quelquefois se laissait aller à ces raisons; aussi que chacun lui faisait des offres bien au-delà de ce que méritait une simple bergère; mais considérant puis après que la fille n'était pas née pour s'allier en paysannerie, et que, s'il arrivait qu'un jour elle retrouvât sa famille, elle les ferait tous heureux, il différait toujours d'en rendre certaine réponse, et les remettait d'une saison à l'autre, dont lui venait à lui cependant tout plein de présens qu'on lui faisait.

Ce que Chloé entendant en était fort déplaisante, et toutefois fut long-temps sans vouloir dire à Daphnis la cause de son ennui. Mais, voyant qu'il l'en pressait et importunait souvent, et s'ennuyait plus de n'en rien savoir qu'il n'aurait pu faire après l'avoir su, elle lui conta tout : combien ils étaient de poursuivans qui la demandaient; combien riches! les paroles que disait Napé à celle fin de la faire accorder, et comment Dryas n'y avait point contredit, mais remettait le tout aux prochaines vendanges. Daphnis, oyant telles nouvelles, à peine qu'il ne perdît sens et entendement, et se séant à terre, se prit à pleurer, disant qu'il mourrait si Chloé cessait

de venir aux champs garder les bêtes avec lui, et que non lui seulement, mais que les brebis et moutons en mourraient de déplaisir, s'ils perdaient une telle bergère. Puis, y ayant un peu pensé, il reprit courage, et se mit en tête qu'il la pourrait avoir lui-même, s'il la demandait à son père, espérant facilement l'emporter sur tous les autres, et leur être préféré. Une chose pourtant le troublait; Lamon n'était pas riche; ce seul point lui affaiblissait fort son espérance. Toutefois il se résolut, quoi qu'il en pût arriver, de la demander à femme, et Chloé même en fut d'avis. Si n'en osa de prime-abord rien dire à Lamon, mais découvrit plus hardiment son amour à Myrtale, et lui tint propos comme il désirait épouser Chloé.

Myrtale la nuit en parla à son mari. Mais Lamon le trouva fort mauvais, et appela sa femme bête, de vouloir marier à une fille de simples bergers, tel gars, à qui elle savait bien que les marques et enseignes trouvées, quant et lui promettaient autre fortune, et qui un jour ou l'autre, étant reconnu des siens, les pourrait, eux, non seulement affranchir de servitude, mais les faire maîtres de meilleure et de plus grande terre que celle qu'ils tenaient comme serfs. Myrtale toutefois craignant que le garçon épris d'amour, s'il perdait ainsi tout espoir de ce que tant il désirait, ne fût capable de quelque funeste résolution,

lui allégua d'autres motifs et prétextes de refus : « Nous sommes, ce lui dit-elle, pauvres, mon en- « fant, et avons besoin d'une fille qui nous ap- « porte, plutôt qu'à qui il faille donner : au con- « traire, ils sont riches, eux, et si veulent avoir « un mari qui leur donne. Mais va, fais tant envers « Chloé, et elle envers son père, qu'il ne nous « demande pas grand'chose, et qu'il te la donne « en mariage. Sans doute elle t'aime aussi, et elle « aimera bien mieux coucher avec toi pauvre et « beau, qu'avec pas un de ceux-là, qui sont ri- « ches et laids comme marmots. »

Myrtale crut par ce moyen avoir doucement éconduit Daphnis. Car elle tenait pour tout assuré que jamais Dryas n'y consentirait, ayant en main de plus riches partis qui lui offraient beaucoup de bien. Daphnis quant à lui ne se pouvait plaindre de la réponse, mais se voyant si loin d'espérance, fit ce que les amans qui sont pauvres ont accoutumé de faire; il se prit à pleurer et invoqua les Nymphes, lesquelles la nuit ensuivante, ainsi qu'il dormait, s'apparurent à lui, en même forme et manière que la première fois; et lui dit la plus âgée d'elles : « A un autre dieu « touche le soin du mariage de Chloé : nous te « donnerons, nous, de quoi gagner Dryas. Le « bateau des Méthymniens, dont tes chèvres « broutèrent le lien l'année passée, fut ce jour-là « par les vents emporté bien loin de terre : mais

« d'autres souffles la nuit le jetèrent contre la « côte, où il périt et tout ce qui était dedans, si-« non qu'avec le débris l'onde poussa sur la grève « une bourse de trois cents écus, et est là cou-« verte d'algue, près d'un dauphin mort, qui a « été cause que nul passant ne s'en est encore « approché, fuyant un chacun la puanteur de « cette pourriture. Vas-y, prends la bourse, et la « donne. Ce sera assez à cette heure pour montrer « que tu n'es point pauvre : mais un temps vien-« dra que tu seras riche. »

Aussitôt dites ces paroles, elles disparurent avec la nuit, et, le jour commençant à poindre, Daphnis se leva tout joyeux, chassa ses bêtes aux champs avec les sons accoutumés, et ayant baisé Chloé, salué les Nymphes, s'en courut au bord de la mer, comme s'il eût voulu s'asperger d'eau marine. Là se promenant sur le sable, il allait partout regardant s'il trouverait point ces trois cents écus, à quoi il n'eut pas grand'peine : car la mauvaise odeur du dauphin corrompu lui donna incontinent au nez, et lui servit de guide jusqu'au lieu, où ayant écarté les algues, il trouva dessous la bourse pleine, qu'il enleva, et la mit dans sa panetière. Mais il ne partit point de là qu'il n'eût adoré et remercié les Nymphes, et même la mer; car tout berger qu'il était, il aimait la mer alors, et elle lui semblait douce et bonne plus que la terre, pource qu'elle l'aidait à

parvenir au mariage de son amie. Étant saisi de cet argent, il n'attendit pas davantage; ainsi s'estimant le plus riche, non pas seulement de tous les paysans de là entour, mais aussi de tous les vivans, s'en alla droit à Chloé, lui conta le songe qu'il avait eu, lui montra la bourse qu'il avait trouvée, et lui dit de garder leurs bêtes jusqu'à ce qu'il fût de retour; puis prit sa course vers Dryas, lequel il trouva battant le blé dans l'aire avec sa femme Napé. Si lui commença un brave propos, en lui disant ces paroles:

« Donne-moi Chloé en mariage. Je sais bien « jouer de la flûte; je sais bien besogner aux « vignes et aux arbres, labourer la terre, vanner « le blé au vent; et comment je sais gouverner « les bêtes, elle-même Chloé te le peut témoigner. « On me bailla au commencement cinquante chè- « vres; je les ai fait multiplier deux fois autant; « et si ai élevé de beaux et grands boucs jusqu'à « dix, là où premièrement n'en ayant que deux, « nous fallait la plupart du temps mener nos « chèvres ailleurs; et si suis jeune et votre voisin, « de qui nul ne se saurait plaindre. Une chèvre « m'a nourri, comme Chloé une brebis; et bien « que pour tant de choses, je dusse être préféré « aux autres qui la demandent, encore te don- « nerai-je plus qu'eux. Ils te donneront, eux, « quelques chèvres, quelques moutons, quelque « couple de bœufs galeux, du blé de quoi nourrir

« trois poules ; mais moi, voici trois cents écus.
« Seulement, je te prie, que personne n'en sache
« rien, non pas même mon père Lamon. » En disant ces mots, il lui délivra l'argent, et le baisa quant et quant.

Dryas et Napé, voyant si grosse somme de deniers, qu'ils n'en avaient jamais tant vu ensemble, lui promirent aussitôt qu'il aurait Chloé pour sa femme, et dirent qu'ils feraient bien trouver bon ce mariage à Lamon. Si demeurèrent Daphnis et Napé à chasser les bœufs sur l'aire, et faire sortir avec la herse le blé des épis, pendant que Dryas, ayant premièrement serré la bourse et l'argent, s'en alla devers Lamon et Mrytale, pour leur demander, à vrai dire au rebours de la coutume, leur jeune garçon en mariage.

Il les trouva qu'ils mesuraient l'orge après l'avoir vanné, et se plaignaient qu'à grand'peine en recueillaient-ils autant comme ils en avaient semé. Il les reconforta, disant qu'ainsi était-il partout ; puis leur demanda Daphnis à mari pour Chloé, et leur dit que combien que d'autres lui offrissent et donnassent beaucoup pour l'accorder, il ne voulait d'eux rien avoir, ains plutôt était prêt à leur donner du sien. Car ils ont, disait-il, été nourris ensemble, et gardant leurs bêtes aux champs, se sont pris l'un l'autre en telle amitié, qu'il serait maintenant malaisé de

les séparer; et si étaient bien d'âge tous deux pour coucher ensemble. Il leur alléguait ces raisons et assez d'autres, comme celui qui, pour loyer de les persuader, avait reçu trois cents écus.

Lamon ne pouvant plus s'excuser sur sa pauvreté, puisque les parens même de la fille l'en priaient, ni sur l'âge de Daphnis, car il était déjà en son adolescence bien avant, n'osa néanmoins dire encore à quoi tenait qu'il n'y consentît, qui était que tel parentage ne convenait point à Daphnis; mais après y avoir un peu de temps pensé, il lui répondit en cette sorte : « Vous « êtes gens de bien de préférer vos voisins à des « étrangers, et de n'aimer point plus la richesse « que l'honnête pauvreté. Veuillent Pan et les « Nymphes vous en récompenser! Et quant à « moi, je vous promets que j'ai autant d'envie « comme vous que ce mariage se fasse; autre- « ment serais-je bien insensé, me voyant déjà « sur l'âge et ayant plus besoin d'aide que jamais, « si je n'estimais un grand heur d'être allié de « votre maison; et si est Chloé telle que l'on la « doit souhaiter, belle et bonne fille, et où il n'y « a que redire. Mais étant serf comme je suis, je « n'ai rien dont je puisse disposer, ains faut que « mon maître le sache et qu'il y consente. Or « donc, différons, je vous prie, les noces jusques « aux vendanges, car il doit, au dire de ceux qui « nous viennent de la ville, se trouver alors ici;

« et lors ils seront mari et femme, et en attendant « s'aimeront comme frère et sœur. Mais veux-tu « que je te dise? tu prétends pour gendre, Dryas, « un qui vaut trop mieux que nous. » Cela dit, il le baisa et lui présenta à boire; car il était jà près de midi; et le convoya au retour quelque espace de chemin, lui faisant caresses infinies.

Mais Dryas, qui n'avait pas mis en oreille sourde les dernières paroles de Lamon, s'en allait songeant en lui-même qui pouvait être Daphnis: « Une chèvre fut sa nourrice, les dieux ont eu « soin de lui. Il est beau et ne tient en rien de ce « vieillard camus ni de sa femme pelée. Il a trouvé « à son besoin ces trois cents écus; à peine pour- « rait un chevrier finer autant de noisettes. N'au- « rait-il point été exposé comme Chloé? Lamon « l'aurait-il point trouvé, comme moi cette petite, « avec telles marques et enseignes comme j'en « trouvai quant à elle? O Pan, et vous, Nymphes! « veuillez qu'il soit ainsi! A l'aventure un jour « Daphnis, reconnu de ses parens, pourra bien « faire connaître ceux de Chloé aussi. »

Dryas s'en allait discourant et rêvant ainsi en lui-même jusqu'à son aire, où il trouva le gars en grande dévotion d'ouïr quelles nouvelles il apportait. Si le réconforta en l'appelant de tout loin son gendre; lui promit les noces sans faute aux prochaines vendanges, lui donna la main, foi de laboureur, que Chloé jamais ne serait à

autre que lui. Daphnis aussitôt, sans vouloir ni boire ni manger, s'en recourut vers elle, et l'ayant trouvée qui tirait ses brebis et faisait des fromages, il lui annonça la bonne nouvelle de leur futur mariage, et de là en avant ne feignait de la baiser devant tout le monde, comme sa fiancée, et l'aider en toutes ses besognes, tirait les brebis dans les seilles, faisait prendre le lait pour en faire des fromages, mettait les agneaux sous leur mère, comme aussi ses chevreaux à lui; puis quand tout cela était fait, ils se baignaient, mangeaient, buvaient; puis allaient en quête des fruits mûrs, dont y avait grande abondance, pource que c'était après l'oût, dans la richesse de l'automne; force poires de bois, force neffles et azeroles, force pommes de coing, les unes à terre tombées, les autres aux branches des arbres. A terre elles avaient meilleure senteur, aux branches elles étaient plus fraîches; les unes sentaient comme malvoisie, les autres reluisaient comme or.

Parmi ces pommiers, un ayant été déjà tout cueilli, n'avait plus ni feuille ni fruit. Les branches étaient nues, et n'était demeuré qu'une seule pomme à la cime de la plus haute branche. La pomme belle et grosse à merveille sentait aussi bon et mieux que pas une; mais qui avait cueilli les autres n'avait osé monter si haut, ou ne s'était soucié de l'abattre; ou possible une si

belle pomme était réservée pour un pasteur amoureux. Daphnis ne l'eut pas sitôt vue qu'il se mit en devoir de l'aller cueillir. Chloé l'en voulut garder; mais il n'en tint compte : pourquoi elle peureuse et dépite de n'être point écoutée, s'en fut où étaient leurs troupeaux, et Daphnis, montant au fin faîte de l'arbre, atteignit la pomme qu'il cueillit et la lui porta, et la voyant mal contente, lui dit telles paroles : « Cette pomme, « Chloé ma mie, les beaux jours d'été l'ont fait « naître, un bel arbre l'a nourrie; puis mûrie « par le soleil, fortune l'a conservée. J'eusse été « aveugle vraiment de ne la pas voir là, et sot « l'ayant vue de l'y laisser, pour qu'elle tombât à « terre, et fût foulée aux pieds des bêtes, ou « envenimée de quelque serpent qui eût frayé au « long; ou bien demeurant là-haut, regardée, « admirée, enviée, eût été gâtée par le temps. Une « pomme fut donnée à Vénus comme à la plus « belle; tu mérites aussi bien le prix. Ayant même « beauté l'une et l'autre, vous avez juges pareils. « Il était berger, lui; moi, je suis chevrier. »

Disant ces mots, il mit la pomme au giron de Chloé, et elle, comme il s'approcha, le baisa si soèvement, qu'il n'eut point de regret d'être monté si haut, pour un baiser qui valait mieux à son gré que les pommes d'or.

LIVRE QUATRIÈME.

Cependant un des gens du maître de Lamon, envoyé de la ville, lui apporta nouvelles que leur commun seigneur viendrait un peu devant les vendanges voir si la guerre aurait point fait de dommage en ses terres; à l'occasion de quoi Lamon, étant la saison avancée et passé le temps des chaleurs, accoutra diligemment logis et jardins, pour que le maître n'y vît rien qui ne fût plaisant à voir. Il cura les fontaines, afin que l'eau en fût plus nette et plus claire; il ôta le fumier de la cour, crainte que la mauvaise odeur ne lui en fâchât; il mit en ordre le verger, afin qu'il le trouvât plus beau.

Vrai est que le verger de soi était une bien belle et plaisante chose, et qui tenait fort de la magnificence des rois. Il s'étendait environ demi-quart de lieue en longueur, et était en beau site élevé, ayant de largeur cinq cents pas, si qu'il paraissait à l'œil comme un carré alongé. Toutes sortes d'arbres s'y trouvaient: pommiers, myrtes, mûriers, poiriers, comme aussi des grenadiers,

des figuiers, des oliviers, en plus d'un lieu de la vigne haute sur les pommiers et les poiriers, où raisin et fruits mûrissant ensemble, l'arbre et la vigne entre eux semblaient disputer de fécondité. C'étaient là les plants cultivés; mais il y avait aussi des arbres non portant fruit et croissant d'eux-mêmes, tels que platanes, lauriers, cyprès, pins; et sur ceux-là, au lieu de vigne, s'étendaient des lierres, dont les grappes grosses et jà noircissantes contrefaisaient le raisin. Les arbres fruitiers étaient au-dedans vers le centre du jardin, comme pour être mieux gardés, les stériles aux orées tout à l'entour comme un rempart, et tout cela clos et environné d'un petit mur sans ciment. Au demeurant tout y était bien ordonné et distribué, les arbres par le pied distans les uns des autres; mais leurs branches par en haut tellement entrelacées, que ce qui était de nature semblait exprès artifice. Puis y avait des carreaux de fleurs, desquelles nature en avait produit aucunes, et l'art de l'homme les autres; les roses, les œillets, les lis y étaient venus moyennant l'œuvre de l'homme; les violettes, le narcisse, les marguerites, de la seule nature. Bref, il y avait de l'ombre en été, des fleurs au printemps, des fruits en automne, et en tout temps toutes délices.

On découvrait de là grande étendue de plaine, et pouvait-on voir les bergers gardant leur trou-

peaux et les bêtes emmi les champs; de là se voyait en plein la mer et les barques allant et venant au long de la côte, plaisir continuel joint aux autres agrémens de ce séjour. Et droit au milieu du verger, à la croisée de deux allées qui le coupaient en long et en large, y avait un temple dédié à Bacchus avec un autel, l'autel tout revêtu de lierre, et le temple couvert de vigne. Au-dedans étaient peintes les histoires de Bacchus; Sémélé qui accouchait, Ariane qui dormait, Lycurgue lié, Penthée déchiré, les Indiens vaincus, les Tyrrhéniens changés en dauphins, partout des Satyres gaîment occupés aux pressoirs et à la vendange, partout des Bacchantes menant des danses. Pan n'y était point oublié, ains était assis sur une roche, jouant de sa flûte, en manière qu'il semblait qu'il jouât une note commune, et aux Bacchantes qui dansaient, et aux Satyres qui foulaient la vendange.

Le verger étant tel d'assiette et de nature, Lamon encore l'appropriait de plus en plus, ébranchant ce qui était sec et mort aux arbres, et relevant les vignes qui tombaient. Tous les jours il mettait sur la tête de Bacchus un chapeau de fleurs nouvelles; il conduisait l'eau de la fontaine dedans les carreaux où étaient les fleurs; car il y avait dans ce verger une source vive que Daphnis avait trouvée, et pour ce l'appelait-on la fontaine de Daphnis, de laquelle on arrosait les fleurs. Et

à lui, Lamon lui recommandait qu'il engraissât bien ses chèvres le plus qu'il pourrait, parce que le maître ne faudrait à les vouloir voir comme le reste, n'ayant de long-temps visité ses terres et son bétail.

Mais Daphnis n'avait pas peur qu'il ne fût loué de quiconque verrait son troupeau, car il l'avait accru du double, et montrait deux fois autant de chèvres comme on lui en avait baillé, n'en ayant le loup ravi pas une; et si étaient en meilleur point et plus grasses que les ouailles. Afin néanmoins que son maître en eût de tant plus affection de le marier où il voulait, il employait toute la peine, soin et diligence qu'il pouvait, à les rendre belles, les menant aux champs dès le plus matin, et ne les ramenant qu'il ne fût bien tard. Deux fois le jour il les faisait boire, et leur cherchait tous les endroits où il y avait meilleure pâture; il se souvint aussi d'avoir des battes neuves, force seilles à traire et des éclisses plus grandes; enfin, tant il y mettait d'amour et de souci! il leur oignait les cornes, il leur peignait le poil; à les voir on eût dit proprement que c'était le troupeau sacré du dieu Pan. Chloé en avait la moitié de la peine, et, oubliant ses brebis, était la plupart du temps embesognée après les chèvres; et Daphnis croyait qu'elles semblaient belles, à cause que Chloé y mettait la main.

Eux étant ainsi occupés, vint un second mes-

sager dire qu'on vendangeât au plus tôt, et qu'il avait charge de demeurer là jusqu'à ce que le vin fût fait, pour, puis après, s'en retourner en la ville quérir leur maître, qui ne viendrait sinon au temps de cueillir les derniers fruits, sur la fin de l'automne. Ce messager s'appelait Eudrome, qui vaut autant dire comme coureur, et était son métier de courir partout où on l'envoyait. Chacun s'efforça de lui faire la meilleure chère qu'on pouvait. Et cependant ils se mirent tous à vendanger, si qu'en peu de jours on eut dépouillé la vigne, pressé le raisin, mis le vin dans les jarres, laissant une quantité des plus belles grappes aux branches pour ceux qui viendraient de la ville, afin qu'ils eussent une image du plaisir de la vendange, et pensassent y avoir été.

Quand Eudrome fut près de s'en aller, Daphnis lui fit don de plusieurs choses, mêmement de ce que peut donner un chevrier, comme de beaux fromages, d'un petit chevreau, d'une peau de chèvre blanche, ayant le poil fort long, pour se couvrir l'hiver quand il allait en course; dont il fut bien aise, baisa Daphnis en lui promettant dire de lui tous les biens du monde à leur maître. Ainsi s'en retourna le coureur à la ville bien affectionné en leur endroit, et Daphnis demeura aux champs en grand souci avec Chloé. Elle avait bien autant de peur pour lui que lui-même, songeant que c'était un jeune garçon qui

n'avait jamais rien vu, sinon ses chèvres, la montagne, les paysans et Chloé, et bientôt allait voir son maître, dont à peine il avait ouï le nom avant cette heure-là. Elle s'inquiétait aussi comment il parlerait à ce maître, et était en grand émoi touchant leur mariage, ayant peur qu'il ne s'en allât comme un songe en fumée; tellement que pour ces pensers leurs ordinaires baisers étaient mêlés de crainte, et leurs embrassemens soucieux, où ils demeuraient long-temps serrés dans les bras l'un de l'autre; et semblait que déjà ce maître fût venu, et que de quelque part il les eût pu voir. Comme ils étaient en cette peine, encore leur survint-il un trouble nouveau.

Il y avait là auprès un bouvier nommé Lampis, de naturel malin et hardi, qui pourchassait aussi avoir Chloé en mariage, et à Lamon avait fait pour cela plusieurs présens; lequel ayant senti le vent que Daphnis la devait épouser, pourvu que le maître en fût content, chercha les moyens de faire que ce maître fût courroucé à eux, et, sachant surtout qu'il prenait grand plaisir à son jardin, délibéra de le gâter et diffamer tant qu'il pourrait. Or, s'il se fût mis à couper les arbres, on l'eût pu entendre et surprendre; il pensa donc de plutôt faire le gât dans les fleurs. Si attendit la nuit, et, passant par-dessus la petite muraille, s'en va les arracher, rompre, froisser, fouler toutes comme un sanglier, puis sans bruit se retire; ame ne l'aperçut.

Lamon, le jour venu, entrant au jardin, comme de coutume, pour donner aux fleurs l'eau de la fontaine, quand il vit toute la place si outrageusement vilenée qu'un ennemi en guerre ouverte, venu pour tout saccager, n'y eût su pis faire, lors il déchira sa jaquette, s'écriant : « O « dieux! » si fort que Myrtalé, laissant ce qu'elle avait en main, s'en courut vers lui, et Daphnis, qui déjà chassait ses bêtes aux champs, s'en recourut aussi au logis, et, voyant ce grand désarroi, se prirent tous à crier, et en criant à larmoyer; mais vaines étaient toutes leurs plaintes.

Si n'était pas merveille que eux qui redoutaient l'ire de leur seigneur en pleurassent; car un étranger même, à qui le fait n'eût point touché, en eût bien pleuré de voir un si beau lieu ainsi dévasté, la terre tout en désordre jonchée du débris des fleurs, dont à peine quelqu'une, échappée à la malice de l'envieux, gardait ses vives couleurs, et ainsi gisante était encore belle. Les abeilles volaient alentour en murmurant continuellement, comme si elles eussent lamenté ce dégât, et Lamon tout éploré disait telles paroles : « Ah! mes « beaux rosiers, comme ils sont rompus! Ah! mes « violiers, comme ils sont foulés! Mes hyacinthes « et mes narcisses sont arrachés! C'a bien été « quelque méchant et mauvais homme qui me « les a ainsi perdus. Le printemps reviendra, et « ceci ne fleurira point; l'été retournera, et ce

« lieu demeurera sans parure ; l'automne, il n'y « aura point ici de quoi faire un bouquet seulement. Et toi, sire Bacchus, n'as-tu point eu de « pitié de ces pauvres fleurs, que l'on a ainsi, toi « présent et devant tes yeux, diffamées, desquelles je t'ai fait tant de couronnes ! Comment « maintenant montrerai-je à mon maître son jardin ? que me dira-t-il, quand il le verra si piteusement accoutré ? ne fera-t-il pas pendre ce malheureux vieillard, comme Marsyas, à l'un de ces « pins ? Si fera, et à l'aventure Daphnis aussi « quant et quant, pensant que c'aura été sa faute, « pour avoir mal gardé ses chèvres. »

Ces regrets et pleurs de Lamon leur redoublèrent le deuil à tous, pource qu'ils déploraient non plus le gât des fleurs, mais le danger de leurs personnes. Chloé lamentait son pauvre Daphnis, s'il fallait qu'il fût pendu, et priait aux dieux que ce maître tant attendu ne vînt plus ; et lui étaient les jours bien longs et pénibles à passer, pensant voir déjà comme l'on fouetterait le pauvre Daphnis.

Sur le soir Eudrome leur vint annoncer que dans trois jours seulement arriverait leur vieux maître, mais que le jeune, qui était son fils, viendrait dès le lendemain. Si se mirent à consulter entre eux ce qu'ils avaient à faire touchant cet inconvénient, et appelèrent à ce conseil Eudrome, qui, voulant du bien à Daphnis, fut d'avis qu'ils

déclarassent la chose à leur jeune maître comme elle était avenue; et si leur promit qu'il les aiderait, ce qu'il pouvait très bien faire, étant en la grace de son maître à cause qu'il était son frère de lait; et le lendemain firent ce qu'il leur avait dit. Car Astyle vint le lendemain, à cheval, et quant et lui un sien plaisant qu'il menait pour passer le temps, à cheval aussi, lui jeune homme à qui la barbe commençait à poindre, l'autre rasé jà de long-temps. Arrivé ce jeune maître, Lamon se jeta devant ses pieds, avec Myrtale et Daphnis, le suppliant avoir pitié d'un pauvre vieillard, et le sauver du courroux de son père, attendu qu'il ne pouvait mais de l'inconvénient, et lui conte ce que c'était. Astyle en eut pitié, entra dans le jardin, et ayant vu le gât, leur promit de les excuser, et en prendre sur lui la faute, disant que c'auraient été ses chevaux qui s'étant détachés, auraient ainsi rompu, foulé, froissé, arraché tout ce qui était de plus beau.

Pour cette bénigne réponse, Lamon et Myrtale firent prière aux dieux de lui accorder l'accomplissement de ses désirs. Mais Daphnis lui apporta davantage de beaux présens, comme des chévreaux, des fromages, des oiseaux avec leurs petits, des grappes tenant au sarment et des pommes encore aux branches; et aussi lui donna Daphnis de ce fameux vin odorant que produit Lesbos, vin le meilleur de tous à boire. Astyle loua ses

présens, et lui en sut fort bon gré, et en attendant son père, se divertissait à chasser au lièvre, comme un jeune homme de bonne maison, qui ne cherchait que nouveaux passe-temps, et était là venu pour prendre l'air des champs.

Mais Gnathon était un gourmand, qui ne savait autre chose faire que manger et boire jusqu'à s'enivrer, et après boire assouvir ses déhonnêtes envies; en un mot, tout gueule et tout ventre, et tout..., ce qui est au-dessous du ventre; lequel ayant vu Daphnis quand il apporta ses présens, ne faillit à le remarquer; car outre ce qu'il aimait naturellement les garçons, il rencontrait en celui-ci une beauté telle que la ville n'en eût su montrer de pareille. Si se proposa de l'accointer, pensant aisément venir à bout d'un jeune berger comme lui. Ayant tel dessein dans l'esprit, il ne voulut point aller à la chasse avec Astyle, ains descendit vers la marine, là où Daphnis gardait ses bêtes, feignant que ce fût pour voir les chèvres; mais au vrai c'était pour voir le chevrier. Et afin de le gagner d'abord, il se mit à louer ses chèvres, le pria de lui jouer sur sa flûte quelque chanson de chevrier, et lui promit qu'avant peu il le ferait affranchir, ayant, disait-il, tout pouvoir et crédit sur l'esprit de son maître.

Et comme il crut s'être rendu ce jeune garçon obéissant, il épia le soir sur la nuit qu'il ramenait son troupeau au tect, et accourant à lui, le baisa

premièrement, puis lui dit qu'il se prêtat à lui en même façon que les chèvres aux boucs. Daphnis fut long-temps qu'il n'entendait point ce qu'il voulait dire, et à la fin lui répondit : que c'était bien chose naturelle que le bouc montât sur la chèvre, mais qu'il n'avait oncques vu qu'un bouc saillît un autre bouc, ni que les béliers montassent l'un sur l'autre, ni les coqs aussi, au lieu de couvrir les brebis et les poules. . . . .

Non pour cela Gnathon lui met la main au corps comme le voulant forcer. Mais Daphnis le repoussa rudement, avec ce qu'il était si yvre qu'à peine se tenait-il en pieds, le jeta à la renverse, et partant comme un jeune levron, le laisse étendu ayant affaire de quelqu'un pour le relever. Daphnis de là en avant ne s'approcha plus de lui, mais menait ses chèvres paître tantôt en un lieu, tantôt en un autre, le fuyant autant qu'il cherchait Chloé. Gnathon même ne le poursuivait plus depuis qu'il l'eut reconnu non-seulement beau, mais fort et roide jeune garçon; si cherchait occasion propre pour en parler à Astyle, et se promettait que le jeune homme lui en ferait don, ayant accoutumé de ne lui refuser rien. Toutefois pour l'heure il ne put, car Dionysophane et sa femme Cléariste arrivèrent, et y avait dans la maison grand tumulte de chevaux, de valets, d'hommes et de femmes; mais en attendant qu'il le trouvât seul, il lui préparait une belle harangue de son amour.

Or avait Dionysophane les cheveux déjà demi-blancs, grand et bel homme d'ailleurs, et qui de la disposition de sa personne eût encore tenu bon aux jeunes gens; riche autant que qui que ce fût des citoyens de sa ville et de meilleur cœur que pas un. Il sacrifia le premier jour de son arrivée aux divinités champêtres, à Cérès, à Bacchus, à Pan, aux Nymphes, et fit un festin à toute sa famille. Les jours suivans il visita les champs que tenait Lamon, et voyant partout terres bien labourées, vignes bien façonnées, le verger beau au demeurant, car Astyle avait pris sur lui le gât des fleurs et du jardin, il fut fort joyeux de trouver tout en si bon ordre, et louant Lamon de sa diligence, il lui promit la liberté.

Cela vu, il alla voir aussi les chèvres et le chevrier qui les gardait. Chloé ayant peur et honte tout ensemble de si grande compagnie, s'enfuit cacher dedans le bois. Daphnis demeura, et se présenta les épaules couvertes d'une peau de chèvre à long poil; une panetière toute neuve en écharpe à son côté, tenant en l'une de ses mains de beaux fromages tout frais faits, et en l'autre deux chevreaux de lait. Si jamais, comme l'on dit, Apollon garda les bœufs de Laomédon, il était tel que parut alors Daphnis, lequel quant à lui ne dit mot, mais le visage plein de rougeur et les yeux baissés, s'inclinant devant le maître, lui offrit ses dons, et donc Lamon prenant la

parole, dit : « C'est celui, mon maître, qui garde « tes chèvres. Tu m'en baillas cinquante avec « deux boucs, et il t'en a fait cent, et dix boucs. « Vois-tu comme elles sont grasses et bien vêtues, « et qu'elles ont les cornes entières et belles ! Il « les a instruites, et sont toutes apprises à en- « tendre la musique, et font tout ce qu'on veut « en oyant seulement le son de la flûte. »

Cléariste, qui était là présente, eut envie d'en voir l'expérience. Si commanda à Daphnis qu'il jouât de la flûte ainsi qu'il avait accoutumé quand il voulait faire faire quelque chose à ses chèvres; et lui promit, s'il flûtait bien, de lui donner un sayon neuf, une chemisette et des souliers. Adonc Daphnis debout sous le chêne, toute la compagnie en rond autour de lui, tira sa flûte de sa panetière, et premièrement souffla un bien peu dedans; soudain ses chèvres s'arrêtant, levèrent toutes la tête : puis sonna pour les faire paître, et toutes aussitôt, mettant le nez en terre, se prirent à brouter : puis il leur sonna un chant mol et doux, et incontinent se couchèrent à terre; un autre clair et aigu, et elles s'enfuirent dans le bois comme à l'approche du loup; tôt après un son de rappel, et adonc sortant toutes du bois, se vinrent rendre à ses pieds. Varlets ne sauraient être plus obéissans au commandement de leur maître, qu'elles étaient au son de la flûte; de quoi tous les assistans demeurèrent émer-

veillés, spécialement Cléariste, laquelle jura qu'elle donnerait ce qu'elle avait promis au gentil chevrier, qui était si beau et savait si bien jouer de la flûte. Après cela ils s'en allèrent, et rentrés au logis, soupèrent et envoyèrent à Daphnis de ce qui leur fut servi, qu'il mangea avec Chloé, joyeux de goûter des mets apprêtés à la façon de la ville, au reste ayant bonne espérance de parvenir du gré de ses maîtres au mariage de son amie.

Mais Gnathon, que la beauté de Daphnis, tel qui l'avait vu avec son troupeau, enflammait de plus en plus, croyant ne pouvoir sans lui avoir aise ni repos, profita d'un moment qu'Astyle se promenait seul au jardin, le mena dans le temple de Bacchus, et là se mit à lui baiser les mains et les pieds; et Astyle lui demandant pourquoi il faisait tout cela, et que c'était qu'il voulait dire : « C'en est fait, mon maître, dit-il, du pauvre « Gnathon. Lui qui n'a été jusqu'ici amoureux « que de bonne chère, qui ne voyait rien si « aimable qu'une pleine jarre de vin vieux, à qui « semblaient tes cuisiniers la fleur des beautés « de Mitylène, il ne trouve plus rien de beau ni « d'aimable que Daphnis seul au monde. Oui, je « voudrais être une de ses chèvres, et laisserais « là tout ce qu'on sert de meilleur à ta table, « viande, poisson, fruit, confitures, pour paître « l'herbe au son de sa flûte, et sous sa houlette

« brouter la feuillée. Mais toi, mon maître, tu le « peux, sauve la vie à ton Gnathon, et te souvenant qu'Amour n'a point de loi, prends pitié « de son amour : autrement, je te jure mes grands « dieux qu'après m'être bien empli le ventre, je « prends mon couteau, je m'en vas devant la « porte de Daphnis, et là je me tuerai tout de « bon, et tu n'auras plus à qui tu puisses dire : « Mon petit Gnathon, Gnathon mon ami. »

Le jeune homme de bonne nature ne put souffrir de voir ainsi Gnathon pleurer et derechef lui baiser les mains et les pieds, mêmement qu'il avait éprouvé que c'est de la détresse d'amour. Si lui promit qu'il demanderait Daphnis à son père, et l'emmènerait comme pour être son serviteur à la ville, où lui Gnathon en pourrait faire tout ce qu'il voudrait; puis, pour un peu le conforter, lui demanda en riant s'il n'aurait point de honte de baiser un petit pâtre tel que ce fils de Lamon, et le grand plaisir que ce lui serait d'avoir à ses côtés couché un gardeur de chèvres; et en disant cela il faisait un fi, comme s'il eût senti la mauvaise odeur du bouc. Mais Gnathon, qui avait appris aux tables des voluptueux tant qu'il se peut dire et conter de propos d'amour, pensant voir bien de quoi justifier sa passion, lui répondit d'assez bon sens : « Celui qui aime, ô mon cher maître, ne se soucie « point de tout cela; ains n'y a chose au monde,

« pourvu que beauté s'y trouve, dont on ne
« puisse être épris. Tel a aimé une plante, tel un
« fleuve, tel autre jusqu'à une bête féroce, et si
« pourtant, quelle plus triste condition d'amour
« que d'avoir peur de ce qu'on aime? Quant à
« moi, ce que j'aime est serf par le sort, mais
« noble par la beauté. Vois-tu comment sa che-
« velure semble la fleur d'hyacinthe, comment
« au-dessous des sourcils ses yeux étincellent ne
« plus ne moins qu'une pierre brillante mise en
« œuvre, comment ses joues sont colorées d'un
« vif incarnat! et cette bouche vermeille ornée
« de dents blanches comme ivoire, quel est celui
« si insensible et si ennemi d'Amour, qui n'en
« désirât un baiser? J'ai mis mon amour en un
« pâtre; mais en cela j'imite les dieux. Anchise
« gardait les bœufs, Vénus le vint trouver aux
« champs; Branchus paissait les chèvres, et Apol-
« lon l'aima; Ganymède était berger, et Jupiter
« le ravit pour en avoir son plaisir. Ne méprisons
« point un enfant auquel nous voyons les bêtes
« mêmes si obéissantes; mais bien plutôt remer-
« cions les aigles de Jupiter qui souffrent telle
« beauté demeurer encore sur la terre. »

Astyle à ces mots se prit à rire, disant qu'A-
mour, à ce qu'il voyait, faisait de grands orateurs,
et depuis cherchait occasion d'en pouvoir parler
à son père. Mais Eudrome avait écouté en ca-
chette tout leur devis, et étant marri qu'une telle

beauté fût abandonnée à cet ivrogne, outre ce que d'inclination il voulait grand bien à Daphnis, alla aussitôt tout conter et à lui-même et à Lamon. Daphnis en fut tout éperdu de prime-abord, délibérant s'enfuir plutôt avec Chloé, ou bien ensemble mourir. Mais Lamon appelant Myrtale hors de la cour : « Nous sommes perdus, ma « femme, lui dit-il; voici tantôt découvert ce que « nous tenions caché. Deviennent ce qu'elles « pourront et les chèvres et le reste; mais, par « les Nymphes et Pan, dussé-je, comme on dit, « rester bœuf à l'étable et ne faire plus rien, je « ne me tairai point de la fortune de Daphnis, « ains déclarerai comment je l'ai trouvé aban- « donné, dirai comment je l'ai vu nourri, et « montrerai ce que j'ai trouvé quant et lui, afin « que ce coquin voie où s'adresse son amour. « Prépare-moi seulement les enseignes de recon- « naissance. » Celà dit, ils rentrèrent tous deux.

Cependant Astyle, trouvant son père à propos, lui demanda permission d'emmener Daphnis à Mitylène, disant que c'était un trop gentil garçon pour le laisser aux champs, et que Gnathon l'aurait bientôt instruit au service de la ville. Le père y consentit volontiers, et, faisant appeler Lamon et Myrtale, leur dit pour bonne nouvelle que Daphnis, au lieu de garder les bêtes, servirait de là en avant son fils Astyle en la ville, et promit qu'il leur donnerait deux autres bergers au lieu

de lui. Adonc, étant jà les autres esclaves accourus, bien joyeux d'avoir un tel compagnon, Lamon demanda congé de parler; ce qui lui étant accordé, il parla en cette sorte: « Je te prie, mon « maître, écoute un propos véritable de ce pauvre « vieillard; je jure les Nymphes et le dieu Pan « que je ne te mentirai d'un mot. Je ne suis pas « le père de Daphnis; ni n'a été ma femme Myr- « tale si heureuse que de porter un tel enfant. Il « fut exposé tout petit par des parens qui en « avaient possible assez d'autres plus grands. Je le « trouvai abandonné de père et de mère, allaité « par une de mes chèvres, laquelle j'ai enterrée « dans le jardin, après qu'elle fut morte de sa « mort naturelle, l'ayant aimée pource qu'elle « avait fait œuvre de mère envers cet enfant. Je « trouvai quant et quant des joyaux qu'on avait « laissés avec lui, pour une fois le reconnaître. « Je le confesse et les garde; car ce sont mar- « ques, auxquelles on peut voir qu'il est issu « de bien plus haut état que le nôtre. Or, ne « suis-je point marri qu'il serve ton fils Astyle, et « soit à beau et bon maître un beau et bon ser- « viteur: mais je ne puis du tout souffrir qu'on « le livre à Gnathon, pour en faire comme d'une « femme. »

Lamon, ayant dit ces paroles, se tut, et répandit force larmes. Gnathon fit du courroucé en le menaçant de le battre; mais Dionysophane, frappé

de ce qu'avait dit Lamon, regarda Gnathon de travers, et lui commanda qu'il se tût, puis interrogea derechef le vieillard, lui enjoignant de dire vérité, sans controuver des menteries pour cuider retenir son fils. Lamon, persistant dans son dire, attesta les dieux et s'offrit à tout souffrir s'il mentait. Dionysophane adonc examinant ses paroles avec Cléariste, assise auprès de lui : « A « quelle fin aurait Lamon controuvé ce récit, vu « que pour un chevrier on lui en veut donner « deux? Comment serait-ce qu'un rude paysan « eût inventé tout cela? Puis, n'était-il pas visible « qu'un si bel enfant n'avait pu naître de telles « gens? » Si pensèrent d'un commun accord que sans y songer davantage, ni tant deviner, il fallait voir les enseignes de reconnaissance, pour s'assurer si elles appartenaient, ainsi qu'il disait, à plus haut état que le sien. Myrtale les alla incontinent quérir dedans un vieux sac où ils les gardaient. Le premier qui les vit fut Dionysophane; et, dès qu'il aperçut le petit mantelet d'écarlate, avec une boucle d'or et le couteau à manche d'ivoire, il s'écria à haute voix : O Jupiter! et appela sa femme pour les voir aussi; laquelle sitôt qu'elle les vit, s'écria semblablement : « O fatales déesses, « ne sont-ce point là les joyaux que nous mîmes « avec notre enfant, quand nous l'envoyâmes « exposer par notre servante Sophroné? Il n'y a « point de doute, ce sont ceux-là mêmes. Mon

« mari, l'enfant est nôtre. Daphnis est ton fils,
« et garde les chèvres de son propre père. »

Comme elle parlait encore, et que Dionysophane, jetant abondance de larmes, de grande joie qu'il avait, baisait ces enseignes de reconnaissance, Astyle, ayant entendu que Daphnis était son frère, posa vitement sa robe, et s'en courut par le jardin, pour être le premier à le baiser. Daphnis, le voyant accourir vers lui avec tant de gens, et qu'il criait, Daphnis, Daphnis, pensant que ce fût pour le prendre, jette sa flûte et sa panetière, et se met à fuir vers la mer pour se précipiter du haut du rocher; et possible Daphnis, par étrange accident, allait être aussitôt perdu que retrouvé, si Astyle, se doutant pourquoi il fuyait, ne lui eût crié de tout loin : « Arrête, Daphnis, n'aie point de peur: je suis « ton frère; tes maîtres sont tes parens; Lamon « nous a tout conté, nous a tout montré; regarde « seulement, vois comme nous rions. Mais baise- « moi le premier. Par les Nymphes, je ne te ments « point. »

A peine s'arrêta Daphnis, quand il eut ouï ce serment, et attendit Astyle qui, les bras ouverts, accourait, et, l'ayant joint, l'embrassa. Puis toute la maison, serviteurs, servantes, père, mère, venus à leur tour, l'embrassaient, le baisaient. Lui de sa part leur faisait fête, mais sur tous autres à son père et à sa mère, et semblait qu'il les connût

jà long-temps auparavant, tant les serrait contre son sein, et à peine se pouvait arracher de leurs bras. Nature se reconnaît d'abord. Il en oublia un moment Chloé. Si le conduisirent au logis, et lui donnèrent une belle et riche robe neuve; puis, étant vêtu, fut assis auprès de son père, qui leur commença tel propos :

« Mes enfans, je fus marié bien jeune, et, après « quelque temps, devins père bien heureux, « comme il me semblait pour lors; car le premier « enfant que ma femme fit, fut un fils, le second « une fille, et le troisième fut Astyle. Je pensai « que trois me seraient suffisante lignée, et, ve« nant celui-ci après tous, le fis exposer en mail« lot, avec ces bagues et bijoux, que je croyais « pour lui ornemens funéraires, plutôt que mar« ques destinées à le faire connaître un jour. Mais « fortune en avait autrement disposé. Car mon « fils aîné et ma fille moururent de même mal en « même jour; et toi, Daphnis, par la providence « des dieux, tu nous a été conservé, afin que « nous ayons plus de support en notre vieillesse. « Pourtant ne me hais point, mon fils, de t'avoir « fait exposer; ainsi le voulaient les dieux. Et toi, « qu'il ne te fâche, Astyle, de partager ton héri« tage; car il n'est richesse qui vaille un bon frère. « Aimez-vous, mes enfans, l'un l'autre, et, quant « aux biens, vous en aurez de quoi n'envier rien « aux rois. Je vous laisserai grandes terres, nombre

« de gens habiles à tout, or, argent, et de toutes « choses qu'ont les hommes riches et heureux. « Mais je veux que mon fils Daphnis en son par- « tage ait ce lieu-ci, et lui donne Lamon et Myr- « tale, et les chèvres qu'il a gardées. »

Il parlait encore, et Daphnis, sautant en pieds soudainement : « Tu m'en fais souvenir, mon père : « je m'en vais mener boire mes chèvres, dit-il. « Elles ont soif à cette heure, et attendent pour « aller boire le son de ma flûte, et je suis assis à « ne rien faire. » Chacun se prit à rire de voir Daphnis qui, devenu maître, voulait être encore chevrier. On envoya quelque autre avoir soin de ses chèvres, et puis ils sacrifièrent à Jupiter sauveur, et firent un grand festin. Gnathon seul n'osa s'y trouver, mais demeurait jour et nuit dans le temple de Bacchus, comme un suppliant, pour la peur qu'il avait de Daphnis.

Le bruit incontinent s'étant épandu partout que Dionysophane avait retrouvé un sien fils, et que Daphnis, qui menait les chèvres aux champs, était devenu le maître et des chèvres et des champs, les voisins paysans accoururent de toutes parts pour se conjouir avec lui, et faire des présens à son père, et Dryas tout des premiers, le nourricier de Chloé. Dionysophane les retint tous pour la fête, ayant fait d'avance préparer force pain, force vin, du gibier de toute sorte, des gâteaux au miel à foison, veaux et petits cochons de

lait, et victimes à immoler aux dieux protecteurs du pays.

Et lors Daphnis amassa tous ses meubles de chevrier, dont il fit présent aux dieux, consacrant sa panetière et sa peau de chèvre à Bacchus, à Pan sa flûte, sa houlette aux Nymphes avec ses sébiles à traire, qu'il avait lui-même faites. Mais, tant est plus douce que richesse une première accoutumance! il ne pouvait sans pleurer laisser aucune de ces choses. Il ne suspendit ses sébiles qu'après y avoir trait ses chèvres, ni ne donna sa flûte à Pan, qu'il n'en eût joué encore une fois, ni sa peau de chèvre à Bacchus qu'après se l'être vêtue, et, chaque chose qu'il donnait, il la baisait premièrement. Il dit adieu à ses chèvres; il appela ses bouquins l'un après l'autre par leur nom; il but aussi à la fontaine où tant de fois il avait bu avec sa Chloé; mais il n'osait encore parler de leurs amours.

Or, cependant qu'il entendait aux offrandes et sacrifices, voici qu'il avint de Chloé. Seulette aux champs, elle était assise à garder ses moutons, disant comme pauvre délaissée : « Daphnis m'oublie; « maintenant il songe à quelque riche mariage. « Pourquoi lui ai-je fait jurer, au lieu des Nymphes, « ses chèvres? Il les a oubliées aussi, et même en « sacrifiant aux Nymphes et à Pan, n'a point dé- « siré voir Chloé. Il aura trouvé chez sa mère les « servantes même plus belles. Adieu donc, Daph-

« nis. Sois heureux; mais moi je ne saurais plus « vivre. »

Elle étant en cette rêverie, le bouvier Lampis, aidé de quelques autres paysans, la vint enlever, croyant que Daphnis ne devait plus l'épouser, et que Dryas, quand une fois elle serait entre ses mains, consentirait qu'elle lui demeurât. La pauvrette, comme on l'emportait, criait tant qu'elle pouvait, et quelqu'un, qui vit cette violence, s'encourut avertir Napé, et elle Dryas, et Dryas Daphnis, lequel, à peine qu'il ne sortît du sens, n'osant recourir à son père, et ne pouvant néanmoins laisser Chloé sans secours, si s'en alla dans le jardin, et là faisait ses plaintes tout seul : « O « malheureux que je suis d'avoir retrouvé mes « parens! Combien m'eût été meilleur de garder « toujours les bêtes aux champs! Combien plus « étais-je content quand j'étais serf avec Chloé! « Alors je la voyais, alors je la baisais : et mainte- « nant Lampis l'a ravie, et s'en va avec; et, quand « la nuit sera venue, il couchera avec elle, pen- « dant que je suis ici à boire et faire bonne chère. « J'ai donc en vain juré mes chèvres, le dieu Pan « et les Nymphes. »

Or Gnathon, qui était caché dedans la chapelle du verger, entendit clairement ces complaintes de Daphnis, et, pensant que c'était une bonne occasion pour faire sa paix avec lui, prit quelques jeunes valets d'Astyle, et s'en alla après

Dryas, lui disant qu'il les conduisît en la maison de Lampis, ce qu'il fit; et diligentèrent si bien, qu'ils surprirent Lampis ainsi comme il ne faisait que d'entrer en son logis avec Chloé, laquelle il lui ôta d'entre les mains à force, et dola très bien les épaules de tous les rustauts qui lui avaient aidé à faire ce rapt, à grands coups de bâton; puis voulut prendre et lier Lampis, pour l'amener prisonnier, mais il se sauva de vitesse.

Gnathon, ayant fait un tel exploit, s'en retourna qu'il était jà nuit toute noire, et trouva Dionysophane jà couché en son lit, dormant. Mais le pauvre Daphnis veillait, et était encore dedans le verger, où il se déconfortait et pleurait : si lui amena Chloé, et, la lui livrant entre ses mains, lui conta comme il avait fait, le priant de ne se vouloir souvenir en rien du passé, mais l'avoir pour sien serviteur, ni le débouter de sa table, sans laquelle il lui serait force de mourir de male faim. Daphnis, voyant Chloé, la tenant de Gnathon, fut facile à faire appointement avec lui, et envers elle s'excusa de ce qu'il pouvait sembler l'avoir oubliée; et, de commun consentement, furent d'avis de ne point encore déclarer leur mariage; que Daphnis continuerait de voir Chloé en secret, et ne découvrirait son amour qu'à sa mère. Mais Dryas ne le permit point, ains le voulut dire lui-même au père de Daphnis, se

faisant fort de lui faire bien accorder. Si prit le lendemain, aussitôt qu'il fut jour, les enseignes de reconnaissance qu'il avait trouvées avec Chloé, et s'en alla devers Dionysophane, qu'il trouva dans le verger, assis avec Cléariste et leurs deux enfans, Astyle et Daphnis; si leur commença à dire : « Même nécessité me contraint de vous dé-« clarer un secret tout pareil à celui de Lamon, « c'est que je n'ai engendré ni nourri le premier « cette jeune fille Chloé : autre que moi l'a en-« gendrée; une brebis l'a allaitée dedans la ca-« verne des Nymphes, où enfant elle fut exposée. « Je la vis : ébahi, je la pris, l'emportai, et depuis « l'ai nourrie et élevée. Sa beauté même le témoi-« gne, car elle ne tient en rien de nous; aussi « font les marques et enseignes que je trouvai « avec elle, plus riches que ne porte l'état d'un « pauvre pâtre. Voyez-les, et puis cherchez ses « vrais parens, si à l'aventure elle serait point « sortable pour femme à Daphnis. »

Dryas ne jeta point sans dessein cette parole, ni Dionysophane ne la reçut en vain; mais, prenant garde au visage de Daphnis, et le voyant changer de couleur et se détourner pour pleurer, connut bien incontinent qu'il y avait des amourettes entre eux deux; et, étant soigneux de son fils plus que de la fille d'autrui, examina le plus diligemment qu'il put la parole de Dryas : et, quand encore il eut vu les marques de recon-

naissance qui avaient été exposées avec elle, c'est à savoir des patins dorés, des chausses brodées, et une coiffe d'or, adonc appela-t-il Chloé, et lui dit qu'elle fît bonne chère, pource que jà elle avait trouvé un mari, et bientôt après trouverait son vrai père et sa mère.

Cléariste dès-lors la prit avec elle, la vêtit et accoutra comme femme de son fils. Mais Dionysophane appela Daphnis à part, et lui demanda si elle était encore pucelle. Daphnis lui jura qu'elle ne lui avait rien été de plus près que du baiser, et du serment par lequel ils avaient promis mariage l'un à l'autre. Dionysophane se prit à rire de ce serment, et les fit tous deux dîner avec lui.

Là eût-on pu voir ce que c'est qu'ornement à naturelle beauté; car Chloé vêtue et coiffée, bien que de sa simple chevelure, et ayant lavé son visage, sembla à chacun si belle par-dessus le passé, que Daphnis même à peine la reconnaissait; et quiconque l'eût vue en tel état, n'eût point fait doute d'affirmer par serment qu'elle n'était point fille de Dryas, lequel toutefois était à table comme les autres avec sa femme Napé, et Lamon et Myrtale aussi, tous quatre sur un même lit.

Quelques jours après on fit derechef des sacrifices aux dieux pour l'amour de Chloé, comme l'on avait fait pour Daphnis, et fit-on semblable-

ment le festin de sa reconnaissance; et elle de son côté distribua ses meubles de bergerie aux dieux, sa panetière, sa flûte, et les tirouers où elle tirait les brebis, et épandit dedans la fontaine qui était en la caverne des Nymphes, du vin à cause qu'elle avait été trouvée et nourrie auprès d'icelle fontaine; et sema de chapelets et bouquets de fleurs la sépulture de la brebis que Dryas lui enseigna, et joua encore de sa flûte pour réjouir ses brebis, faisant prière aux Nymphes que ceux qui seraient trouvés ses naturels parens fussent dignes d'être alliés de Daphnis.

Après qu'ils eurent fait assez de fêtes et de bonne chère aux champs, ils délibérèrent de s'en retourner à la ville, afin de chercher les parens de Chloé, pour ne différer plus les noces : par quoi, dès le matin, firent trousser tout leur bagage, et donnèrent à Dryas encore autres trois cents écus, et à Lamon la moitié des fruits de toutes les terres et vignes qu'il tenait, les chèvres avec leurs chevriers, quatre paires de bœufs, des robes fourrées pour l'hiver, et, par-dessus tout cela, la liberté à lui et sa femme Myrtale; puis cheminèrent vers Mitylène, avec grand train de chevaux et de chariots.

Or, ce jour-là, parce qu'ils arrivèrent le soir bien tard, les autres citoyens de la ville n'en surent rien : mais, le lendemain au plus-matin, le

bruit en étant couru partout, il s'assembla au logis de Dionysophane grande multitude d'hommes et de femmes; les hommes pour s'éjouir avec le père de ce qu'il avait retrouvé son fils, mêmement après qu'ils eurent vu comme il était beau et gentil; et les femmes pour s'éjouir aussi avec Cléariste de ce que non-seulement elle avait recouvré son fils, mais aussi trouvé une fille digne d'être sa femme; car Chloé les étonna toutes, quand elles virent en elle une si parfaite beauté, qu'il n'était possible d'en avoir une plus belle. Brief, toute la ville ne parlait d'autre chose que de ce jeune fils et de cette jeune fille, et disait chacun que l'on n'eût su choisir une plus belle couple: si priaient tous aux dieux que la parenté de la fille fût trouvée correspondante à sa beauté. Il y eut plusieurs femmes de riches maisons qui souhaitèrent en elles-mêmes, et dirent: Plût aux dieux que l'on pensât assurément qu'elle fût ma fille!

Mais Dionysophane, après avoir quelque temps pensé à cette affaire, s'endormit sur le matin profondément; et en dormant lui vint un songe: il lui fut avis que les Nymphes priaient Amour de parfaire et accomplir à la fin le mariage qu'il leur avait promis; et qu'Amour, détendant son petit arc, et le jetant en arrière auprès de son carquois, commanda à Dionysophane qu'il envoyât le lendemain semondre tous les premiers

« que tu as fait exposer, Mégaclès ; une brebis, « par la providence des dieux, te l'a nourrie, « comme une chèvre m'a nourri Daphnis. Prends-« la avec ces enseignes, et, la prenant, rebaille-là « en mariage à Daphnis. Nous les avons tous deux « exposés, et tous deux les avons retrouvés : ils « ont été tous deux nourris ensemble, et tout de « même ont été préservés par les Nymphes, par « le dieu Pan, et par Amour. »

Mégaclès s'y accorda incontinent, et envoya quérir sa femme, qui avait nom Rhodé, tenant cependant toujours sa fille Chloé entre ses bras ; et demeurèrent tous deux chez Dionysophane au coucher, pour ce que Daphnis avait juré qu'il ne souffrirait emmener Chloé à personne, non pas à son propre père. Et le lendemain au matin ils prièrent tous les deux leurs pères et mères qu'ils leur permissent de s'en retourner aux champs, parce qu'ils ne se pouvaient accoutumer aux façons de faire de la ville, et aussi qu'ils voulaient faire des noces pastorales ; ce qui leur fut permis. Si s'en retournèrent au logis de Lamon, et présentèrent au bon homme Mégaclès le nourricier de Chloé, Dryas, et sa femme Napé à la mère Rhodé.

Le festin nuptial fut somptueusement préparé, et Mégaclès derechef dévoua sa fille Chloé aux Nymphes ; et, outre plusieurs autres offrandes, leur donna les enseignes auxquelles elle avait été

reconnue, et donna encore bonne somme d'argent à Dryas.

Dionysophane, pour ce que le jour était beau et serein, fit dresser dedans l'antre même des Nymphes des tables avec des lits de verde ramée, où prirent place tous les paysans de là à l'entour. Lamon et Myrtale y étaient, Dryas et Napé, les parens de Dorcon, les enfans de Philétas, Chromis et Lycenion. Lampis même y vint, après qu'on lui eut pardonné : et là, comme entre villageois, tout s'y disait et faisait à la villageoise; l'un chantait les chansons que chantent les moissonneurs au temps des moissons, l'autre disait des brocards qu'on a accoutumé de dire en foulant la vendange. Philétas joua de sa flûte, Lampis du flageolet, et cependant Daphnis et Chloé se baisaient l'un l'autre.

Les chèvres mêmes paissaient là auprès comme si elles eussent été participantes de la bonne chère des noces, ce qui ne plaisait pas à ceux venus de la ville; et Daphnis, en appelant aucunes par leurs propres noms, leur donnait de la feuillée verde à brouter, et, les prenant par les cornes, les baisait. Et non pas lors seulement, mais en tout le reste de leur vie, passèrent le plus du temps et la meilleure partie de leurs jours en état de pasteurs; car ils acquirent force troupeaux de chèvres et de brebis, eurent toujours en singulière révérence les Nymphes et le

dieu Pan, et ne trouvèrent point à leur goût de meilleure viande, ni plus savoureuse nourriture que du fruit et du lait; et qui est plus, firent téter à leur premier enfant, qui fut un fils, une chèvre; et au second, qui fut une fille, firent prendre le pis d'une brebis, et le nommèrent Philopœmen, et la fille Agélée; et ainsi vécurent aux champs longues années en grands soulas. Ils eurent soin aussi de faire honorablement accoutrer la caverne des Nymphes, y dédièrent de belles images, et y édifièrent un autel d'Amour pastoral; et à Pan, au lieu qu'il était à découvert sous le pin, firent faire un temple qu'ils appelèrent le temple de Pan le Guerroyeur.

Tout cela fut long-temps après; mais pour lors, quand la nuit fut venue, tout le monde les convoya jusqu'en leur chambre nuptiale, les uns jouant de la flûte, les autres du flageolet, et aucuns portant des fallots et flambeaux allumés devant eux; puis, quand ils furent à l'huis de la chambre, commencèrent à chanter Hyménée d'une voix rude et âpre, comme si avec une marre ou un pic ils eussent voulu fendre la terre.

Cependant Daphnis et Chloé se couchèrent nus dans le lit, là où ils s'entre-baisèrent et s'entre-embrassèrent sans clore l'œil de toute la nuit, non plus que chats-huans; et fit alors Daphnis ce que Lycenion lui avait appris : à quoi

Chloé connut bien que ce qu'ils faisaient paravant dedans les bois et emmi les champs n'étaient que jeux de petits enfans.

NOTES

SUR

LES PASTORALES DE LONGUS.

N. B. Les notes marquées Br. appartiennent à Brunck, et sont extraites de ses manuscrits communiqués au traducteur par MM. les conservateurs de la Bibliothèque du Roi.

P. 77. LES PASTORALES DE LONGUS,

OU DAPHNIS ET CHLOÉ.

C'est exactement le titre grec : ΛΟΓΓΟΥ ΠΟΙΜΕΝΙΚΩΝ ΤΩΝ ΚΑΤΑ ΔΑΦΝΙΝ ΚΑΙ ΧΛΟΗΝ ΛΟΓΟΣ ΠΡΩΤΟΣ.

Ποιμενικὰ est dit comme Γεωργικὰ, Βαϐυλωνικὰ, Ῥωμαϊκὰ, Παρθενικὰ. L'autre partie du titre répond justement à cette forme usitée chez nous, *Daphnis et Chloé*. Dion Chrysostome, δικαίως ἐγκαλοῦσιν τῷ Ἀρχιλόχῳ περὶ τῶν κατὰ τὸν Νέσσον καὶ Δηϊάνειραν.

Amyot, qui veut paraphraser jusqu'au titre de cet ouvrage, l'ajuste ainsi à l'italienne : *les Amours pastorales de Daphnis et de Chloé*. Il n'y a point d'*amours* dans le grec, encore moins d'*amours pastorales*.

Ibid., l. 1. *En l'île de Lesbos, chassant en un bois consacré aux Nymphes.*

C'est le grec mot à mot. Amyot a mal rendu cela. Voici sa tra-

duction : *Étant un jour à la chasse en l'isle de Metelin, dedans le bois qui est sacré aux Nymphes, je vis la plus belle chose que je sçache jamais avoir vue : c'étoit une peinture d'une histoire d'amour.* Dans cette phrase, beaucoup trop longue, *Metelin* ne se peut souffrir au lieu de Lesbos. *Sacré aux Nymphes* est un italianisme, *sacro alle ninfe.* C'était la mode et le bel air du temps d'Amyot de parler italien en français. *Dedans le bois* est un contre-sens ; le grec dit : *dans un bois.*

P. 77, l. 3. *Une image peinte, une histoire d'amour.*

Amyot : *C'étoit une peinture d'une histoire d'amour.* On traduit le plus qu'on peut mot à mot, et souvent, comme en cet endroit, avec la même construction, le même ordre de mots que dans l'original.

Remarquez que l'asyndète *une image, une histoire*, n'est point dans Amyot. Cette figure dont les anciens usaient plus sobrement que nous, plaît à Longus, et Amyot ne la lui conserve jamais.

Ibid., l. 9. *Tellement que plusieurs, même étrangers....*

C'est le grec. Amyot : *Tellement que plusieurs passants.*

Ibid., l. 16. *Jeunes gens unis par amour.*

Allusion à ce qu'il dit ailleurs, p. 114 : « Après que je les ai le matin mis ensemble. » Et en cet autre endroit, p. 83 : « Les envoyèrent aux champs. » Et p. 84 : « Toujours se tenaient ensemble. » Les interprètes, faute de s'être rappelé ces passages, ont

fort mal expliqué ici le mot συντιθέμενοι, et Amyot a mal traduit : *une compagnie de jeunes gens qui s'alloient ébattre aux champs.*

P. 78, l. 5. *Si cherchai quelqu'un... entendu...*

Tout cela est en trois mots dans le grec. Ἀναζητησάμενος ἐξηγητὴν τῆς εἰκόνος. Mais ἐξηγητὴς ne se peut dire dans notre langue ; c'est pourquoi on a consacré cette paraphrase d'Amyot, qui d'ailleurs a de la grace, et est même tout-à-fait du style de Longus.

Ibid., l. 12. *Remettre en mémoire de ses amours celui qui autrefois aura été amoureux.*

Traduction d'Amyot un peu longue pour deux mots, ἐρασθέντα ἀναμνήσει. Mais du moins l'expression est belle, et La Fontaine s'en est servi :

Ce loup me remet en mémoire
Un de ses compagnons qui fut encor mieux pris.

Ibid., l. 17. *Regarderont...*

Le grec est admirable, et faiblement rendu par cette version d'Amyot, qu'on a seulement abrégée. Quelqu'un trouvera-t-il des termes pour dire, μέχρις ἂν κάλλος ᾖ καὶ ὀφθαλμοὶ βλέπωσι.

Ibid., l. 18. *Veuille le Dieu.*

Amyot dit : *Dieu veuille*, et c'est un contre-sens.

Ibid., l. 19. *Mitylène est ville de Lesbos.*

Amyot : *Mitylène est une forte ville en l'isle de Metelin.* Pour-

quoi forte? et pourquoi ce nom moderne de Metelin, bien moins connu que celui de Lesbos? C'est comme si l'on faisait dire à Thucydide : *Lacédémone est une forte ville de Turquie.*

Ibid., l. 20. *Coupée de canaux.*

Comme sont aujourd'hui Venise et Mexico.

Amyot n'a point entendu cela; il traduit : *environnée d'un canal d'eau de mer qui flue tout à l'entour.*

Ibid., l. 22. *A voir, vous diriez non une ville, mais comme un amas de petites îles.*

Amyot : *On diroit que c'est une isle et non pas une ville.*

Lisez dans le texte : νομίσεις οὐ πόλιν ὁρᾶν, ἀλλὰ νήσους. Ἀλλὰ ταύτης τῆς πόλεως..... Cette répétition d'ἀλλὰ est une petite naïveté imitée de Platon.

Ibid., l. 23. *Environ huit ou neuf lieues loin de cette ville de Mitylène.*

Amyot : *Loin d'icelle environ cinq quarts de lieue.* Il y a dans ce peu de mots beaucoup de fautes. D'abord il ôte la naïveté d'une répétition mise à dessein dans le texte : *Mitylène est ville de Lesbos.... environ huit ou neuf lieues loin de cette ville de Mitylène.* Πόλις ἐστὶ Λέσϐου Μιτυλήνη... ἀλλὰ ταύτης τῆς πόλεως τῆς Μιτυλήνης..... Ensuite *loin d'icelle* est style de chicane; ensuite *cinq quarts de lieues*... Le grec dit *deux cents stades*, neuf ou dix lieues; et cette circonstance est fort considérable pour la vraisemblance du récit, qui devient tout-à-fait absurde, si la scène est près d'une grande ville, à cinq quarts de lieue. L'innocence des deux bergers, le dé-

barquement des corsaires, l'invasion de Méthymniens, tout cela ne peut avoir lieu aux portes de Mitylène.

Par ce détail des fautes d'Amyot, dans les deux premières pages seulement, on peut se faire une idée de sa façon de traduire. Il entend souvent mal son texte, et le rend toujours par des gloses et des paraphrases sans fin. On dirait qu'il explique Longus à des écoliers dans une classe. Amyot, d'abord régent de collége, puis, abbé, puis évêque, puis précepteur du roi, et grand aumônier de France, resta toujours homme de collége, ainsi qu'avait fait avant lui le cardinal Bessarion, bien plus savant.

Ibid., l. 29. *Une plage étendue de sable fin.*

Lisez dans le grec : προσέκλυζεν ἠϊόνος ἐκτεταμένης ψάμμῳ μαλθακῇ. Br.

P. 79, l. 3. *Et voici la manière comment.*

Amyot ajoute cela, fort bien; car, encore que cette phrase ne soit pas dans le texte, elle est grecque et antique : ὧδε πῶς ἐγένετο.

Cent Nouvelles nouvelles : *Il lui dit la raison pourquoi.* Ailleurs : *Nouvelle d'un curé... et de la manière comment ledit curé s'échappa.* Arrêts d'amours : *Et raconterai la manière comme le président parlait.* Chronique du petit Jean de Saintré : *Et sçais bien la façon comment.*

Ibid., l. 15. *Peur de lui faire mal.*

Il faut bien se garder d'ajouter au grec τὸ βρέφος, qui est exprimé plus haut. Br.

Ibid., l. 24. *Si fut entre deux d'emporter...*

Expression d'Amyot qu'il emploie souvent. Dans la vie de Galba: *Encore dit-on qu'il fut entre deux de déposer les consuls.* Et dans celle de Caton d'Utique : *De quoi Caton fort courroucé fut entre deux de l'en poursuivre par justice.*

Ibid., l. 25. *Comme il l'avait trouvé gisant et la chèvre le nourrissant.*

On garde ici les consonnances qui sont dans le grec et la coupe même de la phrase; et, autant qu'il se peut, partout on en use ainsi.

P. 80. l. 3. *Comme il l'avait trouvé....*

On a bien fait de mettre dans le texte de Rome, πῶς εὗρεν ἐκκείμενον, πῶς εἶδε τρεφόμενον. Mais il y a erreur dans les variantes, au bas de la page. Cette leçon est celle du manuscrit de Florence, et la seule bonne. Celui de Rome porte, πῶς εὗρεν, ἐκκείμενον πῶς εὗρε τρ.

Ibid., l. 5. *Elle fut bien d'avis que vraiment il ne l'avait pas dû faire. Et tous deux d'accord de l'élever...*

Paraphrase de ces deux mots δόξαν δὴ κἀκείνῃ. La tournure est belle; c'est pourquoi on l'a conservée d'Amyot : et d'ailleurs cette explication sert à la clarté du récit.

Ibid., l. 8. *Quant et lui.*

C'est-à-dire *avec lui*. Amyot emploie souvent cette expression. La Fontaine :

Comme elle sait persuader et plaire,

Inspire un charme à tout ce qu'elle dit.
Touche toujours *le cœur quant à l'esprit*,
Je suis certain, etc.

Ainsi sont imprimés ces vers dans la nouvelle Vie de La Fontaine; mais il faut lire assurément *le cœur quant et l'esprit*: autrement cela n'a point de sens. La Fontaine s'est souvent plaint de la sottise de ses imprimeurs. Dans la fable de l'Alouette :

Nos amis ont grand tort, et *tort* qui se repose
Sur de tels paresseux à servir ainsi lents :

lisez : *et sot qui se repose*.

Remarquez qu'Amyot a écrit *quant et lui*, *quant et elle*, *quant et eux*, non pas, comme l'ont corrigé fort mal ses éditeurs, *quand et lui*, *quand et elle* : de même il écrit *quant et quant*, non pas *quand et quand*, qui se lit dans toutes les réimpressions.

Ibid., l. 22. *Du milieu de la roche et du plus creux de l'antre sourdait une fontaine.*

Amyot : *Le dessus, ou, pour mieux dire, la voûte de cette caverne étoit le milieu de la roche, au fond de laquelle sourdoit une fontaine.* On ne sait ce qu'il veut dire. Le texte est parfaitement clair. Il ajoute après cela : *L'humeur de la fontaine nourrissait la belle herbe.* — *Humeur*, en ce sens, est italien, mais nullement français, et fort désagréable ici, comme dans Régnier :

Mes yeux toujours mouillés d'une humeur continue.

Ibid., l. 28. *Offrandes des anciens pasteurs.*

Version d'Amyot. Ce n'est pas là tout-à-fait le sens. Le texte dit,

mais en trois mots : *Offrandes de quelques vieux pasteurs qui, en quittant leur profession, pour se reposer, avaient consacré leurs outils aux Nymphes*, coutume ancienne. Voyez ci-dessous, p. 197. Lucien dans le Timon; et Horace, *Vejanius armis*.

P. 81, l. 4. *Afin qu'elle demeurât, comme devant, au troupeau à paître avec les autres.*

Amyot ajoute : *sans plus s'écarter ni égarer, comme elle faisoit ordinairement*. Quatre lignes de français pour quatre mots de grec! Il est souvent bien plus prolixe, et même insère volontiers des commentaires dans sa version. Son Plutarque est trois fois plus long que l'original. C'est à lui que Plutarque doit l'épithète de *bon*, qui ne l'eût pas flatté de son vivant. Aucun auteur n'a eu plus de soin de bien écrire. Il ferait gagner à Pompée la bataille de Pharsale, si cela pouvait arrondir tant soit peu sa phrase.

Ibid., l. 5. *Il coupe un scion..., dont il fit... et s'envenait...*

Amyot : *Il coupa... il fit... il s'approcha...*

Le grand défaut de cette version, c'est que les temps n'y sont point variés comme dans le grec. L'auteur anime son récit, en parlant tantôt au présent, tantôt au passé, et à tous les temps du passé, dans une même phrase, ce qu'Amyot n'observe jamais, non plus que le Caro. Cela ne fait rien au sens; mais, faute de ces nuances, la peinture est toute plate. Dans Tite-Live, par exemple : *ut primo statim concursu* increpuere *arma*, *micantesque* fulsere *gladii*, *horror ingens spectantes* perstringit, *et neutro inclinatâ spe*, torpebat *vox spiritusque*. Qui écrirait là *perstrinxit* et *torpuit*, glacerait tout ce récit.

Ibid., l. 20. *Dryas estimant cette rencontre...*

Amyot : *Aussi le berger estimant cette rencontre.* Que fait là cet adverbe *aussi?* c'est peut-être une faute de l'imprimeur. La traduction d'Amyot ne fut point imprimée sous ses yeux. Presque tous les noms grecs y sont estropiés. Il s'y trouve souvent des phrases tellement brouillées, qu'on n'en peut tirer aucun sens, même en consultant le texte grec.

Ibid., l. 27. *Demeurance.*

Amyot emploie souvent ce mot et d'autres pareils, *souvenance, accoutumance, signifiance, oubliance.*

P. 82, l. 10. *Ces deux enfans en peu de temps...*

Amyot traduit : *Ces deux enfants en peu de temps devinrent grands, et montroient bien à leur gentillesse et beauté qu'ils n'étoient point issus de gens de village ni de paysans.* Il découvre ainsi ce que l'auteur laisse seulement entrevoir pour préparer le dénouement.

Ibid., l. 15. *Il leur fut avis que les Nymphes...*

Le texte de Colombani porte : εἶναι ἐδόκουν τὰς Νύμφας. Brunck veut qu'on supprime εἶναι, qui manque en effet dans le manuscrit de Florence. Mais celui de Rome mérite bien plus de confiance, et on trouve, à la place du mot εἶναι, un blanc, qui veut dire que le copiste n'a pu lire en cet endroit son original.

Ibid., l. 26. *Aussi destinés à garder les bêtes.*

Ce passage est bien rétabli dans l'édition de Rome. Celle de Co-

lombani porte : ἤχθοντο μὲν οἱ ποιμένες εἰ ἔσοιντο καὶ ἴσως οὗτοι αἰπόλοι. Les deux mots ἴσως οὗτοι marquent un doute du copiste ou une conjecture de quelqu'un sur le mot αἰπόλοι. De même, à la p. 21 de Colombani, ἀμελοῦσιν ἴσως καὶ ἡμεῖς ἠμελίκαμεν, ces mots ἴσως καὶ ἡμεῖς sont évidemment passés de la marge dans le texte; et, page 23 de Willoison, ὡς ἴσως μὴ δοκοῖεν βάρβαροι. On voit bien que ἴσως μὴ est une note marginale.

P. 83, l. 2. *Leur faisant apprendre les lettres.*

C'est le grec mot à mot, et pourtant c'est un contre-sens d'Amyot. L'auteur a voulu dire qu'ils leur firent apprendre à lire et à écrire. Amyot commet la même faute dans la Vie de Caton l'ancien. *Caton lui-même*, dit-il, *enseignoit les lettres à ses enfants, bien qu'il eût pour esclave un bon grammairien.* Traduisez : *montrait à lire lui-même à ses enfants, bien qu'il eût pour esclave un bon maître d'école, nommé Chilon, qui enseignoit d'autres enfants.* Et dans la Vie de Caton d'Utique, où Amyot dit : *Il commença d'apprendre les lettres.* Corrigez : *il commença d'apprendre à lire et à écrire.*

Il ne faut pas dire non plus, comme l'abbé Barthélemy et d'autres, que Denys à Corinthe enseignait la grammaire; il montrait à lire aux enfants. Dans Hérodote, liv. VI, chap. XXVII : παισὶ γράμματα διδασκομένοισι ἐπέπεσε ἡ στέγη. Traduisez : *le toit tomba sur des enfants qui apprenaient à lire;* et non *qui apprenaient les lettres.*

Amyot sut toujours peu de grec. Turnèbe l'aida dans son Plutarque, où cependant il y a encore, comme l'a bien dit Meziriac, un nombre infini de fautes énormes.

Ibid., l. 3. *Et tout le bien et honneur.*

Le curé rabrouant son clerc, dit que c'était un malotru qui ne

savait ni bien ni honneur. Cent Nouvelles nouvelles. — *Vous qui savez tant de bien*. Rabelais.

Ibid., l. 9. *Car ils n'en eussent su dire le nom.*

Hérodote, liv. I, μετὰ δὲ ταῦτα Ἑλλήνων τινὰς (οὐ γὰρ ἔχουσι τοὔνομα ἀπηγήσασθαι) φασί...

Ibid., l. 19. *Trop plus affectueusement.*

Italianisme d'Amyot : *troppo più*.

Ibid., l. 23. *Or était-il lors environ le commencement du printemps.*

Voici une de ces descriptions que les rhéteurs nommaient ἐκφράσεις, et que tout le monde n'approuvait pas dans la prose, témoin Denys d'Halycarnasse. Notre auteur s'y complaît et y réussit bien. Son ouvrage est le plus ancien modèle que nous ayons du genre appelé descriptif.

Ibid., l. 27. *Bourdonnement d'abeilles.*

Cette traduction rend le grec mot à mot, avec les mêmes consonnances qui sont dans le texte. Amyot : *Aussi jà commençoient les abeilles à bourdonner, les oiseaux à rossignoler, et les agneaux à sauteler*.

P. 84, l. 6. *Car, entendant chanter les oiseaux, ils chantaient.*

Amyot : *Se mirent à imiter ce qu'ils entendoient et voyoient: car oyant chanter les oiseaux, ils chantoient; voyant sauter les agneaux, ils sautoient*. Ces détestables sons plaisent à Amyot. Il dit dans le troisième livre : *Les jeunes gens brûlaient en oyant ce*

qu'ils oyoient, se fondoient en voyant ce qu'ils voyoient. Et un peu après, dans le même livre : *afin que si elle crie, personne ne l'oye; si elle pleure, personne ne la voie.* Ceci n'est guère moins mauvais dans Polyeucte : *Oyez, Félix, dit-il, oyez peuple, oyez tous.* Au contraire, dans La Fontaine, *écoutez ce récit, oyez cette merveille*, est bien dit et ne choque point.

Ibid., l. 18. *Des rochers droits et coupés.*

Toutes les éditions d'Amyot portent *droits et couppus*; faute d'imprimeur. Amyot emploie fréquemment cette expression dans son Plutarque, et dit partout *droits et coupés.* Voyez, liv. 4, f° 74 de l'édition originale, *du haut d'une roche coupée.*

Ibid., l. 27. *Et s'apprenait à en jouer.*

Toutes les réimpressions du Longus d'Amyot portent *et apprenoit*; mais on lit dans la première édition originale : *s'apprenoit.* Amyot parle de même ailleurs.

P. 85, l. 2. *Se faisaient part l'un à l'autre.*

La répetition d'ἔφερον dans le texte est choquante. Il faut lire ἃς οἴκοθεν ἔλαβον, ou bien εἰς κοινὸν ἔθεντο, ou plutôt ἐτίθεντο. Br.

Ibid., l. 6. *Or, parmi tels jeux enfantins, Amour leur voulut donner du souci.*

Amyot : *Ainsi comme ils étoient occupés à tels jeux, Amour leur dressa à bon escient une telle embûche.* Il n'est point question là d'embûche, et *à bon escient* ne veut rien dire. Amyot n'a point compris l'opposition qui est dans le grec entre παιδία et σπουδή.

Ibid., l. 11. *Faisaient la nuit des fosses.*

Cette description de la fosse au loup est imitée d'Hérodote, l. 4. νυκτὸς τάφρην ὀρύξας εὐρέην ἐπέτεινε ξύλα ἀστενέα ὑπὲρ αὐτῆς, καθύπερθε δὲ ἐπιπολῆς τῶν ξύλων χοῦν γῆς ἐπεφόρησε ποιέων τῇ ἄλλῃ γῇ ἰσόπεδον.

Ibid., *Des fosses.*

Il faut écrire σιρούς dans le grec, comme Erastothène : ἢ σιρὸν ἢ κοίλου φρείατος εὐρὺ κύτος. Br. On fait aujourd'hui en Calabre des fosses appelées *silo*, elles servent à garder le blé.

Ibid., l. 20. *Qui étaient, par manière de dire, plus faibles que brins de paille.*

Traduction d'Amyot. Il s'exprime de même ailleurs. Vie de Dion, au commencement : *Tous deux sont, par manière de dire, sortis d'une même école.*

Ibid., l. 29. *Deux boucs.*

Dans le grec, τράγοι παροξυνθέντες εἰς μάχην συνέπεσον, phrase mutilée. On pourrait lire, τράγοι δύο παροξ. Ou plutôt : ἦσαν αὐτῷ τράγοι δύο. Voyez ci-dessous : Οὗτοι παροξυνθ. εἰς μ. συνέπ. Comme dans le quatrième livre, Λάμπις τις ἦν βουκόλος· οὗτος ἐμνᾶτο...

P. 86, l. 9. *Sa houlette.*

Le mot ξύλον est une glose dans le texte, comme dans Hesychius, καλαύροπα, ξύλον. Et de même, p. 90 du texte de Rome, αὕτη ἡ σύριγξ, τὸ ὄργανον. Effacez τὸ ὄργανον, glose marginale.

qu'ils oyoient, se fondoient en vo…
après, dans le même livr…
si elle pleure, perso…
dans Polyeucte : C…
contraire, dans…
est bien dit et

Ibid., …

Tout…
d'imp…
son…
de

…*du piège.*

… qui suit, jusqu'aux mots, p. 93, *Dea, que* … le baiser de Chloé, manque dans la version d'Amyot, … remplacé par une note qu'en *cet endroit il y a une grande obmission dans l'original.* On a rempli cette lacune à l'aide du manuscrit de l'abbaye de Florence, où le texte s'est trouvé complet.

P. 8–, l. 5. *S'on le demandait, que le loup l'avait emporté.*

Lucien, ou plutôt Lucius de Patras, dans l'Ane : καὶ ἤν τις ἔρηται, πῶς οὖν ἀπέθανεν ὁ ὄνος, λύκου τοῦτο καταψεύσασθε.

Ibid., l. 11. *Trace de sang ni mal quelconque.*

Il faut lire dans le grec : τέτρωτο μὲν οὖν οὐδὲν, οὐδὲ ἥμακτο. Χώματος δὲ.. V. p. 175 de l'édition de Rome une faute semblable, ὁ δὲ ἰδὼν Χλόην καὶ ἔχων ἐν ταῖς χερσὶ Χλόην. Mais quelqu'un peut-être aimera mieux garder dans ces deux endroits la leçon des manuscrits.

P. 89, l. 20. *Ah! que ne suis-je sa flûte.*

Cela est pris de cet antique couplet ou scolie :

Εἴθε λύρα καλὴ γενοίμην ἐλεφαντίνη,
Καί με καλοὶ παῖδες φέροιεν Διονύσιον ἐς χορόν·
Εἴθ' ἄπυρον καλὸν γενοίμην μέγα χρυσίον,
Καί με καλὴ γυνὴ φοροίη καθαρὸν θεμένη νοόν.

P. 91, l. 1. *Elle, simple et sans défiance.*

On trouvera ceci un peu long. La phrase grecque est charmante, mais difficile à rendre dans les mêmes mesures.

P. 92, l. 20. *Ne put le laisser achever.*

Lucien : οὐ περιμείνας ἐγὼ τὸ τέλος τῶν λόγων, ἀναστὰς ἀπεφηνάμην...

P. 93, l. 26. *Sa bouche plus douce qu'une gauffre à miel.*

Amyot : *Sa bouche et son haleine plus douces*, etc. Point d'haleine dans le grec.

P. 94, l. 8. *Mais, comment n'en est-elle point morte ?*

Amyot : *Il faut dire que non, car j'en fusse mort.* Contre-sens. C'est assez d'une pareille sottise pour gâter toute une page.

Ibid., l. 19. *Mais Dorcon, ce gars, ce bouvier amoureux aussi de Chloé.*

On a voulu garder quelque air de la phrase naïve et enfantine, ὁ δὲ Δόρκων, ὁ βουκόλος, ὁ τῆς Χλόης ἐραστής. Amyot ne sent point ces choses-là. En quelques endroits, il a aussi des tournures heureuses, qui relèvent la pensée de l'auteur, et cela répare un peu le tort qu'il lui fait ailleurs.

Ibid., l. 20. *Dryas plantait un arbre pour soutenir quelque vigne.*

Amyot n'a point entendu le texte. Il traduit : *Dryas plantoit un arbre près de lui ;* cela veut dire apparemment, près du lieu qu'habitait Dorcon. Ce n'est point là le sens.

P. 95, l. 3. *Cinquante pieds de pommiers.*

Version d'Amyot très-littérale. On a mal à propos changé

cela dans les réimpressions qui portent : *cinquante pommiers.*

Ibid., l. 19. *Mettre la main sur Chloé.*

Amyot : *Attenter de jouir par force de Chloé*; grossièreté qui n'est point dans le texte.

Ibid., l. 22. *Il usa d'une finesse de jeune pâtre qu'il était.*

Amyot : *Il imagina une finesse merveilleusement sortable à un gros bouvier comme lui.* Dorcon n'est point un gros bouvier, et il n'y a qu'un gros évêque tel qu'était Messire Jacques Amyot, qui puisse entendre ainsi Longus.

P. 96, l. 14. *Elle amenait boire les deux troupeaux.*

Amyot : *Chloé amenoit ses bêtes boire.* Un peu plus bas il dit de même : *les chiens suivoient le troupeau.* Il n'a fait aucune attention au texte ni à la narration, et il n'a pas vu que Chloé menait seule les deux troupeaux.

Ibid., l. 18. *Comme naturellement ils chassent.*

Ecrivez dans le texte, οἷα δὴ κυνῶν... περιεργία. Euripide dans les Héraclides : πάρεσμεν, οἷα δὴ γ' ἐμοῦ παρουσία. Br.

Ibid., l. 24. *Mordent en furie la peau de loup.*

Alexandre, tyran de Phères, faisait couvrir des hommes de peaux de bêtes, et lâcher sur eux des chiens qui les mettaient pièces. Plutarque, Pélopidas.

Ibid. *La peau de loup.*

La première édition d'Amyot porte *la peau du loup*, faute que

l'on a corrigée dans les réimpressions : mais plus bas, *effrayées de la peau de loup*, la même faute se retrouve, et on ne l'a pas corrigée.

P. 97, l. 5. *Lors il se prit à crier.*

Amyot : *Il se print adonc à crier.* Les nouveaux éditeurs d'Amyot ont cru corriger cela en imprimant *il se prit donc à crier*, qui ne veut rien dire du tout. Ils n'ont point entendu *adonc*, adverbe de temps qui signifie *alors*. Amyot, dans son Plutarque, Vie de Brutus : *Ils délibérèrent d'exécuter adonc leur entreprise* ; c'est-à-dire *alors*, sur-le-champ.

Ibid., l. 12. *Lui mirent dessus.*

La note de Valkenaër, que cite l'éditeur (Villoison), prouve qu'il faut lire, ἐπέπλασαν, non ἐπέπασαν. Πάσσω ne se dit que des drogues sèches et pulvérisées. Br.

Ibid., l. 21. *De la gueule, non du loup.*

L'auteur n'aurait-il pas écrit, ἐκ κυνὸς οὐ λύκου φασὶν στόματος? Br.

P. 98, l. 15. *Ils voulaient quelque chose, et ne savaient ce qu'ils voulaient.*

Amyot : *Ils se douloient pour ce qu'ils le vouloient ; quand tout est dit, ils ne savoient ce qu'ils vouloient.* Les nouveaux éditeurs d'Amyot, qui ont essayé de corriger cette détestable version, n'ont entendu ni Longus ni Amyot. *Quand tout est dit*, leur a paru inintelligible. C'est une vieille expression qui signifie *après tout*. Brantôme : *On en peut dire autant de beaucoup de maris, lesquels, quand tout est dit, débauchent plus leurs femmes que ne font les*

d'optatif. Amyot, dans la Vie d'Alexandre : *Il ne se donna garde qu'il se trouva loin de son armée.*

Ibid., l. 21. *Pour à son aise la regarder.*

Amyot ajoute *partout et son saoul;* autre grossièreté qui n'est point dans le grec.

Ibid., l. 24. *Oh! comme dorment ses yeux! comme sa bouche respire!...*

Cela est traduit *ad verbum*, et les mots arrangés tout de même que dans le grec. Amyot : *O comme ses beaux yeux dorment soëvement! que son haleine sent bon! les pommiers ni les aubépines fleuries n'ont point la senteur si douce.* Il n'y a dans le grec ni *beaux yeux*, ni *haleine qui sente bon* ou mauvais, ni *senteur*.

Ibid., l. 26. *Je ne l'osė baiser toutefois; son baiser pique au cœur.*

Amyot : *car son baiser pique au cœur :* ce *car* n'est point dans le grec, et fait fort mal ici. Voyez, page 128, ligne 22, et la note sur cet endroit.

P. 101, l. 7. *Une cigale poursuivie par une arondelle.*

Les hirondelles ne mangent point de cigales; mais il y a en Grèce un oiseau appelé guêpier que l'auteur a pu prendre pour une hirondelle, et qui poursuit les cigales.

Ibid., l. 14. *Quand elle eut vu l'arondelle.*

Lisez dans le grec ἰδοῦσα δέ γε τὴν χελιδόνα. V. p. 44 du texte de

Rome, note 4. Partout dans le texte de Longus les copistes ont mis καὶ pour γε.

P. 102, l. 16. *Un chant plus fort.*

Amyot : *Il se mit à chanter si doucement et si mélodieusement qu'il attira à lui.* Ce n'est point là ce que dit l'auteur.

Ibid., l. 23. *Demandait aux dieux d'être oiseau avant que retourner....*

C'est le vœu ordinaire du chœur dans les tragédies. ὄρνις γενοίμαν. « Que ne suis-je l'oiseau léger qui franchit les monts et les mers ! »

P. 103, l. 5. *Afin qu'on ne pensât....*

Amyot : *Afin possible qu'on ne pensât.* Il n'a pas vu que dans le grec ἴσως est une glose marginale.

Ibid, l. 15. *En folâtrant lui faire quelque déplaisir.*

Amyot : *Chloé, qui craignoit que les autres pasteurs ne lui fissent peut-être quelque violence.* L'auteur n'a garde de s'exprimer aussi grossièrement.

Ibid., l. 28. *Apportait une flûte.*

Σύριγγα καινὴν τῷ Δάφνιδι δῶρον κομίζουσα, leçon du manuscrit de Florence. Δῶρον manque dans celui de Rome et dans Colombani. Il faut le conserver. Cela fait une phrase très-belle, imitée peut-être de ce passage de Théopompe : Τί δὲ τῶν ἐκ τῆς γῆς καλῶν ἢ τιμίων οὐκ ἐκομίσθη δῶρον ὡς αὐτόν ;

P. 105, l. 4. *Se jettent en meuglant dans la mer.*

Amyot : *Et toutes d'une secousse se jettèrent ensemble dans la mer : le saut desquelles, pour ce qu'elles se jettèrent toutes à coup dans la mer, le saut sur l'un des côtés de la fuste fut si pesant et si lourd, avec ce que la tourmente y aida un petit, que la fuste en tourna sens dessus dessous.* Tout cela pour une ligne dans le grec fort claire et bien tournée.

Ibid., l. 13. *Comme celui qui ne menait ses chèvres que dans la plaine.*

Amyot n'a point entendu cela. Il traduit : *Comme celui qui gardoit les bêtes aux champs.*

Ibid., l. 15. *Car il faisait encore chaud.*

Amyot : *car c'étoit en été.* Nullement ; c'était en automne : on vient de le dire tout à l'heure. Il est aisé de voir avec quelle négligence Amyot a fait sa version.

Ibid., l. 19. *Si peu de vêtement qu'il portait.*

Expression d'Amyot, usitée de son temps. Voltaire l'a blâmée dans ce vers de Polyeucte :

Si peu que j'ai d'espoir ne luit qu'avec contrainte.

Fénelon, de l'Éducation des Filles : *Si peu qu'on connaisse l'histoire, il n'y a pas de moyen de douter de cela.* Dans la Vie de Brutus, Amyot : *Il mit incontinent aux champs si peu de gens qu'il avoit.*

A propos de Fénelon, j'écris ainsi ce nom avec un seul accent, comme je le vois imprimé dans toutes les vieilles éditions. Ma mère disait Fénelon et non pas Fénélon.

Ibid., l. 20. *N'ayant coutume de nager que dans les rivières.*

Il est plus aisé de nager dans la mer que dans les rivières. L'auteur ne savait pas cela.

P. 106, l. 2. *Si la corne de leurs pieds ne s'amollissait dans l'eau.*

Amyot : *Si les cornes de leurs pieds ne s'accrochoient en nageant à quelque chose dedans l'eau.* Contresens.

Ibid., l. 22. *Y pendirent chacun quelque chose de ce qu'il recueillait aux champs.*

Amyot : *Quelque chose de leur métier.*

P. 107, l. 4. *Pour la première fois en présence de Daphnis.*

Ceci est omis dans Amyot.

Ibid., l. 21. *Mais, quoi qu'il y eût.*

C'est la phrase d'Amyot. De même dans le Plutarque, Vie de Pompée : *Ils n'étoient point délibérés, quoi qu'il y eût, de l'abandonner.*

Ibid. *Daphnis ne se pouvait éjouir.*

C'est ainsi qu'Amyot a écrit, et non, comme on a mis dans quelques éditions, *ne se pouvoit réjouir.* La Fontaine,

On l'emporte, on le sale, on en fait maint repas,
Dont maint voisin s'éjouit d'être.

P. 109, l. 1. *Étant jà l'automne en sa force.*

Amyot dit : « en sa vigueur. » La phrase de La Fontaine vaut mieux :

Le printemps par malheur était lors en sa force.

Thucydide avait dit : « Étant jà l'été dans sa force et les bleds en maturité. » Mais cette expression ne s'applique pas également bien à l'automne.

Ibid., l. 2. *Chacun aux champs était en besogne.*

Πᾶς ἦν κατὰ τοὺς ἀγροὺς ἐν ἔργῳ· ὁ μὲν ληνοὺς ἐπεσκεύαζεν, ὁ δὲ, κ. τ. λ. Lucien, comment il faut écrire l'histoire : οἱ Κορίνθιοι πάντες ἐν ἔργῳ ἦσαν ; ὁ μὲν ὅπλα ἐπεσκεύαζεν, ὁ δὲ λίθους παρέφερεν, ὁ δὲ...

Ibid., l. 4. *Les autres nettoyaient les jarres.*

Amyot : *Racloient les tonneaux.*

Quoique les barils fussent connus du temps de Longus, on serrait encore cependant le vin dans des jarres beaucoup plus grandes que nos tonneaux. J'en ai vu de telles dans la Calabre, où elles servent à garder l'huile. Diogène n'habitait pas un tonneau, mais une de ces grandes jarres. Il y pouvait être fort bien. Celles que j'ai vues avaient cinq ou six pieds de diamètre et autant de profondeur. Le cuvier du conte de La Fontaine est une jarre dans Apulée, *testa.*

Ibid., l. 7. *La meule à pressurer les raisins écrasés.*

Il faut lire, comme l'a proposé l'éditeur de Rome, λίθου ἀποθλίψαι τὸν οἶνον ἐκ τῶν βοτρύων. Car outre le passage cité d'Alciphron,

en voici un autre de Lucien, Histoire Véritable, liv. II... ἄμπελοι βοτρύων πλήρεις· οἶνον ἐξ αὐτῶν ἀποθλίβοντες ἐπίνομεν.

Ibid. *Les raisins écrasés.*

Τὰ πατηθέντα βοτρύδια, plus bas.

Ibid. l. 17. *Et leur versait du vin.*

Amyot : *et leur portoit du vin.* Il a lu dans son texte ἤνεγκε ποτὸν αὐτοῖς, au lieu de ἐνέχει π. α.

P. 110, l. 3. *Si qu'un enfant hors du maillot.*

Amyot : *Si qu'un enfant de mamelle.* Le grec est clair.

Ibid., l. 7. *Des champs de là entour.*

On disait du temps d'Amyot : *là entour*, *là autour* et *là alentour*. Journal de l'Étoile, t. 4, page 175, *les gens de là autour ;* et Amyot lui-même, ci-dessus, *folio* 26, *verso*, de l'édition originale : *tous les paysans de là autour.* Mais c'est peut-être en cet endroit une faute d'impression; car il dit toujours *là entour. Folio* 57, *verso : Tous les paysans de là entour ;* et *folio* 27, *recto, mais quelque paysan de là entour.* Dans la Vie de Démétrius, *les barbares de là à l'entour.*

Ibid., l. 12. *Dont il fut bien aise.*

Amyot : *Daphnis en fit du courroucé.* Contresens. Il détruit l'agrément de ce passage qui est tout dans l'opposition de ceci avec ce qui suit, *à quoi Chloé prenait plaisir : mais Daphnis en avait de l'ennui.* Ces deux phrases se répondent.

Ibid., l. 14. *Jetaient à Chloé plusieurs paroles à la traverse.*

Mémoires de Vieilleville, liv. III, ch. XXII : *Ceux de Boulogne commençoient à faire contenance d'entendre à quelque capitulation. Car sous prétexte de venir avec sauf-conduit visiter les prisonniers, ils en jetoient souvent plusieurs propos à la traverse.* Henri Estienne, apologie pour Hérodote : *Mais cependant je jeterai ce mot comme à la traverse.* Gourville, Mémoires : *Il en jeta quelques propos à M. Hervart.*

Ibid., l. 15. *Comme des Satyres à la vue de quelque Bacchante.*

C'est bien le sens ; mais il faudrait exprimer cela avec l'agrément et le rhythme qui est dans le grec, traduire μανικώτερον, et conserver la naïveté de cette tournure καὶ εὔχοντο... καὶ νέμεσθαι. Amyot : *Les hommes dans les pressoirs... sautoient après Chloé comme feroient des Satyres autour de Bacchus.* Il met Chloé dans les pressoirs avec les hommes. Il n'a pas su ce que c'était que les pressoirs dont parle Longus. C'étaient des espèces de bassins de pierre en plein air.

P. 111, l. 19. *Et ainsi comme ils s'ébattaient, survint un vieillard.*

Amyot : *Survint en leur compagnie un vieillard.* Ces mots *en leur compagnie*, ont été supprimés dans les réimpressions.

Ibid., l. 22. *Vieille aussi la panetière.*

Il faut lire certainement dans le grec, καὶ τὴν πήραν γεραιάν, car le sens l'exige, et outre le passage cité γέρων πέπλος, Théocrite a dit aussi, γραιᾶν ἀποτίλματα πηρᾶν.

Ibid., l. 23. *Le bon homme Philétas, enfans, c'est moi qui jadis ai chanté*, etc.

Version littérale, *ad verbum;* la phrase, la construction, les repos, tout comme dans le grec. Amyot traduit : *Mes enfants, je suis le bon homme Philètas.* Mais il y a dans l'original : Φιλητᾶς, ὦ παῖδες, ὁ πρεσβύτης ἐγώ. S'il eût dit : ὦ παῖδες, ἐγὼ μὲν εἰμὶ Φιλητᾶς ὁ πρεσβύτης, ce serait le même sens, les mêmes mots, et la phrase du monde la plus plate. Dans Plutarque, Thémistocle : ἥκω σοι, βασιλεῦ, Θεμιστοκλῆς ἐγώ.

Les traducteurs qui se tourmentent à chercher des tours élégans, ne savent pas combien de passages des anciens se peuvent rendre mot à mot avec une grace infinie. Ce vers de Virgile :

> *Ille meos primus qui me sibi junxit amores*
> *Abstulit*,

a fait le désespoir de tous ceux qui l'ont voulu mettre en français. Il est divinement traduit, et mot pour mot, dans la Chronique du petit Jean de Saintré : *Celui emporta mes amours qui premier me joignit à lui.* Delille a peu de vers qui vaillent cette prose-là.

Ibid., l. 25. *Maintefois ai joué de la flûte à ce dieu Pan que voici.*

Amyot : *en l'honneur du dieu Pan.* C'est là une faute considérable; car l'auteur indique à dessein une certaine image de Pan dont il sera question dans la suite.

P. 112, l. 16. *Qui en ôterait la muraille qui le clôt.*

Amyot : *La haye qui le clôt.* Il n'a point su ce que voulait dire αἱμασία, *une muraille sèche sans ciment.*

P. 113, l. 8. *Comme vieux et ancien que je suis.*

Lisez dans le grec, ὁμοίως ἐμοὶ γέρων. Br.

P. 114, l. 1. *Ce ne me serait point de peine de te baiser.*

Lisez dans le grec, ἐμοὶ μὲν, ὦ Φιλητᾶ, φιλῆσαι σε φθόνος οὐδείς, et non πόνος οὐδείς.

Ibid., l. 13. *Plus ancien même que tout le temps.*

Amyot : ***Ains suis plus ancien que le vieil Saturne, et que de toute ancienneté.*** Cela est inintelligible.

P. 115, l. 26. *Et ravit les ames.*

L'auteur, sans employer plus de mots, développe mieux sa pensée, qui est que les ailes d'Amour ravissent au ciel les ames, à peu près comme Rousseau a dit : « Et ces ailes de feu qui ravissent une ame au céleste séjour. » Tout cela au reste est pris de Platon.

Ibid., l. 27. *Ayant plus de pouvoir que Jupiter même.*

Ménandre avait dit :

Δέσποιν', ἔρωτος οὐδὲν ἰσχύει πλέον,
Οὐδ' αὐτὸς ὁ κρατῶν ἐν οὐρανῷ θεῶν
Ζεῦς, ἀλλ' ἐκείνῳ πάντ' ἀναγκασθεὶς ποιεῖ.

P. 116, l. 8. *Moi-même j'ai été jeune.*

Dans le grec αὐτὸς μὲν γὰρ ἤμην νέος. Mais d'abord γὰρ ne se peut souffrir. Ensuite ἤμην, quoi qu'on en dise, n'est guère usité : c'est

un mot macédonien. Longus avait peut-être écrit αὐτὸς μὲν ἐγενόμην νέος. Ou mieux encore, αὐτὸς μέν ποτ' ἐγενόμην νέος, comme dans Ménandre, καὶ τοι νέος ποτ' ἐγενόμην κἀγὼ, γύναι.

Ibid. l. 24. *Coucher ensemble nue à nu.*

Marot :

La nuict passée, en mon lit je songeoye
Qu'entre mes bras vous tenois nu à nu.

P. 117, l. 3. *En plus grande détresse qu'auparavant.*

Amyot ajoute : *parce que l'amour commençoit à les toucher au vif.* Cela n'est pas dans le grec, et ne vaut rien du tout.

Ibid., l. 5. *Avec les paroles du vieillard.*

Amyot ajoute : *Si disoient ainsi à part eux.* C'est là justement ce que l'auteur n'a pas voulu dire et qu'il supprime à dessein, prenant le rôle du personnage dont il rapporte les paroles et se mettant à sa place, comme dit Longin, qui montre par des exemples l'agrément de cette figure et la grande vivacité qu'elle donne au récit. Aux passages qu'il cite d'Homère et d'Hécatée, on peut joindre celui-ci de La Fontaine, non moins admirable :

L'épouvante est au nid plus forte que jamais ;
Il a dit ses parens, mère, c'est à cette heure...
Non, mes enfans, dormez en paix.

Si cela était en grec, Amyot traduirait : *Alors l'épouvante fut au nid plus forte que jamais elle n'avoit été, et quand l'alouette fut de retour, un de ses petits lui dit : Ma mère, le maître de ce champ a dit qu'on allât quérir ses parents ; c'est maintenant*

qu'il nous faut partir. A quoi l'alouette répondit : Non, mes chers petits enfants, dormez et reposez-vous bien en toute paix et assurance. C'est ainsi qu'il traite Longus et Plutarque. Amyot a de belles expressions ; mais il paraphrase toujours.

P. 118, l. 1. *Mais nous l'endurerons.*

Dans le grec mettez un point après καρτερήσομεν, et commencez l'autre phrase, δεύτερον μετὰ Φιλητᾶν τοῦτο αὐτοῖς γίνεται νυκτερινὸν παιδευτήριον. Br.

P. 119, l. 8. *Ils étaient sous le chêne assis.*

Amyot traduit *sous un chêne.* Voyez page 1, ligne 1, à la fin de la note.

Ibid., l. 20. *Comme s'ils eussent été liés ensemble.*

Amyot : *Comme s'ils eussent été collés ensemble.* Cette grossièreté n'est pas dans le grec.

Ibid., l. 21. *Mais pensant que ce fût le dernier point...*

Ces mots se pourraient unir aussi bien à ce qui précède, et la ponctuation seule les en sépare. C'est la même faute qu'Aristote reprend quelque part dans une phrase d'Héraclite, et où est tombé notre auteur quand il a dit, p. 49 de l'édition de Rome, οὐ μὴν ὁ Δάφνις χαίρειν ἔπειθε τὴν ψυχήν, ἰδὼν τὴν Χλόην γυμνήν· ἤλγει τὴν καρδίαν. Les pauses dans le discours doivent être marquées par le sens, et La Fontaine est blâmable d'avoir dit dans un de ses contes,

Quant au surplus, ils avaient deux enfans,
Garçon d'un an, fille en âge d'en faire.

Comme il arrive en allant et venant,
Pinucio, jeune homme de famille,
Jeta si bien les yeux sur cette fille, etc.

Ce vers « comme il arrive... » dont La Fontaine fait le commencement de la seconde phrase, semble appartenir à la première, et le lecteur hésite, malgré la ponctuation.

P. 120, l. 8. *Et est bordée de beaux édifices.*

Toutes les éditions d'Amyot portent : *et est bornée de beaux édifices.* C'est une faute d'impression de l'édition originale, lisez *ornée*, ἠσκημένη.

Ibid., l. 25. *S'il leur fallait quelque chose de plus.*

Dans l'édition originale d'Amyot, on lit : *et leur falloit quelque chose plus :* faute d'impression.

P. 124, l. 3. *Répondit franchement.*

Avec hardiesse, *francamente.* Amyot est plein d'itialianismes, comme tous les écrivains de son temps.

Ibid., l. 18. *Mais il y avait dedans.*

Amyot, dans l'édition originale et dans toutes les réimpressions : *mais s'il y avoit dedans*, ce qui brouille toute la phrase. C'est une faute de l'imprimeur.

P. 125, l. 5. *Comme une volée d'étourneaux.*

Amyot a omis cela.

Ibid., l. 16. *Du tourteau.*

Lisez dans le grec, ζυμίτου, non ζυμήτου. Br.

Ibid., l. 21. *A pied, au lieu qu'ils étaient venus en un beau bateau; blessés et mal menés, au lieu qu'ils étaient partis gais et bien délibérés...*

Thucydide, liv. VII : Πεζοὺς δὲ ἀντὶ ναυβατῶν πορευομένους.

P. 126, l. 14. *Aller faire du pis qu'il pourrait.*

Amyot : *Du pis qu'ils pourroient.* Faute d'impression.

Ibid., l. 28. *Ravit et pilla.*

Amyot : *Ravit et roba.* Italianisme.

P. 128, l. 7. *Vient d'être arraché de vos autels.*

Un peu plus bas, p. 85 du texte de Rome, ἀπεσπάσατε βωμῶν παρθένον.

Ibid., l. 18. *En quelque ville.*

Amyot : *En la ville.* Même contresens que ci-dessus, page 77, ligne 4, fin de la note.

Ibid., l. 20. *Sans mes chèvres, sans Chloé.*

Amyot : *Sans mes chèvres et sans Chloé.* Il n'y a point d'*et* dans le grec : ἄνευ τῶν αἰγῶν, ἄνευ Χλόης. Rien ne marque mieux le peu de sentiment qu'avait Amyot du style de Longus.

Ibid., l. 21. *Pour être désormais misérable manœuvre.*

Amyot : *Il faudra désormais que je sois un fainéant.* Ce n'est pas là le sens.

Ibid., l. 25. *Qui m'emmènent aussi.*

Tout cet endroit, fort mutilé dans le texte grec, paraît assez bien rétabli par les conjectures de l'éditeur de Rome qui lit : καὶ τὰς μὲν αἶγας ἀποδέρουσι, καὶ τὰ πρόβατα καταθύσουσι (non καταθύουσι). Χλόη δὲ πόλιν λοιπὸν οἰκήσει. Ποίοις ὄμμασιν (non ποσίν) ἄπειμι παρὰ τὸν πατέρα καὶ τὴν μητέρα, ἄνευ τῶν αἰγῶν, ἄνευ Χλόης; λοιπὸν ἐργάτης (non λιπεργάτης) ἐσόμενος. Ἔχω γὰρ νέμειν ἔτι οὐδέν. Ἐνταῦθα περιμενῶ κείμενος ἢ θάνατον ἢ πολέμιους ἑτέρους (non πόλεμον δεύτερον).

P. 129, l. 6. *En tout semblables aux images.*

Amyot : *Semblables en tout et partout aux images qui étoient dedans la caverne.* Il allonge sa version le plus qu'il peut.

Ibid., l. 12. *L'avons fait élever et nourrir.*

L'édition originale d'Amyot et toutes les réimpressions portent *enlever et nourrir* : faute du premier imprimeur. *Folio* 78, *recto*, de l'édition originale : *Je l'ai moi-même trouvée et depuis nourrie et élevée ;* et *folio* 5, *verso*, *fit prière aux Nymphes qu'à bonne heure pust-il élever et nourrir la pauvre enfant.*

Ibid., l. 13. *Car, afin que tu le saches.*

Amyot : *Ne pense pas que Chloé soit fille de Dryas, ni née en ce village, et que ce soit l'état appartenant au lieu dont elle est venue que de garder les brebis.* La plus grande faute d'Amyot dans cette pitoyable version, c'est de dire et narrer tout au long ce que l'auteur veut seulement laisser soupçonner au lecteur, et qui doit se découvrir plus tard. Il fait la même sottise dès le commencement de l'ouvrage.

P. 131, l. 5. *Sous une roche haute et droite.*

On a ajouté ces mots, qui manquent dans le grec par la faute de quelque copiste.

Ibid., l. 6. *Afin que de la côte, à toute aventure...*

Le grec est corrompu. Peut-être faut-il lire, ὡς μηδαμόθεν (au lieu de ὡς μηδὲ μίαν) ἐκ τῆς γῆς τῶν ἀγροίκων τινὰ λυπῆσαι.

P. 132, l. 5. *Et les battant de leur queue.*

On lit dans la version italienne du Caro · *E con tanta tempesta percotevano la catene con la coda* : c'est une faute des imprimeurs ou des copistes; car cette version, fort estimée en Italie, n'a point été imprimée sur le manuscrit du Caro, mais sur une copie assez défectueuse. Corrigez *percotevano le carene.* Au commencement du quatrième livre on lit : *avea dall' uno dei lati un alberetto*, lisez *un albereto.* Et dans le deuxième livre, Daphnis, plaidant sa cause devant Philétas, dit : *non fu mai che pure uno solo di questi vicini si rammentassero chein loro orto en trasse una mia capra.* Lisez *si lamentassero.*

Ibid., l. 7. *Du haut de la roche.*

Ἠκούετό τις ἀπὸ τῆς ὀρθίου πέτρας, τῆς ὑπὲρ τὴν ἄκραν. Cette phrase ne laisse aucun lieu de douter qu'il n'ait nommé plus haut la roche dont il parle, en désignant sa situation au-dessus du promontoire. De même dans le premier livre : ἰδεῖν ἐδόκουν τὰς Νύμφας ἐκείνας, τὰς ἐν τῷ ἄντρῳ, c'est-à-dire : « Ces Nymphes dont je viens de parler, et que j'ai dit être dans l'antre. » C'est une de ces façons de dire qu'il imite de Xénophon et des Socratiques.

Ibid., l. 21. *Pour quelque méfait.*

Amyot : *Pour quelque maléfice.*

P. 133, l. 5. *Ni à moi aussi.*

On disait du temps d'Amyot *ni moi aussi*, pour *ni moi non plus*.

Je ne suis roi ne prince aussi ;
Je suis le sire de Couci.

Et dans l'épigramme de Marot : *Adonc, répondit l'épousée, je ne vous ai pas mors aussi*. C'est l'italien *ne anche*.

Ibid., l. 9. *Je vous ferai tous abîmer...... si tu ne rends...... Chloé aux Nymphes à qui* vous *l'avez enlevée.*

Ces changemens de personne, comme tous les anciens critiques l'ont remarqué, donnent au discours un mouvement vif et naturel qui peint la passion. Démosthène en est plein, et passe souvent du *tu* au *vous* dans la même phrase. Il y a quelque chose de semblable dans cet endroit de Racine :

N'en doute point, j'y cours, et dès ce moment même...
Bajazet, écoutez, je sens que je vous aime,
Vous vous perdez.

P. 134, l. 4. *Sans broncher.*

Οὐκ ἐξολισθαίνοντα τοῖς κέρασι τῶν χηλῶν. Brunck trouve étrange qu'on dise τὰ κέρατα τῶν χηλῶν. Le manuscrit de Florence porte : τοῖς κέρασι τῶν βοῶν. Peut-être y avait-il τῶν ποδῶν.

Ibid, l. 26. *C'était environ l'heure.*

Amyot affaiblit l'expression en traduisant *environ le temps que l'on remène*... Il fallait garder la tournure de l'original familière aux grands écrivains. Démosthène, ἑσπέρα μὲν γὰρ ἦν. Racine :

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit.

P. 136, l. 2. *Et leur en consacra la peau.*

Dans Amyot : *Et leur en sacrifia la peau;* faute d'impression répétée dans toutes les éditions.

Ibid., l. 8. *Une libation de vin doux.*

Il faut lire dans le grec ἐπιέσπεισε. Il répandit cette libation sur la partie de la victime offerte aux Nymphes. Remarquez dans la leçon vulgaire trois fois de suite ἀπο. Cela est désagréable. Br.

Le manuscrit de Florence porte en effet ἐπιέσπεισε,

Ibid., Ibid. *Et ayant accommodé de petits lits de feuillage.*

Amyot : *Ayant accoutré de petits siéges pour se seoir avec force feuillage et verde ramée.* Il oublie qu'on mangeait couché du temps de Longus. Manger assis était regardé comme une grande austérité, pénitence, marque de deuil. Caton, depuis la défaite de Pharsale, ne se coucha plus pour manger.

Ibid., l. 15. *D'anciens pasteurs.*

Bien dit ici. Voyez ci-dessus, page 80, ligne 28, la note.

Ibid., l. 27. *Offrande pastorale.*

Dans Amyot : *Grande pastorale à un dieu pastoral.* Autre faute d'impression, soigneusement conservée dans toutes les éditions.

P. 137, l. 4. *Le bon homme Philétas.*

Il faut lire dans le grec comme l'a vu Villoison, ὁ Φιλητᾶς ὁ βουκόλος. Sur quoi Brunck se récrie à tort : « M. de Villoison, dit-il, aime par trop les articles. » C'est Longus qui les aime. Le redoublement de l'article est du langage naïf, et convient très-bien ici. On le supprime au contraire dans le style élevé. Il y a telle ode de Pindare où vous trouverez à peine un article.

Dans Hérodote ὄκως ὀπτῷτο ὁ ἄρτος τοῦ παῖδος τοῦ θητὸς, τοῦ Περδίκκεω est bien dit et naïvement. Il ne faut point du tout corriger ce passage.

Ibid., l. 15. *Le convièrent à leur repas.*

Le grec ajoute : *Le faisant coucher auprès d'eux.* Amyot : *Le firent seoir auprès d'eux*, et de même un peu plus bas : *Philétas adonc se leva en pied sur son siége.* Il eût pu dire tout aussi bien : *Mit sa perruque et son chapeau.*

P. 138, l. 23. *Ni autre, quel qu'il fût.*

Le Caro : *Ella disse che non degnava per suo amante uno che non fosse nè tutto uomo nè tutto becco.* Cette version est plus exacte.

P. 139, l. 10. *Composée des plus grosses cannes.*

Μέγα ὄργανον καὶ αὐλῶν μεγάλων. Peut-être faut-il lire καυλῶν μεγά-

λον. Br. Ou plutôt Μέγα, ὄργανον καλάμων μεγάλων, comme a lu Amyot.

Ibid., l. 11. *On eût dit que c'était celle-là même.*

Amyot : *Tellement qu'on eust dit que....* » Il ajoute cette liaison *tellement que* qui n'est point dans le texte, et partout il en use ainsi. C'est le plus grand défaut de son style que cet enchaînement de périodes, qu'il imite des proses florentines ; et qui s'éloigne fort du caractère de l'auteur. Celui-ci, dans sa composition, suivant le précepte des maîtres et l'exemple des anciens, varie incessamment le rhythme et la mesure de ses phrases. C'est ce qu'on a tâché d'observer, et le lecteur s'en apercevra, dans les endroits surtout qu'Amyot n'a point traduits, et qui paraissent en français pour la première fois. Amyot, en général, tout occupé du sens littéral de l'auteur, en altère souvent la phrase, et ne rend presque jamais les formes du style qui, dans un ouvrage tel que celui-ci, importent autant ou plus que le fond même des idées.

P. 140, l. 27. *Et au lieu des roseaux.*

On lit dans la première édition d'Amyot : *Et au lieu de s'aller jeter entre deux roseaux*, faute d'impression reproduite dans toutes les éditions ; lisez : *entre des roseaux.*

P. 141, l. 1. *En tira d'abord un son douloureux.*

Amyot : *En sonna un chant piteux, comme d'un amoureux transi, comme d'un poursuivant, comme d'un qui sonne la retraite, comme d'un qui va cherchant et rappelant quelque beste qu'il a égarée.* Ce n'est pas là traduire, mais trahir les anciens, comme dit l'Italien, *non tradurre, ma tradire.*

Ibid., l. 17. *Ils se baisent l'un l'autre.*

Amyot : *Ils prirent l'un de l'autre tout le plaisir qui leur fut possible.* Amyot ne manque guère l'occasion de présenter quelque image grossière.

Ibid., l. 23. *S'allèrent asseoir dessous le chêne.*

Amyot traduit *dessous un chesne*, quoiqu'il y ait dans le grec *le chesne*, c'est-à-dire, celui dont il est déjà parlé ailleurs : p. 15, lig. 22, *ils s'assirent au pied d'un chesne* ; p. 17, lig. 6, *assis sous le chesne à son ordinaire* ; p. 61, lig. 17, *ils étoient sous le chesne assis* ; p. 74, lig. 15, *sous le fouteau* (qu'il appelle ici le chesne) ; et p. 116, lig. 2, *droit au chesne.*

Amyot ne fait nulle attention au récit de son auteur. Il a traduit Longus, mais il ne l'a point lu.

P. 142, l. 2. *Ils contestaient entre eux d'amour.*

C'est le grec mot à mot. Amyot : *Ils faisoient à l'envi l'un de l'autre à qui plus aimeroit sa partie*, style de procureur ou d'huissier.

Ibid., l. 10. *Lui jurât un autre serment.*

Racine :

Et tes sermens jurés au plus saint de nos rois.

P. 144, l. 13. *Le capitaine partit aussitôt avec ses gens.*

Amyot : *Le capitaine se partant aussitost.* Les nouveaux éditeurs ont pris cela pour une faute d'impression, et ont corrigé *se partageant*, qui est une pure sottise. Amyot dit à l'italienne *se*

partir, pour *partir*. Ci-dessous, p. 110, *ainsi se partit Daphnis* ; et plus haut, livre II (folio 24 de l'édition originale), *mais après qu'il se fût parti*. Dans la Vie de Brutus, *et là se partant derechef*.

P. 145, l. 6. *D'avoir si à la légère offensé leurs voisins*.

Amyot : *D'avoir si longuement offensé leurs voisins*. C'est sans doute une faute d'impression. Cela n'a aucun sens.

Ibid., l. 23. *Car incontinent la neige*.

Cette description de l'hiver ne convient guère au climat de Lesbos. Virgile a péché de même contre la vérité en parlant de Tarente, où jamais on ne vit *les eaux enchaînées, ni les pierres fendues par le froid*. Hérodote ayant fait une peinture célèbre du froid de la Scythie, plusieurs le voulurent imiter, sans s'embarrasser des convenances, mais aucun plus ridiculement qu'Hérodien, qui, dans un récit historique, décrit en poète les frimas du Rhin.

P. 146, l. 6. *Les uns retordaient du fil*.

Amyot : *Les uns filoient des cordes*. Contresens.

Ibid., l. 7. *Les autres tissaient du poil de chèvre*.

Amyot : *Les autres tressoient du poil de chèvre*. Contresens. On fabriquait de grosses étoffes de poil de chèvre; elles servaient à vêtir les pauvres et à faire des tentes.

Les fautes d'Amyot se multiplient à tel point dans les deux derniers livres, que, si on les voulait noter toutes, ce serait une chose infinie.

Ibid., l. 27. *Chaque fois qu'ils trouvaient sous la main la panetière.*

C'est le grec mot à mot. Amyot : *Chaque fois qu'ils n'avoient la panetière*, phrase inintelligible. Dans la réimpression on a mis, *chaque fois qu'ils manioient*. L'expression est ignoble. Il faut savoir écrire pour employer ces mots, comme dans le vers de Rousseau :

> N'éprouvèrent jamais, en maniant la lyre,
> Ni fureurs ni transports.

P. 148, l. 12. *Voire même celle de la Scythie.*

Amyot : *De la Tartarie.* Dans son Plutarque il dit souvent : *la Romagne, le Milanois.*

Ibid., l. 17. *Épiant.*

Lisez dans le grec : περιμενῶν, et non pas μεριμνῶν.

Ibid, l. 25. *Si mal à point.*

On a imprimé dans quelques éditions *mal en point*, qui veut dire tout autre chose.

P. 149, l. 11. *Mieux vaut, disait-il, que je m'en aille.*

Amyot : *Que je me taise.* Il a suivi un texte corrompu.

Ibid. l. 17. *Comme si expressément Amour eût eu pitié de lui.*

La Fontaine dans Joconde : *Amour en eut pitié.*

P. 150, l. 1. *Dieu te gard.*

Ancien souhait ou salut. Molière : *Dieu te gard, Cléanthis.* Cette locution a été souvent méconnue par les éditeurs de nos poètes. Dans un quatrain à la louange du prince de Condé, chef des huguenots, sous Henri III :

> Ce petit homme tant joli,
> Qui toujours cause et toujours rit
> Et toujours baise sa mignonne,
> Dieu gard de mal le petit homme.

Voltaire lui-même a cité : *Dieu garde mal le petit homme*, croyant que c'était une allusion à la mort de ce prince, qui fut tué à Moncontour. Mais c'est une faute d'imprimeur. Rabelais a dit quelque part : *Dieu gard de mal Thibaut Mitaine.* La Fontaine, à la fin du conte des Troqueurs :

> Or n'est l'affaire allée en cour de Rome,
> Trop bien est-elle au Sénat de Rouen.
> Là le notaire aura du moins sa gamme
> En plein bureau. *Dieu garde sire Oudinet*
> D'un conseiller barbon et bien en femme,
> Qui fasse aller la chose du bonnet.

Ces vers sont ainsi rapportés dans la nouvelle Vie de La Fontaine. Lisez, pour le sens et la mesure : *Dieu gard sire Oudinet*, comme La Fontaine lui-même a dit : *Dieu nous gard de plus grand' fortune.* Faut-il s'étonner que les textes grecs et latins soient altérés, quand nous voyons nos auteurs mêmes estropiés de cette façon ? Peu de gens aujourd'hui savent assez de français pour être éditeurs de La Fontaine.

Ibid., l. 5. *A peine qu'ils ne tombèrent.*

Expression d'Amyot, qu'il emploie fréquemment. Cette phrase lui est particulière. On disait en ce temps-là, *à peu qu'ils ne tom-*

bèrent, comme parlent toujours Rabelais et les Cent Nouvelles Nouvelles.

Ibid., l. 12. *Ayant ainsi Daphnis...*

C'est là certainement ce qu'a voulu dire l'auteur. Mais le texte est altéré.

Ibid., l. 20. *Le louèrent de son bon esprit.*

Οἱ δὲ ἐπῄνουν τὸ ἐνεργόν. C'est la leçon très-correcte des manuscrits de Rome et de Florence. Lucien, dans le Songe : ἐπαίνων τὸ καινουργόν.

P. 151, l. 5. *Et lors assis.*

Non plus couchés comme pour manger. Amyot : *Toutefois encore assis.* Contresens.

Ibid., l. 15. *Qu'ils* habillèrent.

C'est le mot propre. Cent Nouvelles Nouvelles, 59 : *Elle avoit fait habiller les deux meilleurs chapons de léans.* Moyen de parvenir : *Te voilà maître boucher ; tu as habillé un veau.* Le même calembourg est dans Bonaventure Desperriers : *Je lave les tripes du veau que j'ai habillé ce matin.*

P. 152, l. 8. *Tendirent des gluaux.*

Il y a dans toutes les éditions d'Amyot : *pendirent des gluaux*, faute du premier imprimeur.

Deux lignes plus bas : *en s'entrebaisant.* Il y a dans Amyot : *et s'entrebaisa*, autre faute non corrigée dans les réimpressions.

Ibid., l. 14. *M'as-tu point oublié?*

C'est le sens. Lisez dans le grec, ἆρα μέμνησαι μοῦ; comme plus haut, ἆρα μέμνησαι τοῦ πεδίου τοῦδε, κἀμοῦ.

P. 153, l. 10. *En les baisant tous premier que Chloé.*

Amyot : *En les baisant tous, fors que Chloé, de peur qu'il ne souillast son baiser.* On ne sait quel texte il a suivi; ou plutôt il n'a fait nulle attention au texte, qui est fort clair en cet endroit.

Ibid., l. 12. *Ne se passa point tout pour eux.*

Dans les réimpressions d'Amyot on a mis : *ne se passa point du tout pour eux*. Grosse faute.

P. 154, l. 9. *Commençant petit à petit*, etc.

Amyot : *Commençant petit à petit à reprendre leur chant ramage, après un si long silence. Les brebis besloient, les agneaux sautoient*, etc. Cette mauvaise traduction a été encore mutilée par les imprimeurs. L'édition originale porte : *Commençant petit à petit à reprendre leur chant ramage. Après un si long silence, les brebis besloient*, etc. On a supprimé cela dans les réimpressions, et mis à la place une version qui ne vaut guère mieux, faite sur le latin de Jungermann.

Si long silence est ridicule; mais Amyot ne songe guère à ces choses-là. Le style de Longus périt tout dans ses mains; c'est un tailleur de pierre qui copie l'Apollon.

Ibid., l. 25. *Pourchassant le dernier but...*

Dans le grec, ἔρωτα ζητοῦντες, comme les stoïques ont dit : ζητεῖν ἀρετὴν, et nos mystiques : *chercher Dieu*.

P. 155, l. 3. *Frissait.*

Mot de la façon d'Amyot, ἅπαξ λεγόμενον. C'est l'italien *frizzare.*

P. 156, l. 14. *Il tenait avec soi certaine petite femme jeune et belle.*

Amyot : *Sa femme étoit jeune et belle, et plus délicate que ne sont ordinairement les femmes des paysans.*

Amyot a cru Lycenion une paysanne, femme du paysan Chromis : étrange méprise. Le nom même de Lycenion indique une courtisane. Chromis, bourgeois de Mitylène, ou plutôt d'Athènes, car tout ceci est pris de la Nouvelle Comédie, vit à la campagne avec une fille de la ville. Trois sortes de gens paraissaient dans les comédies, entretenant des filles publiques; ναύκληροι, *les négocians* ou armateurs de navires; στρατιῶται, *les gens de guerre*, enrichis en Asie au service des rois; γεωργοί, *les cultivateurs*, riches aussi pour la plupart, car, Athènes faisant beaucoup de commerce et ayant peu de territoire, les terres y étaient fort chères.

P. 157, l. 11. *Feignant d'aller voir sa voisine qui travaillait d'enfant.*

Le texte est gâté en cet endroit. Le manuscrit de Florence porte : τῆς ἐπιούσης ὡς παρὰ τὴν γυναῖκα λαβεῖν τὴν τίκτουσαν ἀπιοῦσα. Celui du Vatican : ὡς παρὰ τὴν γυναῖκα λαβεῖν τὴν τίκτουσαν. Lisez : ὡς παρὰ τὴν γυναῖκα ἐκείνην τὴν τίκτουσαν; comme dans Hérodote, liv. III, 46 : τὸν ἄνθρωπον τοῦτον τὸν μαστιγωθέντα; et ci-dessus, liv. II, τὸν Πᾶνα ἐκεῖνον, τὸν ὑπὸ τῇ πίτυϊ ἱδρύμενον.

Ibid., l. 12. *Au chêne sous lequel était assis Daphnis avec Chloé.*

Il faut lire dans le texte ἐπὶ τὴν δρῦν ἔνθα (non ἐν ᾗ) ἐκαθέζετο,

comme ailleurs il dit, liv. II, πρὸς τὴν φηγὸν ἔτρεχεν ἔνθα ἐκαθέζοντο.

Ibid., l. 16. *De mes vingt oisons.*

Homère, *Odyssée* :

Χῆνές μοι κατ' οἶκον εἴκοσι πυρὸν ἔδουσι.

P. 158, l. 5. *Tu aimes, lui dit-elle, Daphnis, tu aimes Chloé.*

Ἐρᾷς, εἶπον... Héliodore, liv. III, pag. 150, ligne 16, édition de M. Coraï, et tome 2, p. 52, de la traduction d'Amyot dans notre collection.

P. 159, l. 1. *Se prit à l'instruire en cette façon.*

Ce qui suit n'a point été traduit par Amyot jusqu'à ces mots : *finie l'amoureuse leçon.*

Ibid., l. 9. *Où chose ne fit...*

Denys d'Halycarnasse : Π. Σ. ΟΝΟΜ. καὶ οὐδὲν ἄλλο περιεργασάμενος, οὕτως ἐξοίσω τὸν διάλεγον.

P. 160, l. 6. *Ne savait plus s'il oserait rien exiger de Chloé outre le baiser et l'embrasser.*

Amyot : *Délibérant ne fascher point Chloé outre le baiser et l'embrasser.*

Ibid., l. 18. *Puis l'embrassant, la baisa.*

Amyot : *Puis se jetant sur elle, la baisa.* Grossière sottise; le texte est clair.

P. 160, l. 29. *Ayant moins de souci de manger que de s'entre-baiser.*

Amyot : *Ainsi qu'ils mangeoient ensemble, et s'entrebaisoient plus de fois qu'ils n'avaloient de morceaux.* Image dégoûtante qui n'est point dans le texte. Quel langage pour un homme de cour, un prélat, un précepteur du roi ! Longus a peint des nudités, qu'Amyot rend toujours obscènes dans sa copie par la grossièreté de l'expression.

Ibid., l. 12. *De même qu'en un chœur de musique.*

Amyot : *comme l'on fait en une danse.*

P. 162, l. 21. *Toutes belles, toutes savantes en l'art de chanter.*

Ceci manque dans Amyot.

P. 163, l. 16. *Il rendit furieux les pâtres.*

Amyot : *il fit devenir enragés les bergers.*

Ibid., l. 10. *Ses membres.*

Le mot grec a deux sens, dont l'un s'applique à la musique. Toute la fable roule sur cette équivoque, qui ne se peut guère rendre en français, non plus qu'en latin, ce me semble. Horace parle grec, quand il dit : *dispersi membra poetæ.*

Ibid., l. 11. *Terre les reçut.*

Il faut lire ainsi *terre*, sans article, comme il est dans le grec ; car c'est une divinité.

Ibid., l. 13. *Imite les voix et les sons.*

Il faut lire dans le grec, comme portent les manuscrits : πάντων τῶν λεγομένων, *de toutes les choses susdites.* De même, page 52, édit. de Rome, τὰ ὀνομασθέντα δῶρα, et page 127, ὁ δὲ Δρύας ἐθέλγετο τοῖς λεγομένοις.

P. 164, l. 8. *Se couchèrent tous deux sous une même peau de chèvre.*

C'est le sens exact et littéral. Amyot : *en se couvrant d'une peau de chèvre.* Il a bien entendu le texte. On a changé cela dans les réimpressions, où l'on a mis : *en étendant sous eux une peau de chèvre*, énorme contresens.

Ibid., l. 27. *Pour des pommes ou des roses.*

Scarron dans *la Mazarinade* :

> Homme aux femmes et femme aux hommes,
> Pour des poires et pour des pommes.

P. 165, l. 28. *Et se séant à terre.*

Amyot dit : *se séant en terre.* Les nouveaux éditeurs, croyant que c'était une faute, ont corrigé cela dans leurs réimpressions. Mais Amyot parle ainsi à l'italienne; ci-dessous, page 177 (édition originale, folio 65), *relevant les vignes qui tomboient en terre;* un peu après, page 187, *les chèvres mettant le nez en terre ;* et page 105 (édition originale, folio 15, verso), *descendant en terre armés de corselets et d'épées.* Cependant, page 156, il dit : *si se rassit à terre*, qui était la façon commune de son temps. Boileau même a dit assez mal : *et se forment en terre une divinité.*

P. 166, l. 8. *Une chose pourtant le troublait; Lamon n'était pas riche.*

Amyot : *Il n'y avoit qu'une seule chose qui le troublast, c'est que son père nourricier Lamon n'étoit pas riche.* Il rend ainsi le sens, mais non le sentiment. La Fontaine observe ces nuances :

Un point sans plus tenait le galant empêché;
Il nageait quelque peu, mais il fallait de l'aide.

Ibid., l. 9. *Lamon n'était pas riche.*

Le manuscrit de Florence ajoute : ἀλλ' οὐδ' ἐλεύθερος, εἰ καὶ πλούσιος. C'est une note marginale prise de ce qui suit, page 155, édit. de Rome, δοῦλος δὲ ὢν, οὐδένος εἰμὶ τῶν ἐμῶν κύριος. De même, page 121, ἠπείγοντο γὰρ νεαλεῖς ἰχθῦς (le manuscrit de Florence ajoute τῶν πετρίων, et cela est pris plus haut, page 66, πετραίους ἰχθῦς) εἰς τὴν πόλιν διασώσασθαι. De même encore à la page 126, οἱ δὲ ἐπηγγέλλοντὸ μεγάλα, le même manuscrit ajoute εἰ ταύτης τύχοιεν, explication fort inutile.

Ibid., l. 22. *Promettaient.*

Dans l'édition originale d'Amyot : *promettoit*, faute d'impression, que l'on a mal corrigée depuis.

P. 167, l. 7. *Fais tant envers Chloé.*

C'est la phrase d'Amyot. Journal de l'Etoile, tome IV, page 194 : *Le roi fit tant envers le pape qu'il en obtint le paiement.* Amyot, Vie d'Artaxerxès : *Mais il supplia tant sa mère et fit tant par ses larmes et prières envers elle...*

P. 168, l. 4. *Une bourse de trois cents écus.*

Le grec dit « de trois mille drachmes. » Ceci paraît pris de la

vieille fable attribuée à Esope : « Un homme était pauvre. Les « dieux lui apparurent en songe, et lui dirent : Va au bord de la « mèr, en tel endroit ; tu y trouveras mille drachmes. »

P. 170, l. 23. *Combien que d'autres lui offrissent beaucoup pour l'accorder.*

Traduction d'Amyot. Toutes les éditions, et même la première, portent *pour la accorder*. C'est une faute de l'imprimeur ; et il faut lire *pour l'accorder*, ou bien *pour la leur accorder*.

P. 171, l. 2. *Ces raisons et assez d'autres.*

Ὁ μὲν ταῦτα καὶ ἔτι πλείω ἔλεγεν. De même Lucien, dans le Songe, ταῦτα καὶ ἔτι τούτων πλείονα εἶπε.

Le manuscrit de Florence porte : ἡ μὲν (c'est une faute, lisez ὁ μὲν) ταῦτα καὶ ἔτι πλείω ἔλεγεν, οἷα τοῦ πεῖσαι λέγων ἆθλον ἔχων τρισχιλίας, leçon qui fait une phrase fort jolie et ne peut être l'ouvrage d'un copiste. Il paraît au contraire que les autres copistes ont supprimé λέγων, comme une variante d'ἔχων, ce qui est arrivé ailleurs.

Ibid., l. 18. *Autrement serais-je bien insensé.*

Leçon de l'édition originale d'Amyot. On a mal corrigé dans les réimpressions, *autrement je serois bien insensé*. Amyot dit de même un peu plus bas : *seulement te veux-je bien avertir d'un point, Dryas.*

P. 172, l. 25. *En grande dévotion d'ouïr.*

Rabelais : *De quelle dévotion il le guette.* Cent Nouvelles Nou-

velles : *La dévotion lui en est prise.* Henri IV, lettre à Gabrielle d'Estrées : *Je reçus votre lettre à soir, et attends Senneterrre en bonne dévotion.*

P. 173, l. 24. *Et n'était demeuré qu'une seule personne.*

Lisez dans le grec κλάδοι, πλὴν μῆλον ἓν ἐλείπετο, ou plutôt ἐβλέπετο. Br.

Ibid., l. 29. *On ne s'était soucié de l'abattre.*

Colombani : ἔδεισεν ὁ τρυγῶν ἀνελθεῖν, ἠμέλησε κατελεῖν. Le manuscrit de Rome,... ἀνελτεῖν καὶ ἠμέλησε, lisez ἀνελτεῖν ἢ ἠμέλησε καθ... Les copistes ont voulu éviter l'hiatus ἢ ἠμ... qui ne devait pas les étonner. Lucien, Dialogue des Dieux : πῶς οὐ ζηλοτυπεῖ ἡ Ἀφροδίτη τὴν Χάριν ἢ ἡ Χάρις ταύτην.

P. 174, l. 10. *Les beaux jours d'été l'ont fait naître, un bel arbre l'a nourrie.*

Amyot arrange cela d'une façon qu'il croit fort galante. Voici sa traduction : *Chloé ma mie, le beau temps a produit cette belle pomme, un bel arbre l'a nourrie, le beau soleil l'a mûrie, et la bonne fortune l'a contregardée pour une belle bergère.* C'est là presque le seul endroit où Amyot ait eu dessein de mettre du sien et d'ajouter au texte de l'auteur. Partout ailleurs il paraphrase, mais seulement comme interprète, longuement et lourdement.

Ibid., l. 16. *Quelque serpent qui eût* frayé *au long.*

Bonaventure Desperriers, nouvelle XIII : *Le docteur passant sur sa mule, un de ses bœufs s'en vint frayer un petit contre sa robe.*

Ibid., l. 21. *Vous avez juges pareils.*

Lisez dans le grec ὁμοίως ἔχομεν τοῦ κάλλους μάρτυρες. Br. Cette phrase ne vaut rien, et la correction que propose l'éditeur de Rome paraît préférable, ὁμοίους ἔχομεν ὁμοίου κάλλους μάρτυρες. Dans le manuscrit du Vatican ὁμοίως est écrit au-dessous d'ὁμοίους comme une variante. C'est la même erreur que ci-dessus, page 155, l. 14. Voyez la note.

Ibid., l. 22. *Il était berger lui.*

Pâris n'est point nommé dans le grec, et Amyot qui traduit, *Nous sommes Pâris et moi juges et témoins pareils*, ôte toute la grace de ce passage. Il fait la même faute partout où l'auteur supprime à dessein quelque mot, ou quelque liaison, par un artifice commun à tous les bons écrivains. Dans Hérodote, liv. III, ch. LIII, ὁ δὲ γέρων, *le voilà vieux;* Périandre n'est point nommé.

P. 175, l. 10. *Afin que l'eau en fût plus nette et plus claire.*

Πηγὰς ἐξεκάθαιρεν ὡς ὕδωρ καθαρὸν ἔχοιεν. C'est la leçon de Colombani. Lisez ὡς ὕδωρ λάμπρον ἔχοιεν. Les anciens manuscrits étaient gâtés en cet endroit, comme on le voit par celui de Rome, où le copiste a laissé un blanc à la place de ces deux mots, καθαρὸν ἔχοιεν.

P. 177, l. 10. *Sémèle qui accouchait.*

Ainsi l'a écrit Amyot. On a mal imprimé, depuis la première édition, *Sémélé*. La Fontaine, *Filles de Minée :*

La Grèce était en jeux pour le fils de Sémèle;
Seules on vit trois sœurs condamner ce saint zèle.

Il a dit de même ailleurs :

> Brodait mieux que Clotho, filait mieux que Pallas,
> Tapissait mieux qu'*Arachne*, et mainte autre merveille.

au lieu d'Arachné.

P. 1719, l. 13. *Laissant une quantité des plus belles grappes aux branches.*

Amyot, dans l'édition originale, *et garda l'on une quantité*. Les nouvelles éditions portent, *et l'on garda*. Voyez page 159, ligne 9, la note.

P. 181, l. 22. *Et Lamon tout éploré.*

ὁ μὲν γὰρ Λάμων. J'aimerais mieux ὁ μὲν δή. Br.

P. 182, l. 8. *Que me dira-t-il, quand il me verra si piteusement accoutré?*

Le grec dit : *que deviendra-t-il en voyant cela?* On a gardé la phrase d'Amyot, dont La Fontaine s'est souvenu dans ce vers :

> Le pis fut que l'on mit en piteux équipage
> Le pauvre potager.

P. 183, l. 3. *Etant en la grace de son maître.*

C'est ainsi qu'il faut lire dans la version d'Amyot. Toutes les éditions portent *étant à la grace;* faute d'impression. Ci-dessus, f° 47 de l'édition originale d'Amyot. *Comment donc suis-je en ta grace?*

P. 184, l. 24. *Quelque chanson de chevrier.*

Lisez dans le grec συρίσαι τι αἰπολικόν. Br.

P. 185, l. 10. *Non pour cela Gnaton.*

C'est la phrase d'Amyot. De même, Vie de Phocion : *Ces dons que le roi lui envoyoit, il les refusoit tous ; disant : Qu'il me laisse être homme de bien. Non pour cela les messagers ne cessoient d'aller après lui.* Et dans les Cent Nouvelles Nouvelles : *Non pourtant assez bonne pièce après il dit*... C'est l'italien *non pertanto*, et le grec οὐ μὴν ἀλλά. Dans la Vie de saint Louis, *non pourquant.*

P. 187, l. 14. *Un sayon neuf, une chemisette et des souliers.*

Plaute, dans l'Epidicus : *soccos, tunicam, pallium tibi dabo.* Tout cela est imité d'Homère, dans l'Odyssée :

Ἕσσω μιν χλαῖνάν τε χιτῶνά τε, εἵματα καλά,
. . . . δώσω δ' ὑπὸ ποσσὶ πέδιλα.

P. 189, l. 28. *Celui qui aime, ô mon cher maître.*

Amyot gâte tout cet endroit. Ceux qui l'ont voulu corriger dans les nouvelles éditions ont fait encore pis.

P. 190, l. 7. *Vois-tu comment sa chevelure semble la fleur d'hyacinthe.*

Amyot : *Voyez-vous comment sa perruque est belle?* Si l'on voulait marquer toutes les fautes d'Amyot dans ces deux derniers livres, il faudrait le copier en entier.

Ibid., l. 23. *Les aigles de Jupiter.*

C'est une pensée de quelqu'un de nos poètes élégiaques, soit

Callimaque ou Philétas, que Properce aussi s'est appropriée :

> Cur hæc in terris facies humana moratur?
> Jupiter, ignoro pristina furta tua.

Remarquez que la pensée est juste dans Longus, mais non pas dans Properce qui parle d'une femme. Jamais Jupiter n'enleva de femme. Le poète grec, que Properce traduit et que Longus copie, parlait sans doute d'un garçon.

P. 191, l. 12. *Rester bœuf à l'étable.*

Proverbe grec ; c'est-à-dire, *inutile*, *hors de service*.

P. 192, l. 4. *En cette sorte.*

Ainsi a écrit Amyot, et non pas comme on a corrigé dans les réimpressions, *de cette sorte.*

Ibid., l. 7. *Je ne te mentirai d'un mot.*

Vrai texte d'Amyot. On a mal corrigé : *Je ne te mentirai pas d'un mot.*

P. 194, l. 8. *Et s'en courut par le jardin.*

Toutes les éditions d'Amyot portent comme la première, *s'en courut au berger*. Lisez, *au verger*.

P. 196, l. 6. *Il parlait encore, et Daphnis...*

Il y a dans le grec ἔτι αὐτοῦ λέγοντος, Δάφνις. Plutarque, Vie d'Alexandre : ἔτι λέγοντος αὐτοῦ Τίρεως. Hérodote, liv. VIII, chap. XC : ἔτι τουτέων ταῦτα λεγόντων.

P. 200, l. 21. *Ne jeta point sans dessein cette parole.*

Et se tournant vers la ville jeta contre elle quelques propos d'indignation. Satire Menippée. Cette expression vaut peut-être mieux que celle de Boileau :

Laisse tomber ces mots qu'elle reprend vingt fois.

Voyez ci-dessus, page 110, ligne 14, la note.

P. 204, l. 17. *Et les montra de rang.*

Dans le texte, lisez : καὶ περιφέρων ἐνδέξια πᾶσιν ἐδείκνυε, expression d'Homère :

Κῆρυξ δὲ φέρων ἀν' ὅμιλον ἁπάντη,
Δεῖξ' ἐνδέξια πᾶσιν...

P. 206, l. 7. *Et tout de même ont été préservés par les nymphes.*

La première édition d'Amyot porte : *et tout de mêmes ont été réservés par les nymphes*. Remarquez là-dessus, d'abord que dans toutes les réimpressions d'Amyot on a mis *même* sans *s* ; mauvaise correction. Corneille, dans le Menteur :

Moi-mêmes à mon tour je ne sais où j'en suis.

Regnier :

Payer mêmes en chair jusques au rôtisseur.

Ensuite *réservés* est une faute d'impression ; il faut lire *préservés*, qui se disait alors au lieu de *conservés*, *préservés de la mort*. La Fontaine : *Simonide préservé par les Dieux*.

P. 207, l. 26. *Le plus du temps.*

Italianisme d'Amyot, usité alors : *il più del tempo*. Les nou-

veaux éditeurs ont cru que c'était une faute, et ont corrigé *le plus de temps*, qui n'est d'aucune langue et ne signifie rien. Amyot, dans la Vie de Pompée : *Toutefois le plus du temps ils campoient séparément;* et dans le Discours touchant l'amour : *le plus du temps elle se tenoit au temple.* Arrêts d'amour, premier arrêt : *le pauvre galand le plus du temps ne savoit où il en étoit.*

P. 208, l. 12. *Au lieu qu'il était découvert.*

On a estropié cela dans les réimpressions d'Amyot, en écrivant *au lieu qui étoit découvert*, ce qui fait un sens différent et contraire au texte.

Ibid., l. 15. *Tout cela fut long-temps après.*

Ἀλλὰ ταῦτα μὴν ὕστερον, phrase d'Hérodote. Ἀλλὰ ταῦτα μὴν ὕστερον ἐγένετο, τότε δὲ... Plutarque l'emploie souvent : Καὶ ταῦτα μὴν ὕστερον ἔπραχθη, τότε δὲ...

P. 209, l. 2. *N'étaient que jeux de petits enfans.*

C'est ainsi qu'Amyot a écrit, et non comme on a corrigé dans les dernières éditions, *n'étoit que jeux*. La phrase d'Amyot est toujours italienne ; en bon italien on dirait : *ciò che facevano in mezzo ai campi non erano che scherzi da fanciulli.*

Supplément à la note, page 79, lig. 24. *Si fut entre deux d'emporter.*

La phrase est italienne : *Stetti infrà due di corrir giù dalle scale.* Benvenuto Cellini.

FRAGMENS

D'UNE TRADUCTION NOUVELLE

D'HÉRODOTE.

PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

Hécatée de Milet le premier écrivit en prose, ou, selon quelques-uns, Phérécyde peu antérieur, aussi bien que l'autre, à Hérodote. Hérodote naissait quand Hécatée mourut, vingt ans ou environ après Phérécyde. Jusque-là, on n'avait su faire encore que des vers; car avant l'usage de l'écriture, pour arranger quelque discours qui se pût retenir et transmettre, il fallut bien s'aider d'un rhythme, et clore le sens dans des mesures à peu près réglées, sans quoi il n'y eût eu moyen de répéter fidèlement, même le moindre récit. Tout fut au commencement matière de poésie : les fables religieuses, les vérités morales, les généalogies des dieux et des héros; les préceptes de l'agriculture et de l'économie domestique, oracles, sentences, proverbes, contes, se débitaient en vers, que chacun citait, ou, pour mieux dire, chantait dans l'occasion aux fêtes, aux assemblées : par-là, on se faisait honneur, et on passait pour homme instruit. C'était toute la littérature qu'enseignaient les rhapsodes, savans de profession, mais savans sans livres long-temps. Quand l'écriture fut trouvée, plusieurs blâmaient cette invention, non justifiée encore aux yeux de bien des gens; on la disait

propre à ôter l'exercice de la mémoire, et rendre l'esprit paresseux. Les amis du vieux temps vantaient la vieille méthode d'apprendre par cœur sans écrire, attribuant à ces nouveautés, comme on peut le voir dans Platon, et la décadence des mœurs et le mauvais esprit de la jeunesse.

Je ne décide point, quant à moi, si Homère écrivit, ni s'il y eut un Homère, de quoi on veut douter aussi. Ces questions, plus aisées à élever qu'à résoudre, font entre les savans des querelles où je ne prends point de part : j'ai assez d'affaires sans celle-là, et je déclare ici, pour ne fâcher personne, que j'appellerai Homère l'auteur ou les auteurs, comme on voudra, des livres que nous avons sous le nom d'Iliade et d'Odyssée. Je crois qu'on fit des vers long-temps avant de les savoir écrire; mais l'alphabet une fois connu, sans doute on écrivit autre chose que des vers. Le premier usage d'un art est pour les besoins de la vie; accords et marchés furent écrits avant les prouesses d'Achille. Celui qui s'avisa de tracer, sur une pomme ou sur une écorce, le nom de ce qu'il aimait avec l'épithète ordinaire Kalè, ou peut-être Kalos, suivant les mœurs grecques et antiques, celui-là écrivit en prose avant Hécatée, Phérécyde : eux essayèrent de composer des discours suivis sans aucun rhythme ni mesure poétique, et commencèrent par des récits.

L'histoire était en vers alors comme tout le reste. Homère et les cycliques avaient mis dans leurs chants le peu de faits dont la mémoire se conservait parmi les hommes. Homère fut historien ; mais la prose naissante, *à peine du filet encor débarrassée*, s'empara de l'his-

toire, en exclut la poésie, comme de bien d'autres sujets; car d'abord les sciences naturelles et la philosophie, telle qu'elle pouvait être, appartinrent à la poésie, chargée seule en ce temps d'amuser et d'instruire : on lui dispute jusqu'à la tragédie maintenant, et chassée bientôt du théâtre, elle n'aura plus que l'épigramme. C'est que vraiment la poésie est l'enfance de l'esprit humain, et les vers l'enfance du style, n'en déplaise à Voltaire et autres contempteurs de ce qu'ils ont osé appeler vile prose. Voltaire s'étonne mal à propos que les combats de Salamine et des Thermopyles, bien plus importans que ceux d'Ilion, n'aient point trouvé d'Homère qui les voulût chanter; on ne l'eût pas écouté, ou plutôt Hérodote fut l'Homère de son temps. Le monde commençait à raisonner, voulait avec moins d'harmonie un peu plus de sens et de vrai. La poésie épique, c'est-à-dire historique, se tut, et pour toujours, quand la prose se fit entendre, venue en quelque perfection.

Les premiers essais furent informes; il nous en reste des fragmens où se voit la difficulté qu'on eut à composer sans mètre, et se passer de cette cadence qui, réglant, soutenant le style, faisait pardonner tant de choses. La Grèce avait de grands poètes, Homère, Antimaque, Pindare, et parlant la langue des dieux, bégayait à peine celle des hommes. *Hecatée de Milet ainsi devise; j'écris ceci comme il me semble être véritable, car des Grecs les propos sont tous divers, et, comme à moi, paraissent risibles.* Voilà le début d'Hécatée dans son histoire; et il continuait de ce ton assort d'ailleurs au sujet : ce n'étaient guère que des légendes

fabuleuses de leurs anciens héros; peu de faits noyés dans des contes à dormir debout. Même façon d'écrire fut celle de Xanthus, Charon, Hellanicus et autres qui précédèrent Hérodote : ils n'eurent point de style, à proprement parler, mais des membres de phrases, tronçons jetés l'un sur l'autre, heurtés sans nulle sorte de liaison ni de correspondance, comme témoigne Démétrius ou l'auteur, quel qu'il soit, du livre de l'élocution. Hérodote suivit de près ces premiers inventeurs de la prose, et mit plus d'art dans sa diction, moins incohérente, moins hachée : toutefois, en cette partie son savoir est peu de chose au prix de ce qu'on vit depuis. La période n'était point connue, et ne pouvait l'être dans un temps où il n'y avait encore ni langage réglé, ni la moindre idée de grammaire. L'ignorance là-dessus était telle, que Protagoras, long-temps après, s'étant avisé de distinguer les noms en mâles et femelles, ainsi qu'il les appelait, cette subtilité nouvelle fut admirée; quelques-uns s'en moquèrent, comme il arrive toujours; on en fit des risées dans les farces du temps. De ce manque absolu de grammaire et des règles, viennent tant de phrases dans Hérodote, qui n'ont ni conclusion, ni fin, ni construction raisonnable, et ne laissent pas pourtant de plaire par un air de bonhomie et de peu de malice, moins étudié que ne l'ont cru les anciens critiques. On voit que dans sa composition il cherche, comme par instinct, le nombre et l'harmonie, et semble quelquefois deviner la période; mais avec tout cela, il n'a su ce que c'était que le style soutenu, et cet agencement des phrases et des mots qui fait du discours un tissu, secret découvert

par Lysias, mieux pratiqué encore depuis, au temps de Philippe et d'Alexandre. Théopompe alors, se vantant d'être le premier qui eût su écrire en prose, n'eut peut-être point tant de tort. Dans quelques restes mutilés de ses ouvrages, dont la perte ne se peut assez regretter, on aperçoit un art que d'autres n'ont pas connu.

Mais ce style si achevé n'eût pas convenu à Hérodote pour les récits qu'il devait faire, et le temps où il écrivit. C'était l'enfance des sociétés; on sortait à peine de la plus affreuse barbarie. Athènes, du vivant d'Hérodote, sacrifiait des hommes à Bacchus Omestès, c'est-à-dire mangeant cru. Thémistocle, il est vrai, dès ce temps-là philosophe, y trouvait à redire; mais il n'osa s'en expliquer, de peur des honnêtes gens : c'eût été outrager la morale religieuse. Hérodote, dévot, put très-bien assister à cette cérémonie, et parle de semblables fêtes avec son respect ordinaire pour les choses saintes. On jugerait par-là de son siècle et de lui, si tout d'ailleurs ne montrait pas dans quelles épaisses ténèbres était plongé le genre humain, qui seulement tâchait de s'en tirer alors, et fit bientôt de grands progrès, non dans les sciences utiles, la religion s'y opposant, mais dans les arts de goût qu'elle favorisait. Le temps d'Hérodote fut l'aurore de cette lumière, et comme il a peint le monde encore dans les langes, s'il faut ainsi parler, d'où lui-même il sortait, son style dut avoir et de fait a cette naïveté, bien souvent un peu enfantine, que les critiques appelèrent innocence de la diction, unie avec un goût du beau et une finesse de sentiment qui tenaient à la nation grecque.

Cela seul le distingue de nos anciens auteurs avec lesquels il a d'ailleurs tant de rapports, qu'il n'y a pas peut-être une phrase d'Hérodote, je dis pas une, sans excepter la plus gracieuse et la plus belle, qui ne se trouve en quelque endroit de nos vieux romanciers ou de nos premiers historiens, si ainsi se doivent nommer. On l'y trouve, mais enfouie comme était l'or dans Ennius, sous des tas de fiente, d'ordures, et c'est en quoi notre français se peut comparer au latin, qui resta long-temps négligé, inculte, sacrifié à une langue étrangère. Le grec étouffa le latin à son commencement, et l'empêcha toujours de se développer : autant en fit depuis le latin au français pendant le cours de plusieurs siècles. Non-seulement alors qu'écrivait Ennius, mais après Virgile et Horace, la belle langue c'était le grec à Rome, le latin chez nous au temps de Joinville et de Froissard. On ne parlait français que pour demander à boire; on écrivait le latin que lisaient, étudiaient savans et beaux esprits, tout ce qu'il y avait de gens tant soit peu clercs; et *camera compotorum* paraissait bien plus beau que *la chambre des comptes*. Cette manie dura, et même n'a point passé; des inscriptions nous disent, en mots de Cicéron, qu'ici est le marché Neuf ou bien la place aux Veaux. Que pouvait faire un pauvre auteur employant l'idiome vulgaire? Poètes, romanciers, prosateurs se trouvaient dans le cas de ceux qui maintenant voudraient écrire le picard et le bas-breton. En Italie, Pétrarque eut honte de ses divins tercets, parce qu'ils étaient italiens, et depuis ne reprocha-t-on pas à Machiavel d'avoir écrit l'histoire autrement qu'en latin, faute que ne fit pas le président de Thou. Partout la

langue morte tuait la langue vivante. Lorsque enfin on s'avisa, fort tard, d'écrire pour le public, et non plus seulement pour les doctes, le latin domina encore dans ces compositions, qui ainsi n'eurent jamais le caractère simple des premiers ouvrages grecs, dictés par la nature.

La littérature grecque est la seule, en effet, qui ne soit pas née d'une autre, mais produite par l'instinct et le sentiment du beau chez un peuple poète. Homère, avec raison, se dit inspiré des dieux, tenant son art des dieux, dit-il, sans être enseigné d'aucun homme. Il n'a point eu d'anciens, fut lui-même son maître, ne passa point dix ans dans le fond d'un collége à recevoir le fouet, pour apprendre quelques mots qu'il eût pu, chez lui, savoir mieux en cinq ou six mois; il chante ce qu'il a vu, non pas ce qu'il a lu, et il nous le faut lire, non pour l'imiter, mais pour apprendre de lui à lire dans la nature, aujourd'hui lettre-close à nous, qui ne voyons que des habits, des usages; l'étude de l'antique ramène les arts au simple, hors duquel point de sublime.

Hérodote et Homère nous représentent l'homme sortant de l'état sauvage, non encore façonné par les lois compliquées des sociétés modernes; l'homme grec, c'est-à-dire, le plus heureusement doué à tous égards; pour la beauté, qu'on le demande aux statuaires, elle est née en ce pays-là; l'esprit, il n'y a point de sots en Grèce, a dit quelqu'un qui n'aimait pas les Grecs et ne les flattait point. Aussi, tout art vient d'eux, toute science; sans eux, nous ne saurions pas même nous bâtir des demeures, ni mesurer nos champs, nous ne

saurions pas vivre. Gloire, amour du pays, vertus des grandes ames, où parurent-elles mieux que dans ce qu'ils ont fait et ce qu'ils font encore? Ce sont les commencemens d'une telle nation que nous montrent ces deux auteurs.

Le sujet leur est commun, la guerre de l'Europe contre l'Asie; jamais il n'y en eut de plus grand ni qui nous touchât davantage. Il y allait pour nous de la civilisation, d'être policés ou barbares, et la querelle était celle du monde entier pour qui le germe de tout bien se trouvait dans Athènes. L'ancienne, l'éternelle querelle se débattait à Salamine, et si la Grèce eût succombé, c'en était fait; non que je pense que le progrès du genre humain, dans la perfection de son être, pût dépendre d'une bataille ni même d'aucun événement; mais comme il fut arrêté depuis par la férocité romaine et d'autres influences qui faillirent à perdre la civilisation, elle eût péri pour un long temps à Salamine, dès sa naissance, par le triomphe du barbare.

Ils écrivirent, non dans le patois esclave, comme nos Froissard, nos Joinville, mais dans la langue belle alors, c'est-à-dire ancienne; car en la déliant du rhythme poétique, ils lui conservèrent les formes de la poésie, les expressions et les mots hors du dialecte commun, témoin le passage même d'Hécatée : *Ecataios Milêsios ôde mutheitai*, qui, en italien (car cette langue a aussi sa phrase et ses mots pour la poésie) se traduirait bien, ce me semble, *Ecateo Melesio così favella*, au lieu de la façon vulgaire *così dice Ecateo*, *outô legei Ecataios o Milêsios*; la différence paraît d'abord. Au grec, il ne manque, pour un vers, que le mètre seul et le rhythme.

qui même revint dans la prose après Hécatée; mais ce n'est pas de quoi il s'agit. Le dialecte poétique, chez les Grecs, était le vieux grec; en Italie, c'est le vieux toscan, qu'on retrouve dans le contado de Siène et du val d'Arno. Il ne faut pas croire qu'Hérodote ait écrit la langue de son temps commune en Ionie, ce que ne fit pas Homère même, ni Orphée, ni Linus, ni de plus anciens, s'il y en eut; car le premier qui composa, mit dans son style des archaïsmes. Cet ionien si suave n'est autre chose que le vieux attique auquel il mêle, comme avaient fait tous ses devanciers prosateurs, le plus qu'il peut des phrases d'Homère et d'Hésiode. La Fontaine, chez nous, empruntant les expressions de Marot, de Rabelais, fait ce qu'ont fait les anciens Grecs, et aussi est plus grec cent fois que ceux qui traduisaient du grec. De même Pascal, soit dit en passant, dans ses deux ou trois premières lettres, a plus de Platon, quant au style, qu'aucun traducteur de Platon.

Que ces conteurs des premiers âges de la Grèce aient conservé la langue poétique dans leur prose, on n'en saurait douter après le témoignage des critiques anciens, et d'Hérodote qu'il suffit d'ouvrir seulement pour s'en convaincre. Or, la langue poétique partout, si ce n'est celle du peuple, en est tirée du moins. Malherbe, homme de cour, disait : J'apprends tout mon français à la place Maubert; et Platon, poète s'il en fut, Platon, qui n'aimait pas le peuple, l'appelle son maître de langue. Demandez le chemin de la ville à un paysan de Varlungo ou de Peretola, il ne vous dira pas un mot qui ne semble pris dans Pétrarque, tandis qu'un cavalier de San-Stefano parle l'italien francisé (*in-*

francesco, comme ils disent) des antichambres de Pitti. *Ariane, ma sœur, de quel amour blessée*, n'est point une phrase de marquis; mais nos laboureurs chantent: *feru de ton amour, je ne dors nuit ni jour*. C'est la même expression. L'autre qui dit de Jeanne:

> Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête
> Et se prit à pleurer [1].

n'a point trouvé cela certes dans les salons; il s'exprime en poète: pouvait-il mieux? jamais, ni avec plus de grace, de douceur, d'harmonie. C'est la langue poétique, antique; et mes voisins allant vendre un âne à la foire de Chousé, ne causent pas autrement, n'emploient point d'autres mots. Il continue de même, c'est-à-dire très bien, *qui t'inspira, jeune et faible bergère....* et non pas, qui vous conseilla, mademoiselle, de quitter monsieur votre père, pour aller battre les Anglais! Le ton, le style du beau monde sont ce qu'il y a de moins poétique dans le monde. Madame Dacier commençant: *Déesse, chantez*, je devine ce que doit être tout le reste. Homère a dit grossièrement: *Chante, déesse, le courroux....*

Par tout ceci, on voit assez que penser traduire Hérodote dans notre langue académique, langue de cour, cérémonieuse, raide, apprêtée, pauvre d'ailleurs, mutilée par le bel usage, c'est étrangement s'abuser; il y faut employer une diction naïve, franche, populaire et riche, comme celle de La Fontaine. Ce n'est pas trop assurément de tout notre français pour rendre le

[1] Casimir Delavigne.

grec d'Hérodote, d'un auteur que rien n'a gêné, qui, ne connaissant ni ton, ni fausses bienséances, dit simplement les choses, les nomme par leur nom, fait de son mieux pour qu'on l'entende, se reprenant, se répétant de peur de n'être pas compris, et faute d'avoir su son rudiment par cœur, n'accorde pas toujours très bien le substantif et l'adjectif. Un abbé d'Olivet, un homme d'académie ou prétendant à l'être, ne se peut charger de cette besogne. Hérodote ne se traduit point dans l'idiome des dédicaces, des éloges, des complimens.

C'est pourtant ce qu'ont essayé de fort honnêtes gens d'ailleurs, qui sans doute n'ont point connu le caractère de cet auteur, ou peut-être ont cru l'honorer en lui prêtant un tel langage, et nous le présentant sous les livrées de la cour, en habit habillé : au moins est-il sûr qu'aucun d'eux n'a même pensé à lui laisser un peu de sa façon simple, grecque et antique. Saisissant, comme ils peuvent, le sens qu'il a eu dessein d'exprimer, ils le rendent à leur manière, toujours parfaitement polie et d'une décence admirable. Figurez-vous un truchement qui, parlant au sénat de Rome pour le paysan du Danube, au lieu de ce début,

Romains, et vous Sénat, assis pour m'écouter,

commencerait : Messieurs, puisque vous me faites l'honneur de vouloir bien entendre votre humble serviteur, j'aurai celui de vous dire.... Voilà exactement ce que font les interprètes d'Hérodote. La version de Larcher, pour ne parler que de celle qui est la plus connue,

ne s'écarte jamais de cette civilité : on ne saurait dire que ce soit le laquais de madame de Sévigné, auquel elle compare les traducteurs d'alors ; car celui-là rendait dans son langage bas, le style de la cour, tandis que Larcher, au contraire, met en style de cour ce qu'a dit l'homme d'Halicarnasse. Hérodote, dans Larcher, ne parle que de princes, de princesses, de seigneurs et de gens de qualité ; ces princes montent sur le trône, s'emparent de la couronne, ont une cour, des ministres et de grands officiers, faisant, comme on peut croire, le bonheur des sujets ; pendant que les princesses, les dames de la cour, accordent leurs faveurs à ces jeunes seigneurs. Or est-il qu'Hérodote ne se douta jamais de ce que nous appelons prince, trône et couronne, ni de ce qu'à l'académie on nomme faveurs des dames et bonheur des sujets. Chez lui, les dames, les princesses mènent boire leurs vaches ou celles du roi leur père, à la fontaine voisine, trouvent là des jeunes gens, et font quelque sottise, toujours exprimée dans l'auteur avec le mot propre : on est esclave ou libre, mais on n'est point sujet dans Hérodote. Cependant, en si bonne et noble compagnie, Larcher a fort souvent des termes qui sentent un peu l'antichambre de madame de Sévigné ; comme quand il dit, par exemple : *Ces seigneurs mangeaient du mouton* ; il prend cela dans la chanson de monsieur Jourdain. *Le grand roi bouchant les derrières aux Grecs* à Salamine, est encore une de ses phrases, et il en a bien d'autres peu séantes à un homme comme son Hérodote, qui parle congruement, et surtout noblement ; il ne nommera pas le boulanger de Crésus, le palefrenier de Cyrus, le chaudronnier

Macistos ; il dit grand panetier, écuyer, armurier, avertissant en note que cela est plus noble.

Cette rage d'ennoblir, ce jargon, ce ton de cour, infectant le théâtre et la littérature sous Louis XIV et depuis, gâtèrent d'excellens esprits, et sont encore cause qu'on se moque de nous avec juste raison. Les étrangers crèvent de rire quand ils voient dans nos tragédies le seigneur Agamemnon et le seigneur Achille qui lui demande raison, aux yeux de tous les Grecs; et le seigneur Oreste brûlant de tant de feux pour madame sa cousine. L'imitation de la cour est la peste du goût aussi bien que des mœurs. Un langage si poli, adopté par tous ceux qui, chez nous, se sont mêlés de traduire les anciens, a fait qu'aucun ancien n'est traduit, à vrai dire, et qu'on n'a presque point de versions qui gardent quelques traits du texte original. Une copie de l'antique, en quelque genre que ce soit, est peut-être encore à faire. La chose passe pour difficile, à tel point que plusieurs la tiennent impossible. Il y a des gens persuadés que le style ne se traduit pas, ni ne se copie d'un tableau. Ce que j'en puis dire, c'est qu'ayant réfléchi là-dessus, aidé de quelque expérience, j'ai trouvé cela vrai jusqu'à un certain point. On ne fera sans doute jamais une traduction tellement exacte et fidèle, qu'elle puisse en tout tenir lieu de l'original, et qu'il devienne indifférent de lire le texte ou la version. Dans un pareil travail, ce serait la perfection qui ne se peut non plus atteindre en cela qu'en toute autre chose; mais on en approche beaucoup, surtout lorsque l'auteur a, comme celui-ci, un caractère à lui, quoique véritablement si naïf et si simple, qu'en ce sens il est moins imitable

qu'un autre. Par malheur, il n'a eu long-temps pour interprètes que des gens tout-à-fait de la bonne compagnie, des académiciens, gens pensant noblement et s'exprimant de même, qui, avec leurs idées de beau monde et de savoir-vivre, ne pouvaient goûter ni sentir, encore moins représenter le style d'Hérodote. Aussi n'y ont-ils pas songé. Un homme séparé des hautes classes, un homme du peuple, un paysan sachant le grec et le français, y pourra réussir si la chose est faisable; c'est ce qui m'a décidé à entreprendre ceci[1] où j'emploie, comme on va voir, non la langue courtisanesque, pour user de ce mot italien, mais celle des gens avec qui je travaille à mes champs, laquelle se trouve quasi toute dans La Fontaine, langue plus savante que celle de l'académie, et comme j'ai dit, beaucoup plus grecque: on s'en convaincra en voyant, si on prend la peine de comparer ma version au texte, combien j'ai traduit de passages littéralement, mot à mot, qui ne se peuvent rendre que par des circonlocutions sans fin dans le dialecte académique. Je garantis cette traduction plus courte d'un quart que toutes celles qui l'ont précédée; si avec cela elle se lit, je n'aurai pas perdu mon temps: encore est-elle plus longue que le texte; mais d'autres, j'espère, feront mieux et la pourront réduire à sa juste mesure, non pas toutefois en suivant des principes différens des miens.

[1] Ce morceau servait de préface au premier fragment de la traduction d'Hérodote, publié en 1823, et donné comme *Prospectus* de la traduction complète que Courier annonçait.

HÉRODOTE.

LIVRE PREMIER.

CLIO.

C'est ici l'édition des recherches d'Hérodote d'Halicarnasse, de peur que les actes des hommes ne soient effacés par le temps, et que tant de hauts faits et gestes merveilleux des Grecs et des barbares ne demeurent sans gloire; comme aussi la raison pourquoi ils se firent la guerre entre eux.

I. Or, les doctes d'entre les Perses disent que la querelle commença par les Phéniciens, qui des bords de la mer, qu'on appelle Érythrée, venus habiter en ce lieu où ils habitent maintenant, entreprirent bientôt de longues navigations, portant des marchandises d'Égypte et d'Assyrie, allèrent en divers pays et finalement à Argos. Argos alors dominait sur tout le pays qui se nomme Grèce aujourd'hui. Arrivés en ce pays d'Argos, les Phéniciens vendaient leurs marchandises aux

habitans du lieu, et le cinquième ou sixième jour de leur arrivée, ayant quasi tout débité, nombre de femmes vinrent sur la plage, et parmi elles une fille du roi, laquelle avait nom, selon eux, en ce d'accord avec les Grecs, Io, fille d'Inachus; qu'elles à la poupe du navire achetaient de ces marchandises ce qui plus leur venait à gré, lorsqu'à un signal convenu, les Phéniciens tout à coup se jetant sur elles les saisirent. Que la plupart toutefois échappèrent; mais Io fut prise avec d'autres, laquelle embarquée, aussitôt ils firent voile pour l'Égypte.

II. Ainsi content les Perses, non point comme les Grecs, la venue d'Io en Égypte, et que ce fut là le premier tort. Puis, ajoutent-ils, certains Grecs dont ils ne sauraient dire le nom (c'était possible des Crétois) abordèrent à Tyr de Phénicie, enlevèrent Europe, fille du roi. De la sorte les choses entre eux étaient égales. Mais que le second tort fut des Grecs, lesquels abordés en Colchide et Æa sur le fleuve du Phase, finies les affaires pour lesquelles ils étaient venus, emmenèrent Médée, fille du roi. Le Colchidien là-dessus envoya en Grèce un héraut demander réparation de ce rapt et redemander aussi sa fille : à quoi il lui fut répondu qu'eux les premiers n'avaient donné nulle réparation de l'enlèvement de l'Argienne, et partant n'avaient droit d'en exiger aucune.

III. Et si racontent que deux générations après, Alexandre, fils de Priam, sachant comme s'étaient passées toutes ces choses, voulut avoir une femme grecque, pensant que, s'il la pouvait ravir, il n'en serait non plus recherché que ne l'avaient été les autres avant lui. Ainsi enleva Hélène, sur quoi d'abord les Grecs firent par une ambassade redemander Hélène et réparation de l'injure. Mais eux leur alléguèrent l'exemple de Médée, comme n'ayant donné nulle satisfaction ni rendu la femme, ils voulaient ravoir femme et réparation.

IV. Jusque-là donc il n'y avait eu que des enlèvemens de part et d'autre; mais que les Grecs depuis furent cause de ce qui advint dans la suite, ayant fait la guerre en Asie avant qu'eux-mêmes en Europe, c'est ce que soutiennent les Perses, disant que pour eux ils pensent que enlever des femmes est l'œuvre d'hommes injustes, mais que les fols seuls s'occupent de venger ces enlèvemens, les sages ne prenant aucun souci de poursuivre les femmes enlevées, étant manifeste en effet que, si elles ne l'eussent voulu, il ne serait jamais arrivé qu'on les enlevât. Ils nient d'avoir eu en aucun temps des démêlés pour des femmes enlevées de l'Asie, tandis que les Grecs, pour une femme de Lacédémone, assemblèrent une grande flotte, et, passant bientôt en Asie, renversèrent la puissance de Priam. C'est depuis lors

qu'ils ont toujours regardé les Grecs comme étant leurs ennemis; car l'Asie et les nations barbares qui l'habitent sont tenues par les Perses pour unies avec eux, tandis qu'ils considèrent l'Europe et les Grecs comme séparés.

V. De cette façon racontent les Perses que les choses ont eu lieu, et trouvent dans la destruction de Troie l'origine de leur inimitié contre les Grecs; avec eux les Phéniciens ne conviennent pas sur le fait d'Io, disant qu'ils n'ont point usé de violence pour la conduire en Égypte, mais qu'elle avait couché à Argos avec le pilote du vaisseau, et que se trouvant grosse, craignant ses parens, elle avait de son propre mouvement navigué avec les Phéniciens, de peur d'être découverte. Voilà ce qu'ils racontent, tant les Perses que les Phéniciens. Quant et moi, je n'ai pas à dire si les choses ont eu lieu d'une façon ou de l'autre. Mais, après que j'aurai indiqué celui que je connais pour avoir le premier commencé à faire injure aux Grecs, je mènerai plus loin mon discours, parlant des petites villes aussi bien que des grandes et populeuses; car, de celles qui étaient grandes autrefois, beaucoup ont été réduites à petites, et d'autres au contraire, que je me rappelle avoir vu grandes, étaient petites auparavant. Sachant donc que la prospérité humaine n'est pas stable, je ferai mention des unes et des autres également.

VI. Crésus fut Lydien d'origine, fils d'Alyattes et tyran des nations en-deçà du fleuve Halys qui, coulant du midi entre les Syriens et les Paphlagoniens, se jette vers le nord dans le Pont qu'on appelle Euxin. Ce Crésus, le premier des Barbares que nous sachions, soumit quelques-uns des Grecs à lui payer tribut, et fit amitié avec d'autres. Il soumit les Ioniens et les Eoliens, et les Doriens de l'Asie, fit amitié avec les Lacédémoniens. Avant le règne de Crésus, tous les Grecs étaient libres; car l'invasion des Cimmériens en Ionie, bien plus ancienne que Crésus, ne fut point conquête de villes, mais une course de rapine.

VII. Or la domination, étant auparavant des Héraclides, vint à la race de Crésus, autrement dite des Mermnades, en cette façon : Candaule, celui-là que les Grecs nomment Myrsile, était tyran de Sardes, descendant d'Alcée, fils d'Hercule. Car Agron, fils de Ninus fils de Bélus fils d'Alcée, fut le premier des Héraclides, roi de Sardes; Candaule, fils de Myrsus, le dernier. Ceux qui avant Agron régnèrent en ce pays, descendaient de Lydus, fils d'Atys, duquel tout le peuple depuis fut appelé Lydien, ayant eu nom Méomen plus anciennement. Eux, en exécution d'un oracle, cédèrent l'empire aux Héraclides issus d'Hercule et d'une esclave de Jardamos, ayant régné de père en fils sur vingt-deux générations

d'hommes l'espace de *cinq cent cinq* ans, jusqu'à Candaule, fils de Myrsus.

VIII. Or ce Candaule aimait sa femme, et comme amant, la croyait être la plus belle des femmes; si bien que dans cette créance, comme il y avait un de ses gardes, Gygès, fils de Dascyle, auquel il portait affection, à ce Gygès il faisait part de ses plus importantes affaires sur toutes choses, lui louant la beauté de sa femme : et un jour (car si fallait-il que mal arrivât à Candaule), il parla à Gygès en ces termes : Gygès, car il m'est avis que tu ne crois pas ce que je te dis de la beauté de ma femme, d'autant que les oreilles aux hommes sont moins croyables que les yeux, fais tant que tu la voies nue. Lui sur cela s'écrie : Maître, que me dis-tu, et quelle parole peu sage viens-tu de proférer, me conviant à voir toute nue ma dame et maîtresse? Femme dépouille avec la chemise la pudeur aussi. Dès longtemps les hommes ont trouvé le beau et l'honnête, dont il faut apprendre ceci entre autres bons enseignemens, que chacun regarde sans plus ce qui est à lui. Pour moi, je la crois belle entre toutes, et te prie ne me point solliciter à mal.

IX. Ainsi lui se défendait, appréhendant de cela quelque mésaventure; mais l'autre repartit : Assure-toi, Gygès, et ne crains pas que moi je te veuille éprouver, ni que de ma femme te puisse avenir méchef. Car d'abord je ferai en sorte qu'elle ne

le sache point, car je te placerai derrière la porte ouverte de la chambre où nous couchons : peu après que je serai entré viendra ma femme se mettre au lit. Un siége est tout contre l'entrée, sur lequel elle posera, se dépouillant, ses vêtemens l'un après l'autre, et ainsi te donnera loisir de la contempler; puis lorsque, allant du siége au lit, elle te tournera le dos, c'est à toi de prendre ton temps pour sortir sans qu'elle te voie.

X. Lui, ne pouvant refuser, consentit, et Candaule, quand il fut heure de dormir, conduisit Gygès dans la chambre, et tantôt vint après la femme, laquelle près de l'huis quittant ses vêtemens, Gygès la vit, et, comme elle lui tournait le dos pour aller au lit, s'échappa; mais elle l'aperçoit sortir, et, encore qu'elle connût bien que le fait était de son mari, toutefois sans faire semblant de se douter de rien, garda sa honte, et ne dit mot, ayant en l'esprit de se venger; car, chez les Lydiens et quasi chez tous les Barbares, c'est grand' honte, même à un homme, de se laisser voir nu.

XI. Alors donc elle se tut, sans rien faire paraître; mais, dès le jour venu, ayant donné ses ordres à tout ce qu'elle avait de serviteurs plus fidèles, elle manda Gygès, qui, ne pensant pas qu'elle eût connaissance du fait, vint à son commandement, comme était sa coutume de venir quand la reine le faisait appeler. Gygès donc étant arrivé, elle lui dit : De deux partis choisis, Gygès,

celui qui te semble à préférer, ou tuer Candaule et avoir moi avec le royaume de Lydie, ou bien toi mourir tout-à-l'heure, afin qu'il ne t'avienne plus, en obéissant à Candaule, de voir ce que tu ne dois pas. Mais l'un de vous doit mourir, ou lui qui t'a conseillé cela, ou toi qui m'as vue nue et as fait chose non permise. A ce propos Gygès fut un moment surpris, puis se mit à la supplier de ne le point contraindre d'opter; mais, voyant qu'il ne gagnait rien, et vraiment ne pouvait éviter de tuer son maître ou lui-même périr, il aima mieux rester en vie, et il l'interrogeait disant: Puisqu'ainsi est que tu m'obliges de tuer mon maître malgré moi, voyons donc de quelle manière le pourrons-nous attaquer? Et elle, répondant, lui dit : Du même endroit tu l'assailleras d'où lui m'a montrée à toi nue, et tu attendras qu'il s'endorme.

XII. L'embuche ainsi dressée, dès que la nuit fut venue (car Gygès ne put s'échapper ni se dispenser d'obéir, mais de force lui fallait tuer Candaule ou mourir), il suivit cette femme dans la chambre où, elle, lui donnant un poignard, le cache derrière la même porte. Puis bientôt après, comme il vit Candaule endormi, approchant sans bruit, il le tue, et ainsi eut Gygès et la femme et l'empire. C'est lui dont a parlé Archiloque de Paros dans un ïambe trimètre, ayant vécu de son temps.

XIII. Il eut la royauté, qui lui fut confirmée par l'oracle de Delphes. Car comme les Lydiens, courroucés du meurtre de Candaule, prenaient les armes, fut convenu, entre ceux qui tenaient le parti de Gygès et les autres Lydiens, que si l'oracle le déclarait roi des Lydiens, il régnerait, sinon l'empire retournerait aux Héraclides. L'oracle se déclara pour lui, il régna : seulement prédit la Pythie que les Héraclides seraient vengés sur le cinquième descendant de Gygès, de laquelle prédiction ne tinrent compte ni les Lydiens, ni leurs rois, jusqu'à ce qu'elle fût accomplie.

XIV. Ainsi la tyrannie échut aux Mermnades, qui chassèrent les Héraclides. Étant tyran, Gygès envoya des offrandes à Delphes, non pas peu, mais tout ce qui se voit d'offrandes de lui en argent au temple de Delphes, et outre l'argent il offrit de l'or en quantité, dont surtout sont à remarquer six cratères d'or consacrés par lui; ceux-là, placés dans le trésor des Corinthiens, sont du poids de trente talens. S'il en faut dire la vérité, ce trésor n'est pas de la commune des Corinthiens, mais de Cypsélus, fils d'Ection. Ce Gygès, le premier des Barbares que nous sachions, offrit des offrandes à Delphes après Mydas, fils de Gordias, roi de Phrygie. Car Midas offrit le siége royal, sur lequel auparavant il rendait la justice. Ce siége curieux à voir est au même lieu que les cratères de Gygès. Tout cet or et argent, offrande

de Gygès, sont appelés par les Delphiens Gygéades, du nom de qui les a offerts.

Celui-là aussi fit, étant devenu roi, une expédition contre Milet et Smyrne, prit la cité de Colophon; mais, comme ce fut là sa seule entreprise considérable, durant trente-huit ans qu'il régna, nous n'en dirons rien davantage.

XV. Je parlerai d'Ardys qui, étant fils de Gygès, après Gygès régna. Celui-là prit en guerre les Priènniens et attaqua Milet. Lui étant tyran de Sardes, les Cimmériens, chassés de leurs demeures par les Scythes nomades, vinrent en Asie, et prirent Sardès, hormis la citadelle.

XVI. Ardys ayant régné quarante-neuf ans, son successeur fut Sadyattes, fils d'Ardys, lequel régna douze ans. Après Sadyattes, Alyattes. Celui-ci fit la guerre à Cyaxare, descendant de Dejocès, et aux Mèdes. Il chassa les Cimmériens de l'Asie, prit Smyrne, colonie des Colophoniens, et marcha contre Clazomène, d'où il revint, non pas comme il aurait voulu, mais y reçut un grand échec. D'autres œuvres dignes de mémoire furent par lui exécutées pendant son règne.

XVII. Il fit la guerre aux Milésiens, guerre commencée par son père, etc.

LIVRE TROISIÈME.

Contre cet Amasis marcha Cambyse fils de Cyrus, menant entre autres peuples qui lui obéissaient, des Grecs Éoliens et des Ioniens, pour une telle raison : il avait envoyé en Égypte un héraut demander à Amasis sa fille; et il la lui demandait par le conseil d'un Égyptien, qui, voulant mal à Amasis, faisait cela pour se venger de ce que lui seul des médecins alors en Égypte avait été par Amasis enlevé à sa famille et livré aux Perses, quand Cyrus lui fit demander le meilleur médecin pour les yeux qui fût en Égypte; dont se voulant venger l'Égyptien, par conseil induisit Cambyse à demander la fille d'Amasis, afin que la donnant il eût du déplaisir, ou que la refusant il devînt ennemi de Cambyse. Amasis donc, qui redoutait la puissance des Perses, et les haïssait en même temps, ne savait à quoi se résoudre, assuré que Cambyse la voulait, non pour femme, mais pour concubine; et, dans cet embarras, voici le parti qu'il prit.

Il y avait du roi Apriès, dernier mort, une fille, grande et belle personne, seul reste de cette mai-

son, ayant nom Nitétis. On lui fit mettre de beaux habits avec de l'or, et ainsi parée, Amasis l'envoie en Perse comme sa fille. A quelque temps de là Cambyse, l'embrassant, l'appelait du nom de son père, et elle s'en va lui dire : « O roi, tu ne vois pas qu'on te trompe, et qu'Amasis, m'ayant parée de beaux atours, me donne à toi comme sa fille, tandis que vraiment je suis née d'Apriès, son maître, qu'il a fait périr en soulevant les Égyptiens contre lui. » Ce fut cette parole qui fut cause à Cambyse, grandement courroucé, de mouvoir guerre à l'Égypte. Ainsi le racontent les Perses. Mais les Égyptiens font Cambyse de leur pays, et veulent que Cyrus, non Cambyse, ait demandé la fille d'Apriès, quoi disant, ils ne disent pas vrai. Ils savent (car ce n'est pas à eux qu'il faut apprendre les coutumes et l'histoire de Perse) que d'abord, par la loi, le bâtard n'y peut régner, y ayant enfans légitimes, et que de plus la mère de Cambyse était Cassandane, la fille de Pharnaspès Achéménide, et non pas cette Égyptienne. Ils confondent ainsi les faits, pour paraître en quelque manière tenir à la maison de Cyrus; mais il n'en est que ce que j'ai dit. Toutefois on fait encore ce conte, peu croyable à mon sens, qu'un jour une femme persane entra chez les femmes de Cyrus, et, voyant près de Cassandane ses enfans beaux à merveille, en fit de grandes louanges; sur quoi Cassandane, qui était femme

de Cyrus : « Moi, dit-elle, mère de tels enfans, Cyrus cependant me méprise, et cette étrangère égyptienne il la tient chère et l'honore. » Ainsi parlait-elle par haine qu'elle portait à Nitétis; et que là-dessus l'aîné de ses enfans, Cambyse, se prit à dire : Quand je serai grand, j'irai en Égypte, et je mettrai tout sens dessus dessous; qu'il pouvait avoir bien dix ans lorsqu'il tint ce langage; dont les femmes s'émerveillèrent, et, qu'en ayant toujours gardé le souvenir, lorsqu'il fut homme et roi, il fit l'expédition d'Égypte.

Une chose avint, qui aida l'entreprise de cette guerre. Dans les troupes auxiliaires d'Amasis y avait un homme d'Halicarnasse; son nom était Phanès, brave de sa personne et d'esprit avisé; lequel Phanès, ayant possible à se plaindre d'Amasis, un jour fuit d'Egypte par mer, pour aller devers Cambyse, et, attendu qu'il n'était pas personnage peu considérable entre les alliés, instruit d'ailleurs de toutes choses concernant l'Égypte, Amasis envoie après lui, désirant fort le ravoir; et celui qu'il envoya sur une galère à trois rangs était son plus fidèle eunuque, lequel de fait le prit en Lycie, mais pris ne le sut ramener. Car Phanès, plus fin, l'abusa. Car, ayant enivré ses gardes, il se sauva en Perse, et fut trouver Cambyse, qui pour lors se préparait à marcher contre l'Égypte, et était en peine comment passer le désert. Il lui conte tout ce qu'il savait des affaires

d'Amasis, lui donne des avis pour sa marche. Son conseil était d'envoyer au roi des Arabes demander sûreté pour le passage.

Ce n'est que par là seulement qu'on trouve l'entrée de l'Égypte. Car, de la Phénicie aux confins de la ville de Cadytis, c'est terre des Syriens de Palestine, comme on les appelle. De Cadytis, ville à mon sens peu inférieure à celle de Sardes, jusqu'à Jenyse, tous les ports où l'on se peut approvisionner sont à l'Arabe. Puis de Jenyse, c'est encore pays syrien jusqu'au lac Serbonide, au long duquel le mont Casius s'étend vers la mer. A partir du lac Serbonide, où Typhon se cacha, dit-on, de-là c'est Égypte. Tout entre Jenyse, le mont Casius et le lac Serbonide (qui n'est pas si peu de pays qu'il n'y ait bien trois jours de marche), tout cela est désert sans eau.

Une chose peu remarquée de ceux qui voyagent en Égypte, c'est cela que je vais dire. De toute la Grèce et encore de la Phénicie, deux fois l'an, il vient en Égypte grand nombre de jarres pleines de vin, et si n'y en voit-on pas une, par manière de dire, ni le moindre vase de terre à serrer le vin. Que deviennent-elles donc? Le voici. Chaque chef de tribu est tenu de ramasser toutes les jarres qui se peuvent trouver dans sa ville, pour les conduire à Memphis, et ceux de Memphis, de les porter à leur tour pleines d'eau dans le désert de Syrie, tellement que ce qu'il en ar-

rive de dehors chaque année, enlevé se va joindre aux autres en Syrie; et ce sont les Perses qui ont imaginé ce moyen d'assurer leur marche en Égypte, faisant ainsi provision d'eau depuis qu'ils eurent conquis l'Égypte. Mais lors n'y avait point encore de ces amas d'eau. C'est pourquoi Cambyse, par conseil de l'homme d'Halicarnasse, envoya vers l'Arabe, et lui fit demander sûreté pour le passage, laquelle il obtint en donnant et recevant la foi.

Les Arabes gardent la foi autant que peuple qu'il y ait, quand ils l'ont jurée, ce qui se fait en cette manière. Deux voulant se jurer la foi, un troisième se met entre eux deux, et, avec une pierre tranchante, leur incise le dedans des mains, près des grands doigts; puis, prenant du vêtement de chacun une floche imbibée de leur sang, il en frotte sept pierres posées à terre entre eux deux, et, en ce faisant, invoque et Bacchus et Uranie; et cependant celui qui engage sa foi présente à ses amis l'étranger ou le citoyen, si c'en est un avec lequel il s'engage, et les amis sont garans de la foi jurée. Ils ne reconnaissent de dieux que Bacchus et Uranie, et disent que leur façon de se couper les cheveux en rond, se rasant le tour des tempes, est celle-là même de Bacchus. Ils appellent Bacchus Ourotal, et Uranie Alilat.

Ayant donné la foi aux envoyés de Cambyse,

l'Arabe, pour lui faire service, usa d'une telle invention. Il remplit d'eau des outres de peau de chameau, et, les chargeant sur tout autant qu'il put trouver de chameaux vivans, les mena dans le désert, où il attendit la venue de Cambyse et de son armée. C'est là récit qu'on en fait le plus vraisemblable; si faut-il dire le moins probable aussi, puisqu'autrement se raconte. Un grand fleuve est en Arabie nommé Corys, lequel donne dans la mer qu'on appelle Érythrée. De ce fleuve donc on prétend que le roi des Arabes, par un tuyau qu'il fit de peaux de bœuf crues et autres, cousues ensemble de longueur à venir jusque dans le désert, conduisit l'eau; que dans le désert il fit creuser de grands réservoirs, pour recevoir et garder l'eau conduite de la sorte en trois différens endroits par trois tuyaux. Il y a du fleuve au désert douze journées de chemin.

Or, campé à la bouche du Nil, qu'on appelle Pélusiaque, Psamménite, fils d'Amasis, attendait Cambyse. Car Cambyse ne trouva pas, lorsqu'il vint en Égypte, Amasis vivant. Après quarante et quatre ans de règne, il était mort, n'ayant éprouvé durant ce temps nul évènement désastreux, et mort et embaumé fut mis dans les tombeaux, dans le lieu sacré où lui-même les avait bâtis. Régnant Psamménite en Égypte, un prodige arriva. Ce fut la pluie à Thèbes d'Égypte, où jamais pluie n'était tombée, ni ne s'est vue onc-

ques depuis, à ce que disent les Thébains. Car il ne pleut du tout point dans la Haute-Égypte, et toutefois il plut à Thèbes quelques gouttes.

Les Perses donc, après avoir traversé le désert, comme ils furent près des Égyptiens sur le point d'en venir aux mains, les alliés de l'Égyptien, Grecs et Cariens, voulant mal à Phanès de ce qu'il amenait une armée étrangère, pour s'en venger inventent ceci. Phanès avait laissé des enfans en Égypte; ils les font venir au camp, et, à la vue du père, ils placent un cratère entre les deux armées; puis, amenant là ces enfans, l'un après l'autre les égorgent jusqu'au dernier dans ce cratère, où ils versèrent après cela de l'eau et du vin; et tous, ayant bu de ce sang, vont au combat qui fut terrible. De part et d'autre y demeurèrent grand nombre de gens, et les Égyptiens furent défaits.

Là j'ai vu chose surprenante, dont je m'enquis à ceux du pays, les ossemens de tous ces morts sur le champ de bataille, séparés (car ils étaient à part, ceux des Perses d'un côté, comme d'abord on les mit, de l'autre ceux des Égyptiens), et les crânes des Perses si faibles, qu'à les frapper d'un petit caillou seulement tu les percerais; ceux des Égyptiens au contraire tellement solides, qu'à grand'peine les romprais-tu d'une grosse pierre : et la raison qu'ils m'en donnèrent, laquelle je crois aisément, c'est que les Égyptiens dès l'en-

fance vont la tête rase, dont les os se durcissent au soleil, et cela est cause en même temps qu'ils ne deviennent point chauves. Car il n'est pays où se voient moins de chauves qu'en Égypte. Voilà donc la raison pourquoi ils ont la tête si forte. Les Perses l'ont faible au contraire, parce qu'ils la tiennent couverte, portant dès leur bas âge des tiares de feutre, et qui plus est vivent à l'ombre. Voilà ce que je puis dire avoir vu. A Paprémis aussi j'ai vu chose pareille de ceux qui là périrent avec Achéménès, fils de Darius, défait par Inaros de Libye.

A l'issue du combat, les Égyptiens vaincus s'enfuirent, sans garder aucun ordre, jusqu'à Memphis, où ils se jetèrent. Là Cambyse leur envoya un héraut, Perse de nation, qui remonta le fleuve sur un vaisseau de Mitylène, pour leur proposer un accord. Mais eux, dès qu'ils virent le vaisseau entrer dans leur ville, descendant des murailles en foule, détruisirent ce vaisseau, et, dépéçant les hommes comme chair à manger, les emportèrent dans le fort. Toutefois, après un long siége, ils se rendirent à la fin. Les Libyens, proches voisins, craignant pour eux-mêmes ce qui était avenu en Égypte, se soumirent sans combat, s'imposèrent un tribut, envoyèrent des présens; et les Barcéens, comme aussi les Cyrénéens, ayant pareille crainte, en voulurent faire autant; mais Cambyse agréa les dons qui lui vin-

rent des Libyens, et au contraire se fâcha de ceux des Cyrénéens, à cause, comme je crois, que leurs dons étaient petits. Car ils lui envoyèrent cinq cents mines d'argent, qu'il prit et distribua par poignées à ses gens.

Cambyse, dix jours après la prise de la citadelle de Memphis, ayant par grande ignominie fait venir et seoir sur l'esplanade, hors de la ville, Psamménite, roi des Égyptiens, lequel avait régné six mois, l'ayant fait asseoir là parmi d'autres Égyptiens, il éprouvait son ame, et voici de quelle façon. La fille de ce roi, habillée en esclave, il l'envoyait à l'eau une cruche à la main, et avec elle il envoyait vêtues de même d'autres filles des premiers hommes de l'Égypte, lesquelles venant à passer tout éplorées, poussant des cris, eux aussi s'écriaient, pleuraient l'infortune de leurs enfans; mais Psamménite, qui d'abord avait le tout vu et reconnu, baissa seulement les yeux à terre. Après ces filles portant l'eau, passa le fils de Psamménite avec d'autres jeunes Égyptiens de son âge, deux mille ayant la corde au col et un mors en la bouche. Sur eux se faisait la vengeance des Mityléniens massacrés dans le vaisseau; car ainsi l'avaient ordonné les juges royaux, que pour chaque homme dix Égyptiens périraient des premières familles. Lui, les voyant et connaissant que son fils allait à la mort, tandis que tous les autres assis autour de lui pleuraient, se décon-

fortaient, fit comme il avait fait à la vue de sa fille. Ceux-là passés, il arriva que par hasard un sien convive, homme déjà sur l'âge, ayant perdu son bien et ne possédant plus rien, réduit à mendier dans l'armée, passa sur cette même place devant Psamménite, fils d'Amasis, et les autres Égyptiens; et, comme il le vit, Psamménite aussitôt se prit à crier lamentablement, et, appelant ce vieil ami par son nom, se frappait la tête. Or y avait-il là des gardes qui, de ce qu'il faisait et disait, à chaque chose qu'il voyait, allaient rendre compte à Cambyse, lequel émerveillé de cette façon de faire, par un homme qu'il envoya le fit interroger, disant : « Cambyse, ton maître, te demande, Psamménite, pourquoi c'est que voyant ta fille en tel malheur et ton fils marcher à la mort tu n'en as crié ni pleuré, mais ce mendiant qui ne t'est rien, ce dit-on, tu l'as honoré? » A cette demande il répondit : « Mes maux pour en gémir sont trop grands, fils de Cyrus; mais celui-ci vraiment mérite compassion, qui ayant possédé tant de biens, est misérable et dénué de tout, sur le seuil de la vieillesse. »

Ceci rapporté à Cambyse lui parut de bon sens, et les Égyptiens disent que Crésus en pleura; car il suivait Cambyse dans cette expédition. Aussi s'en prirent à pleurer tous ceux des Perses là présens, et à Cambyse même en vint quelque pitié. D'abord il commanda que l'on sauvât l'enfant

d'entre ceux qui devaient périr, puis qu'on fit lever le père et partir de la place pour le mener chez lui Cambyse. Mais l'enfant ne vivait plus, lorsqu'on y alla, car il avait été le premier mis à mort. On fit lever Psamménite, et on le conduisit chez Cambyse, où depuis il vécut sans nul mauvais traitement. Même, s'il eût su s'abstenir de toute secrète pratique, apparemment il eût gardé le gouvernement de l'Égypte; car c'est la coutume des Perses d'honorer les enfans des rois, et leur remettre le pouvoir, encore que le père ait failli. Qu'ainsi ne soit, entre autres preuves, le fils d'Inaros de Libye, Tannyras, en est un exemple, qui posséda le même état qu'avait eu son père, et Pausiris, fils d'Amyrtée; car celui-là aussi garda l'état de son père; cependant nul ne fit jamais plus de mal aux Perses qu'Inaros et Amyrtée. Psamménite donc eut le loyer de ses méchans desseins; car il avait tenté de faire soulever l'Égypte. Cambyse le sut, et Psamménite, ayant bu du sang de taureau, mourut sur-le-champ. Telle fut la fin de celui-ci.

Cambyse vint de Memphis en la ville de Saïs, à dessein de faire ce qu'il fit. Car, comme il fut d'abord entré dans le palais d'Amasis, il commanda que l'on tirât son corps du tombeau, ce qui étant exécuté, il commanda de le fouetter, de lui arracher les cheveux, de le percer et mutiler en toutes façons. Puis, voyant ses gens y

avoir peine, attendu que ce corps embaumé résistait, ne se défaisait point, il ordonna de le brûler; en quoi il commit sacrilége; car le feu chez les Perses est tenu pour divinité. Perses ni Égyptiens n'ont coutume de brûler leurs morts, les premiers par cette opinion qu'un dieu ne se doit pas repaître de cadavres, les autres parce qu'ils croient le feu bête vivante, qui dévore tout ce qu'elle atteint, et meurt ensuite avec sa proie, étant rassasiée de pâture. Or, leur loi ne veut pas que les morts soient aucunement abandonnés aux bêtes, et c'est pourquoi ils les embaument, afin de les garder des vers. Ainsi ce qu'ordonna Cambyse était impie chez les deux peuples.

Toutefois, au dire des Égyptiens, ce ne fut pas le corps d'Amasis que l'on maltraita de la sorte, mais celui d'un autre Égyptien, mort de même âge à peu près que lui, et que déchirèrent les Perses, pensant déchirer Amasis. Car ils disent que, par un oracle, ayant su ce qui lui devait arriver après sa mort, pour s'en préserver, Amasis fit mettre à l'entrée de sa tombe, près des portes, ce corps qui fut battu pour lui, se réservant le fond du tombeau, où il enjoignit à son fils de le placer le plus avant qu'il serait possible. Toutes ces précautions d'Amasis, et ces ordres par lui donnés pour assurer sa sépulture, me semblent pures inventions des Égyptiens, qui ont voulu en imposer par tels récits.

Cambyse après cela fit dessein d'attaquer trois différentes nations, à savoir : les Carthaginois, les Ammoniens et les Éthiopiens, dits Macrobes ou long-temps vivans, qui habitent le long de la mer australe de Libye; et il résolut d'envoyer, pour l'exécution de ce dessein, à Carthage son armée de mer, contre les Ammoniens une part de ses troupes de terre, et en Éthiopie des espions premièrement, ayant charge de voir la table du soleil, si de fait elle était chez ces peuples, et d'observer par même moyen les autres choses du pays, portant en apparence des présens à leur roi. Or, de la table du soleil, voici ce qui s'en raconte. Devant la ville est un préau plein de chair bouillie de tout bétail, où de nuit font placer ces chairs toutes gens ayant office entre les citoyens, de jour sont mangées par qui veut prendre là son repas; et dit-on que ceux du pays disent telles viandes être produites par la terre elle-même en tout temps. Voilà les récits qui se font de la table du soleil.

Cambyse, lors délibéré d'envoyer là des espions, manda d'Éléphantis des hommes ichthyophages, qui parlaient la langue d'Éthiopie, et, attendant qu'ils arrivassent, il donna ordre à l'armée de mer d'aller contre Carthage. Mais les Phéniciens refusèrent, se disant liés par de grands sermens, et que ce serait à eux chose impie de faire la guerre à leurs enfans.

Or, sans les Phéniciens, les autres n'étaient plus en force suffisante. De la sorte Carthage échappa ce danger, ne fut point soumise aux Perses, Cambyse n'ayant pas cru devoir user de contrainte à l'égard des Phéniciens, à cause qu'ils s'étaient eux-mêmes donnés aux Perses, et que l'armée de mer dépendait toute des Phéniciens. Aussi s'étaient eux-mêmes donnés les Cypriens pour cette expédition d'Égypte. Cambyse donc, les Ichthyophages étant venus d'Éléphantis, les envoya en Éthiopie instruits de ce qu'il fallait dire, et portant pour présent un vêtement de pourpre, un collier d'or, des bracelets, une fiole de myrrhe et un baril de vin de palme.

Ces Éthiopiens, vers lesquels envoyait Cambyse, sont, à ce qu'on dit, les plus grands et les plus beaux de tous les hommes. Ils ont des lois fort différentes de celles des autres peuples; et, en particulier, touchant la royauté, voici comment ils se gouvernent. Celui d'entre les citoyens qu'ils jugent être le plus grand et avoir force selon sa taille, c'est celui-là qu'ils nomment roi. Chez ces hommes donc arrivés, les Ichthyophages présentèrent au roi les dons qu'ils apportaient, et lui dirent ceci : « Le roi des Perses, Cambyse, voulant être à l'avenir ton ami et ton hôte, nous envoie pour parler à toi et t'offrir en présent ces choses dont plus il se plaît à user. » L'Éthiopien, connaissant qu'ils étaient espions, leur répond

en cette sorte : « Non, vous n'êtes pas envoyés par le roi des Perses pour m'apporter des présens, comme désirant m'être ami, ni ne dites la vérité; car vous venez ici épier mon état et moi; ni aussi lui n'est homme juste; car étant juste, il ne voudrait autre pays que le sien, et n'eût pas mis en esclavage des gens qui ne lui faisaient nul mal. Donnez-lui donc cet arc, et lui dites de ma part : Roi des Perses, le roi d'Éthiopie te conseille, quand il adviendra que tes Perses tendent ainsi aisément des arcs grands comme celui-ci, de les mener alors en nombre supérieur contre les Éthiopiens; mais, jusque-là, rends graces aux dieux qu'ils ne font penser aux enfans des Éthiopiens d'avoir autre terre que la leur. »

Cela dit, il détendit l'arc et le leur donna. Puis prenant le vêtement de pourpre, il voulut savoir ce que c'était et comment avait été fait; et entendant, comme lui apprirent les Ichthyophages, ce que c'était que pourpre et teinture, il dit tels hommes être trompeurs, et trompeurs aussi leurs habits. Du collier et des brasselets il en fit semblable demande; et comme on lui voulut montrer la beauté de cette parure, il se prit à rire, et pensant que ce fussent des chaînes, dit que chez eux ils en avaient de plus fortes et de meilleures; puis demanda aussi de la fiole de myrrhe ce que c'était et à quoi bon; et ayant ouï la façon et l'usage pour frotter le corps, il en dit comme de

l'habillement. Mais quand ce vint au baril de vin, dont il goûta et s'enquit de même en quelle sorte il se faisait, il y prit plaisir bien grand, et demanda ce que mangeait avec cela le roi des Perses; et combien de temps pour le plus un homme chez eux pouvait vivre; à quoi il lui fut répondu que le roi mangeait du pain, dont la nature ainsi que du blé lui fut expliquée, et que quatre-vingts ans étaient le plus long terme de la vie. Lors il dit n'être pas merveille si mangeant fiente ils vivaient peu, et qu'encore ne vivaient-ils tant sans ce breuvage, il entendait le vin, par où seul, selon lui, la Perse l'emportait sur l'Éthiopie. Et à leur tour l'interrogeant les Ichthyophages, de la longueur des âges et de la nourriture chez eux Éthiopiens, il dit que la plupart allaient jusqu'à six-vingts ans, et quelques-uns même au-delà; que leur vivre commun était de viande bouillie et de lait pour boisson; qu'ayant paru surpris de ce nombre d'années, les envoyés furent conduits à une fontaine de laquelle s'étant lavés, ils s'en trouvèrent oints comme d'huile; et disaient les Ichthyophages l'eau de la fontaine être si faible que rien n'y pouvait surnager; ni bois, ni chose aucune plus légère que bois, mais que tout allait au fond. Cette eau sans doute, si elle est telle, comme ils en usent en toutes choses, leur est cause de vivre long-temps; et qu'au partir de cette fontaine, on les mena voir une prison

d'hommes, où tous étaient tenus les pieds dans des ceps d'or. Le plus rare métal et le plus estimé chez les Éthiopiens, c'est le cuivre. Ayant vu la prison, ils virent puis après la table du soleil, et ensuite finablement virent les cercueils que l'on dit être de verre faits en cette sorte. Après avoir séché le cadavre, soit comme font les Égyptiens, soit de toute autre manière, l'ayant partout enduit de plâtre, on le peint de belles couleurs, le plus ressemblant qu'il se peut, puis on l'introduit au-dedans d'un cippe de verre creusé exprès (ils en ont des carrières et en tirent beaucoup qui se travaille bien), au milieu duquel cippe le cadavre paraît sans nulle fâcheuse odeur, ni rien qui soit désagréable, ayant toutes choses visibles pareillement au mort lui-même. Pendant l'espace d'une année, on le garde au logis des plus proches parens, lui offrant prémices de tout, et on lui sacrifie. Au bout de ce temps, on l'emporte et on le dresse quelque part autour de la ville.

Ces choses vues, les envoyés s'en retournèrent devers Cambyse, auquel ayant de tout rendu compte, lui, sur-le-champ mu de colère, voulut marcher en Éthiopie, sans ordonner nulles provisions, ni prendre temps de considérer que cette fois il s'agissait de porter la guerre aux extrémités du monde; mais comme furieux et hors de sens, aussitôt ouï le rapport des Ichthyophages, il se mit en marche, laissant ce qu'il avait de Grecs à

l'attendre, et menant avec soi toute l'armée de terre. Venu à Thèbes, il détacha cinquante mille hommes environ, et à ceux-là il donna ordre d'aller réduire en esclavage les Ammoniens et brûler le temple de Jupiter; lui cependant, avec le reste, tira droit en Éthiopie. Ainsi marchant, ils n'eurent pas fait la cinquième partie du chemin, que ce qu'ils emportaient de vivres leur faillit, et pareillement leur faillirent les bêtes de somme, qu'ils mangèrent après leurs provisions finies. Si Cambyse, connaissant sa faute alors, eût rebroussé chemin et ramené l'armée, il était homme sage; mais n'écoutant nulle raison, il alla toujours en avant. Les soldats, durant que la terre leur offrit du vert à cueillir, se repaissant d'herbe, vécurent; mais quand ils furent dans les sables, ce que firent aucuns est horrible à conter. Entre dix ils tiraient au sort un d'eux, et celui-là les autres le mangeaient; ce qu'ayant su, Cambyse eut peur de cette rage et revint sur ses pas, quittant son entreprise. Il s'en revint à Thèbes avec faute d'une grande part de ses gens, et de Thèbes descendit à Memphis : il renvoya les Grecs par mer. Ainsi réussit l'entreprise du voyage d'Éthiopie.

De leur part ceux qui allaient contre les Ammoniens, étant partis de Thèbes, marchèrent avec des guides. Ce qu'on sait c'est qu'ils arrivèrent en une ville, Oasis, peuplée de Samiens

qu'on dit être de la tribu Æschrionienne. Ils sont distans de Thèbes de sept jours de chemin par les sables, et cet endroit s'appelle, en la langue des Grecs, Macaron Nesi, qui veut dire Iles-des-Bienheureux. Jusque-là donc vint cette armée. Au partir de là, ce qu'elle devint, hors les Ammoniens eux-mêmes et ceux qui l'ont pu savoir d'eux, nul n'en eut jamais connaissance, car ils n'arrivèrent pas chez les Ammoniens ni ne retournèrent en arrière. Au reste, voici ce qu'en content les Ammoniens. Que d'Oasis venant contre eux à travers les sables, ils se trouvaient à mi-chemin environ d'eux et d'Oasis, et que comme ils étaient à repaître, il leur survint une bourrasque de vent du midi, qui, levant des grèves de sable, les laissa dessous ensevelis, et ainsi disparurent tous. Tel récit font les Ammoniens du succès de l'expédition.

Peu après le retour de Cambyse, apparut en Égypte Apis que les Grecs nomment Epaphus, et aux premières nouvelles de son apparition, tous les Égyptiens en liesse mirent leurs plus beaux vêtemens; ce que voyant Cambyse, persuadé que par là ils témoignaient être joyeux de sa mésaventure, fit venir devant lui les gouverneurs de Memphis et les interrogea pour quelle cause auparavant, lors de son séjour à Memphis, rien de semblable ne s'était fait, mais bien à l'heure qu'il revenait, ayant perdu part de ses gens : eux

lui dirent que depuis peu un dieu se manifestait, lequel avait coutume de rarement se montrer, et que, quand il paraissait, toute l'Égypte en faisait fêtes. Cette réponse ouïe, Cambyse dit que c'était mensonge que cela, et comme menteurs les fit mourir. Ceux-là morts, il manda les prêtres, et eux disant les mêmes choses, il repartit qu'il voulait voir si leur dieu était bonne bête, et commanda aux prêtres de lui amener Apis, et ils l'allèrent quérir. Or cet Apis ou Épaphus naît veau d'une vache, qui ne peut après cela en porter d'autres, sur laquelle vache il descend du ciel un éclair, au dire des Égyptiens, dont elle engendre Apis : et de ce veau qu'on nomme Apis les marques sont telles : le corps noir, sur le front un blanc à quatre angles, sur le dos la semblance d'un aigle, tous les crins doubles à la queue, et sur la langue un scarabée.

Apis étant venu amené par les prêtres, Cambyse feru qu'il était de méchante folie, tire sa dague, dont lui voulant donner dans le ventre, il l'atteint à la cuisse, et riant dit aux prêtres : « Coquins, voilà vos dieux qui ont de la chair et du sang et qui sentent les coups de fer : digne en effet des Égyptiens un dieu tel que celui-là. Mais je vous apprendrai à vous moquer de moi. » Cela dit, il commande à ceux qui avaient charge de telles choses de fouetter les prêtres et tuer quiconque des Égyptiens serait trouvé à faire fête,

moyennant quoi la fête cessa. Les prêtres furent traités ainsi qu'il avait dit, et Apis malade de sa blessure était gisant dans le temple, où finablement il mourut et fut enseveli par les prêtres à l'insu de Cambyse.

Cambyse, au dire des Égyptiens, pour avoir commis ce méfait, aussitôt après devint fou, étant auparavant peu sage, et premièrement fit mourir son frère de même père et mère, Smerdis, qu'il avait par envie renvoyé de l'Égypte en Perse, parce que seul entre les Perses il tendait l'arc, à deux doigts près, qu'avaient apporté d'Ethiopie les Ichthyophages. Nul autre Perse que Smerdis n'en sut autant faire. Lui parti, Cambyse eut en songe une vision. Il lui fut avis qu'un messager venant de Perse apportait nouvelle que Smerdis assis sur siége royal touchait de sa tête le ciel, à raison de quoi ayant peur que son frère, le tuant, ne devînt roi, il envoie en Perse Prexaspès, qui lui était le plus dévoué entre tous les Perses, lequel montant à Suses fit mourir Smerdis, aucuns disent à la chasse, d'autres dans la mer Rouge, et qu'il le fit noyer.

Par là commencèrent, dit-on, les méchancetés de Cambyse. Depuis il fit mourir sa sœur venue quant et lui en Égypte, et qui lui était pareillement sœur des deux côtés, et voici comme il l'épousa; car les Perses auparavant n'avaient du tout accoutumé d'habiter avec leurs sœurs. Cam-

byse aimait une de ses sœurs, et la voulant avoir à femme, comme il pensa que c'était chose contraire à l'usage, fit appeler les juges royaux pour savoir d'eux s'il y avait point une loi qui permît au frère d'épouser sa sœur. Les juges royaux sont gens choisis, qui, leur vie durant, hors qu'ils soient convaincus de quelque iniquité, rendent la justice aux Perses et interprètent les lois, et toute affaire vient à eux. Interrogés lors par Cambyse, ils lui firent une réponse juste et sans danger pour eux-mêmes, disant n'y avoir point de loi qui autorisât le mariage entre frère et sœur, mais bien une loi par laquelle il est permis au roi de faire ce qu'il veut. Voilà comment ils évitèrent d'enfreindre la loi pour Cambyse, et eux-mêmes, pour ne pas mourir s'ils eussent défendu la loi, en trouvèrent une favorable au roi voulant pour femme sa sœur. Ainsi Cambyse eut en mariage celle qu'il aimait; et peu après il épousa encore une autre sœur à lui. La plus jeune des deux fut celle qu'il tua en Égypte, ce qu'on raconte en deux manières, comme la mort de Smerdis. Car les Grecs disent que Cambyse un jour faisait combattre ensemble un lionceau et un jeune levron, étant cette sienne femme et sœur à les regarder avec lui, et que comme le chien se trouvait le plus faible, un autre jeune chien, frère de ce levron, accourut à son aide, rompant le lien qui l'attachait: au moyen de quoi

le lionceau fut vaincu par les deux levrons; que Cambyse prenait plaisir à voir ce combat; mais elle assise près de lui pleurait, dont s'étant aperçu Cambyse lui en demanda la cause, et elle dit qu'en voyant ce chien secourir et venger son frère, il lui souvenait de Smerdis : qu'il n'y aurait nul qui jamais le voulût venger. C'est le récit des Grecs, et que pour cette parole Cambyse la fit mourir; mais les Égyptiens racontent autrement qu'eux deux étant à table assis, elle prit une laitue dont elle ôtait les feuilles une à une, lui demandant comment il la trouvait plus belle, ou dégarnie, ou bien feuillue, à quoi il répondit feuillue. Lors elle : « Ainsi fais-tu de la maison de Cyrus que tu vas, dit-elle, effeuillant tout comme moi cette laitue; » dont, Cambyse irrité lui sautant sur le ventre comme elle était grosse d'enfant, la fit avorter et mourir.

Tels actes furieux fit Cambyse à l'encontre de ses proches, soit vengeance d'Apis, soit autre cause qu'il y eût, étant nature comme elle est sujette à tant de maux. Aussi avait-il, ce dit-on, de naissance une grande maladie que quelques-uns nomment sacrée. Partant ne se faut étonner qu'éprouvant en son corps si griève souffrance, il n'eût pas l'esprit sain. Autres actes pareils furent par lui commis envers les Perses. On raconte qu'un jour il dit à Prexaspès, qui près de lui était le plus considéré, portait ses ordres, même avait

ton pays et sagement guidé mon père, quand tu le fis passer l'Araxe pour aller aux Massagètes, sur le point qu'eux voulaient passer et venir à nous. Tu t'es perdu, n'ayant pas su régir ton pays, et as perdu Cyrus aussi, qui te crut lors, mais à ton dam; car voici venue l'occasion que je cherchais de t'en punir.» Ce disant, il prenait son arc pour le percer, mais Crésus se sauva de vitesse dehors, et lui ne le pouvant darder, dit à ses serviteurs de le prendre et le tuer. Les serviteurs, comme ils connaissaient son humeur, cachent Crésus en telle intention que, si Cambyse se repentait et redemandait Crésus, eux le lui rendant, en auraient quelque récompense, pour avoir sauvé Crésus; que s'il ne se repentait, ni ne le regrettait, ils le feraient mourir. Peu après avint que Cambyse regretta Crésus, ce que voyant ses serviteurs, lui dirent qu'il était en vie. Cambyse fut aise d'apprendre que Crésus était encore en vie; mais il dit que ceux qui l'avaient ainsi conservé ne s'en trouveraient pas bien et qu'il les tuerait, comme il fit.

Il commit plusieurs tels excès contre les Perses et alliés durant le temps qu'il fut à Memphis, ouvrant les vieilles tombes et regardant les morts; il entra dans le temple de Vulcain, fit à l'image force moqueries. Car là l'image de Vulcain ne diffère en quoi que ce soit des Pataïques de Phénicie, que mettent les Phéniciens à la proue de

leurs trirèmes; et qui ne les a vues je lui dirai c'est la figure d'un homme Pigmée. Pareillement il entra dans le temple des Cabires, où n'est permis d'entrer qu'au prêtre, et ces images il les brûla, non sans en faire grandes risées. Elles sont semblables aussi à celles de Vulcain; même on dit que ce sont ses enfans.

En somme il me paraît sans doute que Cambyse était hors de sens; car il n'eût pas pris en moquerie les religions et les coutumes; car si l'on proposait aux hommes de choisir entre toutes les lois établies les meilleures, après y avoir bien regardé, chacun s'en tiendrait aux siennes propres. Ainsi pense chacun ses lois être les meilleures de beaucoup; et partant il n'est pas à croire qu'autre qu'un insensé ait pu se rire de telles choses. Et qu'ainsi soit que tous les hommes pensent de la sorte en ce qui concerne les lois, d'autres preuves le font connaître et singulièrement celle-ci. Darius un jour ayant mandé des Grecs qui demeuraient près de sa résidence, s'enquit d'eux pour combien d'argent ils voudraient manger leur père mort. Eux répondirent que pour rien au monde; et Darius alors fit venir de ces Indiens nommés Calaties, lesquels ont pour usage de manger leurs parens, et leur demanda devant les Grecs, qui par un interprète entendaient ce qui se disait, pour combien ils consentiraient à brûler le corps de leur père. Ils s'é-

crièrent haut, le priant de ne proférer telles paroles. Ainsi sont ces choses réglées par l'usage des différens peuples; et Pindare me semble avoir bien rencontré, disant coutume être reine du monde.

Au temps même de cette expédition de Cambyse contre l'Égypte, les Lacédémoniens en firent une aussi contre Samos et Polycrate, qui s'étant soulevé tenait Samos, et d'abord avait départi la ville entre lui et ses deux frères, Pantagnote et Syloson, depuis ayant tué l'un et chassé le plus jeune. Syloson tenait Samos toute, et la tenant contracta hospitalité avec Amasis roi d'Égypte, auquel il envoya des dons et en reçut d'autres de lui. Polycrate bientôt s'accrut, devint fameux en Ionie et dans le reste de la Grèce. Quelque guerre qu'il entreprît, tout lui succédait à souhait. Il avait à lui cent galères à cinquante rames et mille archers, attaquait, pillait tout le monde indistinctement, disant qu'il obligeait davantage un ami en lui rendant son bien qu'il n'eût fait ne lui ôtant rien. Il s'empara de plusieurs îles, et de beaucoup de villes en terre ferme, prit les Lesbiens qu'il défit en combat naval allant avec toutes leurs forces au secours de Milet, et qui depuis creusèrent enchaînés tout le fossé autour de la forteresse dans Samos.

Amasis n'était point sans entendre parler des prospérités de Polycrate, voire même y prenait

intérêt, et comme ses succès allaient toujours croissant, il écrivit ceci dans une lettre qu'il lui adressa en Samos : « Amasis à Polycrate ainsi dit : C'est bien douce chose d'apprendre le bonheur d'un hôte et ami ; toutefois tes grands succès ne me contentent pas. Je sais que la divinité est de sa nature envieuse. Partant j'aime mieux, moi et les miens, avoir chance dans mes affaires tantôt bonne, tantôt contraire, que non pas réussir en tout. Car oncques je n'ouïs parler d'aucun qui n'ait eu triste fin en prospérant toujours. Toi donc, si tu m'en crois, voici ce qu'il faut faire à ton trop de bonheur. Songe en toi-même ce que tu peux avoir de plus précieux et qui plus te fâchât à perdre, et le perds et l'abîme tellement que jamais n'en soit nouvelle au monde ; et si dorénavant ton heur n'est mêlé de semblables disgraces, use du remède que je t'enseigne. »

Ces paroles lues, Polycrate, comme il comprit que l'avis d'Amasis était bon, chercha lequel de ses bijoux lui ferait plus de peine à perdre ; et cherchant voici ce qu'il trouva. Il avait un anneau monté en bague d'or qu'il portait au doigt ; c'était une pierre d'émeraude, et l'ouvrage était de Théodore fils de Téléclès de Samos. Ayant délibéré de le perdre, il fit ainsi. Sur une galère à cinquante rames il mit des gens et s'embarqua, puis fit voguer en haute mer. Quand il fut loin des côtes de l'île, ôtant cette bague de son doigt,

aux yeux de tous ceux qui étaient quant et lui à bord, il la jette dans la mer, et cela fait, s'en revint à terre; et retourné en sa maison était chagrin de ce malheur. Cinq ou six jours après lui avint ce que voici: Un pêcheur avait pris un poisson grand et beau, et tel qu'il lui parut mériter d'être offert en don à Polycrate, et pour cela s'en vint aux portes, disant qu'il voulait être admis en sa présence, ce qui lui étant octroyé, il parla en ces termes: « Roi, j'ai pris celui-ci et ne l'ai pas voulu porter vendre au marché, pauvre homme que je suis toutefois, qui en ce faisant gagne ma vie; mais il m'a semblé digne de toi, pourquoi je l'apporte et te le donne. » Lui aise d'entendre ce propos, repart: « Tu as grandement raison, et double grace t'en est due de ton dire et de ton présent, et nous t'invitons à souper. » Le pêcheur, qui tint à grand heur cette invitation, s'en retourna en son logis; et cependant les serviteurs coupant le poisson, trouvèrent dans son ventre la bague même de Polycrate, laquelle ils prirent dès qu'ils la virent, et joyeux la portèrent vitement à Polycrate, et la lui donnant lui contèrent en quelle sorte ils l'avaient trouvée. Lui, comme il crut y voir en cela quelque chose de divin, écrit dans une lettre tout ce qu'il avait fait et comment lui en avait pris, et tout étant écrit, il dépêche en Égypte. Ayant donc le roi Amasis lu cette lettre, qui venait de la part de

Polycrate, comprit qu'homme ne peut préserver un autre homme de chose qui lui doit avenir, et que Polycrate ne devait pas faire bonne fin, ayant heur en tout, à tel point de retrouver même ce qu'il avait voulu perdre exprès. Si lui envoya en Samos un héraut, disant qu'il rompait avec lui l'hospitalité; ce qu'il fit pour cette raison, afin que venant Polycrate à choir en quelque grande et terrible disgrace, il n'en eût point le deuil au cœur comme pour un hôte et un ami.

Contre ce Polycrate donc heureux en tout, les Lacédémoniens entreprirent une guerre, mus à ce faire et appelés par ceux d'entre les Samiens qui depuis fondèrent en Crète la ville de Cydonie. De sa part Polycrate dépêchant à Cambyse, fils de Cyrus, qui lors armait contre l'Égypte, le pria qu'il lui plût envoyer en Samos lui demander, à lui Polycrate, une armée; ce qu'ayant entendu, Cambyse volontiers envoya en Samos vers Polycrate, qu'il requit de lui prêter une armée de mer pour son expédition d'Égypte. L'autre prend ceux des citoyens qu'il pensait lui être contraires, les envoie sur quarante galères, et mande à Cambyse de faire en sorte qu'ils ne retournassent point.

Aucuns disent que ces Samiens envoyés par Polycrate n'allèrent pas en Égypte, mais ayant vogué seulement jusqu'à Carpathos, là se conseillèrent entre eux, et résolurent de ne point

aller plus avant. D'autres content que venus en Égypte on les gardait et qu'ils s'enfuirent sur leurs vaisseaux, avec lesquels comme ils retournaient en Samos, Polycrate vint à leur rencontre; il y eut combat, ils vainquirent et débarquèrent dans l'île, où ayant de nouveau combattu, ils eurent du pire et se rembarquèrent, enfin vinrent à Lacédémone.

Mais il en est aussi qui disent que ceux-là revenant d'Égypte, vainquirent Polycrate, en quoi, selon moi, ils disent mal. Car ces gens n'eussent eu que faire du secours de Lacédémone, étant par eux-mêmes capables de le ranger à la raison. Joint qu'il n'y a nulle apparence que lui, ayant à sa solde une troupe étrangère et ses propres archers, nombreux aussi, n'ait su résister à ce peu qu'ils étaient retournant d'Égypte. Encore tenait-il enfermés dans les hangards de sa marine les femmes et enfans des citoyens demeurés sous lui, tout prêt à y mettre le feu et brûler les hangards et ces otages avec, si leurs parens l'eussent trahi en faveur de ceux qui revenaient.

A Sparte arrivés, ces Samiens que Polycrate avait chassés, se rendirent près des magistrats, et là disaient beaucoup de choses, comme gens qui se trouvaient en grande nécessité. Eux à la première harangue répondirent qu'ils en avaient oublié le commencement, et ne comprenaient pas la fin. A la seconde audience, ils ne haranguèrent

plus; mais ayant apporté un thulacos [1] vide, le montraient disant qu'il avait faute de farine. A quoi l'on repartit que le thulacos seul en aurait dit assez, et toutefois fut résolu de les secourir.

Adonc toutes choses préparées pour cette expédition, les Lacédémoniens passèrent à Samos, en récompense, disent les Samiens, de ce qu'eux les avaient aidés de leurs vaisseaux contre les Messéniens; mais, comme le racontent ceux de Lacédémone, ce fut moins pour donner secours aux Samiens que pour eux-mêmes se venger de l'enlèvement du cratère qu'ils portaient à Crésus, et du corselet que le roi d'Égypte Amasis leur envoyait en présent. Car les Samiens leur prirent, un an avant le cratère, ce corselet, lequel étant de lin avec beaucoup d'animaux en tissu, orné d'or et de laine de coton, est admiré pour ce regard, et aussi pour ce que chaque fil, fin comme il est, a cependant en soi trois cent soixante fils tous visibles à l'œil. Pareil est cet autre à Lindos, consacré par Amasis à Minerve.

Or, aidèrent les Corinthiens à l'armement contre Samos, et volontiers y prirent part. Car il y avait un outrage à eux fait par les Samiens une génération avant, lorsque le cratère fut volé. Car comme une fois Périandre fils de Cypsélus envoya pour être coupés à Sardes chez Alyattès,

[1] Sac de cuir qui servait à porter en voyage une provision de farine.

trois cents jeunes enfans des premières familles de Corcyre; ceux qui les menaient, Corinthiens, étant abordés en Samos, la chose fut contée aux Samiens, comment et pourquoi ces enfans s'en allaient à Sardes, et eux premièrement leur montrèrent à toucher le temple de Diane; puis ne souffrant pas qu'on les enlevât supplians du temple, comme ceux de Corinthe empêchaient qu'ils n'eussent à manger, les Samiens firent une fête de laquelle ils usent encore aujourd'hui en même façon. La nuit venue, durant tout le temps que les enfans furent supplians, ils dressaient des chœurs de jeunes filles et de jeunes garçons, et dressant ces chœurs ordonnèrent par une loi qu'on y portât des gâteaux de sesame et de miel, à celle fin que les dérobant, les enfans des Corcyréens eussent de quoi se nourrir; et dura cette façon de faire jusques à tant que les Corinthiens, gardes de ces enfans, les laissant, s'en allèrent, et lors les Samiens les ramenèrent à Corcyre. De vrai si les Corinthiens, mort Périandre, eussent été amis des Corcyréens, ils ne se fussent pas sans doute, pour le souvenir de cette affaire, joints aux ennemis de Samos; mais jamais depuis le temps que l'île fut peuplée par eux, ils n'ont paru d'accord ensemble, bien qu'entre eux cependant il y ait.[1].

Voilà pourquoi les Corinthiens en voulaient à

[1] Quelques mots manquent au texte.

ceux de Samos. Or, Périandre envoyait à Sardes pour être coupés ces enfans des premiers de Corcyre, afin de se venger. Car les Corcyréens d'abord avaient commencé par un acte horrible envers lui. Car après que Périandre eut tué sa femme Mélissa, un autre malheur lui avint après celui-là. Il avait de Mélissa deux fils âgés l'un de dix-sept, l'autre de dix-huit ans. Leur grand-père maternel Proclès, qui était tyran d'Épidaure, les ayant fait venir devers lui, les chérissait comme on peut croire, étant les enfans de sa fille, et le jour qu'il les renvoya, leur dit en les reconduisant: « Savez-vous bien, enfans, qui est celui qui a tué votre mère? » Parole dont l'aîné tint peu de compte; mais le plus jeune appelé Lycophron en eut telle douleur en l'ame, qu'étant de retour à Corinthe, il ne voulut plus aucunement parler à son père, ni répondre à quoi qu'il lui pût dire ou demander; interrogé par lui se taisait. Pourquoi Périandre en colère à la fin le chasse de sa maison, et ayant chassé celui-là, s'enquit à l'aîné de ce que leur grand-père leur avait dit et de quels propos il s'était avec eux entretenu. L'autre lui conte comme quoi ils en avaient été reçus avec joie et caresses grandes; mais de ce mot que leur dit Proclès en les reconvoyant il ne s'en souvenait pas, comme n'y ayant fait d'abord nulle attention. Périandre alors repart qu'il n'était pas possible au monde que leur grand-père ne leur

eût donné quelque avis, et à force de l'interroger, fit tant que le jeune homme enfin se souvint de cela et le dit. Telle chose ouïe, Périandre, délibéré de ne céder ni s'amollir en nulle sorte à l'égard de son autre fils, où il le savait coutumier de se retirer, là envoyait un messager défendre aux gens de le recevoir, et lui, comme on le faisait sortir d'une maison, s'en allait en une autre, d'où on le chassait encore à cause des menaces de Périandre et de ces ordres qu'il donnait afin de l'exclure de partout; ainsi chassé il recourut à divers de ses amis, lesquels, comme enfant de Périandre, le recevaient, craignant toutefois. Mais Périandre fit publier un ban portant que qui le logerait, ou lui parlerait seulement, paierait une amende sacrée à Apollon, disant de combien. Après ce ban, il n'y eut personne qui le voulût plus recevoir en sa maison ni lui parler. Lui-même cessa de tenter d'être admis nulle part, et depuis hantait sous les portiques, couchant à terre et manquant de tout. Au bout de quatre jours, Périandre qui le vit affamé, mal en point pour ne s'être lavé de long-temps, en eut compassion, en quittant sa colère, s'approcha de lui et lui dit. « O enfant, lequel donc te semble à préférer, ou ton sort tel qu'il est maintenant, ou me succéder et avoir, étant attaché à ton père, la tyrannie et les biens que j'ai; toi, mon fils, qui né roi de la riche Corinthe, as choisi

cette vie misérable et maudite en me résistant et te prenant à qui fallait le moins. Si chose est avenue dont tu aies contre moi soupçon, à moi d'abord en est le mal, dont j'ai d'autant plus à souffrir que seul j'en suis cause. Mais toi, connais enfin combien mieux vaut faire envie que pitié, et voyant la folie que c'est de se courroucer à son père et plus fort que soi, va de ce pas à la maison. »

Ainsi l'avisait Périandre; mais l'enfant ne lui répondit autre chose, sinon qu'il devait l'amende sacrée au dieu pour lui avoir parlé. Périandre alors, connaissant que le mal en lui ne se pouvait adoucir ni vaincre, l'éloigne de ses yeux et l'envoie sur un navire à Corcyre, dont il était maître aussi. Lui parti, Périandre fit la guerre à son beau-père Proclès, qu'il pensait être auteur le premier de ses peines, prit la ville d'Épidaure, et prit aussi Proclès, et le garda vivant; et comme avec le temps Périandre, avancé en âge, sentit ne pouvoir désormais voir et gouverner les affaires, alors il mande de Corcyre Lycophron, pour qu'il vînt prendre la tyrannie, n'ayant aucun égard à l'aîné de ses fils, qui lui semblait être de trop faible entendement; mais Lycophron ne daigna même répondre au message. Le père, qui avait mis en lui son espérance, envoie à ce jeune homme une autre fois sa sœur, fille de lui Périandre, pensant qu'il se devait plutôt laisser

persuader à elle, laquelle devers lui venue, lui ayant dit : « O enfant, souffriras-tu donc la tyrannie passer à d'autres, la maison de ton père s'abîmer, plutôt que toi venir et la tenir? Habite en ton logis, cesse de te tourmenter; désir de gloire chose vaine; et ne tâche point à guérir le mal par le mal. Plusieurs ont préféré au droit l'accommodement; plusieurs se sont vus perdre la paternelle chevance en requérant celle de leur mère. La tyrannie échappe; beaucoup en sont amans. Le voilà vieux, cassé; ne livre point à d'autres le bien qui t'appartient. »

Elle donc lui disait, instruite par leur père, ce qu'elle croyait plus capable de l'attraire et fléchir son cœur; mais il lui répondit disant que jamais n'irait à Corinthe, tant qu'il saurait son père en vie. Ce qui étant par elle rapporté à Périandre, pour la troisième fois il envoie un hérault, voulant aller lui-même demeurer à Corcyre, et mandait à son fils de s'en venir en Corinthe prendre la tyrannie; à quoi lui s'étant accordé, ils se préparaient pour passer, Périandre en Corcyre et l'enfant à Corinthe. Mais ceux de Corcyre, informés de toutes ces choses, afin d'empêcher que Périandre ne fût en leur pays, mettent à mort le jeune homme; ce fut là la cause pourquoi Périandre se voulut venger des Corcyréens.

Les Lacédémoniens, avec une puissante flotte,

arrivés devant Samos, la tenaient assiégée. D'abord, attaquant le mur du côté de l'esplanade, ils montèrent sur la tour qui est au bord de la mer, mais bientôt en furent chassés par Polycrate même accouru avec un gros de gens. Cependant, par la tour d'en haut, bâtie sur la croupe du mont, sortirent les alliés et des Samiens bon nombre, lesquels, ayant tenu tête aux Lacédémoniens quelque peu de temps, s'enfuirent, et eux les poursuivant en tuaient. Si dans cette journée les Lacédémoniens eussent fait tous aussi bravement comme Archias et Lycopas, sans faute Samos était prise. Car Archias et Lycopas, à la poursuite de fuyards, s'étant seuls jetés avec eux dedans l'enceinte des murailles, la retraite leur fut coupée, ainsi périrent-ils dans la ville des Samiens.

Le troisième descendant de cet Archias-là, un autre Archias, je l'ai connu moi-même à Pitane, duquel bourg il était, et de tous les étrangers c'étaient les Samiens qu'il honorait le plus; et me dit que son père avait eu nom Samius, de ce que son père Archias était mort vaillamment en ce combat de Samos; et m'ajouta qu'il honorait surtout les Samiens, à cause que son aïeul fut publiquement par eux enseveli fort bien.

Après avoir tenu Samos assiégé quarante jours, les Lacédémoniens, voyant qu'ils n'en étaient de rien plus avancés, s'en retournèrent au Pélopo-

nèse. Un sot propos en a couru, que Polycrate, ayant frappé en plomb force pièces du pays, les fit dorer, les leur donna, et qu'eux les prenant s'en allèrent. Cette guerre fut la première que firent en Asie les Doriens.

Ceux des Samiens qui étaient venus en Samos contre Polycrate, avec les Lacédémoniens, sur le point d'en être quittés, passèrent à Siphnos; car ils avaient besoin d'argent, et les affaires des Siphniens florissaient alors. Ils étaient les plus riches de tous les insulaires, comme ayant dans leur île des mines d'or et d'argent, si que de la dîme du produit, ils en ont consacré à Delphes un trésor égal aux plus riches, et chaque année se partageaient les sommes provenantes de ces mines. Or, quand ils faisaient ce trésor, ils demandèrent à l'oracle si leurs biens présens leur devaient long-temps demeurer. La Pythie leur fit cette réponse : *Alors que dans Siphnos Prytanée blanc sera, et blanc le sourcilleux marché, Siphnien sagement fera si caut en son île caché, il évite embûche de bois et rouge héraut.* Le marché de Siphnos, en ce temps-là, et le Prytanée étaient revêtus de pierre de Paros; ils ne surent comprendre l'oracle, ni lors, ni depuis à la venue des Samiens; car les Samiens, dès qu'ils eurent pris terre en Siphnos, envoyèrent sur un de leurs navires des parlementaires à la ville. Tous les vaisseaux jadis étaient peints de vermillon, et c'était

cela que la Pythie avait prédit aux Siphniens, parlant d'une embûche de bois et d'un hérault rouge. Venus, ces envoyés requirent les Siphniens de leur prêter dix talens, ce que ceux-ci refusèrent, et les Samiens se mirent à piller le pays; quoi entendant, ceux de Siphnos accourent pour défendre leurs biens, et dans le combat eurent du pire; même beaucoup d'entre eux ne purent regagner la ville, le chemin leur étant coupé par les Samiens qui leur firent payer ensuite cent talens.

Ils eurent pour argent des Hermionéens une île près du Péloponèse, Hydrée, qu'ils remirent aux Trézéniens comme dépôt, puis fondèrent en Crète Cydonie, n'étant pas venus dans ce dessein, mais bien pour expulser de l'île les Zacynthiens. Ils y demeurèrent et vécurent en prospérité l'espace de cinq ans, tellement que tous les lieux sacrés, qu'on voit maintenant à Cydonie, sont leur ouvrage; aussi est le temple de Dictyne. Mais la sixième année, ceux d'Égine les vainquirent dans un combat naval, et les firent esclaves; les proues qu'ils ôtèrent de leurs vaisseaux, faites en hures de sanglier, ils les consacrèrent dans le temple de Minerve à Égine. Les Égynètes en usèrent de la sorte avec les Samiens, par une haine envenimée que de long-temps ils leur portaient; car les Samiens les premiers, régnant Amphicrate à Samos, passèrent en Égine

armés, firent aux Éginètes de grands maux, et non moins en eurent à souffrir, de quoi la cause ne fut autre.

Or, ai-je voulu m'étendre un peu sur le propos des Samiens, parce que les trois plus grands ouvrages de la Grèce entière sont faits par eux. D'une montagne haute de cent cinquante orgyies, la fosse ou trouée, commençant d'en bas avec double ouverture, sept stades sont la longueur de la fosse, hauteur huit pieds, largeur égale; par le milieu de celle-ci une autre fosse de bout en bout a de profondeur vingt coudées, trois pieds de large, par où l'eau d'une grosse source est conduite jusqu'à la ville dans des tuyaux; de laquelle fosse ou trouée l'architecte était de Mégare, Eupalinus fils de Naustrophus, et voilà un des trois ouvrages; le second, c'est une levée dans la mer autour du port, profondeur quelque vingt orgyies; longueur de la levée, plus de deux stades; le troisième qu'ils ont fait est un temple, le plus grand de tous les temples connus, dont fut le premier architecte Rhœcus, fils de Philès, né du pays; pour cela j'ai voulu davantage m'étendre au sujet des Samiens.

Cependant que Cambyse séjournait en Égypte, faisant tels actes de démence, deux hommes se rebellent contre lui, tous deux mages et frères, dont l'un avait été par lui laissé gouverneur de sa maison. Il se souleva, parce qu'il vit la mort de

Smerdis tenue secrète, que peu en étaient informés; la plupart même des Perses le croyaient encore en vie: prenant son parti là-dessus, il attente à la royauté. Il avait un frère que j'ai dit s'être soulevé avec lui, tout-à-fait semblable de visage à Smerdis, fils de Cyrus, celui que Cambyse, son frère, avait fait mourir. Il ressemblait donc à Smerdis, et de plus avait nom comme lui Smerdis : cet homme, à la persuasion du mage Patizithès, son frère, qui se faisait fort de lever toute difficulté, se laissa conduire et placer sur le siége royal, et cela fait, Patizithès envoie des hérauts partout, et en Égypte aussi, mandant à l'armée d'obéir à Smerdis, fils de Cyrus, et non plus à Cambyse. Les autres hérauts proclamèrent cela où ils allèrent, et aussi fit celui qui alla en Égypte; il trouva Cambyse et l'armée à Ecbatane de Syrie, et debout au milieu proclama ce qu'avait ordonné le mage. Cambyse entendant cela, et pensant être vrai le dire du héraut, et que Prexaspès l'avait trahi en ne tuant pas Smerdis, quand il en avait l'ordre, regarda Prexaspès au visage, et lui dit: « Ainsi as-tu fait, Prexaspès, le devoir que je t'imposai! » L'autre dit: « Maître, il n'est pas vrai, et ne peut être que Smerdis, ton frère, se révolte aujourd'hui, ni que jamais il ait querelle avec toi, grande ni petite; car moi-même, ayant fait comme tu commandais, l'ai enseveli de mes propres mains: si à présent les

morts reviennent, attends-toi de voir revenir aussi le Mède Astyagès; mais s'il en va comme devant et selon l'ordre de nature, oncques de lui nulle nouveauté ne s'élèvera contre toi. Or, à cette heure, mon avis est qu'il convient appeler le héraut, afin de savoir par quel ordre il nous vient ici proclamer obéissance au roi Smerdis. »

Ainsi fut fait, la chose approuvée par Cambyse; le héraut mandé arriva, et venu Prexaspès l'interroge : « Homme, qui te dis messager de Smerdis, fils de Cyrus, confesse ici la vérité, et tu t'en iras sans nul mal; est-ce lui Smerdis qui, présent à tes yeux, t'a donné cet ordre, ou quelqu'un de ses serviteurs? » L'autre répond : « Je n'ai point vu, depuis que le roi Cambyse est parti pour l'Égypte, Smerdis, fils de Cyrus; le mage que Cambyse a laissé pour gouverneur de sa maison m'a dépêché ici, disant que c'était Smerdis, fils de Cyrus, qui me commandait de parler à vous comme je l'ai fait. » Cambyse alors : « Prexaspès, en homme de bien tu as fait mon commandement, et partant tu es sans reproche; mais qui donc est celui des Perses qui se rebelle contre moi, usurpant le nom de Smerdis? » Lui à cela repart : « Je pense deviner, ô roi, ce qui se passe; les révoltés, ce sont les mages, celui que tu laissas gouverneur de ta maison et son frère Smerdis. »

Alors que Cambyse entendit le nom de Smer-

dis, lors le frappa la vérité, tant de ce discours que du songe où il avait crû recevoir nouvelles de Smerdis, assis sur le siége royal, et qui de sa tête touchait le ciel. Connaissant donc que sans raison il avait fait mourir son frère, il pleura Smerdis, et le pleurant, se déconfortant du malheur de toute cette aventure, il saute sur le cheval en délibération de marcher promptement contre le mage à Suses; et comme il sauta sur son cheval, du fourreau de son sabre tombe le champignon, le sabre nu le blesse à la cuisse; ainsi atteint au même endroit où il avait blessé le dieu d'Égypte Apis, sentant sa plaie mortelle, s'enquit comment s'appelait la ville: on lui dit Ecbatane. Un oracle jadis lui était venu de Buto, qu'il finirait sa vie à Ecbatane, pourquoi il pensait devoir mourir vieux à Ecbatane en Médie, où étaient toutes ses affaires; mais alors on vit bien que l'oracle entendait Ecbatane de Syrie; et comme Cambyse eut appris le nom de la ville où il était, l'aventure du mage et sa blessure l'ayant étonné vivement, sa raison s'en trouva remise; et comprenant la prédiction, il dit: « Ici s'en va mourir Cambyse fils de Cyrus. » Ce fut tout pour lors; mais au bout de quelques vingt jours, ayant mandé près de lui tous les plus apparens des Perses, il leur dit:

« Force m'est à cette heure, ô Perses, de déclarer devant vous la chose que plus je voulais

morts reviennent, attends-toi de [illegible] ge
aussi le Mède Astyagès; mais s'il [illegible] fut
devant et selon l'ordre de nature [illegible] chez
nulle nouveauté ne s'élèvera [illegible] siége
cette heure, mon avis est q[illegible] appré-
le héraut, afin de savoir par [illegible] e, je fis
ici proclamer obéissance [illegible] 'humaine
Ainsi fut fait, la [illegible] sensé lors,
byse; le héraut ma[illegible] erdis, et après
l'interroge : « Ho[illegible] sans peur, ne pen-
Smerdis, fils d[illegible] onne, lui mort, se pût
tu t'en iras s[illegible]; mais ayant failli à com-
présent à t[illegible] était prédit, je fus mal à propos
qu'un de [illegible] mon frère et n'en perds pas moins
n'ai po[illegible] empire; car c'était le mage Smerdis que la
pour[illegible] divinité me montrait dans cette vision se devoir
q[illegible] contre moi rebeller. La chose est faite toutefois,
et comptez que vous n'avez plus le fils de Cyrus, Smerdis; mais ce sont les mages qui règnent, c'est un que je laissai gouverneur de ma maison, et son frère Smerdis. Celui qui maintenant saurait les punir et venger ma honte, a misérablement péri par ses plus proches! lui n'étant plus, ceci me reste à vous recommander, ô Perses, chose nécessaire et que je veux qui s'exécute après ma mort: je vous l'enjoins exprès au nom des dieux royaux, à vous tous, et à ceux surtout des Achéménides qui se trouvent ici présens; ne laissez pas la souveraineté retourner aux Mèdes

l'ont usurpée par ruse, il faut par ruse
ou si la force les soutient, force plus
abattre. Faites ces choses, et ainsi
vous donner tous ses fruits, vos
engendrer, vous étant libres
ne reprenez l'empire ou
efforts, je vous veux et
ous ces biens : et davantage,
oir tous les Perses une fin pa-
nienne. »

nbyse, en disant ces paroles, déplorait son ort, et les Perses, quand ils virent le roi pleurer, se mirent tous à déchirer ce qu'ils avaient sur eux d'habits, et se lamenter sans mesure. Ensuite l'os s'étant carié, la cuisse fut tantôt pourrie et le mal emporta Cambyse fils de Cyrus, après un règne de sept ans et cinq mois en tout, n'ayant lignée d'enfans ni mâle ni femelle. Les Perses là présens entrèrent en méfiance, et doutaient que vraiment les mages fussent devenus maîtres des affaires, soupçonnant Cambyse de dire à mauvais dessein ce qu'il disait de la mort de Smerdis, pour soulever contre lui la Perse. Eux tous tenaient pour assuré que c'était Smerdis fils de Cyrus qui se déclarait roi; car Prexaspès niait fortement avoir tué Smerdis, car il n'eût pas fait sûr pour lui, Cambyse mort, de confesser que le fils de Cyrus avait péri de sa main.

Le mage donc, après que Cambyse fut mort,

régna paisiblement, profitant du nom qu'il avait le même que Smerdis fils de Cyrus, pendant les sept mois qui restaient à remplir les huit ans de Cambyse; durant lesquels il fit tant bien, qu'à sa mort tout le monde en Asie le regretta, hormis les Perses; car envoyant de tous côtés aux nations qu'il gouvernait, il publia une exemption de milice et d'impôts pour trois ans: le mage fit cette publication aussitôt son avènement, mais il fut au huitième mois reconnu en cette manière.

Otanès était fils de Pharnaspès; par sa naissance et ses richesses égal aux plus grands de la Perse. Le premier de tous, cet Otanès soupçonna Smerdis de n'être pas le fils de Cyrus, mais bien celui qu'il était de fait, remarquant qu'il ne sortait point de la citadelle, ni jamais n'appelait à le voir aucun des notables Persans. Sur ce soupçon voici qu'il fit: une fille à lui, nommée Phédyme, avait été femme de Cambyse, et lors était au mage qui vivait avec elle, comme aussi avec toutes les femmes de Cambyse; Otanès envoyant devers cette sienne fille, lui fit demander près de qui elle couchait coutumièrement, si c'était Smerdis fils de Cyrus, ou quelque autre. Elle lui renvoya disant qu'elle ne savait, n'avait oncques vu le fils de Cyrus, ni lors ne connaissait qui était son mari. Le père, par un autre message, lui repart: Si tu ne connais Smerdis fils de Cyrus, sache d'Atossa quel est l'homme avec qui toutes deux

vous demeurez, elle et toi, car sans faute elle connaît son frère. A cela sa fille renvoie: Je ne puis ni voir Atossa, ni parler à nulle des femmes qui sont enfermées quant et moi; car cet homme-ci, quel qu'il soit, dès le premier moment qu'il prit la royauté, nous dispersa, logeant l'une ici, l'autre là. Cette réponse ouie, Otanès dès-lors comprit ce que c'était, et devers elle envoie un troisième message, disant ainsi: Comme bien née, tu dois, ma fille, faire ce qu'ordonne ton père, quelque péril qu'il y puisse avoir; car s'il n'est le fils de Cyrus, Smerdis, mais celui que je pense, couchant avec toi et prenant pouvoir sur les Perses, qu'il n'en ait pas long-temps la joie, mais soit puni comme il mérite; toi donc à présent fais ceci: quand tu seras au lit avec lui et le sentiras endormi, tâte ses oreilles; si tu le trouves ayant des oreilles, assure-toi que tu habites avec Smerdis fils de Cyrus; s'il n'en a, c'est le mage Smerdis. Phédyme là-dessus renvoie, disant que le péril est grand à telle chose faire, car si lui n'ayant point d'oreilles se sent toucher à cet endroit, elle sait qu'il la détruira, que toutefois elle le fera. Ainsi promit-elle à son père d'exécuter ce qu'il voulait. Cambyse régnant avait fait, pour quelque raison non petite, couper les oreilles à Smerdis le mage. Cette Phédyme donc, la fille d'Otanès, afin d'accomplir ce qu'elle avait promis à son père, quand lui échut d'aller chez le mage,

car c'est la coutume des Perses d'appeler leurs femmes tour à tour, vint et dormit auprès de lui; le sentant au fort de son somme, tâte à ses oreilles où sans peine elle put connaître que cet homme n'avait point d'oreilles, et sitôt qu'il fut jour, dépêchant vers son père, lui mande la chose comme elle était, lequel en fait part à deux autres, Aspathine et Gobryas, les premiers des Perses et de qui plus il se fiait, leur déclarant tout de point en point. Eux qui déjà en avaient eu quelque méfiance, furent aisés à persuader et des raisons et du récit que leur fit Otanès, et fut convenu que chacun se donnerait un compagnon, celui des Perses dont il croirait la foi la plus sûre. Otanès choisit Intapherne, Gobryas Mégabyze, Aspathine Hydarnès. Étant donc ceux-là six en tout, arrive à Suses Darius fils d'Hystaspès venant de Perse où son père était gouverneur; les six apprenant sa venue, d'un commun accord résolurent de le mettre des leurs.

Assemblés, ces sept qu'ils étaient se jurèrent la foi et se mirent à délibérer; et quand ce vint à Darius à déclarer son sentiment, il leur dit ces mots : « Je pensais vraiment seul savoir que c'est le mage qui règne à présent, le fils de Cyrus ayant péri; pour cela j'étais venu exprès afin de brasser mort à ce mage; mais puisqu'il se trouve que vous le savez aussi, non pas moi seul, je suis d'avis d'agir sur l'heure, non différer, car il n'est

bon en nulle sorte. » A quoi Otanès répondit : « Enfant d'Hystaspès, tu naquis de père vaillant, et me sembles bien n'avoir pas moins de valeur que ton père; toutefois, en cette entreprise, garde-toi de précipiter rien : il nous faut être plus nombreux pour commencer l'exécution. » Darius à cela repart : « Hommes ici présens, sachez de la façon que veut Otanès, que si vous suivez son avis, vous mourrez tous de male mort; car quelqu'un vous dénoncera au mage pour en avoir profit : vous deviez dans l'abord prendre sur vous le tout; mais puisqu'il vous a plu diviser ce péril et m'en faire participant, mettons la main à l'œuvre aujourd'hui, ou sinon comptez que passé ce jour, je ne me laisse point prévenir par quelqu'autre, mais que j'irai moi-même vous déférer au mage. » A quoi Otanès le voyant avoir tant de hâte, répond : « Puisque tu nous contrains et ne souffres point de remise, voyons, toi-même, dis-nous un peu de quelle manière nous pourrons entrer au palais et les assaillir; car les gardes, comme tu sais, pour l'avoir vu ou bien ouï dire, étant placées l'une devant l'autre à distance, comment les passerons-nous toutes? » Darius alors lui repart : « Otanès, il est force choses qui ne se peuvent démontrer par discours, mais bien par effet; et d'autres belles en propos, d'où ne sort puis après aucun notable effet; apprenez donc, vous, que toutes ces gar-

des, comment qu'elles soient établies, ne sont point difficiles à passer; car d'abord étant ce que nous sommes, nul n'osera nous arrêter, chacun ayant de nous ou crainte ou révérence : puis j'ai un prétexte tout propre à nous faire passer sans obstacle, qui est que j'arrive de Perse, et viens porter au roi paroles de mon père; car où il est besoin de mensonge, mentons; car nous avons tous même désir, ceux qui parlent vrai comme ceux qui usent de tromperie : les uns mentent pour abuser et en tirer profit après, les autres veulent acquérir bruit de sincérité, pour profiter de la confiance qu'on peut mettre en eux. Ainsi, par moyens différens, nous cherchons tous mêmes avantages. S'ils n'y devaient rien profiter, l'un n'aurait souci de mentir non plus que l'autre de dire vrai : or donc, celui des gardes-portes qui nous aura laissé passer, quelque jour s'en trouvera bien; qui nous arrêtera soit traité en ennemi, en entrant à force, faisons œuvre de nos mains. »

Après Darius, Gobryas dit : « Amis, quelle occasion plus belle aurons-nous jamais de sauver et de recouvrer l'empire, ou sinon mourir, nous que voilà, Perses commandés par un mage, par un Mède, lequel encore n'a point d'oreilles. Ceux d'entre vous qui se trouvèrent présens au trépas de Cambyse, vous savez les imprécations qu'il fit mourant, contre les Perses, s'ils ne tâchaient par

tous moyens à reprendre le commandement, ce qu'alors vous écoutâtes peu, car nous pensions qu'il le disait à dessein de tromper : maintenant donc, moi je me range au sentiment de Darius, qu'il ne nous faut quitter ce lieu, sinon pour aller droit au mage. »

Voilà ce que dit Gobryas, et que tous approuvèrent ; mais, tandis qu'ils délibéraient, une chose avint par hasard. Les mages entre eux résolurent de se rendre ami Prexaspès, parce qu'il avait tout sujet de haïr Cambyse, qui lui tua son fils d'un coup de flèche, et parce que seul il savait la mort de Smerdis, fils de Cyrus, l'ayant tué de sa propre main ; davantage était homme grandement estimé des Perses. Ils l'appellent donc pour tâcher à se l'acquérir, et l'obliger aussi par la foi du serment de tenir secrète, et ne dire à qui que ce fût la tromperie qu'ils faisaient aux Perses, lui promettant grandes récompenses, et qu'il aurait tout à souhait. Puis, comme il consentit à ce qu'ils désiraient, ils lui proposèrent après, disant qu'ils allaient assembler les Perses sous le fort royal, l'engageant à monter sur une tour, de là parler et certifier à tout le peuple que c'était Smerdis, fils de Cyrus, non un autre qui régnait. Ce qu'ils en faisaient était à cause qu'ils pensaient que son témoignage aurait créance parmi les Perses, mêmement qu'il avait plusieurs fois déclaré que Smerdis, fils de Cyrus, vivait, et

se défendait de l'avoir tué. Prexaspès dit que volontiers, et les mages alors, ayant convoqué les Perses, le firent monter sur une tour, et là lui dirent de parler; mais lui, ce qu'il avait promis de dire, il l'oublia exprès, et, commençant d'Achéménès, conta toute la descendance de la race de Cyrus; puis, arrivé à lui, finit en remémorant les grands biens que Cyrus avait faits aux Perses, et, ayant narré toutes ces choses, il déclara la vérité, que jusqu'alors il dit avoir tenue cachée, ne voyant pas sûreté pour lui à confesser le fait comme il était allé, mais qu'à l'heure présente force lui était de tout dire, et dit que, contraint par Cambyse, il avait lui-même tué Smerdis, fils de Cyrus, et que c'étaient les mages qui régnaient; et, après de grandes imprécations qu'il prononça contre les Perses, s'ils ne recouvraient l'empire, et ne punissaient les mages, il se précipite de la tour. Prexaspès donc, ayant été homme de bien toute sa vie, ainsi mourut.

Cependant les sept, délibérés d'attaquer aussitôt le mage, sans davantage demeurer, leur prière aux dieux faite, marchèrent, ne sachant rien de Prexaspès. Déjà ils étaient à mi-chemin, quand ils eurent nouvelle du fait de Prexaspès; sur quoi, se tirant à l'écart, ils furent partagés d'avis, les amis d'Otanès voulant remettre l'exécution, ne bouger en cet état de choses; ceux de Darius poursuivre et ne point différer. Tandis

qu'ils débattaient entre eux, sept couples d'éperviers parurent, lesquelles donnaient la chasse à deux couples de vautours, les plumaient et griffaient en l'air; ce que voyant, tous d'une voix approuvèrent l'avis de Darius, et sur un tel présage marchèrent au palais. A l'entrée, leur avint ce qu'avait pensé Darius, à savoir que les gardes leur portant révérence comme aux premiers des Perses, de qui on n'eût jamais soupçonné rien de pareil, les laissèrent passer, non sans l'ordre des dieux, ainsi qu'il est à croire, et nul ne leur dit mot. Venus dans la cour, ils trouvèrent les eunuques chargés d'annoncer; ceux-là s'enquirent de ce qu'ils voulaient, et parmi telle enquête querellaient la garde les avoir laissés entrer. Aucuns se mirent en devoir de les empêcher de passer outre; mais eux, s'encourageant l'un l'autre, et tirant la dague, en donnèrent à qui les voulut retenir, et tout d'un temps coururent à la salle des hommes. Les deux mages y étaient pour l'heure à délibérer touchant le fait de Prexaspès, lesquels, comme ils ouïrent le tumulte et les cris que poussaient les eunuques, s'en recourent dehors, et, voyant ce qui se passait, se voulurent mettre en défense. L'un d'abord prend son arc, l'autre saisit une pique; ils en vinrent aux mains : celui qui avait l'arc, l'ennemi étant près quasi sur lui, ne s'en put aider; l'autre combattait de sa pique, et blesse d'un coup

à la cuisse Aspathine, d'un second Intapherne à l'œil; même Intapherne en perdit l'œil, mais ne mourut pas de cette blessure. L'un des mages donc blesse ces deux; l'autre, comme son arc ne lui servit de rien (il y avait une chambre à coucher qui donnait dans la salle des hommes), là se sauve et fermait la porte; mais deux des sept l'enfoncent et entrent avec lui, Darius et Gobryas, lequel Gobryas étant aux prises avec le mage, Darius dans l'obscurité ne savait comment faire, de peur de frapper Gobryas. Celui-ci, le voyant n'agir point, lui demande qui l'empêchait, Crainte de te frapper, dit-il; à quoi lui aussitôt repart : Dague, dusses-tu tuer les deux. Adonc Darius pousse sa dague, et d'aventure n'atteignit que le mage seul.

Ayant de la sorte tué les mages, puis coupé leurs têtes, ils laissent là leurs propres blessés, autant comme hors d'état de marcher qu'afin de garder la citadelle; et les cinq autres courent dehors, les têtes des mages à la main, faisant des cris, menant grand bruit. Ils appelaient tous les Perses, et leur contaient l'affaire, montrant ces têtes, et en même temps tuaient tous les mages qu'ils rencontraient. Les Perses entendant et la tromperie des mages, et ce qu'avaient fait les sept, en voulurent de leur part autant faire, et à coups de dague tuaient des mages tout ce qu'ils en purent trouver; et, si la nuit n'y eût mis fin,

pas un seul n'en fût échappé. Les Perses célèbrent ce jour publiquement plus qu'aucun jour, et en ont fait une grande fête qu'ils appellent magophonie, durant laquelle il n'est permis à nul mage de se montrer dehors, mais tous les mages ce jour-là se tiennent clos en leurs maisons.

Le tumulte apaisé, au bout de dix jours, ceux qui s'étaient soulevés contre le mage délibérèrent entre eux; et là furent dits des discours que bien des Grecs ne pourront croire, et si furent dits néanmoins. Otanès était d'opinion de mettre en commun les affaires, disant ainsi : « M'est avis que nous ne devons plus avoir un monarque tout seul, chose qui n'est de soi plaisante ni utile. Vous savez jusqu'où se porta l'insolence de Cambyse, et avez expérimenté par vous-mêmes celle du mage. Comment serait la monarchie une bonne et sage police, sous laquelle un fait ce qu'il veut, et ne rend compte ni raison? Le plus homme de bien du monde, qu'on le place en telle autorité, c'est le mettre hors du sens commun. Car insolence en lui s'engendre des biens dont il jouit, et d'autre part envie est dans l'homme par nature, lesquelles deux choses ayant, il a toute malice et vice. Car beaucoup d'actes détestables il les commet par insolence, et beaucoup d'autres par envie, et ainsi ne laisse mal à faire. Le tyran qui possède tout, doit, ce semble, ignorer l'envie, et

pourtant le contraire avient. Car, à l'égard des citoyens, il est jaloux des bons, et les hait tant qu'ils vivent, caresse les méchans, accueille la calomnie, et chose de toutes la plus bizarre, qui le loue modérément, il s'en fâche, et l'impute à manque de respect; qui lui veut complaire, il s'en fâche comme la flatterie intéressée. Encore est-ce peu, s'il ne remue les antiques lois, force les femmes, tue sans jugement. Peuple au contraire gouvernant a le plus beau de tous les noms, Isonomie, et ne s'y fait rien de ce qu'on voit dans la monarchie. Les magistratures sont au sort; chacun rend compte de sa charge et en répond. Les déterminations se prennent en commun. J'opine donc à ce que laissant la monarchie, nous fassions le peuple grand; car dans le peuple est tout. »

Telle fut l'opinion d'Otanès; mais Mégabyze, qui préférait l'oligarchie, ainsi parla : « Ce qu'allègue Otanès, afin d'abolir la tyrannie, de ma part vous soit dit également; mais en ce qu'il conseille de porter la puissance au peuple, il a failli à rencontrer le meilleur avis. Car il n'est rien plus insolent ni moins capable de raison qu'une multitude sans frein, et de peur d'un tyran nous soumettre au vil peuple, je ne vois à cela nul bon sens; l'un, s'il fait quelque mal, il le connaît du moins. L'autre ne le peut même connaître. Et que connaîtrait-il, qui ne sait ni

n'apprit rien de beau ni d'honnête? il emporte de furie, et précipite tout semblable à un torrent. Obéisse au peuple quiconque est ennemi du nom persan; mais nous, parmi les meilleurs hommes, choisissons, faisons une classe, et lui donnons le pouvoir, dont par ainsi nous serons nous-mêmes participans. Aussi que des seuls gens de bien peut venir le bien commun de tous. »

Telle fut l'opinion de Mégabyze, sur quoi Darius le troisième déclara son avis, et dit : « Pour moi, ton propos, Mégabyze, en tant qu'il touche la multitude, me semble juste et de bon sens, mais non quant à l'oligarchie. Car trois choses étant les meilleures qu'on sache en fait de gouvernement, le peuple supposé bon, l'oligarchie, le monarque, je maintiens celui-ci de tout point préférable. Car un chef, homme de bien, est ce qu'il y a de meilleur. Car usant de conseils selon son caractère, il gouverne le peuple irréprochablement; outre que d'un seul les desseins contre l'ennemi sont plus secrets. Mais là où la vertu s'exerce entre plusieurs, comme dans l'oligarchie, sourdent les haines privées qui sont cause de grands maux. Car chacun prétendant l'emporter et conduire les délibérations, on en vient à se haïr; de ces inimitiés naissent les factions, des factions les meurtres, qui ne sauraient finir sinon par la monarchie : d'où se peut connaître aisément combien celle-ci est meilleure. Le

peuple d'autre part gouvernant, de nécessité le vice prend pied dans la commune. Le vice une fois établi engendre non pas haine entre les vicieux, mais forte amitié au contraire, eux agissant d'accord ensemble pour le mal public; et ainsi va, jusqu'à ce qu'on prenne autorité sur le peuple, et ôte l'empire à telles gens, lequel à raison de ce révéré par le peuple même, de cette révérence que lui porte un chacun, profite et se fait monarque. En somme, et pour finir d'un mot, d'où nous est venue la liberté? qui nous l'a donnée? est-ce le peuple, l'oligarchie ou un monarque? Mon sentiment, puisqu'un seul homme nous a fait libres, c'est de nous tenir à un seul, et de n'innover point aux coutumes de nos pères, sages et bonnes; car ainsi ne nous vaudrait rien. »

Ces trois avis donc proposés, quatre des sept délibérans se déclarèrent pour le dernier. Alors Otanès qui avait conseillé l'isonomie, voyant son avis rejeté, se prit à dire au milieu d'eux : « Hommes conjurés, il est sans doute qu'un de nous va devenir roi, soit par le sort, soit par le choix du peuple à qui on s'en remettra, soit de toute autre manière. Je n'entends point pour moi le disputer avec vous. Je ne veux gouverner ni être gouverné; mais je vous cède ici l'empire à une condition pourtant, qui est que nul de vous ne commandera jamais ni à moi, ni aux miens issus de moi

à perpétuité. » Comme il eut dit ces mots, les six lui octroyèrent sa demande sur l'heure, moyennant quoi lui se retira du milieu d'eux, s'assit à part et ne concourut point avec eux. Aujourd'hui encore cette maison est la seule en Perse qui soit libre, et n'obéit qu'autant qu'elle veut, sauf les lois et coutumes qu'elle ne peut transgresser.

Le demeurant des sept tint conseil sur la manière d'élire un roi la plus équitable, et d'abord fut délibéré qu'à Otanès et ceux de sa race (venant la royauté à échoir à un d'eux sept) serait donné par distinction particulière chaque année un habillement à la médoise et tout ce qui se peut chez les Perses de plus honorable en présent. La cause pourquoi ils voulurent lui faire ces présens, c'est qu'il avait eu le premier dessein du complot et avait assemblé les autres. Tels furent les dons et honneurs décernés à Otanès seul. Pour eux en commun ils réglèrent que toujours qui voudrait des sept entrerait au palais royal sans être annoncé, fors que le roi fût à dormir avec une femme; que le roi ne pourrait épouser femme qui ne fût de famille d'un des conjurés; et quant à l'élection, voici ce qu'ils résolurent; que celui dont le cheval au lever du soleil hennirait le premier sur l'esplanade, où ils iraient chevaucher le matin, celui-là serait roi. Or avait Darius, parmi ses domestiques, un palefrenier homme de sens, lequel s'appelait Œbarès. Finie la délibération,

comme ils se furent séparés, Darius dit à cet homme : « Œbarès, pour élire un roi, nous voulons faire ainsi. Nous monterons à cheval. Celui dont le cheval hennira le premier au lever du soleil aura la royauté. C'est à toi maintenant si tu sais quelque secret, de le mettre en usage pour faire que ce prix tombe à nous et non pas à quelque autre en partage. » Le palefrenier répond : « S'il ne tient qu'à cela, maître, que tu sois roi, aie bonne espérance et t'en remets à moi. J'ai telle drogue au moyen de laquelle nul autre que toi ne règnera. » Darius repart : « S'il est ainsi que tu possèdes tel secret, c'est le temps ou jamais de l'employer. Car au point du jour se fait l'épreuve qui doit décider entre nous. »

Cela entendu, Œbarès s'y prit en cette façon. La nuit venue, il conduisit à l'esplanade une jument, celle qu'aimait davantage le cheval de Darius; l'ayant liée, en fit approcher le cheval de Darius, par plusieurs fois le fit aller et venir au long de cette cavale, et même la toucher en passant, puis enfin lui permit de saillir la cavale. Or le jour commençant à poindre, voici venir les six ainsi qu'il était convenu, montés sur leurs chevaux, et eux traversant l'esplanade; comme ils furent vers cet endroit où la nuit passée la cavale avait été liée, là le cheval de Darius se mit à courir et hennir. En même temps on ouït tonner et se vit un éclair sans nuage, qui fut à Da-

rius une sorte d'inauguration et comme une voix du ciel se déclarant pour lui. Les autres aussitôt sautant à bas de leurs chevaux adorèrent Darius, et l'appelèrent roi.

Aucuns ainsi content l'invention que trouva Œbarès; mais d'autres disent, et de fait la chose en deux façons se raconte par les Perses, qu'il tint sa main cachée sous ses bragues, l'ayant frottée d'abord aux parties de la cavale, jusqu'à ce que le matin les chevaux allant partir, il sortit cette main, la porta aux narines du cheval de Darius et la lui fit sentir, lequel aussitôt se prit à souffler et hennir.

Darius donc fils d'Hystaspès fut déclaré roi, et tous les peuples de l'Asie hors les Arabes lui obéirent, soumis par Cyrus premièrement et par Cambyse après. Les Arabes oncques n'obéirent aux Perses comme esclaves, mais furent leurs hôtes depuis qu'ils eurent fait passer en Égypte Cambyse; jamais les Perses n'eussent su, malgré les Arabes, avoir entrée en Égypte.

Ses premières femmes Darius les prit étant roi chez les Perses, deux filles de Cyrus, Atossa et Artystone, l'une Atossa mariée d'abord à Cambyse son frère, l'autre Artystone encore vierge. Il épousa aussi une fille de Smerdis fils de Cyrus, appelée Parmis, aussi eut la fille d'Otanès, celle-là qui reconnut le mage, et tout fut plein de sa puissance. Il fit faire au commencement et dresser



un type de pierre, où pour figure il y avait un homme à cheval; et y fit engraver des lettres qui disaient : Darius fils d'Hystaspès, par la vertu de son cheval (disant le nom) et d'Œbarès son palefrenier, obtint la royauté des Perses.

Cela fait, il établit en Perse vingt gouvernemens que là ils appellent Satrapies...

FIN DU LIVRE VIII.

URANIE.

CXXXVII. De cet Alexandre était aïeul à la septième génération, Perdiceas qui devint tyran de Macédoine en la façon que je vais dire. Trois frères de la race de Temenos s'enfuirent d'Argos en Illyrie. Savoir Gavanès, Œuropus et Perdiceas, qui, d'Illyrie étant passés jusque dans la haute Macédoine, vinrent en la ville de Lebœa; et là ils servaient chez le roi comme domestiques à gages : un menant paître les chevaux, un autre les bœufs, le troisième et plus jeune Perdiceas gardait le même bétail. Car jadis toutes seigneuries étaient pauvres de deniers, non pas le peuple seulement. La femme du roi elle-même pétrissait pour eux. Le pain de ce jeune garçon, leur domestique Perdiceas, cuisant se doublait en grosseur; et comme à chaque fois même chose arrivait, elle en avertit son mari, auquel d'abord vint en pensée que ce pouvait être un prodige signifiant grand cas à venir. Il appelle ses trois domestiques, et leur commande de partir de sa terre au plus vite. Eux lui



demandèrent leurs gages disant qu'ils s'en iraient, et que c'était raison quand ils seraient payés. A ces mots de salaire et paiement, le roi, comme le soleil entrait dans la maison par l'ouverture de la cheminée, leur dit, feru de quelque Dieu : Payez-vous de ceci, montrant le soleil à terre; car c'est tout ce que vous valez. Sur quoi les deux aînés, Œropus et Gavanès, demeurèrent surpris entendant ce langage; mais le garçon, qui d'aventure tenait en sa main un couteau, répondit : Roi, nous acceptons le salaire que tu nous donnes, et avec son couteau cerna sur le plancher la place du soleil; puis dans son giron par trois fois puisant des rayons du soleil, partit de là lui et les siens.

CXXXVIII. Ainsi s'en allaient de compagnie les trois Temenides; mais cependant quelqu'un des assesseurs du roi l'avisa de ce qu'avait fait au partir ce jeune garçon, et que non sans cause il avait accepté le paiement; ce qu'entendant lui se courrouça et dépêche après eux gens à cheval pour les tuer. Un fleuve est en cette contrée auquel comme sauveur sacrifient ceux de cette race d'Argos. Quand les Temenides l'eurent passé, l'eau tout à coup devint si haute que les cavaliers après ne la purent passer. Ainsi venus en une autre terre de la Macédoine, ils habitèrent près des jardins qu'on dit être ceux de Midas fils de Gordias. Là naissent d'elles-mêmes des roses ayant chacune

soixante feuilles et sur toutes autres odorantes; là aussi fut pris le Silène au dire des Macédoniens, dans ces jardins au-dessus desquels est un mont nommé Bormïus inaccessible par les neiges. Ce leur fut une espèce de fort, d'où sortant, ils couraient tout le pays et soumirent peu à peu toute la Macédoine.

CXXXIX. De Perdiceas donc descendait Alexandre. Ainsi : fils d'Amyntas fut Alexandre, Amyntas d'Alcétas, d'Alcétas fut père Œropus, de celui-ci Philippe et de Philippe Argée, de celui-ci Perdiceas qui prit la tyrannie; et en cette sorte Alexandre était descendant d'Amyntas.

CXL. Arrivé pour lors à Athènes de la part de Mardonius, il dit ces mots : Hommes d'Athènes, Mardonius vous dit ainsi : Nouvelle m'est venue du roi disant : Je remets aux Athéniens toutes leurs fautes envers moi. Toi, Mardonius, fais ceci: rends d'abord à ces gens leur terre, et qu'ils en prennent une autre encore qu'ils voudront, désormais libres, gouvernés par leurs seules lois, s'ils consentent à faire un traité avec moi; et leurs temples, relève-les; rebâtis ce que j'ai brûlé. Ayant reçu tel ordre du roi, force m'est de l'exécuter à moins que vous n'y résistiez. Mais de moi je vous dis ceci : Qui vous mène et quelle folie est-ce à vous de combattre le roi? Vous ne le sauriez jamais vaincre, ni aussi n'êtes en pouvoir de lui tenir tête long-temps, car vous savez le nombre

immense des troupes que conduit Xercès et ce qu'il a fait jusqu'à ce jour, et sans doute n'ignorez pas quelle force est ici avec moi. S'il arrivait, ce que vous ne pouvez raisonnablement espérer, que vous eussiez sur nous l'avantage, si nous étions vaincus par vous, une autre armée beaucoup plus forte vous attaquerait aussitôt. N'allez donc pas, pensant vous égaler au roi, perdre à coup sûr votre pays et courir fortune de vos biens et de vos personnes; mais plutôt faites la paix maintenant qu'il ne tient qu'à vous de la faire bonne, le Roi lui-même vous l'offrant, soyez libres et nos alliés sans fraude ni dol. Voilà ce que Mardonius, Athéniens, m'a chargé de vous dire. Quant à moi particulièrement, du bien que je vous ai voulu et veux toujours, je n'en dis mot, n'étant pas chose nouvelle pour vous. Mais, je vous en conjure, écoutez Mardonius. Car je ne vous vois point en état de long-temps résister à Xercès, autrement je ne fusse venu avec de telles propositions. Car aussi son pouvoir est au-dessus de l'homme, et son bras long outre mesure. Que si vous ne faites avec lui votre appointement dès cette heure, à telles et si belles conditions qu'on vous offre, je crains pour vous, qui vous trouvez sur le chemin des puissances en guerre, et seuls pâtirez du conflit, habitant un petit pays au milieu d'armées ennemies; écoutez-le donc et me croyez, et pensez quel heur ce vous est qu'à

vous seuls entre tous les Grecs, vous remettant tous vos méfaits, le grand roi veuille bien encore être votre ami. Voilà ce que dit Alexandre.

CXLI. D'autre part, ceux de Lacédémone, comme ils entendirent qu'Alexandre venait à Athènes pour s'entremettre d'un accord avec le barbare, ayant souvenance de l'oracle qu'eux et les autres Doriens devaient un jour être chassés du Péloponèse par les Athéniens et les Mèdes, appréhendaient fort que le Perse ne s'accordât avec Athènes, et pensèrent d'y envoyer des ambassadeurs, lesquels s'y trouvèrent justement avec Alexandre. Car ceux d'Athènes usaient de remise, sachant bien que l'on apprendrait à Lacédémone la venue d'un homme envoyé pour traiter au nom du barbare, et que l'ayant appris on ne faudrait de leur dépêcher une ambassade. Ils faisaient cela exprès pour que Lacédémone connût leurs sentiments.

CXLII. Ainsi, lorsque Alexandre eut cessé de parler, les envoyés de Sparte après lui se prirent à dire : Nous venons ici de la part de Lacédémone pour vous prier de ne tenter nulle nouveauté dans la Grèce, ni prêter l'oreille au barbare, chose qui de soi serait injuste, mal séante à tout le peuple grec, mais à vous surtout, Athéniens. Vous avez les premiers suscité cette guerre que nous ne voulions point quant à nous, et la querelle fut d'abord de vos seuls intérêts, devenus

maintenant communs à toute la Grèce. De plus, les Athéniens être cause de servitude aux Grecs, cela ne se peut, ayant accoutumé jadis et de tout temps d'ôter les peuples d'esclavage. Bien est-il que nous vous plaignons d'avoir perdu déjà deux récoltes de vos champs, et long-temps souffert le pillage et la ruine de vos maisons, en raison de quoi Lacédémone et les alliés s'offrent de nourrir, tant que pourra durer la guerre, vos femmes et tous vos gens hors d'état de combattre; et ne vous laissez abuser par Alexandre de Macédoine qui vous vient leurrer du propos de Mardonius. Car c'est affaire à lui vraiment de favoriser la tyrannie parce qu'il est tyran lui-même; mais non à vous, pour peu que vous ayez de bon sens, vous souvenant qu'en tels barbares il n'y a foi ni vérité.

CXLIII. Ainsi parlèrent les députés de Lacédémone, et les Athéniens répondirent à Mardonius en cette sorte: Nous le savons bien que le Perse a plus de puissance que nous; ce n'était pas la peine d'en faire ici tant de pompe; et si ne laisserons-nous pas pour l'amour de la liberté de le combattre et repousser de toutes nos forces; ne parlez donc plus d'accommodement, car nous n'en voulons faire aucun avec le barbare, mais reportez à Mardonius ce que disent les Athéniens. Tant qu'on verra le soleil aller par le même chemin qu'il tient, jamais nous ne serons d'accord avec

Xercès; mais nous marcherons contre lui avec les dieux et les héros, desquels n'ayant nulle révérence, il a brûlé les demeures et les saintes images. Quant est de toi, Alexandre, ne te présente plus devant les Athéniens avec de telles propositions, et ne viens point, sous faux semblant de bon office, conseiller des actes impies, car il nous fâcherait de te faire déplaisir, étant comme tu es notre hôte et notre ami.

CXLIV. Telle fut au discours d'Alexandre la réponse des Athéniens; aux députés de Sparte ils dirent: Qu'à Lacédémone on ait craint notre union avec le barbare, cela se pouvait humainement; mais que vous, témoins et instruits par vous-mêmes de notre conduite, ayez quelque doute, c'est grand honte puisqu'il n'est richesse ni or, ni terre, tant fût-elle excellente, dont l'offre nous pût engager à seconder le Mède et asservir la Grèce. Beaucoup et de puissantes raisons nous en empêcheraient quand nous le voudrions. Mais surtout le pillage, l'incendie des demeures et images de nos dieux qu'il nous convient venger plutôt que nous allier aux auteurs de tels méfaits; puis le nom de Grecs et la nation d'un sang et d'un même langage, ayant temples communs et mêmes sacrifices, mœurs et façons de vivre pareilles. Voilà ce que les Athéniens ne peuvent trahir sans être infâmes. Sachez donc, s'il faut vous l'apprendre, que tant qu'il restera au monde

un Athénien, jamais nous ne ferons d'accord avec Xercès. Nous prenons en gré toutefois votre bienveillance envers nous, qui vous fait compatir à ce que nous souffrons et offrir le vivre à nos gens, dont nous ne vous sommes pas moins tenus, mais nous tâcherons d'y pourvoir sans vous gêner en nulle sorte. Pour l'heure présente vous n'avez qu'à mettre votre armée aux champs et vous hâter, car l'ennemi apparemment ne tardera guères à entrer en notre pays dès qu'il aura nouvelle que nous ne faisons rien de ce qu'il nous demande. C'est pourquoi avant qu'il ait pu pénétrer jusque dans l'Attique, il nous le faut aller combattre en Béotie.

LIVRE NEUVIÈME.

CALLIOPE.

I. Eux sur cette réponse revinrent à Lacédémone et de sa part Mardonius, comme il eut appris d'Alexandre ce qu'avaient dit les Athéniens, partant de Thessalie conduisit en grande hâte son armée contre Athènes, et à mesure qu'il avançait emmenait les gens avec soi. Les chefs de la Thessalie, bien loin d'avoir regret à leur conduite passée, aidaient plus que jamais au Perse. Thorax de Larisse avait reconvoyé dans sa fuite Xercès, et lors favorisait tout ouvertement Mardonius allant contre la Grèce, lequel fit tant qu'il amena l'armée jusques en Béotie, où ceux de Thèbes l'arrêtèrent, disant n'y avoir nul endroit plus propre pour asseoir un camp, et si, lui conseillaient de n'aller pas plus loin, mais de demeurer là où sans livrer bataille ils seraient maîtres de la Grèce. Car à force ouverte, pour peu que les Grecs fussent d'accord entre eux, comme on avait vu dernièrement, il était mal aisé de les vaincre, même à toutes les armées du monde. Si tu nous

en crois, ce disaient-ils, sans nulle peine tu rompras leur union et leurs desseins. Donne aux hommes qui ont du pouvoir dans les villes de l'argent, et donnant tu divises la Grèce. Aidé de ceux qui seront à toi, tu viendras à bout de tous les autres.

II. Voilà comme ils le conseillaient. Mais lui ne les voulut pas croire ayant désir infus dans l'ame de prendre une seconde fois Athènes, aussi par excès d'insolence, et encore parce qu'il pensait, au moyen de flambeaux allumés dans les Isles, faire savoir au roi jusques à Sardes que Athènes était en son pouvoir. Il ne trouva point toutefois dans l'Attique les Athéniens; mais en arrivant il apprit que la plupart étaient dans l'île de Salamine, ou bien sur leurs vaisseaux. Il prend donc la cité déserte. De la première prise du roi à celle de Mardonius, il s'écoula dix mois.

III. Étant à Athènes, Mardonius dépêcha en Salamine Moirychidès Hellesponticus avec les mêmes propositions qu'Alexandre de Macédoine avait transmises aux Athéniens; il envoya cette seconde ambassade aux Athéniens malgré leur procédé envers lui peu amiable, pensant qu'ils auraient relâché de leur fierté depuis que l'Attique était prise et tout le pays occupé.

IV. Voilà pourquoi il dépêchait en Salamine Moirychidès, lequel admis devant le sénat, dit ce qu'il avait charge de dire. Lycidas, un des sénateurs, opina qu'il fallait, pour le mieux, recevoir

ces propositions de Mardonius et en faire rapport au peuple. Il ouvrit cet avis, soit qu'en secret il eût reçu quelque argent de Mardonius, ou que ce fût son sentiment : dont les Athéniens courroucés, tant ceux du sénat que du dehors, aussitôt qu'ils le savent, entourant Lycidas le tuèrent à coups de pierres; Moirychidès Hellesponticus ils le renvoyèrent sans nul mal. Dans le tumulte survenu à cette occasion en Salamine, les femmes d'Athènes lorsqu'elles apprirent ce qui s'était passé, s'ameutant de femmes à femmes, s'excitant l'une l'autre, vont à la demeure de Lycidas, lapident sa femme et ses enfans.

V. Or voici comme ceux d'Athènes s'en allèrent en Salamine. Tant qu'ils espérèrent que l'armée du Péloponèse viendrait à leur secours, ils restèrent dans l'Attique; mais voyant qu'on tardait, et entendant que lui qui marchait à grand'hâte était en Béotie déjà, ils se résolurent de partir avec toutes leurs bagues et biens et passèrent en Salamine. En même temps ils envoyèrent à Lacédémone pour d'une part se plaindre aux Lacédémoniens de ce qu'ils laissaient le barbare entrer dans l'Attique au lieu de venir avec eux à sa rencontre en Béotie, et pour d'autre part leur rappeler tout ce qu'eux Athéniens avaient refusé du Perse voulant les attirer à soi; que si on ne les aidait en rien, ils pourvoieraient comment que ce fût à leur sûreté.

VI. Lacédémone était en fête, car ils célébraient en ce temps les Hyacinthies et avaient à cœur de remplir les rites du dieu. D'ailleurs leur muraille dans l'Isthme s'achevait, et déjà on en était aux créneaux. Arrivés à Lacédémone, les députés d'Athènes amenant avec eux d'autres ambassadeurs de Mégare et de Platée, parlèrent aux éphores en cette sorte : Les Athéniens nous ont envoyés pour vous dire qu'aujourd'hui le roi des Mèdes nous rend notre pays, et de plus il veut faire alliance avec nous de pair à pair sans dol ni fraude, et nous veut encore donner avec notre pays tel autre que nous choisirons. Mais nous qui portons révérence à Jupiter Hellénien, abhorrant de trahir la Grèce, nous ne traitons point avec lui; nous l'avons refusé de tout, bien que trahis nous-mêmes et mal voulus des Grecs. N'ignorant pas combien vaut mieux être ami qu'ennemi du Perse, nous ne ferons pourtant avec lui nul accord de notre gré : ainsi est toute notre conduite envers les Grecs remplie de foi et loyauté. Vous qui alors eûtes tant de peur de nous voir alliés au Perse, depuis sachant nos sentimens, et que jamais par nous ne serait la Grèce trahie, voyant s'élever votre mur au travers de l'Isthme, dèslors vous n'avez plus tenu compte des Athéniens; après avoir promis de marcher avec nous au devant du Perse en Béotie, vous nous avez trahis et laissez entrer le barbare jusque dans l'Attique.

A présent donc les Athéniens sont courroucés envers vous qui n'avez pas fait votre devoir, et nous ont chargés de vous dire d'envoyer au plus tôt avec nous une armée pour qu'on puisse recevoir le barbare dans l'Attique. Car ayant failli à le joindre en Béotie, maintenant c'est la plaine de Thria qui convient pour livrer bataille dans notre pays.

VII. Les éphores, ce discours entendu, remirent au lendemain leur réponse, et du lendemain au jour d'après, et dix jours durant continuèrent à remettre d'un jour à l'autre, et cependant fortifiaient l'Isthme en très-grande sollicitude, eux et tous les Péloponésiens. L'ouvrage approchait de sa fin. La raison pourquoi au voyage que fit Alexandre à Athènes ils appréhendèrent l'union des Athéniens avec le Mède, et alors ne s'en souciaient plus, je n'en puis rien dire, sinon que l'Isthme étant muré ils pensaient n'avoir plus que faire des Athéniens ; mais à la venue d'Alexandre le mur n'était pas encore fini. On y travaillait sans relâche, pour la crainte qu'on avait des Perses.

VIII. Finablement de la réponse et du secours qu'envoya Sparte le fait fut tel : la veille de la dernière audience, Chiléos, homme de Tegée, le plus puissant des étrangers à Lacédémone, apprit d'un des éphores le discours et la demande des Athéniens, ce qu'entendant Chiléos dit : Puisque ainsi

est, hommes éphores, qu'ayant contre nous ceux d'Athènes alliés avec le barbare, de quelque mur que nous puissions clore le passage de l'Isthme, il restera toujours aux Perses assez de portes pour entrer dans le Péloponèse; écoutez-les donc, qu'ils ne prennent quelque résolution au dommage et ruine de la Grèce.

IX. Voilà le conseil qu'il leur donnait; et eux, trouvant sa raison bonne, sans en dire un seul mot aux envoyés des villes, font partir nuitamment des Spartiates cinq mille, auxquels ayant réglé sept ilotes par homme, ils donnent le tout à conduire à Pausanias fils de Cléombrote. Ce commandement eût regardé Plistarque fils de Léonidas; mais lui était encore enfant, l'autre son tuteur et cousin : car le père de Pausanias, Cléombrote, n'était plus en vie. Ayant ramené de l'Isthme l'armée qui construisait le mur, il vécut encore après cela quelque peu de temps, et mourut. Quand il ramena l'armée de l'Isthme, ce fût pour une telle raison : comme il sacrifiait au sujet de la guerre contre le Perse, le soleil au ciel s'obscurcit. Pausanias nommé, s'adjoint Euryanax fils de Doriée, de la même maison que lui.

X. Ainsi partirent les troupes de Sparte sous la conduite de Pausanias, et les ambassadeurs, aussitôt qu'il fit jour, ne sachant rien de ce départ, allèrent devant les éphores, ayant en pensée ce jour-là de retourner chacun chez soi, et devant

les éphores dirent : Vous, Lacédémoniens, ici, passez le temps joyeusement à fêter les Hyacinthies, trahissant la cause commune. Les Athéniens, mal contens de vous, faute de secours et d'alliés, s'en vont traiter comme ils pourront avec le Perse. Le traité fait, alliés du roi, nous serons tenus de marcher où l'on nous mènera, et vous alors connaîtrez ce qui vous en doit avenir. Les éphores, pour toute réponse, affirmèrent avec serment qu'ils pensaient que déjà leurs gens dussent être à Oresteion, allant contre les étrangers. Étrangers était le nom qu'ils donnaient aux barbares. Ne sachant rien, les ambassadeurs demandaient que voulait dire, et lors apprirent le fait comme il était allé. Remplis d'étonnement, ils se mettent en chemin aussitôt; vont après et avec eux partirent encore cinq mille hoplites, gens choisis des entours de Lacédémone. Ainsi marchaient ceux-là vers l'Isthme en grande hâte.

XI. Cependant les Argiens, dès qu'ils eurent nouvelle du départ de ces gens avec Pausanias, aussitôt dépêchent en Attique un héraut, le meilleur coureur qu'ils purent trouver, ayant auparavant promis à Mardonius qu'ils arrêteraient le Spartiate et l'empêcheraient de sortir. Arrivé qu'il fut à Athènes, ce héraut dit : Les Argiens m'envoient pour te faire savoir, Mardonius, que la jeunesse de Lacédémone est en marche, et que les Argiens n'ont pu l'empêcher de sortir.

Avise là-dessus pour le mieux. Cela dit, il s'en retourna.

XII. Mardonius perdit toute envie de demeurer dans l'Attique, lorsqu'il eut entendu cela. Auparavant il séjournait, attendant de voir le parti que prendraient les Athéniens, et ne faisait mal ni dommage aux terres de l'Attique, dans l'espoir qu'ils se résoudraient enfin de traiter avec lui; mais, voyant qu'il ne gagnait rien, et ayant su toute l'affaire, avant que les troupes de Pausanias pussent être arrivées à l'Isthme, il s'en alla; voici pourquoi : l'Attique n'était pas un pays de cavalerie. Venant à perdre la bataille, nul moyen pour lui de se retirer, à moins que ce ne fût par des gorges où peu d'hommes pouvaient l'arrêter; il pensait, reculant vers Thèbes, combattre sous une ville amie et dans un pays chevauchable.

XIII. Mardonius donc se retirait : chemin faisant, il eut avis par ses coureurs qu'une autre troupe venait à Mégare, de mille Lacédémoniens. Ce qu'ayant appris, il songea s'il ne devait point commencer par prendre ceux-là, et, rebroussant chemin, fit marcher sur Mégare. Sa cavalerie en avant courut la Mégaride entière, et ce fut là tout le plus loin où arriva l'armée persane, vers le soleil couchant d'Europe.

XIV. Après cela, nouvelle vint à Mardonius que les Grecs s'assemblaient à l'Isthme : il revint donc à Decelée; car les Béotarques avaient mandé

les voisins des Asopiens pour lui servir de guide, lesquels le menèrent à Sphendalée d'abord; puis à Tanagre. Ayant cette nuit-là gîté à Tanagre, et pris son chemin le jour d'après du côté de Scoles, il était en terre thébaine; et encore que ceux de Thèbes tinssent le parti des Mèdes, il ne laissa pas néanmoins de gâter la campagne, non par courroux qu'il eût contre eux, mais pour la grande nécessité en laquelle il se trouvait de fortifier son camp, et se préparer un lieu sûr en cas que la bataille lui succédât contraire à ce qu'il espérait. Ce camp, qui commençait d'Érythra, continuait au long de Hysies, et s'étendait suivant le bord du fleuve Asopus sur le territoire de Platée, non que le rempart toutefois fût de cette longueur, mais chaque front pouvait avoir quelque dix stades environ. Étant les barbares embesognés après cet ouvrage, Attagénies, homme de Thèbes, fils de Phrynon, ayant préparé un banquet, y invite, en qualité d'hôtes, Mardonius et cinquante autres des principaux Perses, lesquels invités s'y rendirent. Le repas se faisait à Thèbes.

XV. Ce que j'en vais dire, je le tiens de Thersandre, orchoménien [1]. Thersandre me dit avoir été invité par Attagénies à ce repas, lui et cinquante hommes de Thèbes; qu'ils n'eurent point

[1] Un des premiers et des plus apparens d'Orchomène.

de lits à part, mais sur chaque lit y avait un Thébain avec un Persan; qu'après le repas, comme on buvait, le Persan, couché près de lui, parlant grec, lui demanda quel était son pays, auquel il répondit qu'il était d'Orchomène, et l'autre alors se prit à dire : Étant avec toi à même table et même libation, je te veux laisser en mémoire une marque de mes sentimens, afin que, prévenu d'avance, tu puisses aviser ce qui t'est le plus expédient. Vois-tu tous ces Perses à table, et ces troupes que nous avons laissées là au bord du fleuve, eh bien, de tant d'hommes dans peu tu en verras peu de vivans. Tenant ce discours, le Perse pleurait sans mesure. Sur quoi lui étonné répond : Serait-ce point bien fait de dire ceci à Mardonius et aux grands qui sont avec lui. L'autre, à ces mots, repart : Notre hôte, ce qui doit avenir de par Dieu, homme ne le peut détourner; car aux avis les plus fidèles et plus croyables nul ne croit. Nous sommes bon nombre entre les Perses qui voyons les choses au vrai, et suivons entraînés par la nécessité; si est-ce affreuse peine à l'homme d'avoir grand sens et nul pouvoir. Voilà ce que j'ouïs de Thersandre orchoménien, et ceci encore que dans le temps il fit à plusieurs ce récit avant la bataille de Platée.

XVI. Mardonius étant campé dans la Béotie, ceux des Grecs de ces contrées, qui tenaient son parti, lui donnèrent leurs troupes, et le suivirent

contre Athènes, hormis les Phocéens, qui seuls ne le suivirent pas. Grands partisans des Mèdes pourtant, mais par force, non volonté. Quelques jours après l'arrivée de l'armée à Thèbes, vinrent mille hoplites phocéens; Harmocyde les conduisait, illustre entre ses citoyens. Eux étant arrivés à Thèbes, Mardonius leur commanda de se tenir à part dans la plaine, ce qu'ils firent; et aussitôt vint toute la cavalerie. Ensuite un bruit se répandit dans l'armée grecque des Mèdes, que la cavalerie allait darder ces Phocéens, et parmi eux aussi ce même bruit courut. Ce fut alors que leur chef Harmocyde les harangua, disant ainsi : O Phocéens, car vous voyez qu'on va nous livrer à la mort, calomniés, comme je crois, par les Thessaliens, à cette heure il nous faut faire preuve de courage; car il vaut mieux périr en défendant sa vie jusqu'à l'extrémité que nous laisser ainsi lâchement massacrer. Qu'ils sachent, quelques-uns du moins, qu'ils ne sont que barbares assassinant des Grecs en traîtres et perfides.

XVII. Voilà comme il les exhortait. La cavalerie, les entourant, chargea sur eux comme pour les tuer, l'arc tendu comme pour tirer, même possible aucuns tirèrent. Eux font face de tout côté, se ramassant et serrant les uns contre les autres; et la cavalerie tourna bride, revint en arrière. Je ne saurais bonnement dire si ces

gens voulaient en effet tuer les Phocéens à la prière des Thessaliens, et, les voyant prêts à se défendre, crainte de coups, retournèrent en arrière suivant l'ordre de Mardonius; ou s'il avait dessein d'éprouver leur courage. Mais la cavalerie étant retournée en arrière, Mardonius, par un héraut qu'il envoya, leur dit ces mots: Ne craignez point, ô Phocéens; vous vous êtes montrés gens de cœur, et non tels que l'on m'avait dit. Faites bravement cette guerre, vous ne nous vaincrez en bienfaits ni moi ni le roi. Voilà ce qui avint du fait des Phocéens.

Le reste manque.

PERICLÈS,

TRADUCTION LIBRE ET ABRÉGÉE

DE PLUTARQUE.

PÉRICLÈS.

Il ne faut pas une bien grande force d'esprit pour comprendre que ni les richesses ni le pouvoir ne rendent heureux. Assez de gens sentent cette vérité. Mais de ceux qui la connaissent pleinement et se conduisent en conséquence, le nombre en est si petit qu'il semble que ce soit là l'effort le plus rare de la raison humaine. Tant de riches et de grands mécontens de leur sort n'en dégoûtent personne. Nul ne renonce à s'élever s'il n'en a perdu l'espérance.

Il y a pourtant des exemples d'une certaine retenue dans ceux que la fortune rend ainsi arbitres du sort des peuples, et par-là quelques-uns se sont distingués du vulgaire des ambitieux. C'est ce qui m'a plu dans cette vie de Périclès, que je traduis d'un auteur ancien, et où j'ai trouvé deux choses remarquables : l'une, qu'étant né riche, il ne voulut pas le devenir davantage; l'autre, qu'ayant été long-temps tout-puissant dans sa patrie, il la laissa libre. Voici donc ce qu'en dit Plutarque.

Il était du bourg de Cholarge, de la tribu Acamantide, issu par son père et sa mère de tout ce qu'il y avait de plus noble dans la république; car Xanthippe, qui battit les Perses à Mycale, avait épousé Agariste, de la famille de ce Clisthène, grand personnage en son temps, et d'une haute vertu, qui, ayant chassé les Pisistratides, rendit la liberté à son pays, et en bannit à la fois, par un heureux accord entre les citoyens, la tyrannie et les factions. Agariste donc, étant grosse, rêva qu'elle accouchait d'un lion, et peu de temps après mit au monde Périclès, beau, bien fait et bien conformé de tous ses membres, hors la tête qu'il avait singulièrement oblongue et difforme; à quoi font souvent allusion les poètes comiques de ce temps-là; et de là vient aussi que dans tous ses portraits il est représenté le casque en tête, les artistes ayant voulu cacher ce défaut.

On croit assez généralement que la musique lui fut enseignée par un certain Damon, quoique Aristote nomme Pythoclide le maître qui montra cet art à Périclès. Mais il paraît que Damon, homme d'un mérite rare, sous ce titre apparent de maître de musique, avait auprès de lui un emploi plus sérieux, et cachait le vrai but de ses leçons, qui était de le préparer aux grandes affaires, en l'exerçant et le formant comme un athlète destiné aux combats de la tribune. Car c'est une chose à remarquer, et prouvée par

nombre d'exemples, que dans ces états populaires il fallait s'instruire en secret, et ne laisser apercevoir à des citoyens ombrageux nul dessein d'en savoir plus qu'eux. Ces précautions toutefois ne servirent de rien à Damon, qui, à la fin, soupçonné de vouloir rendre son élève plus propre à régner qu'à tirer des sons de sa lyre, fut mis au ban de l'ostracisme, et fournit aux poètes comiques une ample matière de sarcasmes contre Périclès. Sur la physique il entendit Zénon Éléate, qui, étant en même temps grand dialecticien, et de ceux qu'on nomme disputeurs, lui apprit l'art, propre à cette secte, d'embarrasser son adversaire dans un cercle de raisonnemens et de conséquences contradictoires; mais celui de tous qu'il écoutait avec le plus d'assiduité, et auquel il dut aussi bien l'ascendant de son éloquence dans les assemblées que l'élévation de ses sentimens et la gravité de ses mœurs, ce fut Anaxagore de Clazomène, qu'on avait surnommé l'Esprit, soit à cause de sa pénétration dans les sciences naturelles, soit parce que, le premier, il attribua l'ordre de l'univers et l'origine des choses, non au hasard, comme les autres, ou à la nécessité, mais à une pure intelligence. Périclès, s'étant attaché à suivre ce philosophe, plein d'admiration pour un homme dont les pensées n'avaient rien que de noble et de grand, emprunta de lui non-seulement ces sublimes con-

ceptions et ce langage épuré des bassesses populaires, mais un aspect imposant, une décence dans le maintien, un calme et une sérénité dans toute sa personne qu'aucune passion n'altéra jamais, en quoi il étonnait tout le monde. Un jour, par exemple, on raconte que sur la place publique un des plus effrénés coquins de la lie du peuple se prit à l'outrager de paroles, et ne cessa, tant que le jour dura, de lui dire toutes les injures dont il se pouvait aviser, tandis que Périclès, sans lui répondre un mot, parlait à ceux qui se présentaient, et expédiait les affaires. Le soir venu, il se retira aussi tranquille qu'à l'ordinaire, et toujours suivi de ce même homme qui continuait ses invectives. Enfin, sur le point de rentrer, comme il était déjà nuit close, il fit prendre un flambeau à un de ses esclaves, et lui ordonna de reconduire cet homme jusque chez lui. Cependant le poète Ion prétend que Périclès avait dans les manières une raideur et une sécheresse qui ne plaisaient pas généralement; qu'à travers cette dignité de son air et de ses discours perçaient trop visiblement l'orgueil et le dédain, et qu'on goûtait bien davantage la conversation aimable et l'affabilité de Cimon. Mais ne peut-on pas croire aussi que, comme au théâtre en ce temps-là il était d'usage que le même poète donnât la parodie avec la tragédie, Ion, habitué à faire l'un et l'autre, n'a pu s'empêcher de ra-

baisser par quelque trait satirique la gravité de Périclès, et que Zénon n'avait pas tort d'exhorter ceux qui trouvaient dans la réserve de ce grand homme un air de suffisance, à se garder d'en avoir plus avec moins de sujet? Un autre avantage qu'il dut aux leçons d'Anaxagore, ce fut d'être affranchi de la superstition et de ces terreurs qu'impriment les phénomènes de la nature à ceux qui en ignorent les causes. Sur cela, les auteurs sont d'accord qu'il fit paraître en toute rencontre un esprit exempt de préjugés, et qu'aux prodiges apparens qui pouvaient produire sur les autres de sinistres impressions, il opposait un examen d'où résultait ordinairement qu'on reconnaissait pour une chose toute simple et toute naturelle ce qui d'abord avait paru miraculeux et terrible.

Étant jeune il se montrait peu, et appréhendait même de paraître en public; car on lui trouvait dans les traits beaucoup de l'air de Pisistrate, et au son agréable de sa voix, à la tournure vive et gracieuse de ses expressions, tous les vieillards qui avaient connu Pisistrate se récriaient sur la ressemblance. Sa fortune d'ailleurs, sa naissance, ses liaisons avec les premières familles lui faisaient craindre l'ostracisme, il ne voulait se mêler de rien, payait de sa personne à la guerre, et en temps de paix se tenait coi. Mais quand Aristide fut mort, Thémistocle banni,

Cimon occupé au dehors dans des expéditions lointaines, alors il se livra au peuple, quittant, contre son naturel qui n'était rien moins que populaire, les riches et la noblesse pour se joindre à la multitude. Il voyait que le peuple, auquel on aurait pu aisément le rendre suspect, était bien plus à ménager que le parti aristocratique dévoué à Cimon (car Cimon était à la tête de ce qu'on appelait les honnêtes gens); et, tant pour se faire au besoin un appui contre lui, que pour être à l'abri de toute persécution, il voulut avoir des amis dans la faction opposée : ce fut alors qu'il adopta un genre de vie particulier. On ne le vit plus sortir que pour aller au sénat ou à la place publique, et jamais depuis il n'y eut, quelque invitation qu'on lui fît, ni fête, ni amusemens, ni repas dont il voulût être, tellement que durant sa longue carrière politique il ne mangea hors de chez lui qu'une seule fois au mariage de son cousin Euryptolème, encore se retira-t-il aux premières libations; il est certain que l'épanchement des conversations ne se concilie guère avec la gravité, et que cette dignité qu'exige la représentation se peut malaisément garder dans les entretiens familiers; mais il faut convenir aussi que la vraie vertu brille d'autant plus qu'on la voit de plus près, et que de la vie d'un homme de bien, le plus beau n'est pas sa conduite publique, mais ses mœurs privées. Pé-

riclès ne voulait point que le peuple, accoutumé à le voir, pût quelque jour s'en lasser; il se montrait par intervalles, ne parlait pas sur toutes les affaires, ni ne paraissait à tout propos, mais se réservant, selon le mot de Critolaüs, comme la galère sacrée, pour les grandes occasions, il laissait le reste du temps courir sur l'ennemi d'autres orateurs ses amis ou ses partisans, l'un desquels, était, dit-on, cet Ephialte qui ôta tout pouvoir à l'aréopage, versant à pleine coupe, comme parle Platon, la liberté toute pure à ses concitoyens, d'où il arriva que le peuple, de jour en jour plus fougueux, ne connut bientôt plus de frein, et ayant mordu l'Eubée (ce sont les propres termes d'un poète contemporain), se jeta ensuite sur les îles.

Ce fut pour acquérir le langage qui convenait à un rôle si noble qu'il rechercha l'entretien d'Anaxagore; et l'étude de la philosophie répandit encore une teinte plus forte et plus mâle sur son éloquence naturelle. De là lui vint, au dire de Platon, cette grandeur dans les idées, cette rapidité d'expression si vantée, dont les soins d'Anaxagore développaient en lui le germe inné, et de là vint aussi sans doute le surnom qu'on lui donna. Quelques-uns croient toutefois qu'à cause des magnifiques ouvrages dont il embellissait Athènes on le nomma Olympien; ce fut, suivant d'autres, à raison du pouvoir qu'il exerçait en

paix comme en guerre, et rien n'empêche, à dire vrai, que plusieurs motifs n'y aient contribué. Mais dans les comédies qu'on représentait alors, toutes pleines de traits contre lui, on voit clairement que la force admirable de ses discours lui avait fait donner ce surnom, puisqu'il y est dit que sa parole foudroie, que son éloquence est un tonnerre, et autres pareilles expressions. Il y a aussi un mot de Thucydide, qui, bien que dit en plaisantant, donne une idée des grands talens de Périclès comme orateur. Ce Thucydide lui fut long-temps opposé dans le gouvernement; et un jour interrogé par Archidamus quel était le meilleur lutteur de lui ou de Périclès : *Quand je l'ai mis sous moi*, dit-il, *il soutient qu'il n'est pas tombé, et le persuade aux spectateurs.* On sait néanmoins que Périclès ne se hasardait point sans quelque crainte à parler dans une assemblée, et qu'en montant à la tribune il demandait pour lui aux dieux de ne rien dire qui pût paraître ou déplacé ou contraire aux intérêts de la république. Il n'a laissé malheureusement nul écrit, et nous n'avons de lui que ses décrets et quelques mots qu'on cite. Comme, par exemple, qu'il appelait Égine *une paille dans l'œil du Pyrée.* C'était aussi lui qui disait : *Je vois d'ici la guerre qui s'avance du côté du Péloponèse.* Et, un jour, ayant vu Sophocle, dans quelque fonction qu'il exerçait avec lui, regarder attentivement une

fille très belle : *Un magistrat*, lui dit-il, *doit fermer à toute séduction non-seulement les mains, mais les yeux*. Et ce que rapporte Stésimbrote, que, faisant l'oraison funèbre de ceux qui périrent à Samos, il les disait immortels de même que les dieux : *Car nous ne voyons point les dieux*, disait-il, *mais par les hommages qu'on leur rend, et par les biens qui nous viennent d'eux, nous connaissons leur existence et leur immortalité ; il en est ainsi de ceux qui meurent pour la patrie*. C'était là le fond de son discours.

Mais, attendu que Thucydide nous représente l'administration de Périclès comme une vraie aristocratie qui, en conservant la forme du gouvernement populaire, laissait effectivement toute l'autorité dans les mains d'un seul homme, et que d'autres l'accusent d'avoir corrompu le premier la multitude à force de dons, de partages, de dilapidations ; prétendant que par lui le peuple, ainsi mal accoutumé, devint paresseux et turbulent, de sage et laborieux qu'il était ; examinons, d'après les faits, comment eut lieu ce changement. D'abord, comme nous l'avons dit, dans le dessein de se prémunir contre le crédit de Cimon, il se rangea du côté du peuple ; mais ne pouvant, par sa fortune, faire les mêmes dépenses que lui, qui tenait table ouverte à tous venans, secourait les pauvres de son argent, donnait aux jeunes de quoi s'occuper, aux vieux

de quoi vivre et se couvrir, livrait ses jardins ouverts et ses champs sans clôture à qui voulait s'y pourvoir; Périclès, pour effacer ces profusions, imagina de distribuer les deniers publics, ou, selon d'autres, cette idée lui vint de Démonide. Alors commencèrent les dons et les largesses de tout genre. On s'habitua à recevoir de l'argent pour assister aux jeux, pour voter aux assemblées, pour juger; et de la sorte, Périclès, ayant gagné l'affection de la multitude, s'en servit contre le sénat de l'aréopage dont il ne faisait pas partie, n'ayant eu aucune des charges nécessaires pour cela: c'étaient celles d'archonte, de thesmothète, de roi et de polémarque, charges qu'on tirait au sort anciennement, et après lesquelles on montait à l'aréopage. Il abaissa donc ce corps, dont la juridiction fut presque réduite à rien par Éphialte; puis son crédit augmentant de jour en jour, il fit enfin exiler Cimon, qui subit l'ostracisme comme ennemi du peuple et ami de Lacédémone, malgré toutes ses victoires et les dépouilles des barbares dont il avait rempli la ville. Ainsi s'éleva tout d'un coup le pouvoir de Périclès par la faveur populaire.

Le bannissement de l'ostracisme durait dix ans selon la loi; mais, dans l'intervalle, Cimon crut avoir trouvé l'occasion de démentir par des faits ces liaisons dont on l'accusait avec les Lacédémoniens, quand, ceux-ci ayant attaqué le terri-

toire de Tanagre, les Athéniens marchèrent contre eux. Car alors, comptant sur l'amour de ses concitoyens, il osa venir à l'armée, et se mettre en rang, pour combattre avec ceux de sa tribu, qui l'auraient admis volontiers, si les partisans de Périclès ne l'eussent fait chasser comme banni. Dans cette bataille, Périclès se distingua fort par sa bravoure; et ce fut, à ce qu'il paraît, de toutes les affaires où il se trouva celle qui lui fit le plus d'honneur; mais les amis de Cimon, ceux-là mêmes que Périclès voulait faire bannir avec lui comme partisans de Lacédémone, y furent tués tous jusqu'au dernier. Le regret qu'on en eut fut extrême, et les Athéniens, battus sur leur frontière, menacés pour la campagne suivante d'une guerre encore plus vive, redemandaient Cimon; ce que voyant Périclès, loin de s'opposer au vœu public, il proposa lui-même le décret de son rappel. Cimon, de retour, fit la paix avec tout le continent; car on le considérait à Lacédémone autant qu'on y détestait Périclès et son parti. Quelques-uns ajoutent à ceci que le rétablissement de Cimon ne fut proposé par Périclès qu'après un accord fait entre eux par l'entremise d'une sœur de Cimon, nommée Elpinice, en vertu duquel il devait, lui, commander au dehors les forces qu'on envoyait contre le roi, et Périclès conserver l'administration intérieure, en demeurant à Athènes. Déjà une autre fois on

s'était aperçu que les démarches d'Elpinice auprès de Périclès avaient eu le pouvoir de l'adoucir; car, dans le procès de Cimon, Périclès fut un des accusateurs nommés par le peuple, et quand Elpinice vint le solliciter chez lui, on conte qu'il se prit à rire : *Ces négociations*, lui dit-il, *Elpinice, ne sont plus de ton âge.* Néanmoins, dans le cours de l'affaire il ne parla qu'une seule fois, pour remplir le devoir de sa charge, et nul ne parut ménager autant que lui l'accusé. Après cela, quelle foi mérite Idoménée, quand il impute à Périclès d'avoir fait assassiner par jalousie et par envie Ephialte, son ami, si attaché à son parti et à ses principes dans le gouvernement¿ On ne sait en vérité où il a pris tout ce fiel qu'il verse sur un grand homme, non sans doute irrépréhensible, mais qui toute sa vie montra une douceur dans ses mœurs et une générosité incompatibles avec des crimes si odieux. Que le parti des nobles, redoutant Ephialte comme persécuteur implacable et dénonciateur de tous ceux qui s'enrichissaient aux dépens de l'état, l'ait fait secrètement périr par le moyen d'un certain Aristodicus de Tanagre, c'est ce que dit Aristote, et qui paraît plus probable.

Cimon mourut commandant l'armée athénienne en Chypre. Mais la noblesse, qui voyait Périclès, déjà trop grand, s'élever encore, voulant lui oppo-

ser quelqu'un qui arrêtât son ambition et partageât l'autorité, devenue presque monarchique, mit en avant Thucydide, homme sage, parent de Cimon, mais moins guerrier, plus politique, propre aux affaires et aux conseils, qui, ne bougeant de la ville, fut l'éternel antagoniste de Périclès dans les assemblées, et rétablit l'ancienne lutte des orateurs à la tribune. Il sépara du peuple ceux qu'on appelait les honnêtes gens, lesquels, mêlés et confondus jusqu'alors dans la foule, perdaient par là tout crédit et toute considération, et, de leurs efforts réunis en quelque sorte au bout du levier, fit une puissance considérable. Car, auparavant, une légère différence dans l'habillement était tout ce qui distinguait les deux partis; mais cette nouvelle dissension, tranchant tout d'un coup entre eux, mit d'un côté le peuple, et de l'autre les grands, sous divers noms et livrées de factions opposées. Périclès, alors contraint de laisser un peu flotter les rênes du gouvernement, se mit à caresser plus que jamais ses concitoyens, ayant soin que les spectacles, les fêtes, les banquets publics se succédassent presque sans cesse, et multipliant leurs plaisirs, toujours ennoblis par les arts. Il faisait partir tous les ans soixante navires que montaient des jeunes gens soldés pendant huit mois de l'année pour s'instruire et s'exercer aux manœuvres de mer. Il envoya mille colons dans la Chersonèse, à Naxos cinq cents,

la moitié de ce nombre à Andros, et dans la Thrace mille, qui devaient se joindre aux Bisaltes, sans parler de ce qu'il fit pour repeupler Sybaris sous le nom de Thurium. Le bien qui résultait de toutes ces migrations, c'est que l'état se débarrassait d'une multitude oisive et inquiète. On donnait à plusieurs familles des établissemens qui soulageaient le peuple ; on plaçait auprès des alliés des surveillans capables de leur en imposer et de les tenir dans le devoir.

Mais ce qui faisait le plus d'honneur à la nation et d'envie aux étrangers, qui seul aujourd'hui rappelle à la Grèce son ancienne gloire, et fait foi de sa grandeur passée, la magnificence des ouvrages publics fut précisément ce qu'on reprocha le plus à Périclès, et sur quoi ses ennemis se récriaient davantage. Athènes, selon eux, se déshonorait et s'allait attirer des querelles de tous côtés, en disposant ainsi du trésor de Délos. Pour enlever cet argent, le prétexte de le mettre en sûreté, hors de la portée des Barbares, devenait, disaient-ils, ridicule depuis les victoires de Cimon. Que dira la Grèce, et comment prendra-t-elle la violation ouverte d'un dépôt si sacré, quand elle verra les subsides payés par toutes les villes pour la défense commune servir à l'embellissement et au luxe d'une seule, qui, comme une impudique, cherche pour sa parure les métaux ciselés et les pierres les plus précieuses? A

cela, Périclès répondait : « Qu'on ne devait aux « alliés nul compte de cet argent, tant qu'on fe- « rait pour eux la guerre sans qu'il leur en coûtât « un homme ni un vaisseau; et qu'en recevant « leurs subsides, Athènes était quitte envers eux « quand elle battait seule l'ennemi commun. « Qu'après les dépenses de la guerre, ces richesses « ne se pouvaient mieux employer qu'à des tra- « vaux utiles pour le présent et glorieux pour l'a- « venir, qui, animant tous les arts, occupant tous « les bras, entretenaient dans le peuple une con- « tinuelle activité, aussi utile au repos public « qu'aux fortunes particulières. » De fait, la jeunesse qui servait ou à l'armée ou sur mer vivait aux dépens de l'état. Voulant donc que la multitude et les artisans eussent part, mais non sans rien faire, aux mêmes avantages, il porta le peuple à entreprendre ces grands édifices et ces beaux ouvrages, qui demandaient beaucoup de travail et de temps; afin que, chacun y étant employé et payé selon ses talens, personne, s'il se pouvait, n'eût à se plaindre de la patrie; car, Athènes rassemblant, au moyen du commerce, toutes les matières que les arts pouvaient mettre en œuvre, possédait aussi, en nombre infini, des artisans dont les diverses professions formant comme autant de corps que ces travaux vivifiaient, chaque art distribuait, en quelque façon, à tous ceux qui l'exerçaient la richesse de l'état.

A mesure que s'élevaient ces ouvrages, surprenans par leur grandeur, inimitables pour le goût et pour l'élégance (ce temps étant celui des plus fameux artistes qui, dans ce travail, cherchaient à se surpasser eux-mêmes), ce qui étonnait davantage, c'était la rapidité de l'exécution; car ces monumens dont chacun paraissait exiger des siècles pour sa construction, et devoir faire honneur à plusieurs magistrats, furent tous achevés sous Périclès. On dit que le peintre Agatharque un jour, en présence de Zeuxis, se vantait d'avoir le travail facile, et de finir promptement ses tableaux; *moi*, dit Zeuxis, *je suis long-temps à ce que je fais, mais c'est pour long-temps.* Il semble, à vrai dire, que cette facilité, cette promptitude d'exécution qui coûtent peu à l'ouvrier, ne donnent guère à l'œuvre une beauté durable, ni cette perfection que respecte le temps, et c'est ce qui rend plus admirables les ouvrages de Périclès faits en peu d'années pour l'éternité. Car à peine achevés, ils parurent antiques par leur beauté majestueuse, et, après tant de siècles, ils ont aujourd'hui la grace de la nouveauté. Au reste, tout était conduit par Phidias, qui avait la direction générale de ces ouvrages, chaque partie étant d'ailleurs confiée séparément à des architectes ou autres artistes, tous grands maîtres dans leur état. Ainsi Callicrate bâtit le Parthénon avec Ictinus; le temple d'Eleusis, commencé par

Corœbus, qui l'éleva jusqu'au second ordre, fut après sa mort achevé par Métagène. Xénoclès fit le couronnement de l'Anactoxon; et la longue muraille, dont Socrate avait entendu proposer la construction par Périclès, est aussi de Callicrate. Quant à l'Odéon, sa forme et son plan représentent, comme on sait, la tente du roi de Perse, et Périclès le destina aux combats de musique, qu'il institua le premier, pour la fête des Panathénées. Ayant fait passer le décret qui les ordonnait, il fut chargé par le peuple de régler la distribution et le sujet des différens prix, et depuis lors l'Odéon servit toujours au même usage. L'architecte Minésiclès bâtit en cinq ans le frontispice de la citadelle appelée les Propylées. Pendant qu'on y travaillait, un accident singulier fit voir que Minerve non-seulement agréait ces embellissemens d'un lieu qui lui était consacré, mais protégeait efficacement ceux qui s'y employaient. Un des meilleurs ouvriers et des plus zélés pour ce pieux travail, étant tombé de fort haut, se trouvait si maltraité de sa chute, que les médecins en désespéraient. La déesse apparut en songe à Périclès, et lui indiqua un remède au moyen duquel cet homme fut promptement rétabli. On voit dans la citadelle une figure de bronze de Minerve *Hygica*, élevée par Périclès à cette occasion, avec un autel qui n'existe plus. Phidias faisait lui-même la chapelle dorée de la

déesse, et son nom se lit sur la colonne. Mais il était chargé de tout comme nous avons dit, et l'amitié de Périclès le mettait fort au-dessus des autres artistes, ce qui leur fit tort à tous deux; car il se répandit un bruit que des femmes libres, sous prétexte de voir les ouvrages de Phidias, venaient chez lui pour Périclès, et les poètes comiques ne manquèrent pas de jouer sur leurs théâtres ces intrigues, vraies ou supposées, dans lesquelles on nommait surtout la femme d'un certain Ménippe, fort attaché à Périclès, et son lieutenant à l'armée. Mais faut-il s'étonner que ces poètes satiriques de profession, et nourris dans la médisance, immolassent aux risées d'un peuple jaloux la réputation des grands, lorsqu'on voit Stésimbrote, en haine de Périclès, noircir par des calomnies aussi absurdes qu'impies la femme de son propre fils; et combien, dans la recherche de faits si anciens, la trace du vrai n'est-elle pas difficile à suivre, après que la faveur ou l'animosité, l'envie ou la flatterie, ont présidé aux récits des contemporains, et corrompu dans sa source la vérité historique?

Comme les orateurs du parti de Thucydide déclamaient contre Périclès, criant que de telles dépenses absorbaient fonds et revenus, et ruinaient la république, Périclès un jour, en pleine assemblée, dit au peuple : *Il vous semble donc, Athéniens, que ces bâtimens coûtent trop?* —

Beaucoup trop, répondit le peuple tout d'une voix. — *Eh bien*, reprit-il, *ne payez rien*, *ce sera moi qui paierai tout ; mais j'en ferai la dédicace, et je serai seul nommé dans les inscriptions*. A ces mots, toute l'assemblée (soit qu'on fût piqué de jalousie ou frappé d'admiration d'une offre si magnanime) s'écria qu'il fît ce qu'il fallait, et disposât des fonds publics sans rien épargner.

A la fin, les choses en vinrent au point que tous deux étant, Thucydide et lui, ballottés aux suffrages du peuple pour le ban de l'ostracisme, ce fut Thucydide qui succomba, et qui, allant en exil, laissa Périclès son rival. Celui-ci, dès qu'une fois affranchi de toute concurrence il eut concentré en lui seul les forces des différens partis, et réuni dans sa main tous les fils de l'autorité avec l'influence d'Athènes dans les affaires générales de la Grèce et des barbares, dès-lors il ne fut plus le même, on ne le vit plus caresser le peuple comme auparavant, et au lieu de cette administration molle et complaisante qui flottait au gré des passions de la multitude, montant le gouvernement sur le ton sévère de la monarchie, le plus souvent il trouvait ses citoyens dociles et cédant aisément à la persuasion ; mais quelquefois obligé de les tancer pour leur bien, il en usait comme un médecin, qui tantôt flatte, et tantôt gronde son malade pour lui faire endurer des traitemens douloureux et des privations sa-

lutaires. Car il ne se pouvait guère que ce peuple, maître de lui-même, et abusant souvent d'une liberté sans bornes, n'eût contracté de grands vices, dont une main légère et ferme était seule capable de le corriger, en employant comme aides la crainte et l'espérance pour tempérer sa fougue et régler son ardeur. Périclès prouva ce que dit Platon, que l'éloquence est ce caducée de Mercure qui conduit les ames, et que son grand objet est de manier les passions et les mœurs au moyen de certains accords qui demandent une touche délicate et un sentiment exquis des convenances. Il n'eût pourtant pas exercé, comme l'observe Thucydide, par la seule puissance de la parole, cet ascendant sur les esprits, sans l'opinion qu'on avait de son intégrité à l'épreuve de l'or et de toute tentation. Il est vrai qu'on ne pouvait guère penser autrement d'un homme qui, auteur de l'opulence et du bonheur de son pays, protecteur des princes et des rois, et quelquefois même tuteur de leurs enfans, mourut sans avoir accru d'une obole l'héritage de ses pères.

Thucydide a donc très-bien caractérisé le gouvernement de Périclès, et c'est pure malignité aux poètes comiques de ce temps-là de le peindre comme un despote, appelant ceux qui l'entouraient les nouveaux pisistratides, et l'engageant en plein théâtre à abdiquer la tyrannie, tandis

que leurs invectives mêmes prouvent sa modération, et combien peu ils redoutaient son autorité; qui toutefois pesait à un peuple né libre, et trop accoutumé à la licence démocratique pour supporter patiemment la moindre contrainte. Il est de fait qu'Athènes lui confia, suivant les vers de Téleclide, ses temples à construire, ses murs à élever, ses trésors à dispenser, ses flottes, ses armées, sa puissance, ses alliés et elle-même, et cela non pas pour un moment ni par une faveur passagère, mais pendant quarante ans qu'il tint le premier rang dans la république au-dessus des Éphialte, des Léocrate, des Thucydide; et, depuis la chute de Thucydide, il garda quinze années entières la même autorité perpétuelle et immuable, pendant que les autres magistrats se renouvelaient tous les ans, toujours intact, inaccessible à la corruption, nullement indifférent d'ailleurs au soin de sa propre fortune; car, ne voulant ni laisser perdre son patrimoine par négligence, ni s'en occuper aux dépens des affaires publiques, il avait réglé les siennes de manière à n'en être jamais embarrassé, par l'ordre et l'exactitude qu'il y savait mettre. On rapporte, entre autres choses, qu'il vendait toutes ses récoltes, et se pourvoyait au marché de ce que consommait sa maison. Aussi n'était-il guère approuvé des jeunes gens, ni favorable aux femmes, qui ne pouvaient souffrir, non plus que ses enfans,

cette extrême régularité, au moyen de laquelle rien chez lui n'était oublié ni perdu, comme il arrive d'ordinaire dans les maisons riches; mais les revenus et la dépense, marchant tous par nombre et mesure, se balançaient exactement. Celui qui gouvernait si bien les affaires de Périclès était un de ses domestiques, ayant nom Evangelus, habile économe s'il en fut jamais, et formé par Périclès même, qui en cela n'imitait pas son maître Anaxagore. Celui-ci laissait, sans y prendre garde, sa maison tomber en ruines et ses terres en friches, livré tout entier aux spéculations de la philosophie. De vrai ce qu'on peut dire là-dessus, c'est que, la vie du sage étant contemplative ou active, cela fait en quelque sorte deux hommes qui ne se doivent pas conduire par les mêmes principes. Le premier, dont les méditations ont perpétuellement pour objet les choses intellectuelles, n'est guère capable d'autres soins. Le second, appliquant la sagesse aux relations de la société, ne saurait mépriser les recherches qui peuvent même être pour lui matière d'exercer la vertu, comme elles l'étaient pour Périclès par les secours qu'il donnait à beaucoup de pauvres citoyens. On conte d'Anaxagore même que, négligé pendant quelque temps par son disciple, que les affaires empêchaient de songer à lui, se voyant vieux et délaissé, il avait résolu de mourir, et que, l'ayant

trouvé par terre enveloppé dans son manteau, Périclès le conjurait de renoncer à ce dessein, sinon par amour de la vie, au moins pour l'amour de lui, à qui ses conseils étaient nécessaires; sur quoi le philosophe, soulevant son manteau : O Périclès, lui dit-il, quand on veut se servir de la lampe, on a soin d'y verser de l'huile.

Lacédémone commençant à prendre ombrage de cet accroissement si rapide des Athéniens, ceux-ci n'en paraissaient que plus fiers et plus ambitieux, animés par Périclès, qui sans cesse les poussait à tout entreprendre pour mettre le comble à leur gloire. Il fit passer un décret par lequel on invitait tous les états de la Grèce et tout ce qui portait le nom grec, tant en Europe qu'en Asie, à députer à Athènes pour délibérer en commun sur le rétablissement des temples détruits par les barbares lors de l'invasion de Xerxès, sur les sacrifices voués aux dieux dans la même guerre et non encore acquittés, enfin sur les mesures à prendre pour assurer la liberté de la navigation par un accord entre toutes les puissances maritimes. On nomma dans les citoyens, âgés de plus de cinquante ans, vingt ambassadeurs, dont cinq allèrent convoquer les Ioniens et les Doriens d'Asie, avec les insulaires, jusqu'à Rhode et Lesbos; cinq autres étaient envoyés aux villes de la Thrace et de l'Hellespont, y compris Byzance, cinq destinés pour la Phocide, la

Béotie, le Péloponèse et l'Épire, jusqu'à Ambracie; et les cinq derniers devaient se rendre par l'Eubée au mont Œta et sur le golfe de Malée pour parcourir la Phthiotide, l'Achaïe, la Thessalie, invitant partout les peuples à concourir à ce grand ouvrage, qui allait établir l'union et la concorde dans la Grèce. Le projet ne put s'exécuter par l'opposition secrète des Lacédémoniens et par le peu de succès des premières tentatives dans le Péloponèse; mais ce n'en n'est pas moins une preuve des généreux sentimens et de l'amour du bien public qui l'inspirèrent à Périclès.

A la guerre, comme chef, il était estimé pour la sûreté de ses opérations, donnant au hasard le moins possible, et évitant les affaires d'une issue trop incertaine, peu jaloux de ceux que leur audace mettait en quelque réputation, et qui brillaient par des succès dérobés à la fortune. C'était ce qu'on pouvait dire de Tolmides, fils de Tolmeus, connu par sa témérité, et tenu, tant qu'elle réussit, pour grand homme de guerre. Celui-ci voulant fort mal à propos faire une incursion dans la Béotie, sans autre force qu'environ mille jeunes gens entraînés par ses bravades, il fit tout ce qu'il put dans une assemblée pour l'en détourner, et ce fut là qu'il dit ce mot connu : N'en crois pas Périclès, mais prends conseil du temps. On y fit peu d'atten-

tion dans le moment; mais quelques jours après, lorsqu'on reçut la nouvelle de la défaite de Tolmides, qui fut battu à Coronée, et périt avec bon nombre des plus vaillans hommes d'Athènes, on admira la sagesse et le grand sens de Périclès, et on le regarda comme un citoyen qui voulait et connaissait le bien de la patrie.

De toutes ses expéditions, la plus approuvée fut celle de la Chersonèse, qui sauva tout ce qu'il y avait de Grecs habitant cette contrée; car non-seulement il leur conduisit un secours très-nécessaire de mille colons athéniens, mais, en fortifiant l'isthme d'une mer à l'autre, il arrêta les continuelles incursions des Thraces, et fit la sûreté de ce pays, jusqu'alors tourmenté par le voisinage des barbares et les brigandages de toute espèce; il se fit admirer encore et respecter au-dehors par une course sur les côtes du Péloponèse, avec une galère partie du port de Mégare. Non content de ravager les villes maritimes, comme avait fait Tolmides, il conduisit dans les terres ses troupes de débarquement, contraignit les ennemis de s'enfermer dans leurs murs en abandonnant toute culture, et ayant battu à Némée les Sicyoniens, qui osèrent tenir la campagne, il en dressa un trophée; de là, passant en Épire avec le secours des troupes d'Achaïe qu'il prit sur sa flotte, il courut l'Acarnanie, au-dessus de l'Achéloüs, et, après avoir fait

détaché d'Athènes les Mégariens. Provoqué par l'ennemi, dont l'infanterie était nombreuse et formidable, il ne crut pas devoir accepter le combat; mais voyant Plistonax dans la première jeunesse, dirigé par Cleandridas, que les éphores lui avaient donné pour conseil et pour guide, il fit faire sous main des offres à cet homme, le séduisit, et par ce moyen fit retirer l'armée ennemie. Quand on sut à Sparte comment se terminait cette campagne, et que toutes les troupes alliées s'en retournaient en leur pays, l'indignation fut générale. On condamna Plistonax à une grosse amende qu'il ne put payer. Il s'enfuit. Autant en fit Cleandridas, et il fut condamné à mort. Il était père de ce Gylippe qui défit les Athéniens en Sicile, et cette famille semble avoir eu l'avarice infuse dans le sang. Car Gylippe fut, pour un trait pareil, chassé honteusement de Sparte, comme nous l'avons dit ailleurs.

Un jour Périclès, rendant compte de l'emploi de certains deniers, porta dix talens dépensés pour *service utile à l'état*. Le peuple lui passa cet article sans demander plus de détail. Il y a des auteurs qui assurent, et entre autres Théophraste, que chaque année Périclès envoyait à Sparte dix talens pour gagner les principaux magistrats de cet état, et par eux empêcher la guerre, achetant ainsi non la paix, mais le temps nécessaire pour mettre ordre à différens embar-

ras. Car, occupé à punir la défection des alliés, il était repassé avec cinquante galères et cinq mille hommes d'infanterie dans l'île d'Eubée, dont toutes les villes furent en peu de temps soumises. Il chassa de Chalcide ceux qu'on appelait les Hippobates; c'étaient les premiers du pays. Il expulsa la nation des Histéiens, et les remplaça par une colonie. Ceux-ci furent traités sévèrement parce que, un vaisseau athénien étant tombé entre leurs mains, ils en avaient massacré tout l'équipage.

Ensuite une trève de trente ans conclue avec Lacédémone ayant le même effet que la paix, tranquille de ce côté, il fit décréter une expédition contre les Samiens, qui n'avaient pas voulu sur un ordre d'Athènes accommoder leurs différends avec ceux de Milet. Mais comme il paraît qu'Aspasie fut la vraie cause de cette guerre, où Périclès engagea ses citoyens pour l'amour d'elle, peut-être serait-ce ici le lieu de chercher ce que c'était que cette femme, et par quel charme, par quelle secrète puissance, elle parvint à subjuguer les plus grands personnages de son temps au point de mériter l'attention de l'histoire et des philosophes. Qu'elle fût née à Milet, et fille d'Axiochus, c'est de quoi on ne fait nul doute. On dit que d'abord elle prit pour modèle et imita dans sa conduite une certaine Thargelie, femme célèbre de l'Ionie, consommée dans l'art

de captiver les hommes. En effet, cette Thargelie, au temps de l'invasion des Perses, joignant l'esprit à la beauté, vécut avec plusieurs Grecs, de ceux qui avaient le plus de crédit dans les républiques, et tous les engagea dans le parti du roi; en sorte que ce fut elle qui, par ses séductions, donna naissance dans la Grèce à ce qu'on appelait le *médisme*, ou le parti mède. Il ne manque pas non plus de gens qui prétendent qu'Aspasie fut recherchée de Périclès pour ses rares connaissances et son habileté dans toutes les affaires. Ce qu'il y a de certain, c'est que Socrate et ses amis allaient habituellement chez elle, et que même quelques-uns y menaient leurs femmes pour l'entendre, quoique sa maison ne fût pas des plus décentes, puisqu'on sait qu'elle y élevait des filles pour être entretenues. Lysiclès, au dire d'Eschine, de l'état le plus bas et le plus abject, car il était marchand de moutons, devint le premier des Athéniens, quand il eut pris Aspasie après Périclès; et le Ménexène de Platon, quoique cette pièce ne soit d'ailleurs qu'une fiction ingénieuse, montre cependant l'opinion alors générale, que la société d'Aspasie avait été pour plusieurs une école d'éloquence. Ses liaisons avec Périclès furent d'une autre sorte, à ce qu'il semble. Il avait épousé une de ses parentes, mariée auparavant à Hipponicus, qui en eut Callias le riche. Périclès eut d'elle Xan-

thippe et Paralus. Puis, comme ils vivaient mal ensemble, il la céda de son consentement à un autre, et prit Aspasie, qu'il aima vraiment d'amour tendre. Car on rapporte que chaque jour, soit en sortant de chez lui, soit en revenant des assemblées, il ne la saluait jamais autrement que d'un baiser. On l'appelait, dans les comédies, tantôt Omphale, tantôt la nouvelle Déjanire, et souvent Junon; mais quelques-uns, comme Cratinus, n'ont pas fait difficulté de lui donner des noms moins honnêtes. Elle eut même de Périclès un fils naturel, du moins Eupolis le dit. Enfin elle acquit tant de célébrité que, long-temps après, le jeune Cyrus, celui qui disputa la couronne à son frère, changea le nom de sa favorite appelée Myrto en celui d'Aspasie. Celle-là était Phocéenne et fille d'Hermotime. Après la bataille où Cyrus périt, ayant été conduite au roi, elle en fut aimée, et devint toute-puissante à la cour. Voilà sur un tel sujet ce qui s'offre à ma mémoire, et que je ne crois pas ici plus déplacé que dans Hérodote ce qui regarde Rhodopis.

Il passe donc pour constant qu'à la prière d'Aspasie Périclès fit entrer Athènes dans la guerre qu'avait Samos contre les Milésiens, au sujet de Prienne. Ceux-ci avaient été battus. Athènes intercédant pour eux, les Samiens vainqueurs se refusaient à toute espèce d'accommodement. Périclès vint avec une flotte, et après avoir aboli

l'aristocratie dans Samos, il prit dans les meilleures familles cinquante otages avec pareil nombre d'enfans qu'il mit en dépôt à Lemnos. On assure que chaque otage lui voulut donner un talent de rançon, et la ville de grandes sommes pour l'empêcher d'y établir la démocratie. De plus, le satrape Pissouthnès, qui s'intéressait aux Samiens, lui envoya dix mille pièces d'or pour l'engager à ménager cette république. Mais il refusa tout, et, sans rien écouter, ne les quitta point qu'il n'eût rendu leur gouvernement populaire. Eux, le voyant parti, se révoltèrent (Pissouthnès ayant réussi à faire évader leurs otages), et de nouveau se préparèrent à une guerre vigoureuse. Le retour de Périclès leur en imposa si peu, qu'ils allèrent au-devant de lui, pensant déjà combattre pour l'empire de la mer, autant que pour leur liberté. La bataille qui se donna près d'une île appelée Tragée, fut sanglante, et Périclès y remporta une belle victoire avec quarante-quatre vaisseaux contre soixante-dix, dont vingt bâtimens de guerre; après quoi, poursuivant les restes de la flotte battue, il se rendit maître du port de Samos. Ce qui n'empêcha pas les habitans de défendre hardiment leurs murs, et de faire même des sorties. Ce siége, par l'arrivée d'une seconde flotte venue d'Athènes, étant réduit en blocus, Périclès en partit avec soixante galères pour une autre expédition. Selon la plus

commune opinion, il allait à la rencontre des Phéniciens, qui venaient secourir Samos. Mais Stésimbrote prétend, en cela toutefois moins croyable, qu'il voulait débarquer en Chypre. Quel que fût son dessein, l'événement le fit blâmer. Car les Samiens, prenant courage de l'affaiblissement des assiégeans, les attaquèrent, les battirent; les poursuivirent en mer; et, après leur avoir pris ou tué une infinité de gens, détruit beaucoup de vaisseaux, introduisirent des provisions dans la place, où la disette commençait à se faire sentir. Melissus le philosophe, fils d'Ithagènes, commandait dans Samos, et ce fut lui qui, apercevant la faiblesse et les fautes de l'ennemi, sut inspirer aux siens cette heureuse hardiesse. Aristote dit même que Périclès en personne perdit une bataille contre Melissus. Les Samiens dans cette occasion, rendant aux Athéniens insulte pour insulte, marquèrent au front tous ceux qu'ils prirent, de la figure d'une chouette, comme on imprimait aux leurs celle d'un vaisseau quand ils tombaient au pouvoir des Athéniens. A Samos on appelait *Samène* certains vaisseaux de transport d'une forme particulière, dont l'usage venait de Polycrate. C'était la figure de ces bâtimens qu'on pointillait sur le front des prisonniers samiens, ou peut-être quelques lettres, comme semble l'indiquer ce vers d'Aristophane :

Chez eux les Samiens ont force gens lettrés.

Cependant Périclès, instruit de ce qui se passait devant Samos, y accourut avec sa flotte, et ayant vaincu les Samiens dans un combat qui les mit hors d'état de tenir la mer, il resserra le blocus au moyen d'une ligne de circonvallation par terre, aimant mieux devoir le succès de ses desseins au temps qu'au sang des citoyens. Mais, comme il s'aperçut qu'une continuelle fatigue rebutait à la longue ses gens, qui, impatientés de cette lenteur, voulaient à toute force livrer un assaut, il les partagea en huit corps, dont celui qui tombait au sort avait un jour de repos. A ce siége, Éphore prétend qu'on se servit pour la première fois de machines inventées par un certain Artemon, au grand étonnement de Périclès et de toute l'armée. Mais en cela il est contredit par Héraclide, qui, fondé sur des vers d'Anacréon, soutient qu'Artemon était mort longtemps avant cette guerre. La ville s'étant rendue au bout de neuf mois, Périclès en fit raser les murailles, prit toute la flotte, et imposa aux habitans une forte contribution, dont partie fut payée sur-le-champ. Ils obtinrent un délai pour le reste, en donnant des otages. Duris veut faire de cet événement une tragédie à sa manière, en imputant à Périclès ainsi qu'aux Athéniens des choses dont ni Thucydide, ni Éphore, ni Aris-

tote, ne disent mot, et qui n'ont même nulle vraisemblance. Il conte qu'on vit exposés sur la place publique de Milet tous les capitaines et les officiers de la marine samienne, liés à des planches pendant dix jours, qu'au bout de ce temps, près d'expirer, ils furent achevés à coups de bâton et laissés sans sépulture. Cet écrivain, si peu maître de son imagination dans les récits même où rien ne le touche particulièrement, n'a pu s'empêcher ici de noircir les Athéniens, dans la vue d'intéresser aux malheurs de sa patrie. Périclès, de retour à Athènes, fit faire de magnifiques funérailles à ceux qui étaient morts dans cette expédition, et, suivant l'usage, prononça en leur honneur un discours qui fut admiré. Lorsqu'il descendit de la tribune au milieu des applaudissemens, les femmes l'entouraient, le comblaient de louanges, le couronnaient comme un athlète qui venait de remporter le prix d'éloquence; mais Elpinice s'avançant : « Te voilà bien glorieux, lui dit-elle, « d'avoir fait périr tant de braves gens, non pour « combattre, comme mon frère, les barbares ou « les Phéniciens, mais pour détruire une ville grecque amie et parente de la nôtre. » A ce discours Périclès sourit, et se servit plaisamment d'un vers d'Archiloque pour lui reprocher une toilette peu convenable à son âge. Ce qui le rendait plus fier du succès de cette guerre, à ce que dit Ion, c'était de penser qu'Agamemnon eût été dix ans à

prendre une ville barbare, et que lui, en autant de mois, eût abattu la plus puissante république de l'Ionie. La chose, à dire vrai, n'était pas facile ni de peu d'importance, si; comme le prétend Thucydide, Samos, dans cette guerre, fut sur le point de ravir aux Athéniens l'empire de la mer.

Une autre guerre paraissant inévitable et prochaine avec le Péloponèse, il engagea le peuple à soutenir ceux de Corcyre contre Corinthe pour s'attacher ces insulaires qui avaient une puissante marine, et dont l'alliance ne pouvait être qu'avantageuse aux Athéniens, menacés par tant d'ennemis. Le peuple ayant donc décrété un secours aux Corcyréens, Périclès y envoya un des fils de Cimon, auquel il fit donner seulement dix vaisseaux. On pensa qu'il se moquait de lui. Toute la famille de Cimon avait de grandes liaisons avec Lacédémone. Celui-ci, agissant faiblement, ne pouvait manquer d'être suspect. Ce fut pour cela que Périclès lui donna si peu de forces, et le contraignit même à partir (car il refusait ce commandement), n'épargnant rien d'ailleurs pour perdre cette maison; il disait que jusqu'à leurs noms tout chez eux était étranger aussi bien que leur sang et leurs affections; car l'un s'appelait Lacédémonius, l'autre Thessalus, le troisième Eleus, et leur mère était d'Arcadie. A la fin, voyant que la faiblesse de cette expédition était blâmée de tout le monde, comme inutile à ceux qu'on

voulait assister, et propre seulement à irriter les autres, il fit partir une seconde flotte plus considérable, mais elle n'arriva qu'après la bataille. Les Corinthiens, à qui ces démarches parurent une déclaration de guerre, s'en plaignirent à Lacédémone, où se trouvèrent en même temps les députés de Mégare qui demandaient aussi justice, exclus, disaient-ils, par les Athéniens de toutes les places et ports de leur dépendance, contre les traités et le droit public de la Grèce. Les Éginètes opprimés, n'osant réclamer ouvertement la protection de Lacédémone, y recouraient en secret, et joignaient leurs plaintes à tant d'autres qui s'élevaient contre Athènes; sur ces entrefaites Potidée, colonie de Corinthe soumise aux Athéniens, s'étant révoltée, ils en firent le siége, ce qui précipita la rupture. Cependant on négociait toujours, et le roi Archidamus, qui désirait un accommodement, s'y employant de tout son pouvoir, on n'eût point encore pris les armes si les Athéniens eussent voulu annuler leur décret contre ceux de Mégare, à quoi Périclès s'opposant et excitant de plus en plus l'animosité réciproque, il fut regardé comme le seul auteur de cette guerre.

A ce sujet on raconte que des députés étant venus de Lacédémone demander grace pour les Mégariens, et prier les Athéniens de retirer leur décret, Périclès alléguait une loi qui défendait

d'ôter, comme on parlait alors, un décret du peuple, c'est-à-dire la table où il était gravé. *Eh bien, ne l'ôte pas*, dit un de ces ambassadeurs; *retourne-le seulement*. Le mot fut trouvé plaisant, mais Périclès n'en tint compte. Il en voulait, à ce qu'il paraît, dès long-temps aux Mégariens, pour quelque raison particulière, et prenant d'abord prétexte de ce qu'on avait coupé l'olivier sacré, il proposa d'envoyer à Mégare un héraut qui, de là, s'il n'obtenait la satisfaction demandée, irait à Lacédémone porter plainte contre eux. Ce décret, qu'il fit passer, semble assez juste et modéré. Mais le héraut qu'on envoya, nommé Anthémocrite, périt; et comme on le crut assassiné par les Mégariens, Charinus porta un décret de guerre à mort contre eux, sans paix ni trève, ni pourparler, suivant la formule usitée. Par le même décret, tout Mégarien qui mettrait le pied dans l'Attique était condamné à mort; tout général entrant en charge devait, outre le serment ordinaire, jurer de ravager chaque année deux fois le territoire de Mégare; enfin le tombeau d'Anthémocrite était marqué aux portes Thriasies, aujourd'hui le Dipylon, et ses funérailles ordonnées aux frais du public; mais les Mégariens, bien loin de se reconnaître coupables, protestent qu'ils ne firent rien pour s'attirer cette guerre, dont ils rejettent toute la faute sur Aspasie et Pé-

riclès, alléguant ces vers si connus d'une pièce d'Aristophane :

Des jeunes gens férus, comme est tout bon buveur,
Des traits fulminans de Bacchus,
Ravissent à Mégare Simèthe;
De Mégare aussitôt la jeunesse en rumeur,
Pour venger Vénus par Vénus,
Prend chez Aspasie deux fillettes.

Un tel procès est difficile à juger aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, on ne peut justifier Périclès d'avoir empêché la suppression du décret. C'est le tort que tout le monde lui donne. Quelques-uns l'excusent en disant que ce qu'il en fit fut par grandeur d'ame, trouvant un peu trop impérieuse la médiation de Lacédémone, et croyant que céder serait faiblesse. La plupart pensent qu'il entra dans son procédé de la fierté, beaucoup de haine contre les Spartiates qu'il affectait de mépriser, et enfin l'orgueil de montrer que sa puissance ne craignait rien d'eux. Mais de tous ces motifs, le plus condamnable et malheureusement le plus avéré se trouve dans des faits qu'on ne peut révoquer en doute.

Phidias, comme nous l'avons dit, faisait la statue de Minerve. S'étant lié avec Périclès, auprès duquel il acquit beaucoup de crédit, il eut aussi beaucoup d'envieux, et ensuite d'autres ennemis qui le persécutèrent, moins par haine que pour éprouver sur lui les dispositions du peuple

à l'égard de Périclès. Ceux-ci, ayant suborné un de ses ouvriers qui s'appelait Menon, l'amenèrent sur la place en habit de suppliant, demandant sûreté et protection pour dénoncer Phidias. Le peuple accueillit cet homme, et sa dénonciation reçue, il ne fut point question de vol. Car Phidias, par le conseil de Périclès, avait employé l'or de façon qu'on le pouvait ôter pièce à pièce, et peser le tout, comme on fit, Périclès l'ayant exigé. Mais ce qui nuisait le plus à Phidias, c'était véritablement la renommée de ses ouvrages que l'envie ne pouvait lui pardonner. Surtout on lui faisait un crime de s'être lui-même représenté sur le bouclier, dans le combat des Amazones, sous la figure de ce vieillard chauve qui lève à deux mains une pierre, et d'y avoir mis aussi ce beau portrait de Périclès combattant contre une Amazone, où la position du bras levé pour lancer la pique est exprès imaginée pour couvrir en partie le visage et cacher la ressemblance, qui ne laisse pas de paraître à merveille des deux côtés. La fin de l'affaire fut que Phidias mourut en prison, empoisonné, au dire de quelques-uns, par des gens qui voulaient que cette mort rendît Périclès plus suspect. Le délateur Menon obtint de grands honneurs; un décret exprès le recommanda aux magistrats, qui eurent ordre de veiller à sa sûreté.

Vers le même temps, Aspasie fut mise en ju-

gement, par le poète Hermippus, qui l'accusait premièrement d'impiété. Les courtisanes célèbres partageaient ce soupçon avec les philosophes recevant la jeunesse des écoles, et peu après Phryné faillit y succomber. L'autre grief d'Hermippus, c'était qu'Aspasie, disait-il, prêtait sa maison et son entremise aux intrigues de Périclès avec des femmes libres. Puis Diopithès proposa et fit passer un décret invitant les citoyens à dénoncer tous ceux qui ne croyaient pas aux dieux, ou qui enseignaient de nouvelles doctrines sur les phénomènes célestes, par où on désignait clairement Anaxagore et Périclès. Ces calomnies ayant fort réussi parmi le peuple, on décréta enfin, sur la demande de Dracontide, que Périclès remettrait ses comptes aux Prytanes, pour être vérifiés par eux; mais Agnon fit supprimer ce dernier article, et ordonner que quinze cents juges nommés exprès prononceraient sur cette affaire, qui, sans être annoncée comme une poursuite juridique, en avait toutes les formes. Périclès, à force de prières et de supplications, parvint à sauver Aspasie, non sans répandre beaucoup de larmes devant les juges, à ce que dit Eschine. Mais, comme il n'osait espérer la même faveur pour Anaxagore, il le fit partir, et le conduisit lui-même hors de l'Attique. Ne pouvant méconnaître à de telles marques les projets et le crédit de ses ennemis, la guerre lui parut son unique

put aller lui-même, ne voulant point quitter la ville, qu'il tenait en bride jusqu'à la retraite de l'armée ennemie. Pour donner quelque satisfaction au peuple, que les maux de la guerre aigrissaient, il distribuait de temps en temps de l'argent et même des terres, en chassant les Éginètes, dont les champs, divisés par tête, furent tirés au sort, et toute l'île ainsi partagée. Une autre espèce de dédommagement, c'étaient les pertes de l'ennemi; car la flotte qui fit le tour du Péloponèse ravagea beaucoup de pays, et Périclès lui-même, entrant sur le territoire de Mégare, le dévasta tout. De la sorte, les alliés, souffrant autant qu'ils faisaient de mal, se fussent bientôt lassés d'une pareille guerre et retirés chez eux, comme l'avait prédit Périclès, n'était que fortune se rit des calculs que font les hommes. La contagion d'abord se déclara funeste surtout aux jeunes gens, et moissonna ainsi la fleur de la nation qui, dans les transports de la douleur physique et morale, tournait sa fureur contre Périclès, comme un malade en délire attaque son médecin et son père. On lui imputait tout le mal en disant que la ville, au plus chaud de l'été, s'encombrait par l'affluence des habitans de la campagne, qui, sortant d'un air libre et pur, suffoquaient dans des demeures étroites, où ces corps, accoutumés à une vie laborieuse, croupissaient dans l'inaction, et se corrompaient l'un l'autre; que, de tant de maux, la

faute était tout à lui, qui tenait la nation entière enfermée comme dans un parc, sans tirer aucun parti de ces forces réunies, ni permettre même à cette foule pressée de tous côtés le moindre effort pour se mettre au large.

Cherchant donc à réparer aux dépens de l'ennemi et les malheurs publics et sa réputation, il embarqua des troupes sur cent cinquante vaisseaux. De si grandes forces inspiraient autant de confiance aux Athéniens que d'inquiétude à leurs ennemis; mais, sur le point de mettre à la voile, le jour manqua tout à coup par une éclipse de soleil, ce qui effrayait tout le monde et semblait un triste présage. Périclès, déjà embarqué, quand le jour eut reparu, voyant son pilote fort troublé, lui dit en lui mettant son manteau devant les yeux : *Vois-tu le soleil à présent ?* —*Non*, dit cet homme.— *Et quel présage est-ce que cela ?* — *Aucun*, dit le pilote. — *Eh bien!* reprit Périclès, *ce qui tout-à-l'heure cachait le soleil était plus grand que mon manteau, et faisait plus d'ombre.* Voilà comme on raconte ce fait dans les écoles de philosophie. L'expédition partie ne remplit pas l'attente qu'on en avait conçue. Périclès, ayant mis le siége devant la ville sainte d'Épidaure avec quelque espoir de la prendre, en fut empêché par les maladies. Les troupes n'étaient pas seules attaquées de cette épidémie; elle s'étendait à tous ceux qui avaient quelque commerce avec l'armée.

Il fallut abandonner le siége. Après cela, il fit ce qu'il put pour consoler ses concitoyens et relever leur courage; mais rebutés et irrités de tant de revers qu'ils lui attribuaient, il ne put en être assez le maître pour les empêcher de s'assembler et de lui ôter le commandement, en le condamnant à une amende. Son accusateur fut Cléon, selon Idoménée; Théophraste le nomme Simmias; Héraclide dit Lacratidas.

Là se bornèrent ses disgraces publiques, le peuple ayant comme laissé l'aiguillon dans la blessure, et perdu après ce coup toute sa colère. Mais il eut bien d'autres peines en particulier. La peste enleva beaucoup de ses amis et de ses proches, et d'ailleurs, par le peu d'accord qui régnait dans sa famille, il était malheureux chez lui. L'aîné de ses enfans légitimes, Xanthippe, naturellement prodigue, souffrait avec impatience d'être borné dans ses dépenses, et les plaintes d'une jeune femme, aussi peu économe que lui, augmentaient son mécontentement. Un jour, pour se procurer de l'argent, il envoya chez un banquier, comme de la part de son père, prendre une certaine somme, et quand cet homme la redemanda, croyant avoir prêté à Périclès lui-même, celui-ci non seulement refusa de le payer, mais lui fit un procès. Xanthippe fut si outré de cette dureté que, ne gardant plus de mesure, il faisait en tous lieux la satire de son père, tournant

en ridicule ses occupations habituelles, et surtout ses entretiens avec les sophistes. Il racontait, par exemple, qu'un athlète ayant, sans le vouloir, tué d'un coup de dard Épitime, Périclès et Protagoras furent tout le jour à examiner si la vraie cause de sa mort était le dard qui l'avait frappé, ou l'homme qui avait lancé le dard, ou bien le magistrat qui avait ordonné les jeux, ou Hercule qui les avait fondés. S'il en faut croire Stésimbrote, Xanthippe, continuant à publier partout les traits les moins honorables de la vie de son père et de ses mœurs domestiques, se brouilla tellement avec lui que jusqu'à la mort du jeune homme, causée par la contagion, ils restèrent irréconciliables. Périclès perdit de la même manière sa sœur et plusieurs de ses parens, et ses amis les plus utiles, ceux qui le secondaient dans les soins du gouvernement. Il ne se laissait pourtant point abattre par tant de coups, ni ne trahissait la dignité de son caractère, et jamais on ne le vit pleurer, ni prendre le deuil, ni suivre les funérailles d'un mort, quelque cher qu'il lui fût, jusqu'à celles du dernier de ses fils légitimes. Une si rude atteinte l'ébranla. Cependant il s'efforçait de raffermir son ame, et d'être jusqu'au bout exempt de toute faiblesse; mais lorsqu'il fut pour poser une couronne sur le corps, vaincu par la douleur à cette vue, il éclata en sanglots, et ses larmes, malgré lui, coulèrent en abondance. Ce

fut la seule fois qu'il donna de telles marques d'affliction.

Les Athéniens, pour essayer de se passer de lui, eurent un moment d'autres généraux, d'autres orateurs; mais comme aucun ne paraissait digne de la même confiance, ni comparable à Périclès pour la capacité, on ne tarda pas à le regretter, et la république le rappelant au commandement et à la tribune tandis qu'il s'enfermait livré à sa tristesse, Alcibiade, avec quelques autres amis, le vint chercher, et ils l'amenèrent à l'assemblée. Là, le peuple l'engageant à oublier les torts qu'on avait envers lui et l'ingratitude publique, il reprit comme auparavant la direction des affaires; et nommé de nouveau général, il demanda d'abord l'abolition d'une loi concernant les bâtards, portée par lui-même autrefois, lorsqu'il n'appréhendait pas de voir son nom se perdre et sa maison s'éteindre faute d'héritiers légitimes. Voici ce que c'était que cette loi : Péricles, dès long-temps à la tête de l'état, voyant son pouvoir affermi et sa famille nombreuse, par un décret qu'il proposa, fit déclarer seuls citoyens ceux qui étaient nés de père et mère athéniens. Depuis, dans un temps de disette, le roi d'Égypte ayant envoyé en don au peuple d'Athènes quarante mille mesures de blé, il fut question de les partager. Il y eut à cette occasion des querelles, des dénonciations ; on en vint aux éclaircissemens

jusque-là négligés. Enfin le procès fait à ceux qui suivant le décret n'étaient plus citoyens, mais bâtards comme on les appelait, il y en eut jusqu'à cinq mille déclarés tels qui furent vendus comme esclaves. Car c'était à quoi les lois condamnaient quiconque s'attribuait faussement le titre de citoyen. Ceux dont les droits furent reconnus et confirmés par ce cens, étaient au nombre de quatorze mille quarante. Quoiqu'il semblât étrange qu'une loi si rigoureusement observée à l'égard de tous les citoyens fût annulée pour son auteur, cependant la continuité des malheurs qu'il éprouvait paraissant aux Athéniens un châtiment suffisant de son orgueilleuse confiance en sa prospérité, le peuple en eut compassion; voyant en lui un exemple de la cruauté du sort, et un père au désespoir, il consentit que le seul fils naturel qui lui restait entrât dans une tribu, en prenant le nom de son père. Ce fut lui que, dans la suite, on fit mourir avec les autres généraux qui avaient battu aux îles Arginuses la flotte du Péloponèse.

Périclès enfin se vit lui-même attaqué de la contagion, non tout à coup comme les autres ni par de violens accès. Une espèce de fièvre lente, le consumant insensiblement, détruisait ses forces peu à peu, et usait par le même progrès toutes les facultés de son ame. Théophraste, dans ses Morales, examinant la question si nos mœurs dé-

pendent de la fortune, et par les impressions physiques s'éloignent ou s'approchent de la vertu, raconte que Périclès malade montrait à un de ses amis certains amulettes que les femmes lui avaient attachés au col, donnant par son geste à entendre qu'il fallait qu'il fût bien mal pour ne pouvoir empêcher qu'on l'importunât de ces sottises. Comme on en désespérait et qu'il paraissait même peu éloigné de sa fin, les plus honnêtes gens de la ville et les amis qui lui restaient étaient assemblés chez lui; on parlait de son mérite, de sa gloire, de tout ce qu'il avait fait; on rappelait les beaux traits de sa vie, et on comptait ses trophées. Il en avait élevé neuf pour autant de batailles gagnées par lui en commandant les armées de la république. Comme on le croyait déjà privé de sentiment, on ne pensait pas qu'il pût entendre ces discours. Mais il n'en avait rien perdu, et faisant un dernier effort, il trouva encore assez de voix pour dire : *Tout cela est peu de chose, d'autres ont pu en faire autant*; *mais vous oubliez que jamais je n'ai fait prendre le deuil à un citoyen.*

En un mot, il fut homme de bien et admirable dans ses mœurs, non-seulement par la douceur et l'équité avec laquelle il usa de son pouvoir, mais par le noble sentiment qui lui fit préférer cette modération à toute espèce de gloire, et se vanter qu'aucun n'eût pu ni redouter sa haine, ni

désespérer de l'avoir pour ami. Et ce n'est guère que par là qu'on peut excuser ce puéril surnom d'Olympien, qui ne saurait convenir à l'homme qu'autant qu'il unit avec la puissance le calme imperturbable de la divinité. Car être bon même aux méchans sans s'irriter de leurs offenses, ni de leur ingratitude, c'est proprement ressembler à Dieu suivant l'idée que nous en avons comme auteur de tout bien. Du reste, les Athéniens ne tardèrent pas à rendre justice aux rares qualités de Périclès, dont le regret fut augmenté par les évènemens qui suivirent sa mort; car si quelques-uns le haïssaient vivant, il n'eut pas plus tôt disparu que ceux mêmes auxquels son élévation avait fait le plus d'ombrage, lui comparant les orateurs et les généraux qui le remplacèrent, ne trouvaient en aucun d'eux une gravité si modeste, ni une douceur si imposante; et ce pouvoir tant calomnié sous les noms de royauté, de tyrannie sans fin et sans bornes, parut enfin ce qu'il était, une digue salutaire opposée par ce grand homme au débordement de la licence et des désordres qui depuis inondèrent la république.

A Lucerne, le 21 septembre 1809.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.